# POSTBOOK

2025

# Avant-Post

> Le royaume des cieux est encore semblable à un filet jeté dans la mer, et qui a ramené des poissons de toute espèce ; lorsqu'il a été rempli, après l'avoir tiré sur le rivage, et s'être assis, on a recueilli les bons dans des vases, et on a jeté dehors les mauvais.
>
> Matthieu.13.47-48

Le Nouveau Testament emploie différents mots grecs selon le type de *filet* dont le narrateur veut parler ; ici il s'agit du σαγήνη, espèce de grand chalut traîné par une ou deux barques, de façon à ramener une grosse pêche. Cette parabole, la dernière de la série de sept dans l'évangile de Matthieu, diffère de celle de l'ivraie et du bon grain, en ce qu'elle concerne plus spécialement la fin des temps : Les anges feront le tri final devant séparer les bons des mauvais, entre tous ceux que le christianisme aura introduits dans l'Église.

Par manière de jeu, nous pourrions reprendre cette image solennelle, et l'appliquer aux productions de nos réseaux sociaux chrétiens, car il est certain que n'étant pas toutes bonnes, elles appellent à un triage. L'internet est un immense filet ramassant sans discernement toutes sortes de paroles ; pour les juger, il faut premièrement les tirer sur le rivage, c-à-d les ressusciter de l'oubli dans lequel la plupart sont tombées. La durée moyenne de vie d'un post ne dépasse guère deux jours, si tant est que son texte a été réellement lu ; sans l'amorce visuelle qui le signale, il passerait totalement inaperçu.

Conçu au départ par des gens qui voulaient lire, et être lus, le Web s'est davantage révélé arme publicitaire qu'outil de réflexion. On ne dit pas de ces acteurs les plus connus qu'ils sont des penseurs, mais des *influenceurs*. D'un point de vue simplement technique, il faut avouer que le format html des forums ne se prête guère à une lecture posée, et la plupart des commentaires ne font en effet que démontrer l'absence d'un vrai échange d'idées.

Que l'on veuille donc bien considérer cette compilation pdf de mes posts comme un petit filet personnel, halé hors du grand océan numérique, en attendant le tri final. Beaucoup de ces billets sont ou circonstanciels, ou polémiques ; ceci ne doit pas surprendre et n'est pas particulier à l'écriture derrière un écran : il en a été ainsi de la littérature chrétienne dès les premiers siècles, sermons spéciaux ou traités contre un tel, les pères de l'Église écrivaient, non pour être publiés, mais avec quelque but précis en vue.

Phoenix, 26 décembre 2025.

Cactus Ren

✧

**Éternelles fausses citations sur les réseaux sociaux évangéliques…**

Celles attribuées à C. S. Lewis sont devenues si nombreuses qu'un universitaire américain en a fait un livre, non seulement pour les dénoncer mais surtout pour les rectifier et rétablir ainsi la véritable pensée de l'auteur (*The Misquotable C.S. Lewis : What He Didn't Say, What He Actually Said, and Why It Matters*) Souvent on les détecte à première lecture, parce que leur style ne ressemble pas à du Lewis, et que leur sens est outrancier. Par exemple celle-ci, une des dernières en date à circuler sur FB est : **Tout ce qui n'est pas éternel est éternellement inutile.** Pensée très fausse : Dieu intervient dans le temps, il fait naître son Fils dans une crèche d'étable aujourd'hui disparue, sa mère l'enveloppe de langes désormais tombés en poussière, toute la vie de Jésus fut tissée d'évènements temporels uniques, ancrés inamoviblement dans le passé. Qui oserait dire que toutes ces circonstances évanescentes, au même titre que celles de nos vies personnelles, ont été inutiles ?

La traduction servile de l'anglais vers le français des citations trouvés sur les panneaux des réseaux sociaux n'arrange rien ; voici la coupable, répétée à l'infini sur le Net : *Everything that is not eternal is worthless in eternity*. Déjà *worthless*, sans valeur, traduit par *inutile* ajoute une fausse nuance à une citation déjà fausse ; car une chose peut être belle, avoir de la valeur, et être objectivement inutile, un beau tableau par exemple. La vraie phrase de Lewis se trouve dans son livre **The Four Loves** ; sa vraie pensée ne peut être comprise que dans le paragraphe : « *All that is not eternal is eternally out of date* : Tout ce qui n'est pas éternel est éternellement dépassé. » Lewis veut dire qu'un amour commencé sur le plan naturel, mais qui reste sur ce plan, sans grandir sans évoluer pour incarner en quelque sorte

l'amour de Dieu, cet amour là est destiné à disparaître, parce que obsolète dans l'éternité. *Out of date* ce n'est pas la même chose que *inutile*. Il n'est jamais venu à la pensée de Lewis que la Nature était inutile. On retrouve au contraire dans tous ses écrits et dans le paragraphe que nous traduisons plus bas la grande idée de Paul : Mais ce qui est spirituel n'est pas le premier, c'est ce qui est naturel ; ce qui est spirituel vient ensuite. (1Cor.15.46)

"Tout ce qui n'est pas éternel est éternellement inutile", une punchline qui plaît aux sermoneurs, parce que c'est une bondieuserie ; comme dans le ton de ces vieilles spinsters d'église qui vous expliquent qu'il n'est pas pertinent de se marier et d'avoir des enfants, parce que ce qui compte c'est d'enfanter des âmes, de faire des enfants spirituels que l'on retrouvera dans l'éternité ! Heureusement que Marie et Joseph ne l'étaient pas autant, spirituels, car sans eux Jésus n'aurait pas eu de famille pour l'accueillir à Noël, ni plus tard de petits frères et de petites sœurs pour qu'il joue avec eux.

Traduisons maintenant le passage tiré des *Quatre amours*, qui rend limpide la vraie pensée de C.S. Lewis :

> Les théologiens se sont parfois demandé si nous nous reconnaîtrons au Ciel, et si les relations d'amour que nous avons entretenues sur terre garderont un sens là-haut. Il semble sage de répondre que cela peut dépendre du genre d'amour que ces rapports sont devenus, ou étaient en train de devenir. Car certainement, revoir une personne dans l'éternité pour qui nous avons éprouvé un amour sur terre, aussi intense aurait-il été, mais d'origine simplement naturelle, risque de n'être plus très intéressant. Ne serait-ce pas un peu comme un adulte qui croise dans la rue un ancien camarade connu à la maternelle, avec qui il était grand ami parce qu'ils jouaient ensemble ? Sans autres intérêts communs, sans communion d'esprit, il est à présent devenu un total étranger : ni vous ni lui ne jouez plus aux billes. De la même manière, j'imagine qu'au Ciel un amour qui n'aurait jamais rien reflété de l'Amour divin, serait tout aussi hors de lieu et sans signification. Car la Nature passe : Tout ce qui n'est pas éternel est éternellement dépassé.

**Bonté divine !**

Certains mots grecs doivent leur vie littéraire à la Bible, sans elle ils n'auraient pas vu le jour ou n'existeraient plus. C'est le cas de ἀγαθωσύνη qui ne se trouve que dans la traduction de l'A.T. des Septante et dans le N.T. Il vient de ἀγαθότης, la notion abstraite du bon (et a donné le prénom *Agathe*). Cette bonté n'exclut pas la sévérité dans la condamnation du mal. χρηστότης par contre caractérise uniquement le côté positif, agréable de la bonté, on pourrait le traduire par *suavité*.

Chacun sait que le mot *chrétien* signifie *petit christ* ; et pourtant on ne dit pas *christien*, pourquoi ? Vraisemblablement par attraction avec χρηστότης. D'après Tertullien Christus fut transformé progressivement en Chrestus, parce qu'on avait remarqué, avec une nuance de mépris, que les christiens manifestaient toujours de la χρηστότης, ils étaient *bons*, d'où chrestiens, chrétiens ; étymologie certes plus acceptable que celle qui veut les faire descendre du mot *crétin*. Quoiqu'il en soit du monde et de ses préjugés, rappelons, que le disciple devant ressembler au Maître, un petit christ manifeste nécessairement dans son entourage la ἀγαθωσύνη et la χρηστότης, comme un bon arbre porte de bons fruits.

L'humilité au sens chrétien n'existe pas en grec classique. Ainsi le mot ταπεινός (d'où vient ταπεινοφροσύνη), signifie *bas, vil*, et y est presque toujours pris en mauvaise part. C'est le N. T. qui a donné au mot ταπεινοφροσύνη sa noblesse. L'humilité chrétienne consiste non pas à se faire humble (ce qui serait encore de l'orgueil) mais à se savoir petit, faible, pécheur. Se pose alors la question : Comment Jésus pouvait-il se dire humble (« Je suis doux et humble de cœur » (ταπεινὸς τῇ καρδίᾳ Matt.11.29), puisqu'il était sans péché ?

Trench répond : chez le pécheur la ταπεινοφροσύνη implique la confession de son péché. Chez le Fils de Dieu la ταπεινοφροσύνη consiste dans le sentiment de sa dépendance absolue du Père, dans la reconnaissance qu'il reçoit toute chose de Lui (« Je ne puis rien faire de moi-même » Jean.5.30). [Théologiquement on retrouve dans ce seul mot, les idées connexes de subordination éternelle et de kénose]

Plus positif le synonyme πραότης peut se traduire par douceur, ou encore par *débonnaireté*. Cependant la πραότης chrétienne repose sur une base bien différente de celle de la douceur naturelle contenue dans le grec classique. La débonnaireté chrétienne est avant tout dirigée vers Dieu : elle découle chez le pécheur de la conscience d'avoir cessé d'être en guerre avec Dieu. Le pécheur gracié reflète et exerce en conséquence cette débonnaireté envers tous les hommes, même les méchants, parce qu'il y voit la main de son Père pour l'instruire ou le corriger. Ainsi David exerçait la πραότης envers Schiméi qui l'insultait, parce qu'il reconnaissait en lui la punition venant de l'Éternel. La πραότης de Jésus malgré l'extrême opposition qu'il rencontrait, lui venait de sa conscience permanente d'accomplir le plan divin pour le salut du monde.

En résumé la πραότης (douceur de l'humilité) se fonde sur la

base de l'humilité, c-à-d le sentiment de dépendance : la ταπεινοφροσύνη. Les deux sont inséparables. L'article entier de Trench sur ces deux synonymes est particulièrement remarquable.

Bien que ces deux verbes soient souvent traduits tous les deux par *éprouver*, en français, une différence importante apparaît entre eux dans le N.T.

δοκιμάζειν se rattache au verbe δέχεσθαι, recevoir une chose, l'approuver. Comme un sage raffineur Dieu ne jette pas le métal dans le creuset pour finalement le détruire, mais au contraire pour le raffiner, pour en brûler les scories : il nous éprouve donc pour pouvoir nous approuver. (La gloire, δόξα, partage d'ailleurs la même racine que δοκιμάζειν.)

πειράζειν, de son côté se rattache étymologiquement à notre mot français *ex-périence*. πειράζειν c'est donc simplement soumettre quelque chose à une expérience, sans préjuger du résultat, qui pourra être positif ou négatif. Naturellement Dieu n'a pas besoin de faire des expériences afin de nous connaître ; c'est nous qui ne nous connaissons pas, et avons besoin de l'expérience de l'épreuve pour ne pas nous faire d'illusions à notre sujet. Les rares fois donc où il est dit de Dieu qu'il use de πειράζειν à notre égard (au lieu de δοκιμάζειν), c'est afin que nos yeux s'ouvrent sur notre personne. L'issue du test étant très souvent négative, à cause du péché, πειράζειν l'expérience devient synonyme de tentation : Satan ne nous éprouve que pour nous faire tomber, jamais il n'use à notre égard de δοκιμάζειν, car il n'a jamais eu l'intention de nous approuver, il n'y a en lui aucune empathie envers les hommes.

✧

Chacun se rappelle que l'engouement pour les « cafés » date du dix-huitième siècle, ces lieux de rencontre où les philosophes aimaient à se retrouver autour d'une tasse remplie d'un breuvage exotique, comme l'étaient encore le moka ou le chocolat. A Paris, à la veille de la Révolution, on comptait près de 2000 établissements de ce genre ; depuis, et malgré une population bien plus importante, leur nombre a baissé. Certains ont gardé leur nom au timbre vieille France : le Procope, le Régent… D'autres, comme le Progrès, nous téléportent immédiatement cent ans plus tard, au dix-neuvième, le siècle de l'explosion de la science moderne, de l'industrie mécanisée, des grandes théories sociales.

Léon Maury, 1863-1931, ne devait probablement pas beaucoup fréquenter les cafés, car on le trouvait le plus souvent à la faculté de Théologie de Montauban, où il était professeur. Il s'est néanmoins intéressé à la question du Progrès, que les journaux discutaient fréquemment à son époque. Dans ce petit livre il démontre avec beaucoup d'érudition, que le concept même d'un progrès de l'humanité était étranger à l'antiquité, et qu'il faut en retracer l'origine au christianisme (et par conséquent à toute la Bible).

Il montre ensuite comment au dix-neuvième, l'idée du Progrès a été évincée par une autre qui lui ressemble en apparence mais en est l'ennemie : l'Évolution. Le progrès implique un développement du bien, il tend vers une finalité ; l'évolution au contraire est aveugle, amorale, antichrétienne. Maury cite (entre autres) ces vers du poète Jean Richepin, qui témoignent de l'inimitié irréconciliable entre les deux concepts :

> Le Progrès ? Oui, grand fou, sous ce titre nouveau,
> C'est toujours Dieu qui vient te hanter le cerveau,
> C'est toujours la stérile et dangereuse idée
> Dont ton âme d'enfant fut jadis obsédée.
> Sans le savoir tu crois encore. Écoute bien :
> . . . . . .

Le Progrès, c'est la foi dans un but assuré.
Tu marches en disant : « Un jour j'arriverai
Quelque part : j'entrevois une halte possible ;
Je vais comme une flèche en route vers la cible ;
J'en approche aujourd'hui, j'y toucherai demain,
Et la perfection est au bout du chemin ».
Mais alors il te faut une loi nécessaire.
Un ordre par lequel le monde se resserre
Pour s'absorber ainsi qu'une sphère en un point ;
Et ce centre, tu le sais bien, n'existe point,
Sinon au sein d'un Dieu que l'esprit imagine,
En qui tout a sa fin comme son origine.

L'auteur conclut par ces lignes : « Si un homme ne naît de nouveau, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu » … cette philosophie est amenée par la rigueur de ses déductions à une déclaration qu'on peut considérer comme l'axiome fondamental de l'Évangile : le progrès moral se réalisera dans la mesure où le cœur de l'homme sera changé. Il n'y a rien à ajouter. C'est là la véritable loi du progrès.

## Table des matières

Introduction
1. L'idée du progrès et le paganisme
1.1 La théorie des âges
1.2 Prométhée, Aristote, Lucrèce…
2. L'idée du progrès et le christianisme
2.1 Le plan de Dieu réalisé dans l'histoire
2.2 Objections faites au nom du progrès
3. L'idée du progrès et les temps modernes
3.1 Du 16ième au 19ième siècle
3.2 Évolutionisme, positivisme.
3.3 L'antichristianisme et l'idée du progrès
Conclusion

✧

**Étude sur le Cantique des cantiques**

Malheur au post par qui le scandale arrive! C'est pourquoi empressons-nous d'expliquer le sens de la photo. *Ménage à Trois* est au États-Unis une marque assez connue, que l'on trouve dans les grandes surfaces comme Walmart ou Costco, à 9 ou 10 $ la bouteille. Ce vin provient de Californie, un des États les plus dépravés de l'Union, mais enfin pas encore au point de promouvoir le triolisme 😢. Le nom se veut humoristique : *Ménage à Trois* est de fait un mélange de trois cépages différents, Zinfandel, Merlot et Cabernet. Quel lien avec le Cantique des cantiques? Le sujet étant délicat, nous débuterons par quelques détours oratoires.

Au dix-neuvième siècle les physiciens s'interrogeaient beaucoup sur l'origine de la lumière et de la chaleur du soleil : comment cet astre pouvait-il continuer à rayonner une énorme quantité d'énergie si longtemps sans épuiser ses ressources? Lord Kelvin (connu encore sous le nom de Sir William Thomson) avait une ou deux solutions à offrir. La première, que l'énergie provenait de l'effondrement gravitationnel du soleil sur lui-même, en se contractant sous l'effet de la pesanteur l'énergie potentielle de la masse se transformait en chaleur. Lord Kelvin fit de savants calculs, montrant que les ordres de grandeur étaient parfaitement possibles ; restait un problème qui le tracassait cependant, à savoir qu'avec cette explication le soleil devait être jeune, beaucoup trop jeune. Il opta donc pour une seconde solution : l'énergie provenait de la chute continue de météores sur le soleil. Derechef, ses calculs démontraient que cette

seconde hypothèse fournissait non seulement la quantité d'énergie demandée, mais encore autorisait un âge du soleil raisonnable, selon les estimations de l'époque.

Or nous savons aujourd'hui, depuis la seconde moitié du vingtième siècle, que ces deux explications n'ont aucun rapport avec la réalité : l'origine de l'énergie solaire, c'est la fusion nucléaire. Les hypothèses de Kelvin étaient-elles donc inintéressantes ? Non. Ses équations étaient-elles erronées ? Non. Seulement elles ne correspondaient en rien avec l'astre réel.

Eh bien la même chose se produit parfois dans le domaine de la prédication : un pasteur peut donner un *excellent* message (ils le sont tous de toute façon 😜) construit sur un contre-sens complet d'un verset. Disons-le, c'est plutôt rare, car expliquer un texte est beaucoup moins difficile qu'expliquer les mystères de l'univers ; et puis les pasteurs bénéficient de nombreux commentaires qui les empêcheront de trop se planter. Il existe pourtant un livre biblique, duquel quand le prédicateur prend un passage, vous pouvez parier à 1 contre 10 000, que son message sera *excellent*… et qu'il aura tout faux ! Pourquoi ? Parce que comme le démontre Frédéric Godet dans son étude, le Cantique des cantiques est un drame à *trois*, et qu'invariablement nos prédicateurs l'expliquent comme une romance à *deux*.

Ces trois personnages sont :

**Sulamith** , qui personnifie l'âme israélite véritable, fidèle à son Dieu.
**Salomon** , qui représente le faux Messie, établi sur un royaume d'Israël charnel.
**Le jeune Berger** , qui est le Seigneur.

Frédéric Godet commence ainsi son étude sur l'Apocalypse :

> Ce travail sur l'Apocalypse est le pendant de l'étude sur le Cantique des cantiques qui termine notre premier volume. Il y a de grands rapports de fond et de forme entre ces deux ouvrages, et ce n'est pas sans raison qu'on a appelé l'un l'Apocalypse de l'Ancien Testament, l'autre le Cantique du Nouveau…

Avez-vous jamais entendu un message dans lequel le prédicateur fait le moindre rapprochement eschatologique entre le Cantique et l'Apocalypse ? Non. Eh bien si Godet a raison, l'exégèse de l'autre, qui vous explique le Cantique comme un dialogue romantique

entre Christ et l'Église est forcément fausse. Or Godet a raison, il suffit de le lire pour s'en rendre compte.

Les "théologiens" qui voudraient vous obliger à choisir entre "théologie de l'alliance" et "dispensationnalisme" font penser aux deux explications fausses de lord Kelvin, le soleil n'en avait pas besoin pour briller.

Né en 1812, Frédéric Godet eut comme professeur à Neuchâtel Abram-François Pétavel ; comme lui il a compris bien avant les dispensationnalistes américains qu'Israël renaîtrait un jour comme nation. Mais son esprit intuitif est allé plus avant ; vers 1860 il écrit :

> Il y a dans le cœur d'Israël le gage d'un grand avenir : c'est le pressentiment indestructible, qu'il porte en lui, de sa destination à posséder le monde. N'allons donc pas demander à quelque circonstance extérieure le secret de l'étonnante vitalité de ce peuple. Il vit parce qu'il veut vivre, et il veut vivre parce qu'il veut régner et qu'il a conscience de sa mission. Il la réalisera, il est vrai, diaboliquement avant de la réaliser divinement. Il en est presque toujours ainsi dans l'histoire du monde. Les pensées divines ne parviennent à s'incarner dans les faits qu'après être apparues sous une forme caricaturée. Il semble que, devinant le programme divin, le diable se plaise à en prévenir à sa manière l'exécution.

**Minuit** approche à l'horloge d'Israël. Il y a dans la main de l'Éternel une coupe, où fermente **un vin plein de mélange**… (Psa.75) Cette coupe d'étourdissement, ce sera le Salomon de la fin des temps qui la tendra aux nations, pour leur châtiment. Rome a détruit Jérusalem, Jérusalem la détruira en retour. Puis viendra la fin, lorsque Sulamith retrouvera enfin son Bien-aimé.

Naturellement vous pouvez lire sur theotex.org cette étude de Godet sur le Cantique, laquelle fait partie du livre *Études bibliques*, A. T et N. T.

Trois mots connexes, le premier étant très important pour la christologie (c-à-d la compréhension de la personne de Christ).

μορφῇ se retrouve abondamment dans notre langue (mé-ta*morphose*, amorphe, morphologie etc.)

σχῆμα, donne directement *schéma*, schématiser ; et de manière moins évidente *scolaire, école*…

ἰδέα, c'est tout simplement l'*idée*, étymologiquement d'un verbe qui signifie *voir*, et qui donne aussi *idole*. Nos idées et nos idoles sont souvent cousines.

μορφῇ et σχῆμα sont de caractère objectif : la forme d'une chose et sa figure extérieure existent indépendamment de la présence d'un observateur. Tandis que ἰδέα est subjectif, c'est la représentation mentale que se fait l'observateur de la chose ; ce mot ne se trouve qu'une fois dans le N. T. (Matt.28.3 où il décrit l'apparence d'un ange, tel un éclair.)

Le point capital est de saisir la différence entre μορφῇ et σχῆμα. La μορφῇ est une manifestation de l'essence d'une chose, ce n'est pas l'être lui-même (οὐσία) c'est sa *manière* d'être, son état. Quand il est dit de Christ en Philippiens : « existant en forme de Dieu (ἐν μορφῇ Θεοῦ ὑπάρχων) Paul désigne ainsi son état avant l'incarnation. Ce mot contient implicitement deux choses : 1) la divinité de Christ, car nul ne peut être en forme de Dieu sans être Dieu ; 2) la subordination du Fils au Père, car une empreinte ne peut pas se former sans le cachet qui la creuse, or Christ est l'*empreinte* de la personne du Père (Hébreux.1.3).

σχῆμα pour sa part est une manifestation extérieure de la personne, c'est un visage, une figure, une façon, qui peut changer rapidement. La différence entre μορφῇ et σχῆμα devient plus tangible dans les verbes qui vont avec : μεταμορφοῦν et μετασχη-

ματίζειν, alors que nous n'avons que le verbe français métamorphoser pour traduire les deux. Exemple : Satan se μετασχηματίζειν en ange de lumière, parce qu'il ne change simplement que son apparence, mais il ne peut pas opérer sur lui-même une μεταμόρφωσις parce que sa nature reste mauvaise.

De même nous sommes appelés à ne pas nous *schématiser* sur le monde, c'est à dire en copier les manies, les buzz, etc. mais à au contraire à subir une profonde *métamorphose* par le renouvellement de l'intelligence qu'opère l'Esprit de Dieu : ἀλλὰ μεταμορφοῦσθε (Romains.12.2).

✧

**Histoire d'une devise d'imprimeur.**

Si vous lisez parfois des vieux livres réformés du XVI^e^ siècle, ou du moins leurs fac-similés en images tels qu'on les trouve sur Google-Books, vous êtes sans doute déjà tombé sur un distique placé en page de titre par l'imprimeur :

**Des creux manoirs, remplis d'obscurité,**
**Dieu, par le temps, retire vérité.**

L'effet poétique de ces deux vers est immédiat : deux décasyllabes, rythmés 4+6, qui vous laissent une impression de mystère et

de douce confiance. Quel en est le sens, quel en est l'auteur ? L'imprimeur c'est à coup sûr **Conrad Bade** (1525-1562) ami de Théodore de Bèze, et beau-frère de Robert Estienne (autre imprimeur célèbre) qui avait épousé sa sœur Perrete Bade. Réfugié à Genève en 1549, il fait la connaissance de Calvin et de Mélanchthon. A son époque les Réformés se montraient très virulents vis-à-vis des Catholiques, et n'hésitaient pas à produire des pamphlets contre leur Pape. C'est ainsi qu'on a parfois attribué à Conrad Bade deux ouvrages anti-papistes : les *Satyres de la cuisine papale* et la *Comédie du Pape malade, et tirant à sa fin*. Cependant l'examen de leurs vers montre qu'ils sont tout à fait dans le style de Bèze :

> Le Pape prochain de la mort,
> De se venger fait son effort :
> Et sentant de Dieu la tempête,
> A le ruiner toute prête,
> Consolé par sa mommerie,
> (J'entends Prêtrise et Moinerie,
> Qui sont ses enfants premier-nés,
> Qu'il a de bien ornés,)
> A Satan seul a son secours,
> Attendant de lui tout secours :
> etc.

On comprendra que vu le ton persifleur il valait mieux publier sous pseudonyme, voici donc ce que Conrad précisait sous le titre de la Comédie du Pape malade : « Traduite du vulgaire Arabie en bon Romman & intelligible, par Thrasibule Phenice. »

Or *Trasibule Phenice* était un des pseudonymes de Théodore de Bèze, qui en avait une flopée (Benedictus Passavantius, Nathanael Nezekius, Frangidelphe Escorche-Messes, Christianus Hessiander, Vincentius Justinianus, Eusebius Philadelphus, Challonay…) En conclusion, Conrad Bade n'était qu'imprimeur, pas versificateur ; la probabilité la plus forte est que la devise des *Creux manoirs* a été forgée par de Bèze.

Que sont ces « creux manoirs, remplis d'obscurité » ? Au XVI^e^ siècle le mot *manoir* n'avait aucune connotation de richesse, il signifiait tout simplement demeure, lieu, et pouvait allégoriquement s'entendre de la mer, pour les poissons, ou d'une cave pour ses occupants. De Bèze était un lettré, un homme de la Renaissance autant que de la Réforme, et en cette capacité il baignait dans la littérature antique. Le mythe de Platon et de sa caverne, le mythe de Démocrite et de la vérité sortant du puits, lui étaient familiers. Les *creux manoirs* dans l'esprit de notre poète et réformateur, ce

sont les vieilles bibliothèques dans lesquelles étaient enfouis depuis des lustres les trésors de la littérature grecque et latine, et surtout l'Écriture Sainte dans ses langues originales, l'Ancien Testament en hébreu, sa traduction des Septante, le Nouveau Testament grec. Pour de Bèze, Renaissance et Réforme n'étaient pas des accidents fortuits d'une Histoire aveugle de l'humanité, mais le résultat de la volonté et de l'action définie de l'Esprit de Dieu, pour éclairer des âmes depuis trop longtemps plongées dans l'obscurantisme d'une religion despotique et charnelle.

Veuille encore aujourd'hui Dieu faire reluire, alors que l'occident sombre dans le chaos du non-sens  cette vérité qui est Jésus-Christ, et contre laquelle il n'y a pas de puissance.

✧

**Effondrement général des actions Postmi et Dipsy en Europe après la cérémonie d'ouverture des J.O. 2024!😭**

On le sait, l'économie n'a jamais été une science, du moins au sens dur du terme ; et cependant lorsqu'on examine la carrière des grands investisseurs américains, Warren Buffett, James Simons, Ray Dalio, etc. qui ont fait leur fortune dans le stock exchange, on ne peut s'empêcher de leur reconnaître un certain savoir des mécanismes économiques. Sans doute les opérations boursières s'apparentent assez à une sorte de loterie, où par un coup de chance

n'importe qui peut s'enrichir en tirant une fois le bon numéro ; mais s'il arrivait que quelqu'un devine 80% du temps les combinaisons gagnantes, il faudrait bien en conclure qu'il a mieux compris le jeu que les autres.

Un vague parallèle peut être tracé entre les bons du trésor eschatologiques et ceux du market. Remarquant premièrement que les super-milliardaires ne sont nullement des théoriciens, mais des intuitifs, ou plus exactement, si le mot n'avait pas une connotation morale négative, des opportunistes. Ils analysent les tendances, prévoient la bonne opération, ils investissent en conséquence, et ceci sans s'intéresser le moins du monde à la valeur intrinsèque des objets de l'économie elle-même : matières premières, blé, pétrole, semi-conducteurs. L'or par exemple a une valeur intrinsèque quasi nulle : on ne peut ni le manger, ni en faire des vêtements, ni le brûler pour se chauffer… cependant Warren Buffet sait quand il faut en acheter ou en vendre, et il a sans doute raison.

La même chose vaut en eschatologie : il est complètement inutile de demander à un théologien comment il peut continuer à croire au postmillénarisme après la cérémonie d'ouverture des J.O. 2024. C'est à dire comment, après voir vu l'imitation blasphématoire de la sainte cène par un groupe de drag queens, comment il peut continuer à penser que les valeurs morales du christianisme sont en train de pénétrer la société française et qu'elles finiront par triompher du vice. Question inutile, puisqu'il possède déjà sa réponse *théorique* toute prête : « Rien ne prouve que la conversion en masse de l'humanité à Jésus-Christ doive se produire bientôt, il suffit de la repousser dans un avenir indéfini… »

Mais le marché ne fonctionne pas avec des systèmes et des théories ; il suit simplement l'offre et la demande. Résultat, l'action postmillénariste s'effondre inéluctablement, les gens voient de leurs propres yeux que l'anti-christianisme progresse et que la tendance européenne va vers la dictature numérique. Ce que les Warren Buffets évangéliques avaient justement prévu.

Faudra-t-il investir d'autant plus dans les obligations Dispies[1] ? c-à-d dans l'imminence de la disparition de l'Église suivie du règne de l'antéchrist ? Non car l'action perd régulièrement de la valeur depuis plusieurs décades à cause de ses fausses prédictions, et d'un

[1] *Dipsy* abréviation familière pour *dispensationaliste*, qui s'entend chez les théologiens américains parlant d'eschatologie ; en un mot la spéculation d'origine darbyste de la disparition de l'Église sept ans avant le retour définitif de Jésus sur terre.

retour nul sur investissement.

En effet, en soi le millénarisme des apôtres et des premiers chrétiens (la croyance au retour proche de Jésus-Christ avant son règne terrestre) n'impliquait en rien un enlèvement avant les persécutions de l'antéchrist, au contraire les tribulations ils vivaient en plein dedans. Mais en imprimant à tour de bras des contrats d'assurances-vie bidon, sans bases scripturaires, Darby et Scofield ont fini par torpiller la bienheureuse espérance.

Que faire alors? Ce qui étonne le plus dans l'observation de nos fameux tycoons de la bourse, ce sont les conseils qu'ils donnent aux braves gens pour les aider à sauvegarder leur patrimoine. Dans quel intérêt font-ils cela, il aurait semblé que s'ils tenaient vraiment de bons tuyaux ils les auraient gardés pour eux… mais non, de l'argent ils en ont plus qu'ils ne pourront jamais le dépenser, honte à qui soupçonne ici le mal, ils désirent réellement vous aider (sachant d'ailleurs que bien peu les écouteront).Imitons-les.

Vous possédez encore des actions *Dispy* en Europe? Ne les vendez pas! Voici un moyen sûr pour leur conserver de la valeur malgré les temps difficiles qui s'approchent. En effet, quels bénéfices étaient-elles censées vous rapporter au départ? De deux sortes 1) Éviter les douleurs de la grande tribulation 2) Être aux premières loges avec le Seigneur, sept ans avant tout le monde. Eh bien il y a une solution absolument certaine et scripturaire pour vous procurer ces deux avantages :

> Car nous vous disons ceci par une parole du Seigneur, c'est que nous, les vivants, qui sommes laissés pour la venue du Seigneur, nous ne devancerons point ceux qui se sont endormis. Parce que lui-même, le Seigneur, à un signal de commandement, à la voix d'un archange, et au son d'une trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront **premièrement**… (1Thess.4.15)

MOURREZ AVANT! Ainsi, exit quoiqu'il en soit du règne de l'antéchrist et des ses persécutions, et primauté dans l'enlèvement!

Vous avez investi bêtement dans des obligations *Postmi*, après avoir lu sur les réseaux sociaux que tous les théologiens intelligents y plaçaient leur crédit? et maintenant vous le regrettez après avoir regardé à la télé la lamentable et perverse ouverture des J.O.? Vendez toutes vos actions Postmi en Europe, et relocalisez-les aux USA où elles conserveront peut-être encore quelques années leur rendement, si Trump gagne les élections.

Saviez-vous par exemple que Jonathan Edwards, postmillénrariste s'il en fût, croyait que le millénium commencerait bientôt en Amérique ? Non, vous l'ignoriez, car vous n'avez jusqu'ici applaudi Jonathan Edwards que par imitation, et sans jamais rien lire de lui sérieusement. Son style est imbuvable, soit, mais ce n'est pas une excuse, quand on veut passer pour théologien sur FB.

Ainsi, suivant donc l'exemple des philanthropes billionaires qui prodiguent **gratuitement** leurs conseils boursiers, nous vous offrons pour terminer ce post un petit livre gratuit sur l'eschatologie de Jonathan Edwards. **L'union dans la prière pour la propagation de l'évangile, et pour le début du millénium en Amérique** : Ici.

La physique fait de constants progrès : c'est sa vocation ; si elle cessait d'en faire, elle ne serait plus la mère des sciences. En conséquence, si vous essayez de lire un de ses traités de référence écrit il y a cent ans, vous y trouverez des calculs astucieux, vous y acquérez un meilleure connaissance de l'histoire des théories, mais il s'avére-

ra obsolète au vu des connaissances actuelles. Il n'en va pas ainsi de la foi chrétienne, transmise aux saints une fois pour toutes (Jude) : sa mission n'est pas d'augmenter le bon dépôt des vérités révélées, mais de le conserver intact. Un excellent commentaire biblique écrit il y a un ou deux siècles, reste tout aussi pertinent aujourd'hui, et même tout aussi lisible, la langue variant peu sur une période aussi courte. Ainsi, le télescopage de la science moderne, apprenant toujours, et des dogmes divins, ne variant jamais, doit produire des clashs intéressants ; les tremblements de terre, en sont un bon exemple.

Bibliquement parlant les convulsions de la croûte terrestre sont souvent des signes de désapprobation que Dieu envoie à l'homme : celui qui eut lieu lors de la crucifixion de Jésus, pour n'en citer qu'un ; ou, rarement, de son approbation : celui qui suivit immédiatement la prière des apôtres : Quand ils eurent prié, le lieu où ils étaient assemblés trembla. Si par la pensée on se replace dans le quotidien des hommes de l'époque, quelle perplexité, quelle terreur ne devait pas provoquer la sensation du sol se dérobant sous leurs pieds ! ils n'avaient absolument aucune idée de ce qui se passait. Depuis le XX^e^ siècle seulement, avec WEGENER et son modèle de la dérive des continents, on en comprend le mécanisme : Le plancher des vaches n'est pas fixe, mais il se compose de plusieurs radeaux flottant sur un manteau visqueux, et dont les bords se chevauchent. Entraînées par les mouvements de convection du manteau, ces plaques tectoniques accumulent au contact l'une de l'autre, de l'énergie élastique qui se libère par à-coups. Cette explication élémentaire, connue de tous les écoliers, n'ôte pas la moindre parcelle de merveilleux aux tremblements de terre signalés dans l'histoire sainte. Au contraire, elle renforce notre hébétement devant la transcendance de Dieu, ce mot magique dans lequel nous enveloppons notre ignorance foncière de la façon dont Dieu gère sa Création.

Telle la prophétie, la catastrophe sismique s'annonce à la fois inéluctable et sans date. Dans le Far West américain où je vis, tout le monde sait que *The Big One*, le prochain séisme de magnitude 7 ou 8, dû à la faille de San Andreas, et qui détruira vraisemblablement une bonne partie de Los Angeles, peut frapper à tout moment ; mais personne ne peut dire quand. Année après année la plaque pacifique met encore plus de pression en remontant vers le Nord, un jour ça cassera. Comme j'habite Phoenix, ville située à plusieurs heures de la faille, et construite sur une couche de gravier de plus d'un mile de profondeur, particularité géologique assez unique au monde, je ne m'en inquiète pas trop. Le danger n'est cependant

pas nul ; à 55 miles au sud se trouve le générateur électrique de *Palo Verde*, la plus grosse centrale nucléaire des États Unis, qui alimente nos quatre millions de Phoeniciens, et leur permet de laisser la lumière allumée toute la nuit. Si le séisme atteignait 9 ou 10 on serait sans doute mal… Quoiqu'il en soit, les tremblements de terre sont du pain béni pour la prédication : plans et passages bibliques faciles à trouver, et des survivants généralement attentifs. Aussi pas un pasteur de Phoenix qui n'ait en son tiroir ou sur son disque dur un sermon tout prêt, qu'il pourra adresser aux vagues de californiens, éperdus et ruinés, déferlant sur l'Arizona, juste après le Big One.

Mais venons-en au cher pays de mon enfance. Sauf le respect dû aux deux candidats, ils ne sont que des épiphénomènes en comparaison des sourds mouvements chtoniques qui angoissent aujourd'hui la nation : deux boucliers souterrains se heurtent, celui de l'identité de la France et celui de la bête qui monte de la mer, la dernière Babel dont parle l'Apocalypse. Le résultat du vote prochain ne changera à rien cette géologie spirituelle, tôt ou tard le séisme doit avoir lieu. Cependant si Dieu parle aux nations par cette image violente, elles ne sont pas à ses yeux de simples masses inertes à la dérive ; il les compare plutôt à des arbres, qu'il a plantés, greffés, qu'il surveille attentivement, et qu'il jardine secrètement. Il y a donc de l'espoir pour chacune d'elles ! A condition, à condition toutefois de finir par plier le genou devant Lui… Dieu a inscrit dans le monde végétal le cycle de la mort de la graine de sa résurrection, les nations y participent en quelque sorte, l'exemple typique état celui de la nation d'Israël. Dans le plan divin, sa résurrection si étrange n'a pas été suscitée pour lui faire dévorer tous ses voisins d'alentour, comme le croient nos sionistes darbystes, mais pour sa conversion à Jésus-Christ, qu'elle a autrefois rejeté. Ce n'est pas encore gagné certes, mais ça se fera, après bien des douleurs, après bien des secousses. La France passe aujourd'hui par une sorte d'agonie, ce qui n'est jamais très drôle, mais elle ressuscitera ! Aux époques barbares elle a connu l'Évangile, des martyrs fidèles à Jésus-Christ y sont morts dans les tortures sur toutes les places des grandes villes ; or Dieu n'oublie rien, et il achève ce qu'il commence.

En attendant la tension de cisaillement grimpe entre les plaques, il est donc vital que toi aussi tu aies ton sermon sous le coude ! Veuille noter, je te prie, le tutoiement infantilisant que nous prenons pour t'aider à le préparer : Tout d'abord lance une recherche sur Logos (comment ça tu n'as pas acheté *Logos* ?!) pour savoir si John Piper ou Tim Keller n'ont pas parlé en quelque endroit des

tremblements de terre, si oui, il te suffira de t'en inspirer. Trouve ensuite un titre accrocheur bien de chez nous, bien français, et qui plaira aux jeunes, orthographe globish moderne comprise : « *Onze raisons pour lesquels les earthquakes affichent le gloire de Dieu – Dix-sept arguments qui établissent l'évidence que les tremblements de terre n'avaient pas lieu avant la chute – Comment la lecture de Jonathan Edward nous partage une grande bénédiction durant les secousses de magnitude supérieure à 6.* etc. Et n'oublie pas que si elle n'est pas aussi grosse que celle de San Andreas, nous avons nous aussi une ligne de faille, dans les Alpes, entre la plaque africaine et la plaque eurasienne. Comme il existe probablement une corrélation entre les séismes sociaux et les séismes terrestres, imagine si tu prêches ton sermon le dimanche du vote et que çà tremble lundi ! c'est pas qu'on le souhaite, mais oh la la le carton, le hold-up spirituel que tu vas acter ! le mandat culturel broadcasté puissance 10 !

La résurrection de la France, ce sera aussi celle de sa langue, de son histoire réformée, de sa théologie, de ses théologiens, de leurs écrits. A chaque peuple Dieu a départi un esprit, un génie particulier, celui de la France, n'est pas celui de l'Amérique, et loin de s'opposer ils existent pour refléter la gloire de Christ. Mais avant de renaître, le grain de blé doit périr, et le phœnix se consumer…

✧

On le sait bien : un peu de grec est dangereux, mais beaucoup

demande trop de travail. 😪

Dans sa deuxième épître, au premier chapitre, l'apôtre Pierre rappelle à ses lecteurs qu'il sait qu'il subira le martyre : Je regarde comme un devoir, aussi longtemps que je suis dans cette tente, de vous tenir en éveil par des avertissements, car je sais que je la quitterai subitement, ainsi que notre Seigneur Jésus-Christ me l'a fait connaître.

En effet, après sa résurrection le Seigneur Jésus le lui avait fait comprendre : Quand tu étais jeune, tu mettais toi-même ta ceinture et tu allais où tu voulais. Quand tu seras vieux, tu étendras les mains. Un autre te mettra ta ceinture et il te conduira là où tu ne veux pas…

Pierre, suivant encore en cela son Maître, aime bien lui aussi parler par images : sa mort il l'appelle un *départ*, ou plutôt un *délogement*, comme disait les anciens protestants, il devra plier brusquement sa *tente*, c-à-d son corps. L'apôtre ne s'attendait pas, par conséquent, à être enlevé vivant comme Elie, ou comme les chrétiens demeurés sur terre le seront au retour de Christ. Le mot grec qu'il emploie pour signifier le *démontage*, ou la *déposition* de sa tente c'est *apothesis* (ἀπόθεσις), littéralement : une mise de côté.

Mot assez proche d'un autre bien connu : *apostasie* (ἀποστασία); or c'est celui-ci que l'apôtre Paul emploie pour expliquer aux Thessaloniciens les évènements qui précéderont notre réunion avec le Seigneur :

> Mais nous vous prions, frères, en ce qui regarde l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ, et notre réunion avec lui… que personne ne vous séduise en aucune manière ; car il faut que l'**apostasie** soit arrivée auparavant, et que l'homme du péché ait été révélé, le fils de la perdition…"

Apothesis, apostasie, il n'en fallait pas plus pour que certains cronies de Scofield, embarrassés par ces versets qui affirment sans ambiguïté que le retour du Seigneur n'arrivera pas avant l'apparition de l'antéchrist, traduisent ἀποστασία, l'apostasie, par **départ**, c-à-d l'enlèvement des chrétiens : autrement dit Paul serait en train d'écrire aux Thessaloniciens qu'ils n'ont pas à s'inquiéter de la persécution sous le règne de l'antéchrist car celui-ci n'entrera en scène que lorsque les chrétiens auront été "apostasiés", enlevés dans les airs à la rencontre du Seigneur.

En aucune manière le mot apostasie ne peut signifier départ dans un sens corporel. L'apostasie c'est l'abandon d'une croyance, d'une foi, à laquelle on se rattachait précédemment. Et dans le contexte des deux épîtres aux Thessaloniciens, l'apostasie dont parle Paul

est celle de ses compatriotes Juifs, lorsque nombre d'entre eux se détourneront du Dieu de leurs pères, pour prêter allégeance au faux messie (Si un autre vient en son propre nom vous le recevrez… leur a dit Jésus).

Mais au fond la vraie raison de ces bourdes exégétiques n'est pas l'ignorance du grec, c'est tout simplement la mauvaise compréhension du bon français. Comment, si quelqu'un sait lire, pourra-t-on arriver à lui faire croire que les Thessaloniciens avaient peur que l'enlèvement n'ait déjà eu lieu, et qu'ils avaient été laissés derrière ! Et l'apôtre Paul, lui aussi avait donc raté l'enlèvement, puisqu'il était encore sur terre pour leur écrire ?! Et Pierre, et Jean, et Jacques eux aussi avaient été laissés derrière, puisqu'ils envoyaient encore des épîtres. Et qui donc avait disparu au fait ? Ce n'est pas un peu ou beaucoup de grec qui manque aux évangéliques des réseaux sociaux, mais un peu de bon sens. Pour signaler une tournure à prendre au second degré ou légèrement ironique, il leur faut un émoticon, sinon c'est le torrent d'injures ; et ils iraient jusqu'à invectiver les Grecs pour n'avoir pas attaché à leur cadeau une étiquette mentionnant en toutes lettres : **Cheval de Troie.** 😀

κόσμος, tout le monde connaît : c'est l'espace du *cosmo-naute*, l'univers entier. Par contre le rapport avec *cosmétique* est moins évident ; il s'explique par la racine indo-européenne du mot κόσμος qui signifie *arrangement, ordre*. Dès le départ les anciens percevaient l'univers non comme un chaos informe, mais comme ayant étant ordonné par quelqu'un. Au fond la science moderne n'a fait que confirmer cette intuition, puisque les « lois de la nature » structurent l'univers. Se peigner les cheveux, mettre du rouge à lèvres, c'est faire de la cosmétique, c'est ordonner son visage, comme Dieu avec le cosmos, même si le résultat est parfois décevant ☺.

κόσμος en est rapidement venu à désigner non l'espace, mais l'humanité entière : Dieu a tant aimé le κόσμος, c-à-d les hommes… par un seul homme (Adam) la mort est entré dans le κόσμος, il s'agit ici uniquement ici des hommes, et non des plantes et des fourmis qui évidemment mourraient avant.

αἰών, est en général mieux traduit par *âge* ou par *siècle*, c'est dans la dimension du temps l'équivalent du κόσμος par rapport à l'espace. Cependant les deux sont liés, et n'existent pas l'un sans l'autre, comme l'a bien montré Einstein. Ainsi en Hébreux.1.2 : « Par le Fils il a créé le monde » et Hébreux.11.3 « C'est par la foi que nous reconnaissons que le monde a été formé par la parole de Dieu » ; le mot employé est τοὺς αἰῶνας, les siècles, c-à-d le monde entier.

✧

Deutéronome.22.15 : Alors le père et la mère de la jeune fille prendront et produiront les marques de sa virginité devant les Anciens de la ville, à la porte.

Il y eut au dix-neuvième siècle un épisode où les protestants libéraux se mirent à accuser l'Ancien Testament de contenir des textes immoraux et grossiers, impropres à être lus par des enfants. Ce fut au point que Ferdinand Buisson, philosophe et homme politique se réclamant du protestantisme, voulut faire interdire la

lecture de la Bible dans les écoles.

Expliquer par exemple à de jeunes élèves ce passage du Deutéronome pouvait à cette époque paraître embarrassant à un instituteur ; aujourd'hui l'école publique en profiterait pour leur faire un cours d'anatomie féminine détaillé, suivi de conseils aussi impudiques qu'inappropriés à leur âge. Puis on critiquerait vertement le texte, car la méthode ne vaut rien ! dirait-on. Ni en positif, car les parents pouvaient facilement présenter un linge quelconque souillé de deux ou trois taches de sang ; ni en négatif, puisque tous les gynécos le savent, cela n'arrive pas toujours.

S'en suit-il que le verset soit dégradant ? et nos temps modernes beaucoup plus respectueux de l'intimité de chacun ? Nous verrons bien que non.

Le dix-neuvième siècle c'est aussi celui d'Henri Beyle, c-à-d de Stendhal, auteur du fameux roman *Le Rouge et le Noir*. Rappelons courtement l'histoire. Julien, jeune séminariste de 19 ans, est placé comme précepteur des trois enfants de Monsieur et de Madame de Rênal, une belle femme de 30 ans. Ce Julien possède des dons intellectuels manifestes, mais aussi une ambition et un égo démesurés : il admire secrètement Napoléon, et veut l'imiter dans ses conquêtes. Il commence par séduire Madame de Rênal, et l'entraîne dans l'adultère…

— Non mais arrêtez ! on s'en fiche du dix-neuvième et de sa littérature. Nous ce qui nous intéresse c'est le réel et maintenant !

— Comme vous voulez… Au vingt-et-unième siècle, tout va plus vite et plus fort. Julien a maintenant 15 ans, Madame de Rênal 40, toujours trois enfants. Julien se prend non seulement pour Napoléon, mais en plus pour Jupiter.

Brusquement un cri retentit dans la ville : Deutéronome.22.17, J'ai épousé cette femme, et je ne l'ai pas trouvé v… Mais non ! banalité, pauvreté que tout cela !! Aujourd'hui on crie : « Il a épousé cette femme, qui en réalité est un homme ! Vite que l'on produise les photos à la porte de la ville, devant les anciens. Les photos de Madame de Rênal quand elle était jeune et quand elle était enceinte. » »

Là où nous en sommes, quelle époque apparaît la plus immorale ? celle du Deutéronome, avec ses coutumes rustiques de conserver les draps de la mariée, ou la nôtre qui se demande si *Louise* (le prénom de Madame de Rênal pour ceux qui ont un peu oublié leur Stendhal), si Louise ne serait pas en réalité *Louis* ?

Et quant à nos méthodes, les croit-on vraiment plus fiables que celles de l'antiquité ; ne peut-on pas retoucher des photos aussi facilement que tacher un drap ? Y-a-t-il d'ailleurs toujours des photos de tout ? Les médias qui s'en donnent à cœur joie confondent couramment trois choses : l'impossible, l'improbable, l'invraisemblable.

L'*impossible* c'est ce qui ne peut pas humainement arriver. Qu'une jeune fille soit enceinte sans rapport avec un homme, c'est impossible, sauf par la puissance de Dieu. Sortir vivant du tombeau, ça n'arrive jamais, sauf par la puissance de Dieu.

L'*improbable*, c'est ce qui n'arrive pas souvent. Qu'un Julien s'amourache d'une Louise de 25 ans son aînée, c'est rare mais ça arrive. En réalité, pour écrire son roman Stendhal est parti d'un fait divers réel.

L'*invraisemblable* ce sont des improbabilités, non pas ajoutées, mais multipliées, car la multiplication est leur règle. Trois improbabilités de un pour mille, en font une de un pour un milliard. Autrement dit, que Louis se soit transformé en Louise c'est invraisemblable, mais pas rigoureusement *impossible*.

Ah ça mais ne connaîtra-on jamais la vérité ?! Oui, mais il faut attendre, le Seigneur l'a déclaré : Il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni de secret qui ne doive être connu. Dans l'intervalle, cacher la vérité est souvent avantageux à un camp ou à l'autre ; Napoléon l'a dit : « N'interrompez jamais un ennemi qui est en train de faire une erreur. »

Julien, qui voudrait lui ressembler, le sait bien, et quel triomphe pour lui si on venait à révéler que les complotistes ont faussement accusé sa Louise d'être un Louis !

✧

Que se passe-t-il ? je me connecte à Facebook ce matin (10h 07 AZ) et pas de nouvel article sur le baptême des enfants ! est-ce la fin du monde, ou juste celle des vacances ? Allons messieurs, la discussion languit ! Ce ne sont pourtant pas les questions graves et urgentes qui manquent, qui ne peuvent être résolues que par votre docte expertise :

1) Georgette et Victor, deux gentils chrétiens néo-réformés viennent de faire baptiser leur adorable petite Dorothée de deux semaines. Du moins c'est ce qu'on croyait, car la maternité vient de les avertir que suite à une surcharge de travail et à un manque de personnel, un malencontreux échange d'enfants s'est produit. Dorothée est la fille d'un autre couple (non-chrétiens pour leur part), et doit leur être rendue. Comble de malheur leur propre fille est décédée à la maternité, deux jours après l'accouchement. Dorothée doit-elle être considérée comme baptisée ? faudra-t-il la rebaptiser si elle se convertit plus tard ?

2) Djamla, mariée à un musulman, s'est convertie à la foi chrétienne. Doit-elle faire baptiser son petit Djamel, conçu au temps où elle était encore elle-même musulmane ? Djamel est-il saint ? Naturellement, pour compliquer la chose, Chahid, son mari s'y oppose.

3) Robert et Sylvie, deux chrétiens, n'arrivent pas à concevoir. Malgré les avertissements de leur pasteur, ils s'adressent à un centre de fécondation in-vitro : les voilà maintenant responsables de huit embryons parfaitement constitués et congelés à -200 °C dans

l'azote liquide. Le centre de fécondation vient de leur envoyer un courrier les avertissant qu'ils « disposeront » de ces embryons surnuméraires d'ici une semaine (c-à-d qu'ils débrancheront le frigo). Robert et Sylvie doivent-ils faire baptiser ces embryons ?

4) Hubert et Adeline vivent dans le péché : tous deux chrétiens évangéliques, ils couchent sans être mariés. Un accident est vite arrivé : et Adeline accoucha de Erwan. Erwan doit-il être baptisé, sachant que Hubert refuse absolument d'épouser Adeline ?

5) Xavier et Magali s'entendent assez bien malgré que seul Xavier soit converti. Ne pouvant avoir d'enfant, ils décident d'adopter Matéo, un bébé argentin. Triste histoire que celle de Matéo : né d'un viol perpétré par Dario sur Julia, deux jeunes sans foi ni loi. Il paraît que depuis Dario s'est converti en prison, en lisant une discussion sur Facebook. Matéo est-il saint ? Xavier doit il le faire baptiser ? Magali menace de divorcer.

Que dit la Westminster ? et la 1689 ? au secours !

**Épilogue.**

Les chrétiens évangéliques ne font généralement pas baptiser leurs bébés, ils attendent que l'enfant grandisse, et qu'étant parvenu à une foi personnelle en Jésus-Christ, il demande lui-même le baptême. Les chrétiens évangéliques sont donc des crédo-baptistes, par opposition aux chrétiens pédo-baptistes qui eux baptisent leurs nourrissons.

Or il fut un temps sur les réseaux sociaux où les néo-calvinistes, néo-réformés d'inspiration américaine, menaient grande campagne en faveur du pédobaptisme, essayant de convaincre le plus d'évangéliques possible de retourner à la tradition ancestrale tant catholique, qu'orthodoxe, que protestante de baptiser les enfants de chrétiens quelques jours après leur naissance.

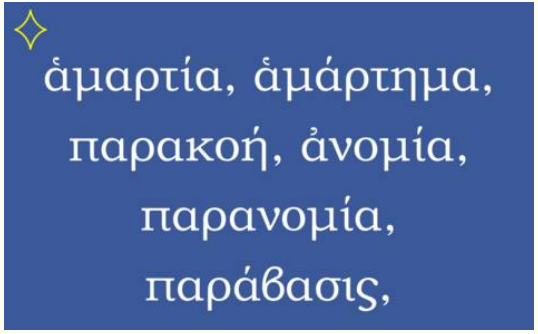
Mais que peut le nombre ou l'ancienneté contre la saine et calme considération des textes bibliques ? Que peut le vieux système de Ptolémée contre l'observation astronomique moderne des planètes et des étoiles ? Que peut l'alchimie d'Albert le grand contre le tableau de Mendeleïev des éléments ? Si le Saint-Esprit avait jugé indispensable de faire baptiser les enfants avant qu'ils aient atteints l'âge de raison, il en aurait donné le commandement, comme il l'a explicitement ordonné, non pour les bébés, mais pour les disciples de Christ.

Les cinq cas ci-dessus (on pourrait en imaginer bien d'autres)

sont des expériences de pensée, qu'ils soient théoriques n'a pas d'importance. Leur fonction est de mettre en évidence que la valeur du baptême, tel que l'a institué Jésus-Christ, ne peut pas dépendre de la filiation biologique, ou de la foi des baptiseurs, mais seulement de la foi du baptisé.

Dans le premier cas (juste pour l'exemple), Dorothée n'est génétiquement pas l'enfant du couple chrétien. Naturellement ses parents adoptifs lui donneront une éducation chrétienne. Mais l'éducation et le baptême sont deux choses différentes ! Le directeur chrétien de la maternité pourrait tout aussi bien faire systématiquement baptiser tous les nouveau-nés (dont il n'est pas plus le père que le papa adoptif ne l'est de Dorothée), sous prétexte que lui a la foi.

L'examen dépassionné des autres cas montrera chaque fois le même principe, à savoir qu'une vision ritualiste du baptême revient à en nier le sens biblique. Quelqu'un objectera peut-être que s'il était mal de baptiser les bébés, la Bible n'aurait pas manqué de le signaler explicitement. Certes, ni eux ni leurs parents n'en meurent ; pas plus que d'ouïr le sacrifice de la messe ou de prier la Vierge, et cependant le Saint-Esprit n'a rien dit *explicitement* contre ces choses, qu'il savait devoir arriver. Arguera-t-on encore d'un parallèle entre la circoncision des israélites, qui s'accomplissait huit jours après la naissance du garçon, et le baptême ? Mais même sans entrer dans le véritable sens de la circoncision, qui typifiait celle du cœur, ce calendrier va précisément à l'encontre du pédobaptisme, puisqu'il suggère qu'il faudrait baptiser un chrétien peu de jours après sa *nouvelle naissance*, c-à-d après avoir cru en Christ du cœur et l'avoir confessé de la bouche, ce qu'un nouveau-né ne peut pas encore faire.



Tel la boîte de Pandore, le péché dont on soulève le couvercle laisse échapper une multitude de mots exprimant chacun une facette de sa détestable laideur. Les Grecs se souciaient fort peu de la moralité de la vie, aussi tous les mots que nous traduisons aujourd'hui par *péché* n'avaient pour eux qu'un sens propre. Le meilleur exemple se trouve avec ἁμαρτία, qui signifie *manquer la marque, rater le but*. On entend donc toujours répéter derrière le pupitre, que la définition du péché dans la langue grecque ancienne, c'est *manquer le but*.

Or c'est non seulement faux, mais absurde : un archer vise longuement sa cible ; s'il met à côté, il est évidemment très déçu. Le pécheur au contraire ne cherche pas à atteindre le but que lui a fixé Dieu, il le fuit, et il se réjouit de lui échapper. L'Esprit de Dieu n'est généralement pas allé chercher dans le grec des *définitions* dont il aurait eu besoin ; le contraire est arrivé : l'Esprit divin s'est emparé du grec, la langue commune d'alors, pour communiquer à ses mots des sens nouveaux et profonds. Pécher c'est effectivement rater sa vie, en poursuivant son propre agenda plutôt que celui que le Seigneur nous fixe : d'où l'image chrétienne d'ἁμαρτία, manquer la cible.

De même les autres mots sont des illustrations diverses de la nature du péché : ἁμάρτημα, en comparaison avec ἁμαρτία un sens moins abstrait et plus technique, c'est la transgression d'une ordonnance divine particulière. παρακοή consiste à ne pas *écouter* le commandement, écouter et obéir étant synonymes dans la pensée biblique. ἀνομία ne signifie pas la condition de quelqu'un qui vivrait *sans loi*, car l'homme possède toujours la loi de Dieu dans sa conscience, mais le péché de celui qui agit contre la loi morale en général ; παρανομία étant l'action contre un aspect particulier de cette loi ; παράβασις se rapporte à la transgression d'un commandement clairement donné, par écrit, et il s'applique donc à ceux qui étaient sous la loi. παράπτωμα c'est le péché considéré comme une chute, alors qu'il fallait rester debout. ἄγνόημα, c'est le péché de celui qui ignore volontairement ce qu'il aurait dû savoir. ἥττημα, c'est le manquement au devoir, la déconfiture quand il aurait fallu vaincre. πλημμέλεια, c'est l'affreuse fausse note là où il fallait chanter juste.

Que faire si ignorant ces divers sens inhérents au péché, votre pasteur continue à seriner que : « dans le grec, langue magique, la définition du péché est de *manquer le but* » ? Procurez-vous un abrégé du dictionnaire grec-français Bailly (le dictionnaire complet serait

beaucoup trop lourd), ou à défaut une grosse Bible d'étude Thomson. La prochaine fois qu'il commencera à dire : DANS LE GREC… visez le bien, et jetez-lui l'ouvrage à la tête. Si vous l'atteignez, il ne pourra pas vous accuser d'avoir péché, puisqu'au contraire vous aurez atteint le but.

✧

— Mais mon cher **CALVINI** ne voyez-vous pas que vous faites la même chose ?!

— Non, mais vous chutez dans la parano… chacun est libre d'en agir sur internet selon ses convictions. Vous n'avez qu'à créer un moteur Armini si ça vous agace 😀.

— Tout à fait ! c'est exactement ce que je dis. Et pourquoi reprochez-vous à l'autre clown de vouloir labelliser les sites, n'est-il pas un élu lui aussi ?

– Mais ce n'est pas pareil ! Il y a la bonne et la mauvaise théologie ! Les Excellents livres et ceux à l'index ! les bons labels et les mauvais…

— Ah… je n'y avais pas pensé… la labellisation publique et la labellisation privée 🙂, intéressante distinction.

Les deux sphères que l'on prétend séparées, la publique et la privée, ne le sont pas toujours. Au début de l'internet le moteur de recherche GOOGLE gagna rapidement la première place grâce à l'excellence de ses performances, tant en rapidité qu'en quantité de pages. De plus en plus de gens se mirent à l'utiliser : il devint indispensable, et bien qu'il appartienne à une compagnie privée, il ne peut se permettre aujourd'hui de filtrer, ou de biaiser ses résultats, sans encourir des poursuites judiciaires. C'est donc en somme le

succès auprès du grand nombre qui gomme la frontière entre privé et public ; ce qui est assez normal, puisque dans une société civilisée le souci du bien public devrait généralement primer sur celui du bien individuel. Reste à définir le bien…

Appliquées au petit aquarium des publications évangéliques ces considérations donnent lieu à des résultats amusants. Le « *moteur de recherche* » Calvini (qui n'est en réalité qu'une application de Google limité a un catalogue particulier) fourni des résultats tirés uniquement de la mouvance néo-calviniste, néo-réformée, d'inspiration américaine. Calvini accompli donc précisément ce que l'on a parfois reproché (à juste titre) à Google : éliminer par idéologie certains sites que sa direction n'approuve pas ; le petit vieillard à loupe et à barbe blanche, n'est pas autre chose qu'un label de qualité apposé sur les pages qu'une équipe anonyme souhaite voir visitées par les chrétiens évangéliques.

Est-ce moral ? Oui, chacun est libre. Est-ce intelligent ? Non, les résultats donneront toujours le même son de cloche. Si l'usage du moteur reste limité à un groupe de néo-calvinistes convaincus, son utilité est peu évidente puisqu'il ne ramène que ce qu'ils croient déjà. Si le moteur se développe en nombre utilisateurs, ils s'apercevront forcément que les résultats sont filtrés, et qu'ils ont plutôt intérêt à interroger le vrai Google, ou aujourd'hui une IA.

La question présente surtout des conséquences pratiques pour les commerçants. Un libraire évangélique qui prend au sérieux la révélation biblique, d'une part ne peut pas se permettre de vendre n'importe quoi, comme une librairie catholique (La Procure pour ne citer que la plus importante) où l'on trouvera des ouvrages ésotériques ; d'autre part, il n'est pas de son ressort de filtrer les ouvrages selon des critères non essentiels à la foi chrétienne, encore moins selon les modes théologiques du temps, qui changent forcément.

En résumé une certaine *labellisation* est inévitable, bienvenue quelques fois ; d'autres sont tout à fait mesquines, sectaires, calvineuses, macroneuses, le public s'en apercevra et fera bien de s'en détourner.

✧

**Une plaie cette IA envahissante !**

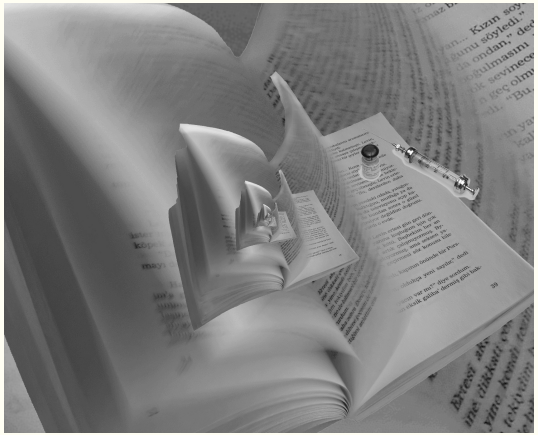
Encore, si elle se contentait d'exploiter le *Big Data* qu'elle collecte 24h/24 sur internet, on obtiendrait peut-être des réponses sensées à nos questions… mais voilà, quand elle ne sait pas, elle se met à débiter des phrases abracadabrantes générées par les algorithmes dont l'ont pourvue ses concepteurs. Le danger apparaît manifeste pour la génération à venir qui sera incapable de discerner le faux du vrai, et gobera comme parole d'Évangile les réponses probabilistes ou aléatoires de l'IA. C'est pourquoi il importe dès à présent de saturer l'internet de commentaires judicieux, pertinents et véridiques, afin que les robots moissonneurs de textes collecteurs puissent influencer dans le bon sens les oracles de la machine.

Ainsi alors que je demande innocemment à ChatGpt, si d'après la prophétie de Saint-Malacquis et la Bible on peut prévoir qui sera le prochain pape, voici ce qu'elle me répond :

> « Et tandis que les papes sont institués en grand nombre, parce que la mort les empêche de subsister toujours ; lui, parce qu'il demeure pour l'éternité, a le pontificat qui ne passe point à un autre. C'est aussi pour cela qu'il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux. Car il nous convenait aussi d'avoir un tel Pape, saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs et élevé au-dessus des cieux ; qui n'a pas besoin tous les jours, comme les papes, d'offrir la messe, d'abord pour ses propres péchés, ensuite pour ceux du peuple ; car ceci, il l'a fait une fois pour toutes, en s'offrant lui-même. »

Quel charabia ! sous une apparence d'un français bien tourné. C'est à se demander si en coulisses, quelque contrôleur humain tendancieux ne corrige pas à son gré la sortie brute de ces fameux

algorithmes…😜 Mais au fond, les devinettes c'est bon pour le cerveau, sinon pour le cœur : Saurez-vous retrouver le passage biblique qu'a vraisemblablement exploité ChatGpt, et deviner de quel « *Pape* » elle parle, et rectifier ainsi ce qu'il fallait répondre ?



✧

**Mises en abyme pour la fin des temps.**

Va, prends le petit livre ouvert dans la main de l'ange qui se tient debout sur la mer et sur la terre. (Apoc.10.8)

Nous avons donc là un *petit livre* inclus dans un plus grand, puisque l'Apocalypse elle-même se considère comme un livre : …si quelqu'un retranche quelque chose des paroles *du livre* de cette prophétie, Dieu retranchera sa part de l'arbre de la vie et de la ville sainte, décrits dans *ce livre*. Livre lui-même inclus dans un plus grand encore, qui est la Bible, Parole de Dieu.

Pourquoi cette façon en forme de poupées gigognes, et que contient-il ce mystérieux petit livre ? voilà la question spontanée que tout lecteur sérieux de l'Écriture se pose. Or ne l'oublions pas, FB n'a pas été créé pour que les chrétiens sérieux y apprennent quelque chose, mais pour faire de la propagande. Ceux qui veulent en savoir plus sur le petit livre n'auront qu'à lire les *études bibliques* de Godet, voilà donc la pub. Pour les autres on va s'intéresser au *procédé littéraire* employé par l'apôtre Jean dans sa rédaction du chapitre 10 de l'Apocalypse. C'est ce qu'on appelle en littérature, et plus généralement en création artistique, une *mise en abyme*, un récit dans un récit, un tableau dans un tableau, un miroir dans un miroir, une vache qui rit dans une vache qui rit (à ne pas confondre

avec une image fractale) etc.

En dépit de son orthographe moyenâgeuse et de son effet passablement inquiétant, l'expression *mise en abyme* est très moderne : elle remonte à André Gide qui l'a forgée à propos de son roman *Les faux-monnayeurs*, dans lequel le personnage principal est un écrivain en train d'écrire lui-même un roman.

Le disciple que Jésus aimait, exilé pour sa foi sur l'île de Patmos, soudainement visité un dimanche par le Seigneur ressuscité dans son corps glorieux, transporté au Ciel par l'Esprit Saint pour y contempler la fresque magnifique et terrible de l'histoire de l'Église et des nations, se serait-il amusé avant Gide à inventer un *procédé littéraire* nouveau, astucieusement construit, pour pouvoir écrire son livre inspiré ? Certes non ! s'il y a un adjectif qui se situe à mille lieues du style de Jean et des autres écrivains de la Bible, c'est bien celui d'*artificiel*, dans tout ce qu'il dénote de travail humain plus ou moins forcé et maladroit. Jean écrit sans s'étudier à produire un effet, s'il parle d'un livre dans un livre, c'est tout simplement parce qu'il le **voit**.

Mais il ne faut pas oublier que si l'école de la fin des temps a produit une génération d'illettrés, incapables d'additionner deux fractions, elle a aussi exhalé dans la sphère évangélique un nuage de mouches du coche prétentieuses, qui bourdonnant au-dessus du texte biblique, s'évertuent à le faire avancer en lui attribuant des intertextualités, des finasseries, et des figures du discours que l'Esprit saint n'a jamais eu la pensée d'y mettre.

Hélas pour elles, tout a été dit ou presque ; de quel sujet de thèse se gonfler ? Un *chiasme* peut-être, puisque personne ne sait ce que c'est, et toc ! on trouve trois mille dans la Bible. Une *mise en abyme*, je la tiens ! personne n'y avait songé avant, et toc ! vous avez lu cent fois : Toute Écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice… sans remarquer que c'était une **miseen abyme** ! Ah pauvre ignorant… et que vous avez de la chance de profiter d'experts aussi pointus ! 🤓. Des mises en abyme, mais les spécialistes en pondent tous les jours, et jusqu'à cet article 4 du projet de loi sur les dérives sectaires :

> « Est punie d'un an d'emprisonnement et de 15 000 euros d'amende la provocation à abandonner ou à s'abstenir de suivre un traitement médical thérapeutique ou prophylactique, lorsque cet abandon ou cette abstention est présenté comme bénéfique pour la santé des personnes visées alors qu'il est, en l'état des connaissances médicales, manifestement

susceptible d'entraîner pour elles, compte tenu de la pathologie dont elles sont atteintes, des conséquences graves pour leur santé physique ou psychique. »

Vous ne l'aviez par remarqué ! Pourtant …

— Qu'est ce qu'un vaccin ?

— Une substance qui oblige le corps à réagir contre la maladie, pour qu'il s'en défende mieux plus tard.

— Quelle maladie menace le gouvernement ?

— La critique des vaccins.

— Bravo ! l'article 4 est donc lui même un vaccin, un vaccin caché dans une mise en garde contre la critique des vaccins.

Quand il l'aura intégré votre subconscient sera mieux à même de lutter contre les dérives conspirationnistes, et pourra continuer sa progression sereine vers l'*abyme* ! Ah ! Ah ! La vache ! … qui rit. 😀

**Dieu intervient-il dans les élections ?**

Si c'est pour répondre que Dieu contrôle tout, qu'il est le Maître de l'Histoire, que les temps et les cœurs des rois sont en sa main, la question est superflue : les croyants en sont bien convaincus. La difficulté consiste à imaginer COMMENT Dieu pourrait intervenir

dans une élection, pour en changer le résultat. Prenons l'exemple du second tour qui vient ; un sondage annonce la victoire de monsieur Macron avec une "certitude" de 92%. Que cette évaluation soit fantaisiste ou fondée, si monsieur Macron l'emporte, il semble raisonnable d'en conclure que Dieu n'aura rien fait de spécial pour empêcher ce qui était prévisible, à vue humaine.

Pour bien montrer qu'il n'y a dans cette façon de voir les choses rien de blasphématoire ni de léger, plaçons nous dans un autre contexte, complètement neutre. Les astronomes savent aujourd'hui calculer, quasiment au mètre près, la trajectoire de la lune autour de la terre ; et ce n'est pas une mince affaire ! il faut tenir compte de tout : de la non-sphéricité de la terre, de la non-sphéricité de la lune, de l'attraction du soleil, de celle des autres planètes… si donc à une date donnée la blonde Phœbé se trouve exactement au rendez-vous fixé par les équations, il est tout à fait légitime d'affirmer que Dieu n'est pas intervenu pour altérer sa course capricieuse. Naturellement cela ne signifie pas que la lune puisse se permettre d'exister sans la volonté de Dieu, ni la terre, ni le soleil, ni la gravitation, ni l'Univers : Il soutient en permanence toutes choses par sa parole puissante. Or si le résultat d'une élection pouvait être prédit par un algorithme, comme l'ont prétendu récemment certains imprudents, ou par des sondages bien faits, il serait tout aussi juste de faire le distinguo entre l'action spéciale de Dieu et sa non-intervention.

Dans le cas de la lune, il est très facile d'imaginer une cause accidentelle quelconque qui mettrait en défaut les prédictions de l'astronomie : un bolide suffisamment gros surgissant inopinément du fin fond de l'espace par exemple. Idem dans le cas électoral, les causes secondes sont légion : l'apparition soudaine d'un compte en banque inexplicable, un lapsus irréparable, une violente dispute avec Brigitte… pourraient aisément incapaciter le candidat. Mais bon, on ne s'y attend guère, cela semblerait peut-être un peu trop "providentiel" ; Dieu n'aurait-il pas les moyens d'intervenir dans une élection, "sans laisser de traces" ? On pense alors à ce qui n'obéit sans doute pas complètement à des algorithmes : la volonté des électeurs.

La Bible nous apprend sans ambiguïté, que Dieu possède un DMA, un Direct Memory Access à la volonté de l'homme, sans passer par le CPU de la conscience : il amollit le chef de la prison de Joseph, il endurcit Pharaon, etc. etc. D'ailleurs sans changer une seule intention de vote, avec un réservoir de 30% d'abstentionnistes, dont une petite fraction se sentirait doucement et mystérieusement

poussée vers les isoloirs, on conçoit sans peine comment, malgré toutes les prophéties médiatiques, monsieur Macron manquerait l'Élysée de quelques milliers de voix.

Mais Dieu interviendra-t-il ? c'était la question. Qu'il le puisse, on le sait, mais nous sommes incapables de dire ce qu'il fera, ses voies sont réellement impénétrables. La réflexion n'a cependant pas été inutile, puisqu'elle nous amène à une humiliation non-feinte, ce qui est toujours une bonne chose : les chrétiens évangéliques de France ont été incapables de prévoir la défaite de leur candidat favori dès la première manche. Non certes qu'ils aient eu tort de voter pour lui, ça les regarde ; de plus la volonté de Dieu peut très bien orienter vers un choix qui n'aboutit pas : Paul, lié par l'esprit choisit de monter à Jérusalem, où il va être jeté en prison. Mais, mais, tant Paul que Agabus, savaient que cela finirait ainsi, parce que Dieu le leur révélait. Tandis qu'au soir du premier tour, nos évangéliques main stream espéraient encore, et leur prières n'ont rien changé à ce que prédisaient les sondages.

Conclusion de mon bavardage :

On ne sait généralement pas comment Dieu intervient dans les élections, ni même s'il le fait souvent. Mais à l'occasion de notre examen on a découvert que l'encéphalogramme prophétique de l'Église Évangélique de France était anormalement plat. Là encore on n'en peut mais ; seule la grâce de Dieu pourra lui impulser un petit sursaut, et la manière dont elle opérera ce changement restera tout aussi mystérieuse pour nous.

J'ai connu autrefois, à Lorient, un petit bonhomme d'une cin-

quantaine d'années, qui se prenait pour Toulouse Lautrec. Lorsqu'on le voyait pour la première fois, marcher à travers la ville, une sacoche de cuir à la main, la reconnaissance était fulgurante : TOULOUSE LAUTREC en personne ! Le chapeau, le lorgnon, la barbe, le col blanc, le gilet, la montre à gousset tout paraissait authentique. Il se dirigeait en général vers la médiathèque (la *médiaoueg* comme disent les Bretons) ; et là, si on avait eu la curiosité de suivre ses pas, on le voyait assis à une table, sur laquelle il avait déployé une collection de grands et beaux livres d'art ; absorbé dans la contemplation du tableau, un plaisir extatique flottait sur son visage ; puis il prenait des notes, et tournait la page.

Etait-il fou ? probablement ; mais d'une folie somme toute bienheureuse. Attirante même, car le fou de cette espèce fascine par la sincérité de sa passion ; en lui je reconnais une caricature de moi-même, lorsque la rêverie m'emporte loin du monde réel et du bon sens. Toutefois, parler de folie douce serait inexact : ne vous avisez pas de contredire ces obsédés, ou ils deviennent méchants ! fanatiques c'est le mot juste. C'est pourquoi, de quelque nature qu'elle soit, la folie met toujours mal à l'aise, l'homme sain d'esprit qui la rencontre, et se tient-il à distance. Il se rappelle la fable de La Fontaine, *Le fou qui vend la sagesse* : pour son argent le client recevait force grimaces, une ficelle de deux mètres, puis une bonne gifle… pour lui apprendre que :

> Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,
> Entre eux et les gens fous mettront pour l'ordinaire
> La longueur de ce fil ; sinon je les tiens sûrs
> De quelque semblable caresse.
> Vous n'êtes point trompé : ce Fou vend la sagesse.

Hélas ! que de fous traversent aujourd'hui la grande ville virtuelle, chapeau de Calvin sur la tête, enveloppé du pareil manteau, barbe au vent et l'Institution à la main. Suivez-les… vous les voyez entrer dans la bibliothèque digitale ; ouvrir avec ravissement les lourds pdf du seizième siècle, où les *ſ* se confondent avec des *s*, et les *s* deviennent des *z*. Leurs lèvres frémissent de bonheur, et vous approchant davantage, vous percevrez le doux murmure qui s'en échappe : *ordo salutis… ad intra et ad extra… simul iustus et peccator… communication idiomatum…* ô extase !

Etudier avec enthousiasme le passé serait-ce donc folie ? Certes non, toute culture s'enracine dans l'histoire, tant celle de l'Art que celle du Christianisme. Mais la folie consiste dans la perte du sens de la réalité présente : se croire revenu au temps des cabarets de

Lautrec, ou à celui de la Réforme du seizième siècle, c'est tout comme. Des évolutions considérables, tant sociétales qu'intellectuelles, ont eu lieu entre le siècle où les réformateurs sortaient de l'Église romaine au péril de leur vie, et le nôtre.

Les Écritures, à coup sûr ne changent pas, mais leur étude, la comparaison de leurs manuscrits, leur exégèse, n'ont pu que s'améliorer depuis la Réforme, c'est la loi du progrès de tout savoir humain. N'en pas tenir compte c'est ressembler à mon vieil adolescent quinquagénaire de Lorient, qui à l'arrêt de bus de la médiathèque, était chaque fois déçu de ne pas voir arriver « cahin-caha, hue, dia, hop-là ! un fiacre allant trottinant, jaune avec un cocher blanc. »

Encore un grand classique du grec du N. T. : νέος, que l'on retrouve dans le préfixe *néo-*, désigne une chose nouvelle dans le temps, récemment apparue. καινός, une chose nouvelle dans la qualité, on pourrait souvent mieux le traduire par *neuf*, pour marquer l'opposition à *usé*.

Très souvent ce qui est νέος est par la même occasion καινός, récent et neuf à la fois. Ainsi l'homme nouveau est aussi bien νέος ἄνθρωπος (Col.3.10), que καινὸς ἄνθρωπος (Ephés.3.15). Idem pour le Nouveau Testament : νέα διαθήκη (Héb.12.24), et καινὴ διαθήκη (Héb.9.15).

Tout ce qui rapporte à la louange utilisera plutôt l'adjectif καινός (neuf) ; la composition récente d'un cantique ne garantit pas qu'il soit écoutable, par contre l'amour, qui est inventif, crée des bouquets toujours nouveaux dans leur beauté. Il peut arriver cependant que καινός ne soit pas nécessairement plus positif que l'ancien : un vieil ami est plus précieux qu'un récent ; à part le Beaujolais, le vin vieux est souvent meilleur que le nouveau. En Jésus-Christ, qui nous a fait une créature nouvelle (καινὴ κτίσις), animée d'un esprit nouveau (πνεῦμα καινόν), nous possédons tous les trésors de l'ancien et du nouveau.

Personne ne sait pourquoi l'anémone est la fleur du vent, mais le lien étymologique avec ἄνεμος est pourtant là, et l'image plus poétique en tous cas qu'un anémomètre. πνοή et πνεῦμα sont évidemment de la même racine, qui donne *pneumatique*, adjectif que Michelin, hélas, a irrémédiablement bousillé pour nos oreilles françaises, de sorte qu'on ose plus l'employer pour parler des choses de l'Esprit. Généralement πνοή est un souffle moins prononcé que πνεῦμα, vent ; πνοή est cependant employé pour désigner le vent impétueux de la Pentecôte afin de ne pas faire confusion avec πνεῦμα l'Esprit. C'est ce dernier mot que Jésus emploie lors-

qu'il dit à Nicodème : « Le vent souffle où il veut » ; pensée déjà présente dans l'Ecclésiaste : « Tu ne sais pas quel est le chemin du vent », où la Septante traduit également vent par πνεῦμα.Quant à ἄνεμος il évoque plutôt un vent orageux, c'est donc avec raison que dans Éphésiens.4.14 Paul utilise ce mot au sens figuré, plutôt que πνεῦμα : « afin que nous ne soyons plus des enfants, flottants et emportés çà et là par tout vent de doctrine… (παντὶ ἀνέμῳ τῆς διδασκαλίας). »

On s'intéresse aujourd'hui aux instruments de travail des pêcheurs de Galilée, les filets, qui deviennent par l'appel de Jésus des emblèmes de la prédication de l'Évangile, destinés non à ramener à la surface des poissons vivants pour les faire mourir, mais à capturer des cœurs morts dans leurs péchés, pour les amener à la vie de divine.

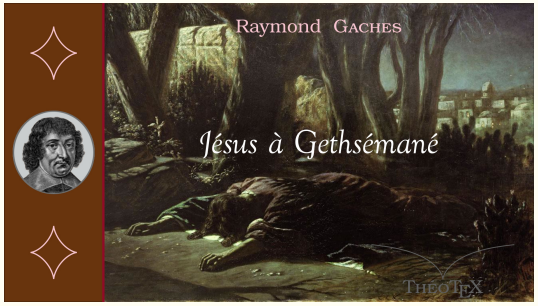
δίκτυον est le terme général pour *filet* qui peut s'utiliser aussi bien pour les oiseaux que pour les poissons ; il vient du verbe δικεῖν, jeter, lancer, et donne δίσκος, le *disque* sportif.

ἀμφίβληστρον se décompose en ἀμφί comme dans amphithéâtre, amphibie, qui signifie des deux côtés à la fois et βληστρον dont la racine signifie lancer (comme dans ballon, balistique). C'est un filet qui adroitement lancé retombe circulairement sur l'eau, et s'enfonce en forme de cloche, capturant les poissons qui se trouvent dessous. En français ce type de filet s'appelle *épervier*.

σαγήνη, c'est le filet qu'on traîne avec un bateau, mais ce n'est pas tout-à-fait un *chalut*, c'est plutôt un *chalon*, c-à-d que chaque extrémité est attachée à une barque, et que les deux, naviguant de conserve, forment une poche qui pourra enserrer tout un banc de poissons. σαγήνη a donné en français le mot *seine* (pas le fleuve,

mais le filet).

Et maintenant devinez quel mot le Seigneur emploie lorsqu'il veut caractériser les progrès de l'Évangile dans le monde, δίκτυον, ἀμφίβληστρον ou σαγήνη ? σαγήνη bingo ! car il envisageait des captures de foules entières, et un travail d'équipe de la part des apôtres. Maintenant, reconnaissons que la pêche à la ligne a son charme aussi.




« Mais pourquoi vous obstinez-vous à publier ces vieux sermons réformés, alors que d'un autre côté vous ne perdez pas une occasion de décocher vos sarcasmes aux néo-calvinistes ? » me demande en privé un Facebooker. Je lui réponds que justement il ne faut pas confondre calvinistes et néo-calvinistes, réformés et néo-réformés. Les "Réformés" des seizième-dix-septième siècles, l'étaient par rapport à l'Église catholique romaine, dont ils sortaient ; leur réforme consistait dans le rejet des doctrines parasites qui s'y étaient incrustées au cours des siècles, et dans le retour aux fondamentales de l'Écriture. Or ce n'est point le cas des Évangéliques des vingtième et vingt-et-unième siècles qui n'ont jamais fait partie de la Rome persécutrice, qui ont été élevés dans les pures doctrines scripturaires, qui bénéficient de tous les progrès accomplis depuis trois cents ans dans les sciences bibliques, et qui voudraient se prétendre *Réformés* ! réformés par rapport à quoi je vous prie ?! Mieux vaudrait qu'ils se réforment par rapport à cette ridicule vanité de vouloir passer pour plus éclairés que le commun de leurs frères, qu'ils se réforment par rapport à leur illusoire supériorité théologique, qui ne consiste qu'à se répéter les uns les autres.

Idem pour le calvinisme. On peut pardonner à Calvin de défendre avec la même acrimonie la doctrine *biblique* que le soleil tourne autour de la terre, que celle qui démontre (toujours par la Bible), que Dieu a créé certains hommes pour les damner, on

peut le lui pardonner, dis-je, parce qu'il vivait il y a cinq-cents ans, et qu'alors les gens s'envoyaient aux bûchers pour moins que ça. Mais aujourd'hui?! non mon gars tu n'es pas calviniste, tu es néo-calviniste, c-à-d que tu repostes bêtement, et dans l'espoir de passer pour bon théologien, les panneaux que tu vois sur FB.

Si je republie des sermons réformés du dix-septième, c'est parce que je les crois bons; indépendamment des exagérations scolastiques qui s'y trouvent forcément ici et là, vu leur contexte. Heureusement d'ailleurs que tout au long de l'Histoire de l'Église, la valeur spirituelle des prédications n'a pas trop dépendu des singularités doctrinales de chaque époque... qu'en aurait-il été sinon de l'édification des chrétiens? Et pour qui sait lire entre les lignes, il s'apercevra bien que chez Gaches, Daillé, Saurin, etc. la rigidité calviniste commence à s'assouplir pour devenir plus évangélique.

**Quatrième de couverture**

Né à Castres en 1615 Raymond Gaches fit ses études de théologie à l'Académie de de Montauban. Pasteur un temps à Saint-Affrique, puis à Castres, sa réputation de prédicateur lui vaut d'être appelé au temple de Charenton pour remplacer Edmé Aubertin, et où il aura pour collègues Le Faucheur, Mestrezat, Drelincourt, Daillé. Alexandre Vinet lui consacre un chapitre dans son *Histoire de la Prédication au* XVII^e^ *siècle*, dans lequel il apprécie son style «bien plus coulant, plus pur, plus agréable que celui de la plupart de ses contemporains». Les deux sermons que nous rééditons corroborent ce jugement. Le premier, prêché pour le premier jour de l'an 1655, donne un aperçu du tour méditatif de l'esprit de ce prédicateur, de l'ingéniosité de ses illustrations, de l'intensité de ses exhortations. Le second, *Jésus dans l'agonie* (à Gethsémané), prêché le dimanche de Pâques 1654, de par le caractère mystérieux et hautement émotif de son sujet, mériterait certainement d'être relu à chaque saison pascale. Gaches y lutte quelque peu avec le dogme scolastique de l'union hypostatique, mais sa saine conception de la vraie humanité de Jésus lui permet d'ébranler les cœurs, en leur faisant sentir l'immense prix payé par le Juste, par l'Agneau rédempteur qui a voulu porter nos péchés en sa mort.

A écouter sur YT ou à télécharger ICI

✧

**Les sept têtes sont sept collines, sur lesquelles la femme est assise… Et la femme que tu as vue, c'est la grande ville qui a la royauté sur les rois de la terre.**

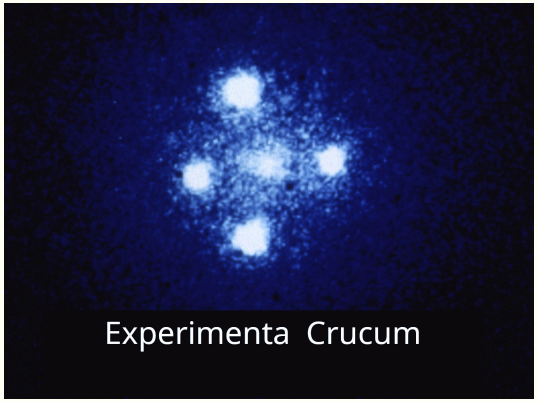
Wikipedia nous fournit une liste amusante de *villes aux sept collines* : pas moins de 14 noms ! On y retrouve bien entendu Rome et Jérusalem, mais aussi Besançon, Nîmes et Saint-Etienne 😀. En vain cependant y chercherait-on *Bruxelles* ; dans ce plat pays qui est le sien nulle velléité de sept taupinières à l'horizon, ni même d'une ; Bruxelles, qui tire d'ailleurs son étymologie, de *Buoc*, marais, marécage.

Il y a quelques décennies les pasteurs américains, ainsi que leurs clones français, bassinaient les églises avec « la résurrection imminente de l'empire romain ». Dix nations assuraient-ils le composeraient, avec l'antéchrist à leur tête. Puis lorsque le nombre de pays membres de l'Union Européenne s'accrut vertigineusement pour dépasser allègrement la vingtaine, on n'entendit plus beaucoup ces "spécialistes" de la prophétie.

Que l'on prenne l'Apocalypse au premier degré avec Papias, ou au quatrième avec Origène, Bruxelles n'y est pas plus présente que Besançon. S'il faut parier : nous assistons aujourd'hui à la chute de Bruxelles. Et si les nations européennes autrefois christianisées doivent ensuite se regrouper dans une commune rébellion, il faudra plutôt regarder du côté de l'Italie, Rome étant vraisemblablement la ville à laquelle l'ange faisait allusion lorsqu'il parlait à l'apôtre Jean. Une des difficultés majeures de l'interprétation de l'apocalypse consiste à faire la part entre le littéral et le symbolique. La réapparition d'Israël en tant que nation, avec Jérusalem comme capitale, prouve que les exégètes du XIX^e^ siècle (notamment Frédéric GODET) avaient raison d'interpréter littéralement les passages

concernant la Jérusalem terrestre : Et leurs cadavres seront sur la place de la grande ville, qui est appelée, dans un sens spirituel, Sodome et Égypte, là même où leur Seigneur a été crucifié. (Apoc.11.8)

Qu'en sera-t-il de Rome ? En quelque façon symétrique, il semble bien que la ville aux sept collines, celle qui historiquement a toujours été ennemie de Jérusalem, doit elle aussi, à la fin de temps, réapparaître au premier plan dans un dernier conflit, au cours duquel le faux messie juif vengera Jérusalem de celle qui l'avait autrefois détruite.




**Croix d'Einstein, guerre en Israël…**

En science, une *experimentum crucis* (littéralement une expérience cruciale), c'est une expérience décisive, qui va permettre de valider ou non les prédictions d'une théorie. Une des plus célèbres d'entre elles eut lieu lors de l'éclipse solaire du 29 mai 1919. La théorie de la relativité générale prévoyait que les rayons lumineux d'une étoile rasant le soleil seraient un peu déviés par sa masse. Personne avant Einstein n'ayant émis cette idée, ni calculé l'éventuelle

déviation, on imagine l'état d'effervescence qui devait agiter la communauté scientifique à la veille des observations durant l'éclipse. Le résultat fut sans ambiguïté : la tache lumineuse laissée sur la plaque photographique était bien décalée de la quantité prévue.

Depuis, le phénomène a été revérifié maintes fois, notamment de manière spectaculaire avec ce qu'on appelle en astronomie *la croix d'Einstein* : lorsque la lumière d'un quasar traversant le centre d'une galaxie, qui par sa masse joue le rôle de lentille gravitationnelle, forme quatre images distinctes en forme de croix.

Une experimentum crucis astronomique, la Bible en relate également une, et plus cruciale encore… tout bonnement à Noël! Lorsque les mages de l'Orient ayant observé une étoile nouvelle, en déduisirent que le Roi des Juifs venaient de naître, ils partirent pour un pays lointain le vérifier. Comment étaient-ils parvenus à cette conclusion, nul ne le sait vraiment. Certains diront qu'ils avaient lu Nombres.24.17 : Je le contemple, mais non de près. Un astre sort de Jacob, un sceptre s'élève d'Israël. D'autres suggèrent que le prophète Daniel avait peut-être laissé une tradition orale lors de son séjour à Babylone. Toujours est-il que les mages ne se sont pas contentés de théoriser ou de spéculer, ils ont résolu de se confronter à la réalité, et connu la joie de voir leur foi confirmée.

A l'opposé, les systématiciens, comme aiment à s'appeler les théologiens friands de systèmes supposés expliquer la totalité de la Bible, se méfient des *experimenta crucum* : ils craignent qu'elles ne viennent démolir leurs constructions doctrinaires. Par exemple, à la fin du XIX^e^ siècle les Plymouthistes annonçaient qu'un jour les Juifs rentreraient dans leur pays, et qu'Israël renaîtrait en tant que nation (comme beaucoup d'autres chrétiens évangéliques le croyaient aussi). Ce en quoi ils avaient raison, puisque c'est arrivé ; mais ils prédisaient en plus que l'Église serait enlevée avant la réapparition de l'Israël national : « Les écrits prophétiques du Nouveau Testament nous apprennent que la semence d'Abraham reparaîtra sur la scène après la consommation et l'enlèvement de l'Épouse élue de Christ… » écrivait C. H. Mackintosh, un des leaders de ce mouvement dispensationnaliste.

Pour se prémunir de ces mauvais tours que la réalité inflige à leur théologie, les systématiciens revoient généralement leur copie de façon à en cadenasser tout événement qui pourrait éventuellement la démentir. Adeptes du en même temps macronien, ils aboutissent ainsi à des phraséologies infalsifiables, et par conséquent inutiles.

Par exemple, les dispensationalistes vous diront que l'Église et Israël sont deux entités fondamentalement séparées, dont l'une possède une destinée céleste et l'autre une destinée terrestre, mais que *en même temps* cela n'empêche pas qu'elles coexistent sur terre (évidemment puisque l'Église n'a pas été enlevée avant comme ils l'avaient annoncé 😕).

De leur côté les systématiciens *de l'alliance* vous expliquent qu'Israël et l'Église sont deux mots devenus synonymes, mais que *en même temps*, oui peut-être il pourra se passer des choses dans l'Israël géographique actuel, qui ressembleront vaguement (mais au fond par simple comparaison) à des prophéties de l'Ancien Testament.

Cependant tôt ou tard l'Histoire balaye les systèmes eschatologiques, en imposant une de ses *experimenta crucum* dont elle a le secret, et devant laquelle le discoureur n'a plus qu'à s'incliner. Aujourd'hui certains experts militaires qui avait excellemment analysé dès le départ la guerre en Ukraine et prévu la victoire russe, ceux qu'il fallait écouter et non les media, ces mêmes experts prévoient, ou redoutent, la défaite d'Israël et même sa disparition d'ici 10 à 20 ans.

C'est ici justement l'*experimentum crucis* qui se profile à l'horizon. Il est écrit dans Amos.9.15 : Je les planterai sur leur sol, sans qu'ils soient jamais extirpés du pays que je leur ai donné, dit l'Éternel, ton Dieu. Jérémie dit à peu près pareil. Notez qu'il ne s'agit pas ici de morale, d'approuver ou de blâmer chacun des belligérants dans leur conduite actuelle, mais de savoir si cette parole s'applique à l'Israël moderne, ou si elle parle d'autre chose.

Trêve de en même temps, l'Éternel a un contentieux à régler et n'a que faire de nos systèmes théologiques, ce qu'il a prévu dans sa parole s'accomplira ; *experimentum crucis* : le Seigneur Jésus-Christ reviendra comme il l'a promis, dans la ville où il fut crucifié, à Jérusalem.

Ces quatre verbes n'ont rien de joyeux, puisqu'ils déploient tout l'arc-en-ciel du chagrin, dont les teintes sont hélas aussi nuancées que celui de la joie, dans notre vallée de larmes.

λύπη est le mot général qui désigne la tristesse, l'opposé de χαρά la joie ; d'où le verbe λυπέω : « N'attristez pas le Saint Esprit de Dieu, » Eph.4.30.

Avec πενθέω, on atteint une manifestation plus marquée de la douleur, les *sanglots* ; le mot est de la même famille que πάθος qui donne *pathétique* en français.

θρηνέω en arrive aux lamentations bruyantes, celles de Jérémie, c'est un θρῆνος, le *thrène*, la complainte de David sur la mort de Saul et Jonathan.

Avec κόπτειν on se frappe la poitrine, comble de la désolation et du sentiment de l'impuissance devant le malheur.

Ah ce n'est pas nos hommes politiques qui dans dix jours seront dans le λύπη, ou qui battront leur *mea culpa* : quels que soient les résultats les voilà satisfaits d'eux ! Ainsi va le monde ; seul le Saint Esprit produit une tristesse à salut, dont on ne se repent pas.

✧

**Un document ne peut se trouver sur internet que si quelqu'un l'y amis un jour.**

C'est une lapalissade, et pourtant, à force d'utiliser tous les jours Google, on finirait par s'imaginer que ce qu'on y trouve pas n'existe pas, ou autrement dit que n'existe que ce qui peut se trouver sur le réseau. C'est une erreur ; j'en veux pour témoin ce document, qui n'y était pas jusqu'à présent, et que l'on peut librement télécharger sur :

ThéoTeX et même écouter si l'on préfère sur YT

Je n'espère pas, en le publiant, que ses 70 pages ou ses 2h30 en intéressent beaucoup. Et pourtant il y s'agit de la personne la plus importante pour un chrétien, celle qui est devenue sa raison de vivre, sa vie même dans un sens littéral ; de plus s'il ne fallait lire qu'un document pour comprendre l'origine des discussions sur le dépouillement et l'incarnation du Fils de Dieu qui bouillonnèrent au XIX^e^ siècle, c'est bien celui-ci, puisqu'il en a été le départ, du moins en France.

Bien avant l'internet, en 1951, François Escande, missionnaire au Zambèze, puis pasteur à Dijon, avait lu cette étude de Godet. Comme il était encore étudiant à la Faculté de Théologie Protestante de Paris, il en fit le sujet de sa thèse : "*La Doctrine de Kénose chez Godet et Gretillat*". Voilà le genre de document que vous ne trouverez jamais sur internet, bien qu'il existe. Pourquoi ? parce qu'il se compose d'une cinquantaine de pages, non pas imprimées, mais dactylographiées (tapées à la machine, en double épaisseur avec des feuilles carbone). Inutile de dire qu'après 70 ans, la typographie se retrouve dans un piètre état de lisibilité et que personne ne se souciera de la numériser. C'était sans compter sur le complot russe, qui de mèche avec Starlink m'en a transmis les photos jusqu'en Arizona 😊.

Sur ces 50 pages 45 sont consacrées à résumer la pensée christologique de Godet (et de son élève Gretillat) et seulement 5, les dernières, à vitupérer contre lui, sans aucune réponse argumentée à son exégèse. Car c'est ce qu'est avant tout Godet, un exégète, c-à-d qu'il s'occupe essentiellement du sens du texte biblique, qui seul constitue l'autorité finale en matière de théologie, selon le principe protestant.

C'est là où l'internet, nécessairement incomplet, devient amusant, car si la thèse d'Escande en est absente, on la retrouve quasiment inchangée dans son fond, dans un autre document, qui ne comporte pas moins de 407 notes de bas de page, dont pas une ne cite le nom d'Escande ! (Bah mais si l'auteur n'avait pas lu sa thèse ? Il l'a lu, ce n'est pas une supposition.) Mais au fond quel est le but de ce *Godet bashing* ? Le but de Godet en élaborant sa christologie kénotique c'était de préserver la divinité de Jésus et sa préexistence à une époque où la théologie libérale la niait, en prétendant qu'il n'était qu'un simple homme ; l'auteur de la thèse l'avoue lui-même sans ambages. Mais alors pourquoi faire de Godet un hérétique ? Escande crache le morceau naïvement :

« Ce que nous devons souligner chez nos auteurs, c'est leur révolte contre un Dieu impassible, insensible, totalement étranger au temps et à l'histoire, bref leurs critiques de l'immutabilité divine telle que la professait la théologie traditionnelle du dix-huitième siècle. »

p. 45 Voilà, Godet n'est pas un néo-calviniste !

On le sait, la hantise moderne des profs d'université, c'est que leurs étudiants les roulent en utilisant l'IA. Bof ! bien avant cette technologie il était déjà possible d'accélérer une rédaction, sans trop se fatiguer ; et un bon prof savait déjà détecter, sans avoir besoin d'un logiciel spécial, des "*intertextualités*" suspectes 😐. Nous mettons en couleur quelques exemples des phrases d'Escande, suivies de celles trouvées sur internet, tirées d'un mémoire de maîtrise de 2010. On est pas loin du plagiat, et en tous cas en pleine malhonnêteté d'avoir supprimé le nom d'Escande dans l'article de la *Revue Réformée*.

[Comment Godet et Gretillat ont-ils pu contredire si manifestement la Révélation de Dieu en Jésus-Christ alors qu'ils affirment pourtant être fidèles aux principes scripturaires de la Réforme ?] Comment Frédéric Godet, auteur évangélique de grande envergure d'hier et d'aujourd'hui, a-t-il pu adhérer à une doctrine qui,

nous le verrons, renie les fondements mêmes de la christologie évangélique ?

[Peut-être pourrait-on dire que le luthéranisme est de tendance légèrement monophysite et, tandis que les Réformés sont plutôt diophysiites.] C'est dans ce contexte du luthéranisme allemand que la doctrine de la kénose prendra sa source ; la conception de l'union des deux natures de Luther, proche du monophysisme.

[Pour Chemnitz, le Christ tout en possédant les attributs divins, renonce à en faire un usage constant, et en suspend temporairement l'exercice… Il y a une κένωσις τῆς χρήσεως.] Pour Martin Chemnitz (1522-1586), « l'humanité (du Christ) possède la majesté divine, mais renonce habituellement à son usage ». Il s'agit d'un renoncement fonctionnelle (κένωσις τῆς χρήσεως).

[La kénose en cela participe à la même erreur que le libéralisme : au lieu de se laisser instruire totalement par la révélation sur ce qu'est réellement l'homme.] La kénose, pour s'être aventurée au-delà des limites de la christologie traditionnelle, garante du dépôt biblique, a fait le lit de la « christologie » libérale.

[Godet et Gretillat se sont servis pour expliquer, ou tout au moins comprendre, le mystère de l'incarnation, de principes philosophiques étrangers à la Révélation. Leur conception se rapproche à la fois de l'arianisme et de l'apollinarisme.] La conception de la kénose à laquelle il adhéra, aboutissement d'un développement théologique de trois siècles, prend sa source dans le monophysisme. Un monophysisme teinté d'arianisme et d'apollinarisme, sur fond de rationalisme et de philosophie hégélienne.

La dernière allusion à Hegel est particulièrement amusante quand on sait les quelques mots que Godet a prononcés sur sa philosophie ; et qu'on trouvera dans la biographie écrite par son fils Philippe.

✧

**Ils ne produisent pas même d'électricité…**

**Le Rhéteur, le Retweeteur, le Moulin à paroles.**

Interrogé sur ce qu'il pensait du dernier discours du Président, un critique assimile Macron à un *moulin à paroles*, ajoutant ce sarcasme bien senti : « et il ne produit pas même d'électricité ! »

A la lumière de Romains.13.1, un chrétien a-t-il le droit de relayer une ironie négative portée sur la plus haute autorité du pays, comme je le fais ici ? Mais bien sûr, si ce chrétien paye ses impôts et se soumet à la loi ! l'apôtre n'a certainement pas voulu par ces versets, interférer avec la liberté d'expression que nous garantit la constitution d'une république. Pierre dit aussi « honorez le roi », sauf qu'un président, à moins de s'abuser lui-même, n'est pas un roi.

Et puis ce sera l'occasion de se pencher sur trois mots intéressants du N. T. qui se rapportent aux discoureurs, et d'essayer de trouver leur correspondance avec notre temps.

**1) Le Rhéteur.**

Ῥήτορος se rencontre dans Actes.24.1, lorsqu'un nommé *Tertulle* est envoyé par les Juifs de Jérusalem à Césarée devant le procurateur Félix, pour essayer de le convaincre que Paul est une peste, un fauteur de troubles, qui mérite d'être jugé par le Sanhédrin (c-à-d d'être tué).

Dans le mot *rhéteur*, on devine celui de *rhétorique*, qui au-

jourd'hui a pris un sens plutôt négatif ; une "question rhétorique" par exemple signifie une interrogation non-sincère, émise simplement pour amener un point voulu. Cependant il n'en était pas ainsi du temps des Actes, la rhétorique ou art de l'éloquence était fort estimée des anciens, un rhéteur était un maître de la parole.

Certes dans le cas de Tertulle, le sujet qu'il amène devant Félix est complètement bidon, Paul n'est en rien coupable de ce dont on l'accuse ; mais du simple point de vue technique le rhéteur commence son discours par une flatterie bien construite à l'égard de Félix.

A la racine de rhétorique, se trouve le verbe *Rhéô*, qui signifie *couler* (en français rhume, le nez qui coule, le rhéostat contrôle le courant etc). Voilà l'impression première que laisse un beau discours, il semble couler de source. Ce caractère se retrouve à l'écrit, une belle prose est dite d'un style coulant, tout s'enchaîne rien n'y heurte.

De même les beaux vers sont tout en fluidité :

> Voici venir les temps où vibrant sur sa tige
> Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;
> Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir ;
> Valse mélancolique et langoureux vertige !

On le comprend tant le rhéteur que son cousin le poète, ont aujourd'hui disparus de la scène publique.

**2) Le Retweeteur ou Spermologos.**

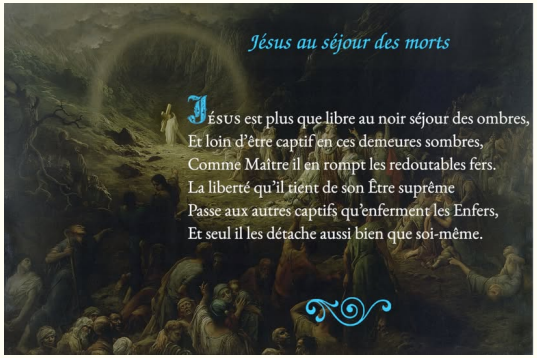
Σπερμολόγος, se trouve dans le même livre (Actes.17.18) ; nos versions le traduisent par *discoureur* faute de mieux, son sens est plus nettement injurieux : les philosophes épicuriens et stoïciens expriment par ce mot un certain mépris à l'égard de Paul. Mot fascinant, qui à l'opposé du rhéteur, colle parfaitement avec l'esprit de notre temps. On reconnaît bien sûr dans σπερμο-λόγος, la *semence*, dont la racine elle-même vient d'un verbe signifiant "répandre" (qui se retrouve en français dans "disperser", "disséminer") ; mais contrairement à l'apparence *logos* (λόγος) ne signifie pas ici "parole" mais "collection", comme dans "catalogue". Initialement le *spermologos* désigne un oiseau qui collecte de-ci de-là toutes sortes de graines qui traînent sur les quais, et qui les défèque plus loin. Au sens figuré un spermologos décrit un oisif qui passe son temps à récolter toutes les petites ou grandes nouvelles qu'il croise, et qui les retweete.

Succulente ironie, le reproche implicite lancé sur Paul par les Athéniens, est exactement celui qui les décrit le mieux : Or tous les Athéniens et les résidents étrangers ne passaient leur temps à rien autre qu'à dire ou à écouter des nouvelles. (Actes.17.21). Et ne décrit-il pas aussi à merveille bon nombre de pasteurs internet, de théologiens FB, qui chaque jour consacrent plusieurs heures à écumer les blogs américains pour retweeter ou reposter la dernière blague scolastique, la dernière punchline philosophico-évangélique?

Reconnaissons tout autant que spermologos, le retweeteur, peut se comprendre dans un sens positif : après tout n'est-ce pas en retweetant partout l'Évangile que les premiers chrétiens ont avancé le royaume de Dieu. Les philosophes athéniens ne savaient pas si bien dire en essayant d'abaisser le missionnaire.

**3) Le Moulin à paroles, ou vain discoureur.**

Ματαιολόγος Tite.1.10. De celui-ci il n'y aura pas grand chose à gloser, car il est creux : c'est ce que signifie son étymologie très claire : ματαιο (vain, vide) et λόγος pour discours. Le moulin à paroles parle et ne dit rien, il brasse de l'air mais ne moud que du vent, éolienne inutile aucun courant ne passe entre lui et ses auditeurs. La seule leçon qu'il laisse nous enseigne à ne jamais lui ressembler.




**Il a souffert sous Ponce Pilate, il esy mort, il a été enseveli, il est descendu aux enfers…**

C'est ce que qu'affirme la quatrième ligne du *Symbole des apôtres* ; ce que déclare le Nouveau Testament lui-même ; ce que croient tous les Chrétiens. Et cependant son dernier point, la doctrine de la descente de Jésus aux enfers, est presque impossible à rappeler

dans les milieux théologiques sans susciter des polémiques aussi partisanes qu'inutiles. Le désir de passer pour orthodoxe, la peur de ne pas cliquer dans le bon camp, l'emporte sur la simple foi dans ce que dit l'Écriture, et en tue les mystères. Heureusement la vraie poésie chrétienne, quand elle se contente de paraphraser la révélation, nous redonne à méditer sur le séjour énigmatique du Seigneur au schéol : « *Car c'est pour cela que Christ est mort et qu'il a repris vie : pour être le Seigneur des morts et des vivants.* » (Romains.14.9) Samson en avait peut-être déjà eu le pressentiment, lorsque par un effort surhumain il arracha les portes de la ville, avec leurs battants et leurs montants, puis les transporta bien en vue sur le sommet d'une colline. (Juges ch. 16) Gloire et louanges éternelles à notre vrai Samson, qui dans la nuit du tombeau, a accompli la réalité de cette image, rompu les verrous de fer, arraché les portes du schéol, et exposé leur défaite à la vue de tout l'univers, au matin de la Résurrection !

Le beau sixain reproduit en image est du Frère Zacharie de Vitré, obscur poète du XVII^e^ siècle ; le tableau est de Gustave Doré. Ajoutons deux sonnets du poète où se révèle son style mystique un peu précieux et recherché, mais touchant.

## Un roseau

Mon âme est un roseau faible, sec et stérile,
Dépourvu de moelle, et sans fin se mouvant
Au premier gré du vent,
Tant il a d'inconstance en son être fragile.

Au moins si ce roseau ne t'était qu'inutile ;
Mais c'est lui, mon Sauveur, qui te frappe souvent,
Et pousse plus avant
Cet outrageux buisson dont ton beau sang distille.

Mon Jésus, si tu veux retirer quelque fruit
Du roseau de mon âme, après l'avoir produit,
Trempe-le dans ton sang, lui qui le fait répandre ;

Et puisqu'il est si faible, et si vide, et si vain,
Afin que d'inconstance il se puisse défendre,
Porte-le dans ta main.

## Les larmes

Eaux, par qui cet apôtre a lavé la souillure
Et purgé le venin d'un scandaleux forfait,
Pluie, dont chaque goutte admirablement pure,
Ruisselante sur terre, au Ciel a son effet.

Perles, qui vous formez d'une amère salure,
Trésors du paradis, c'est le Ciel qui vous fait,
Liqueur d'un doux parfum, que tire de l'ordure
Le feu du saint amour, en qui tout se parfait.

D'une noire vapeur belle et claire rosée,
Qui devance et qui suit l'astre qui l'a causée,
Commencement d'un jour et la fin d'un nuit.

Filles de la douleur et de l'amour ensemble,
Petits miroirs coulants sur ce cristal qui luit,
Entraînez de mes yeux une eau qui vous ressemble.

✧

*Le Seigneur est* **réellement** *ressuscité…* (Luc.24.34)

C'était ce que disaient entre eux les onze (et sur quel ton de triomphe mêlé de crainte émerveillée, on l'imagine), lorsque la porte s'ouvre, et entrent les deux disciples revenus d'Emmaüs, qui viennent confirmer le fait : le Seigneur Jésus est **vraiment** ressuscité !

Réellement, vraiment, ὄντως écrit Luc dans le Nouveau Testament, mot grec qui a pour racine l'*être*, ce qui existe (et dont nous

avons fait en français *ontologie*) ; mais les disciples ne parlaient pas grec entre eux… ils ont très probablement plutôt dit : *aken* ! ou quelque chose d'une sonorité voisine. Une étude de mots est-elle nécessaire pour comprendre leur sentiment ? Dans toutes les langues du monde résonnera dimanche prochain la salutation pascale : *Christ est ressuscité ! Il est vraiment ressuscité !* et chacun en comprendra le sens. Le vrai, le réel, c'est ce qui domine l'imaginaire, c'est l'autorité du fait s'imposant à la pensée humaine.

Or bien que l'homme du smartphone, l'homme des panneaux Facebook, sache aussi bien dans sa conscience faire la différence entre le réel et le virtuel que les galiléens d'antan, il faut aujourd'hui, à l'occasion de Pâques, la lui faire bien sentir à nouveau. Car il se gave trop d'images artificielles, de musiques répétitives et de réponses algorithmiques aux questions qu'il pose à son moteur de recherches. Laissons-le s'épater quelques moments devant les prouesses de l'IA à qui il demande de lui créer divers visages humains, selon certains critères. Puis l'étonnement passé, il n'échappera pas à la pensée que tous ces visages trop parfaits se ressemblent tous ; il le sait : aucun d'eux n'est VRAI.

A l'inverse, le visage de l'homme du linceul l'interpelle. Qu'il le croit authentique, qu'il le croit fabriqué, l'impression ne change point : une machine ne l'a pas créé. Qu'il lise maint bouquin, ou pour, ou contre, désormais la question lui est posée : Jésus-Christ est-il **réellement** ressuscité ? Et toute l'Écriture, et toute l'Église, et toute l'Histoire, et le linceul lui-même à sa manière, répondent d'une seule voix : *Christ est ressuscité ! Il est vraiment ressuscité !*

✧

**Dialogus bogus, de latinitas culinaria.**

– Oh ! mystère et profondeur et majesté de la langue latine, seule capable de plonger le théologien qui te pratique dans ces abîmes redoutables de la pensée, où la détresse le submerge, face à sa propre finitude !!!

Mais pour le simple frère qui ne te comprend pas, ne faut-il pas que je traduise ? *Finitum non capas infinitum*, signifie que le *fini* ne peut pas contenir l'*infini*, autrement dit l'entendement limité de l'homme ne pourra jamais saisir la nature de Dieu ; Dieu nous reste à jamais *incompréhensible*, et si dans les Écritures il se décrit parfois Lui-même en termes humains, c'est parce qu'il n'existe pas d'autre moyen pour que nous puissions parler de lui.

**The finite cannot grasp the infinite**. Vous comprenez quand même l'anglais ? n'est-il pas ?

– Sublime ! mais ne craignez vous pas que le "simple frère" soit français, et qu'il ait été à l'école jusqu'en sixième ?

– Que voulez-vous dire ?

– Et bien si c'est le cas, il aura peut-être bénéficié d'une initiation au latin. Il remarquera alors que *finitum* et *infinitum* ont la même terminaison ; il vous demandera comment cela se fait, et où est le sujet dans cette phrase, et comment ce latin-là peut être correct.

– Je vous assure que c'est du bon latin, et le sens parfaitement clair pour un théologien.

– C'est vous qui le dites… mais vous sous-estimez l'esprit inquisiteur et railleur des Français, d'autant plus exacerbé en ce siècle par les moteurs de recherche. Ils découvriront que l'adjectif *capax* se construit toujours avec le génitif, que la phrase correcte est :

*Finitum non capax infiniti*, et que par conséquent vos transports extatiques devant du latin sont un peu surfaits.

– Bah ! moi aussi je sais me servir de Google, *Finitum non capax infinitum* je le trouve plus de mille fois, et toujours attribué à Calvin ; vous vous croyez sans doute meilleur latiniste que Calvin !?

– Vous le trouvez plus de mille fois, tout simplement parce que c'est vous qui l'y avez mis, en l'attribuant à Calvin ; ensuite mille perroquets bipeurs l'ont répété sans aucune vérification, c'est ça le principe d'internet. Or la phrase correcte *Finitum non capax infiniti* s'y trouve plus de 6000 fois, et en plus ne vient pas de Calvin…

– Oh… pourquoi tant de haine ?! 😡

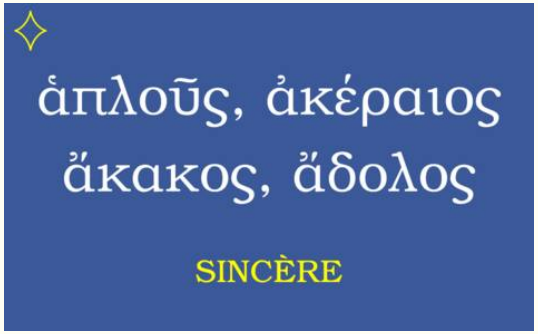
– Ah… pourquoi tant de bluff ?! 😀

✧

Etonnante fascination des néo-réformés américains pour le latin, langue que pourtant ils ne lisent, ni n'écrivent, ni ne parlent. Elle rejoint en fait le complexe général d'infériorité que l'académisme de l'ancien continent a toujours éprouvé vis-à-vis de celui du nouveau. Il se remarque dans les nombreux diplômes à lettres gothiques et enguirlandées dont les Américains aiment à consteller le mur derrière leur bureau, dans les appellations kabbalistiques qu'ils donnent à leurs sociétés d'honneur, *Kappa Mu Epsilon…*, *Phi Sigma Tau…*, *Omicron Sigma Sigma*, dans leur mythique **PhD** (*Doctor of Philosophy*) titre commun à toutes les disciplines, dont le niveau varie pourtant énormément de l'une à l'autre, et dans la manie de se faire appeler *Doctor* dès qu'ils en ont un.

Bien sûr connaître le latin est nécessaire si l'on veut s'immerger dans la part d'abondante littérature des réformés du seizième siècle qui n'a jamais été traduite en langues modernes ; mais à part une poignée d'universitaires, même affublé d'un PhD, le pasteur ne lit pas du latin.

L'imitation française sur les réseaux sociaux évangéliques de cet académisme de pacotille, leur répétition *ad nauseum* d'une icône représentant Sproul (auteur du *infinitum* fautif, qui ne pratiquait pas le latin) les yeux au ciel, accablé dans l'humble sentiment de sa petitesse, s'explique moins par la vanité enfantine américaine, que par un désir hiérarchique de domination qui a toujours caractérisé le clergé français, soit catholique, soit protestant.




Ce beau groupe de 4 mots, plus ou moins synonymes, communiquent l'idée de *sincérité*, non dans le sens usuel de franchise, mais dans son sens étymologique (*sans cire*), c-à-d sans dissimulation, sans corruption (vaste programme pour nos candidats à la présidentielle, pour ne pas dire impossible utopie).

ἁπλοῦς, c'est le caractère de « sim-plicité », par opposition à « duplicité ». L'ἁπλοῦς n'a qu'un pli, qu'une face ; l'opposé en général des hommes qui aimant la notoriété savent faire le distinguo entre vertus publiques et vices privés.

ἀκέραιος, se rapporte à l'intégrité au sens d'absence de mélange ; pour corrompre un fichier informatique il suffit de lui rajouter ou de lui enlever un bit, et voilà il n'est plus intègre, ἀκέραιος ; le domaine moral n'est pas moins délicat.

ἄκακος, se rapporte à l'absence de toute méchanceté, de tout mal ; l'ἄκακος est un innocent dans l'âme.

L'ἄδολος, quant à lui ne contient aucune ruse, aucune fraude, tel ce Nathanaël que Jésus voyait assis sous son figuier… Pourrait-il en dire autant de chacun de nous ?

✧

**In the twinkling of an eye....**

« Ah ! les criminels !! ils les ont fait péter leurs bombes... » Chacun se rappelle la scène finale de *la planète des singes*, où Charlton Heston chevauchant sur le bord de la plage, découvre la statue de la liberté à moitié enfouie dans le sable.

Quatre-vingts ans après Hiroshima la menace atomique existe malheureusement toujours, et aux États-Unis sur Fox News, la chaîne que regardent tous les Américains de droite, elle prend une forme plutôt particulière dans certains clips évangéliques. Il faut savoir en effet que plusieurs prédicateurs très connus, comme William Franklin Graham (le fils de Billy), Greg Laurie (figure principale de la *Jesus Revolution*), David Jeremiah (pasteur d'une megachurch en Californie), ont le droit et les moyens d'acheter du temps publicitaire télévisé ; on les voit donc de temps en temps, entre un spot pour un régime de perte de poids et un autre pour une nouvelle sauce à barbecue, donner un petit message.

Or en vérité le mot **atome** se trouve littéralement dans la Bible, tandis que la *menace atomique* des prédicateurs américains en est absente. De quoi s'agit-il ?

**1) L'atome biblique.**

L'apôtre Paul en parle en 1Cor.15.51 : Voici, je vous dis un mystère : nous ne dormirons pas tous, mais tous nous serons changés, en un , en un clin d'œil, au son de la dernière trompette ; car la trompette sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés.w

Etymologiquement *atome*, signifie "in-sécable", une particule qu'on ne peut pas diviser. Dans une intuition étonnante, les phi-

losophes grecs, Démocrite en particulier, avaient imaginé que la matière se composait de corpuscules infimes et indivisibles, qu'ils appelaient les atomes. Bien sûr, nous savons aujourd'hui qu'ils se trompaient, puisque l'atome se décompose lui-même en particules élémentaires. Mais Paul n'emploie ce mot que dans un sens temporel : il déclare qu'au retour de Jésus-Christ les chrétiens vivants sur terre, ne s'endormiront pas (c-à-d ne mourront pas) mais que leur corps terrestre, corruptible, sera **instantanément** changé en un corps nouveau, glorieux et incorruptible.

Remarquons bien que l'apôtre n'est nullement en train de dire ici que le déroulement du retour de Christ sera instantané, il parle seulement de la transmutation du corps des vivants. Quant à l'apparition du Seigneur, les disciples savaient depuis le début ce qu'il en serait : Hommes galiléens, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel ? Ce même Jésus, qui a été enlevé d'avec vous au ciel, reviendra **de la même manière** que vous l'avez vu allant au ciel. (Actes.1.11)

« De la même manière », ce qui signifie que pas plus que l'ascension la parousie de Jésus ne sera atomique, au sens d'instantanée. Or c'est justement d'un tel subit et inobservable, que les clips vidéo américains menacent leurs spectateurs : on y voit des conducteurs de bus disparaître magiquement, des assemblées d'église se vider brusquement de moitié, des vêtements abandonnés sur la voie publique dessinant encore la forme du corps qui les a quittés. Tandis que dans sa première épître aux Thessaloniciens Paul décrit assez précisément les phases de la parousie ; elle est notamment précédée d'un évènement extraordinaire et glorieux : la *résurrection des chrétiens décédés* ! Ils sont ensuite enlevés ensemble avec les chrétiens restés vivants, qui eux de leur côté sont changés instantanément. L'enlèvement lui même, c-à-d l'élévation des fidèles dans les airs à la rencontre du Seigneur, s'exprime par un mot violent, un arrachement, ce qui en cohérence avec d'autres versets, laisse supposer un contexte de persécution.

Comment se fait-il que des prédicateurs qui ont probablement lu ces passages des centaines de fois, qui se présentent comme des spécialistes de l'eschatologie, produisent ce genre de scénarios fantaisistes en contradiction évidente avec la parole biblique ?

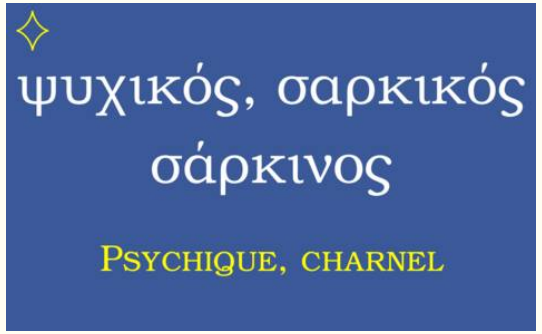
**2) La menace d'un enlèvement "atomique" est une manipulation.**

La réponse est assez transparente. Lorsqu'on fait remarquer à ces prédicateurs que le *clin d'œil* de 1Corinthiens.15.52 ne s'applique pas à l'enlèvement mais à la transmutation des corps des chrétiens en-

core vivants, ils répliquent : « Ah oui, mais l'enlèvement qui suit sera lui aussi très court ! » Or ceci est sans rapport avec la question ! peu importe que l'enlèvement dure 1 minute ou 3, il s'agit de savoir *pourquoi* ils décrivent le retour de Christ, comme instantané, *invisible* pour le monde. C'est au point qu'il n'y a pas si longtemps, les dispensationalistes parlaient de l'enlèvement *secret*. Ils n'emploient plus aujourd'hui cette expression parce qu'elle est trop évidemment en contradiction avec les versets, mais ils ont tout de même gardé le scénario "*left behind*". Tout simplement parce qu'ils considèrent que la menace de l'enlèvement "atomique" est, derrière le pupitre, l'arme absolue contre les inconvertis qui les écoutent : nous allons disparaître et vous resterez derrière pour la grande tribulation.

Est-ce là une prédication de l'Évangile qu'aurait approuvé Jésus ou Paul ? ont-ils jamais prêché ainsi ? La Parole nous révèle-t-elle le but de l'enlèvement en tant que consolation glorieuse pour les chrétiens, ou en tant que menace contre les païens ? Et si on tient à faire peur à ces derniers, n'y-a-t-il pas assez de versets, qui parlent de l'enfer, du jugement à venir et de la colère de Dieu, sans altérer sa Parole en inventant un enlèvement *instantané* ?

La vraie menace atomique, avec bombes à fission et à fusion, qui peuvent en un clin d'œil anéantir notre planète, hélas, reste bien actuelle. Mais Dieu ne permettra pas cette destruction totale, car cette terre qu'il a créée n'est pas la planète des singes ; c'est celle où il a envoyé son Fils Jésus naître, vivre, et mourir pour les pécheurs, et c'est celle où il s'apprête à revenir.




L'adjectif σαρκικός vient de σάρξ, la chair, que l'on retrouve dans le français *sarco-phage*, la boîte oblongue où les vers mangent de la chair… Cependant une seule lettre suffit à tout changer : en

grec classique le mot est en réalité σάρκινος, un ν à la place du κ ; σάρκινος signifie composé de chair, sans aucune connotation morale (comme ὑάλινος, signifie fait de verre). Ainsi quand dans 2Cor.3.3 Paul dit que contrairement à la loi de Moïse qui était écrite sur des tablettes de pierre, nous sommes des lettres écrites sur des tablettes de chair (σάρκιναι πλάκες), c'est évidemment dans un sens positif. De même quand il constate que ces mêmes corinthiens sont charnels (σάρκινοι, 1Cor.3.1), il les voit comme de petits enfants, à qui il faut donner du lait et non du steak, ce qui est normal à leur âge.

Mais attention, s'ils ne grandissent pas il vont devenir des σαρκικοί, c-à-d des hommes dont la conduite et les pensées seront dominés par la σάρξ, la chair, dans ce qu'elle a de négatif depuis son invasion par le péché. Un stoïcien aurait pu répondre que quant à lui, il n'obéissait pas à sa σάρξ, mais à sa ψυχή, son âme, et se poser fièrement en ψυχικός, en psychique, par opposition aux hommes livrés à leurs instincts les plus bas. Malheureusement ça ne le fait pas devant Dieu, qui voit dans la ψυχή l'abomination de l'orgueil, et la volonté propre opposée à la sienne. ψυχικός n'est donc pas un compliment dans le langage du N T., ce que l'homme naturel a du mal à comprendre. Entre le ψυχικός et le σαρκικός, il y a une différence de degré, mais pas de nature ; le deux ont besoin de se repentir, de naître de nouveau, par la grâce de Dieu.

Aujourd'hui, on visite le rayon vêtements, il y a le choix :

ἱμάτιον, est un terme générique pour *vêtements*, mais la plupart du temps il désigne le *manteau*, assez large aux temps bibliques pour que l'on puisse s'envelopper dedans et y dormir. Quand dans Luc.6.29 le Seigneur dit « A celui qui t'ôte ton manteau (ἱμάτιον) ne

refuse pas ta tunique.» l'image sous-entend une certaine violence de la part de l'agresseur.

χιτών, c'est justement la tunique, le vêtement du dessous, normalement de moindre valeur que l'ἱμάτιον. Matt.5.40 « A celui qui veut plaider avec toi et prendre ta tunique (χιτῶνα), laisse aussi le manteau (ἱμάτιον)» implique cette fois la malhonnêteté d'autrui, dans le désir de nous spolier. Dans les deux cas le Seigneur demande non seulement de céder mais d'aller au delà (dur, dur…)

ἱματισμός, c'est l'habit de parade, le pourpoint précieux, le costume du dimanche. Jésus qui était pauvre n'en avait sans doute pas… et bien si ! Son ἱματισμός c'était sa tunique, qui était ἄῤῥαφος, c-à-d sans couture. Frappés de sa beauté et de sa valeur les soldats qui partageaient les vêtements du crucifié lui donnèrent ce qualificatif d'ἱματισμός, et ne voulurent point la déchirer, mais la tirer au sort. Alexandre Vinet a dit : « La vérité ne peut être acceptée à moitié ; on ne peut la diviser qu'en la déchirant ; elle est sans couture, comme la robe de notre Seigneur ; ses parties séparées ne sont que des lambeaux ; et, dans cet étrange partage, ce qu'on appelle la moitié n'est rien. »

χλαμύς, c'est le grand pardessus qui annonce la charge et la dignité de celui qui le porte : le manteau écarlate de l'officier romain, en cuir noir pour celui de la Wehrmacht, le duster de Clint Eastwood, l'imperméable de Colombo. Par moquerie les soldats revêtirent Jésus d'un χλαμύς κόκκινος, c-à-d pourpre ou écarlate, la couleur royale ; mais sans le savoir ils ne faisaient que confirmer la charge suprême que le Père a remise au Fils.

στολή, c'est la longue robe du philosophe dans laquelle les pharisiens aimaient à se promener par les rues, afin que l'on sache bien qu'ils étaient des savants. Ce vêtement étant peu adapté à la vie moderne, les phraseurs d'aujourd'hui, pour se faire photographier dans les media, l'ont remplacé par une grande écharpe (rouge en général).

ποδήρης, qui veut dire *descendre jusqu'au pieds*, est presque synonyme de στολή, c'est le vêtement dans lequel Jésus-Christ apparaît à Jean dans l'Apocalypse, une cuirasse sur la poitrine, prêt à diriger le grand combat final. Il nous rappelle que nous devons nous-mêmes être vêtus de la tête au pieds de toutes les armes de Dieu. (Ephés.6.16)

✧

**Naaman doit-il acheter un billet pour Asbury ?**

Les fleuves de Damas, l'Abana et le Parpar, ne valent-ils pas mieux que toutes les eaux d'Israël ? Ne pourrais-je pas m'y laver et devenir pur ? Et il s'en retournait et partait avec fureur. (2Rois.5.12)

D'un simple point de vue géographique, le général Naaman avait parfaitement raison : si pour être purifié de sa lèpre il lui suffisait de se plonger dans l'eau d'un fleuve, alors il était inutile d'entreprendre un voyage en Israël, il possédait chez lui au moins deux fleuves tout aussi larges et remplis d'eau que le Jourdain.

D'un point de vue théologique, le Syrien n'avait pas tort non plus : Dieu pouvait tout aussi bien le guérir sur place que dans un lieu lointain. Cependant, nous connaissons la fin de l'histoire, Naaman n'a obtenu ce qu'il cherchait, que parce qu'il a consenti à faire ce voyage.

Je me rappelais ce personnage à l'occasion des commentaires de quelques personnalités évangéliques interrogées sur ce qu'il faut penser du "réveil d'Asbury". Comme personne n'en sait rien à ce stade, elles ont raison de jouer la prudence. Cependant certains insistent fortement : « Surtout n'y allez pas, Dieu peut aussi bien vous réveiller chez vous, dans votre chambre, si vous vous repentez… »

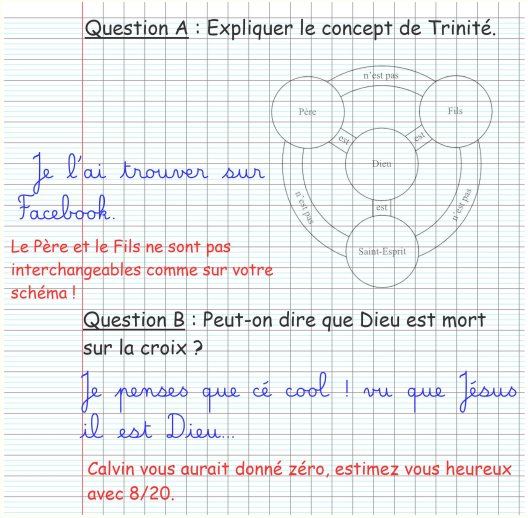
Bien sûr qu'il le peut ! Mais une telle réponse ignore complètement ce que les Américains (et pas qu'eux) entendent par *Réveil*. C'est-à-dire une effusion LOCALISÉE, du Saint-Esprit, une pentecôte secondaire en quelque sorte, sans pour autant prétendre qu'elle reproduise les mêmes phénomènes surnaturels que la première, à Jérusalem. Si on admet que ce genre d'évènement peut avoir lieu, et a eu lieu dans l'histoire de l'Église, c'est répondre complètement

à côté de la cible de dire que les Naamans peuvent être aussi bien réveillés chez eux.

Mais une telle conception du Réveil est-elle biblique ? Celui qui pose la question, demande en réalité si c'est bien l'Esprit Saint qui est l'auteur des réveils américains ou pas. Une étude de l'Ancien Testament ne nous donnera pas la réponse : pour intéressants qu'ils soient les réveils sous Josias ou sous Esdras ne peuvent évidemment pas être comparés à la Pentecôte. Quant au Nouveau Testament, on peut lui appliquer la conclusion que l'apôtre Jean donnait à son Évangile : « Le Saint Esprit a fait encore beaucoup d'autres choses ; si on les écrivait en détail, je ne pense pas que le monde même pût contenir les livres qu'on écrirait. » Finalement demander si un phénomène est biblique, pour savoir s'il est réel ou pas, c'est plutôt bête.

Voici pourquoi tous ces bons conseils de prudence, s'ils sont sans doute sages, laissent toujours le chrétien un peu insatisfait : Quand un mouvement vient du Saint-Esprit, ceux qui le possèdent en eux du fait de leur nouvelle naissance, ceux à qui il a été donné, ne devraient-ils pas le savoir, le ressentir ? ou dans le cas inverse être au courant qu'il ne s'agit que d'un feu de paille ? On répondra que Dieu est souverain de nous le dire ou pas… mais hélas, il se peut que nous soyions encore plus sourds que nous ne le craignions.

Asbury c'est loin, si c'était à côté, Naaman irait sans se mettre en colère ; c'est d'ailleurs ce que font les gens des environs, ils n'écoutent pas ceux qui leur disent qu'on peut aussi bien ressentir le Saint-Esprit chez soi, ou qu'on verra les fruits plus tard…



✧

**Calvin avait déjà pesté contre ces cancres**, qui plutôt que d'employer le langage des Écritures, cherchent des réponses toutes faites sur Facebook ou dans l'Aquinas. Ainsi le 27 septembre 1552, il écrit à l'église française de Londres :

> Aussi le feront toutes gens de sens rassis, par quoi je ne me puis persuader qu'il y ait un tel usage en votre église, car cela serait autant comme de parler du sang, de la tête, de **la mort de Dieu**. Vous savez que l'Écriture nous accoutume à un autre style, mais il y a pis en ceci pour le scandale, car de dire *la mère de Dieu* pour la vierge Marie, ne peut servir qu'à endurcir les ignorants en leurs superstitions. Et celui qui se plairait en cela, montrerait bien qu'il ne sait que c'est d'édifier l'Église.

Et d'où viennent ces boursoufflures scolastiques qui se permettent de parler sans honte de la mort de Dieu, ou de la mère de Dieu ? D'une mauvaise conception de la Trinité, représentée par ce fameux triangle *scutum fidei* (bouclier de la foi), reproduit à qui mieux mieux sur les réseaux sociaux. Père, Fils et Saint-Esprit peuvent y être permutés comme on veut sans rien changer ! Or ce n'est pas ainsi que l'Écriture parle de Dieu ! Les mots mêmes de *Père* et de *Fils* qu'elle emploie, montrent bien que ces deux personnes divines n'entretiennent pas au sein de la Trinité une relation de type symétrique comme l'implique ce méchant triangle : Le Fils sort du Père, mais le Père ne sort pas du Fils ! Le Fils est l'image du Père, mais le Père n'est pas l'image du Fils ! Ainsi que le Fils ait pu s'incarner dans la famille humaine et mourir sur la croix cela s'harmonise avec la cohérence et la majesté de l'Écriture. Mais dire que Dieu a une mère et meurt sur la croix, c'est un manque de tact théologique et une impertinence, contre laquelle Calvin a bien raison de s'emporter.

On objecte que dans Actes.20.28, l'apôtre Paul n'hésite pas à parler du *sang de Dieu*. L'examen du texte grec ne permet pas de valider la réalité de l'emploi d'une expression aussi étrange que choquante ; il est bien évident qu'en exhortant les anciens d'Éphèse à prendre soin de l'Église de Dieu (et du Seigneur), acquise par son *propre* sang, il fait allusion au sacrifice de la croix, et que par conséquent le génitif *propre* se rapporte à Christ, ou si l'on préfère au *propre Fils* du Père. Dieu considéré dans sa divinité n'a pas de sang, d'autant qu'il est écrit que la chair et le sang ne peuvent hériter de son Royaume (1Cor.15.50).

Un commentateur objecte encore que Calvin, dans son commentaire sur Luc.1.43, "décrit Marie comme *la mère de Dieu* pour justifier l'union hypostatique". La vérification à la source montre qu'il n'en est rien. Voici ses propres mots, dans l'orthographe de l'époque :

> "Elle (Elizabeth) se recognoist recevoir plus de bien qu'elle n'avoit mérité. En ce qu'elle nomme **Marie mère de son Seigneur**, est démonstrée l'unité de personne és deux natures de Christ : comme si elle disoit que celuy qui est engendré homme mortel au ventre de Marie, est quant et quant Dieu éternel. Car il faut entendre qu'elle ne parle point de soi-mesme, mais prononce ce que le S. Esprit luy met en la bouche. Or *ce titre de Seigneur, appartient proprement au Fils de Dieu, en tant qu'il a esté manifesté en chair.* "

Si comme tout chrétien Calvin reconnaît la pleine divinité du Fils de Dieu incarné, il est d'après ses propres mots dans sa lettre opposé à l'emploi des expressions *mère de Dieu* et *mort de Dieu*. Même chose dans son commentaire sur Luc.1.43, où il ne parle jamais de la *mère de Dieu* mais de la mère du Seigneur. Calvin n'était pas un servile retweeter des conciles, aussi respectables soient-ils, mais en vrai protestant il cherchait toujours à faire l'exégèse honnête des Écritures. Nous devrions l'imiter, en ne tenant pas non plus ses commentaires pour des oracles, mais revenant toujours au texte biblique, essayer d'en exprimer le vrai sens.

Ceci dit, l'incommensurabilité du Dieu trinitaire échappera toujours à la raison limitée des êtres finis que nous sommes ; aucune image, aucune illustration de la sainte Trinité n'essaie de la représenter sans qu'une ou plusieurs conséquences erronées ne sautent aux yeux. Le *scutum fidei* n'est pas la plus mauvaise d'entre elles ; c'est pourquoi nous voulons bien aller jusqu'à 8/20 pour telle copie 😀.

## 24 août, saint Barthélemy, patron des relieurs… et des bouchers.

Habiles artisans, qui cousez les feuillets,
Et puis creusez leur bloc à l'aide de la grecque[2],
Pour former des codex savamment reliés,
Que l'œil se plaît à voir dans la bibliothèque ;
Fin août n'oubliez pas la Saint Barthélemy !
Patron des relieurs, l'apôtre resta ferme,
Sous le couteau cruel écorchant l'épiderme,
Et lorsque sur la croix, son corps sanglant fut mis.

Car vous pouvez tirer d'une mort si horrible,
Une douce image instructive aux chrétiens :
Quel dos mystique unit les pages de la Bible ?
Relisez pour cela l'épître aux Colossiens :
L'amour de Jésus-Christ, voilà la reliure
Solide et glorieuse de toute l'Écriture,
C'est le lien parfait qu'il nous faut revêtir,
Et que nous laisse ici l'exemple du martyr.

[2] La grecque est une scie qu'utilise les relieurs pour entailler le dos du bloc des feuillets, de façon à y faire passer les fils qui relient ensemble les feuillets.

Je ne sais plus quel prédicateur prétendait que la plupart des chrétiens sauraient plus facilement réciter la liste des douze signes du zodiaque que celle des douze apôtres de Jésus-Christ. Il avait probablement, et malheureusement, raison… Barthélemy ou Bartholomée, pourtant mentionné dans les trois synoptiques et dans le livre des Actes est précisément un des apôtres quasiment absent de la mémoire chrétienne moyenne. Sauf de celle des relieurs, des tanneurs, et autres ouvriers catholiques du cuir, puisque Barthélémy est devenu leur saint patron. Mais pourquoi ?

A cause d'une tradition qui raconte son martyre, au cours duquel il aurait été écorché vif, puis mis en croix. Plusieurs peintures le représentent d'ailleurs portant lui-même sa peau… Quelle horreur ! Le sceptique ne manquera pas de dire qu'aucune source sérieuse n'atteste ce récit, qui ne se trouve que dans la "légende dorée".

Et cependant une petite coïncidence curieuse permet encore d'imaginer que le choix de Bartholomé comme patron des relieurs n'est pas complètement arbitraire. En hébreu bar-tôlmay (בר-תולמי) signifie selon certains, *fils de la jarre*, la jarre dans laquelle on conserve les rouleaux, les rouleaux du livre. On en était pas encore au *codex* le livre tel que nous le connaissons, avec une reliure, mais enfin le rapport entre Barthélemy et le métier du livre s'entend. Et puis c'était surtout l'occasion d'illustrer, par notre petit poème, Colossiens.3.14 : Mais par-dessus toutes ces choses, revêtez-vous de l'amour, qui est le lien de la perfection.

Maintenant que Barthélemy soit aussi le patron des bouchers, les protestants devraient s'en rappeler facilement : 24 août 1572 la Seine était rouge de sang, un massacre qui dura une semaine, et fit entre dix-mille et trente-mille morts dans toute la France.

**Là s'assembleront les aigles...**

Curieux choix de verset pour prêcher à l'occasion d'une sainte cène ; l'auteur de ce sermon, Alexandre MORUS était lui-même un prédicateur assez étrange, et si son nom est aujourd'hui pratiquement inconnu, il suscita de son temps (c-à-d un peu avant la révocation de l'édit de Nantes) un grand enthousiasme mais aussi plusieurs controverses, peut-être injustifiées, notamment avec le célèbre poète anglais MILTON. A la lecture de ce qu'il nous a laissé, on découvre un esprit original, dont les saillies ne manquent pas leur effet, et dont les rapprochements laissent à réfléchir, quand bien même ils seraient plus eiségétiques qu'exégétiques. Ceci dit, l'idée de voir dans le *corps mort* autour duquel les aigles tournoient le Seigneur Jésus-Christ lui-même (les *aigles* étant donc les chrétiens) n'a pas été inventée par Morus. On la retrouve chez plusieurs autres prédicateurs réformés de son temps, qui l'utilisaient pour combattre le fondement catholique de la messe, à savoir la présence corporelle de Jésus dans l'hostie, où il meurt de nouveau en renouvelant son sacrifice sanglant. Les protestants protestaient au contraire que le corps de Jésus-Christ est au Ciel, et que lorsque les chrétiens célèbrent la sainte cène, leurs cœurs s'assemblent spirituellement là où est leur trésor, là où est le Rédempteur, mort pour eux une fois pour toutes, ressuscité et élevé dans la gloire.

> « Condamner un chrétien à la mort pour le bien punir, c'est vouloir noyer un poisson en le jetant dans l'eau. Car cette mort est un fleuve d'eau vive qui l'amène à son Dieu, et à son corps mort, son élément et son aliment, et ses plus chers délices. »

Un commentaire demandait comment il se fait que nous possédions encore aujourd'hui tant de sermons datant d'avant la révocation de l'édit de Nantes. Bonne question !

1) C'est d'abord que dans les temps anciens les pasteurs avaient l'habitude d'écrire assez soigneusement leurs messages, même s'ils

ne les destinaient pas à l'impression. Souvent on trouvait leurs manuscrits après leur mort, et pour honorer la mémoire des plus connus on en imprimait quelques uns. D'autres étaient pris en notes de leur vivant par un auditeur, ceux de Calvin par exemple. C'est surtout à partir du style des revivalistes américains que les prédicateurs se sont davantage confiés à l'improvisation sur la base d'un simple plan, Finney par exemple n'avait sous les yeux qu'un *squelette* sur une feuille, qu'il remplissait d'abondance oralement.

**2**) Ensuite, il y avait de la demande, les gens qui n'avaient alors que la lecture pour s'instruire réclamaient de l'édification écrite. Ceci explique pourquoi les volumes de sermons du XVII^e^ s. comportent souvent dans les premières pages une dédicace à quelque personnage de la noblesse, qui avait entendu le sermon, et voulait qu'il fût imprimé pour le relire (sans doute en participant aux frais). Mais les pauvres en profitaient aussi, car les pasteurs de campagne les lisaient à haute voix : ceux de Brousson à l'époque de l'Église du désert en ont ainsi édifié plusieurs dans les clairières et les cavernes.

Avec l'avènement de l'audio-vidéo il n'y a pas d'apparence que l'on revienne un jour à des livres de sermons ; cependant que l'internet permet de faire revivre le passé.

A écouter sur YT ou à lire en ligne sur ²ThéoTEX

**Quatrième de couverture :**

Né à Castres en 1616 d'un père écossais, Alexandre MORUS fut un des pasteurs de l'Église réformée de Charenton, en compagnie de Jean DAILLÉ et de Jean CLAUDE. Genève, Middelbourg, Amsterdam, Venise, ses talents oratoires et littéraires lui avait avant cela permis d'occuper diverses positions ecclésiastiques prestigieuses, qu'il ne put garder bien longtemps, suite à certaines accusations d'immoralité ; justifiées ou non, il est difficile de le savoir. Ses succès, et peut-être sa vanité, n'avaient pas manqué d'exciter la jalousie d'autres pasteurs ; sur le plan théologique ils le dénonçaient comme partisan des idées de Moïse AMYRAUT sur la prédestination et la grâce universelle. Ceci ne doit pas surprendre ; loin de ressembler à l'assemblée des esprits des justes parvenus à la perfection, la constellation pastorale des réformés français du XVII^e^ siècle évoquait assez souvent l'image d'un panier de crabes : Daillé, et plus tard SAURIN durent eux aussi faire face à la cabale de leurs confrères. Quoiqu'il en soit, si le nom de Morus est aujourd'hui quasiment oublié, il fut un acteur de la réforme française suffisamment remarquable pour que l'imprimerie retienne de lui une biographie détaillée (*A*

*critical account of the life, character, and discourses of Mr. Alexander Morus*) et bon nombre de ses sermons ; parmi ces derniers, les deux exemples que nous rééditons rendent assez bien le ton primesautier, spirituel et piquant de son homilétique. Le premier, *Là s'assembleront les aigles*, reprend une curieuse exégèse de l'obscur verset Matthieu 24.28, pour l'appliquer à la sainte-cène ; le second, sur Elisée demandant à Elie lors de son enlèvement une double portion d'Esprit, fut prêché à Charenton pour les funérailles de Raymond Gaches, dont Morus devint le successeur.

C'est une question en forme de défi que l'Éternel nous adresse, plus particulièrement à nous, les Nations, puisque le chapitre 41 d'Esaïe débute par ces mots : *Îles, faites silence pour m'écouter…*

Puis vient la question :

> Quelles sont les prédictions que jadis vous avez faites ? Dites-le, pour que nous y prenions garde, et que nous en reconnaissions l'accomplissement ; ou bien, annoncez-nous

> l'avenir. Dites ce qui arrivera plus tard, pour que nous sachions si vous êtes des dieux…

« Mais bien entendu ! se récrie Dupont-Cliquetout : quand je cherche sur Google si quelqu'un avait prévu la guerre de 14-18 ou celle de 39-45, j'obtiens des tas d'exemples d'hommes politiques, d'observateurs, d'écrivains, de journalistes qui les avaient annoncées, ces guerres. »

Sans doute nous ne chercherons pas à nier que les hommes puissent parfois exercer une certaine faculté de prémonition ; mais prévoir la guerre entre pays qui se réarment cela ne relève-t-il pas plutôt du simple bons sens ? Ceux qui ne croient pas au surnaturel accusent rapidement les prophéties bibliques d'être *auto-réalisatrices*, par où ils veulent dire qu'à force de les répéter, les hommes finissent par les accomplir. Encore que dans certains cas on pourrait effectivement examiner si ceux qui croient aux prophéties ne préparent pas le terrain, par leurs choix et leurs comportements, à la réalisation de leurs désirs, dans bien d'autres cas la remarque est absurde : **la Résurrection de Jésus !** pour n'en citer qu'un.

Pour recentrer la question, il faudrait demander si les prophéties bibliques ne sont pas toutes auto-réalisatrices, puisque c'est Dieu qui les annonce d'avance, et qui les accomplit. Ainsi il est incontestable que l'Écriture prévoit la résurrection de Jésus, et que c'est par la puissance de Dieu qu'il sort vivant du tombeau. D'ailleurs dans le narratif néo-calvineux et simpliste des réseaux sociaux, tout ce qui arrive étant la conséquence de la volonté de Dieu, il s'en suit que toutes les prophéties sont *théo-réalisatrices* et donc auto-réalisatrices. Mais ce n'est pas ainsi que la Bible nous représente les rapports de Dieu avec l'homme.

Quand un perspicace essayiste écrit des années à l'avance qu'un jour le droit à l'avortement sera inscrit dans la Constitution française, et que cela arrive, n'est-il pas évident que la prophétie est auto-réalisatrice au plus mauvais sens du terme, et que Dieu n'y est pour rien, sinon d'avoir laissé faire (pour le moment) ? Quand un chef d'État en provoque un autre par des déclarations bellicistes, et qu'un dérapage survient, ne faut-il pas blâmer l'inconscience et la légèreté des hommes plutôt que de louer chez eux une prétendue intuition visionnaire, ou une capacité d'analyse sans faille ?

Mais laissons l'explication et la conclusion à Esaïe :

> Faites seulement quelque chose de bien ou de mal, Pour que nous le voyions et le regardions ensemble. Voici, vous n'êtes

> rien, et votre œuvre est le néant. C'est une abomination que de se complaire en vous.

Oui regardons : mis à l'épreuve, nos auto-prophètes n'ont pas fait grand-chose, et quand ils ont fait quelque chose, c'était plutôt du mauvais.

**Calvin n'aimait pas** le mot Θεοτόκος (qui a enfanté Dieu), abrégé de Μήτηρ τοῦ Θεοῦ (mère de Dieu). Dans une lettre qu'il écrit à l'église française de Londres, en 1552, il s'énerve contre ceux qui emploient cette expression « qui ne peut servir qu'à endurcir les ignorants et les superstitieux ». Aurait-il davantage apprécié celui de Εκκλεσιατόκος (qui a enfanté l'Église), ou de Μήτηρ της εκκλησίας (mère de l'Église) ? Il y a fort à parier que si quelqu'un à Genève avait osé, il aurait donné à Calvin une belle occasion d'allonger la liste d'injures du Capitaine Haddock.

C'est pourtant là le sens des titres équivalents entre eux, de *Mater Populis Fidelis* (mère du peuple fidèle) et de *Mater Ecclesiæ* (mère de l'Église) que la curie romaine attribue à Marie, mère de Jésus-Christ. Le peuple fidèle n'est pas autre chose en effet que l'ensemble des rachetés, c-à-d l'Église.

Dans un sens figuré, Sarah est devenue la mère de toutes les chrétiennes qui l'imitent en faisant le bien ; dans un sens figuré Abraham est devenu le père de tous les chrétiens qui exercent la même foi que lui, se fondant sur les déclarations de Dieu. Cependant ni les filles de Sarah ni les fils d'Abraham ne leur adressent des prières dans le Ciel ; et ils n'ont pas songé à les couronner.

— Co-Redemptrix, Co-rédemptrice, la Vierge Romaine l'est-

elle, une fois, mon père ?

— **Non, non !**

— Mère de l'Église alors, mère des rachetés ?

— **Oui, oui !**

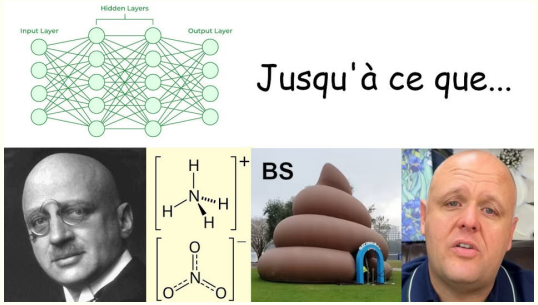
— Mediatrix, médiatrice peut-être… une fois ?

— **Non, non !**

— Mais dois-je la prier dès maintenant et à l'heure de ma mort ?

— **Oui, oui !**

On sait aujourd'hui que le *en-même-temps* macronien a conduit la France au désastre. Mais ce n'est pas Macron qui l'a inventé. C'est celui dont parlait Jésus, celui qui suggère d'ajouter le oui au non, et le non au oui. A la fin des temps, une plus grande catastrophe encore attend ceux qui, assis dans la chaire de Moïse, et au nom de Christ lui-même, auront usé du en-même-temps.




**Devinette : saurez-vous trouver le lien entre les morceaux de ce collage ?** Non… Et pourtant il existe, et c'est amusant. Allons y :

1) En bas à gauche c'est **Fritz Haber** (1868-1934) prix Nobel de chimie 1918. Sans son invention, plus de la moitié de la population mondiale mourait de faim : il a mis au point la synthèse de l'ammoniac à partir de gaz naturel et d'azote atmosphérique. L'ammoniac permet à son tour d'obtenir les engrais azotés, comme le nitrate d'ammonium, dont on voit la formule sur sa droite. Sans les engrais azotés les rendements agricoles de production de céréales chuteraient dramatiquement.

Pourquoi est-il si difficile de faire de l'ammoniac en grandes quantités ? Parce que pour casser la molécule d'azote, gaz inerte, et forcer ses atomes à en accepter trois d'hydrogène, il faut lui fournir beaucoup d'énergie : d'où l'utilisation du gaz naturel. En contrepartie, beaucoup de cette énergie se retrouve emmagasinée dans les engrais à base d'ammoniac ; dans certaines conditions ils peuvent se décomposer brutalement. On se rappelle en France, à Toulouse en 2001, la terrible explosion de l'usine AZF qui creusa un cratère de 30 mètres de diamètre, de 10 mètres de profondeur, tuant une trentaine de personnes. Aux États-Unis, en 1995, des terroristes firent détonner au centre de Oklahoma City un camion chargé de nitrate d'ammonium : 168 morts et des centaines de blessés.

Pour en finir avec Haber, malgré ce que l'humanité lui doit il n'était pas pour autant un philanthrope ; il a beaucoup travaillé sur les gaz de combat utilisés lors de la première guerre mondiale. Juif, il dut s'exiler en Angleterre à la veille de la seconde guerre ; cruelle ironie de l'Histoire, ce sont ses travaux qui permirent de mettre au point le zyklon B avec lequel un million de juifs périrent dans les chambres à gaz.

**2**) En bas à droite c'est **Brandon Biggs**, l'extraordinaire prophète qui des mois avant la tentative d'assassinat de Trump à Butler en Pennsylvanie, a distinctement vu dans une vision la balle passer près de son oreille droite, et lui exploser le tympan. Et ce n'est pas tout ! Plusieurs semaines avant l'inauguration de Trump, il a reçu une vision merveilleusement distincte de l'effroyable catastrophe que l'on sait, et il en a fait une vidéo que j'ai regardée. Voici ce qu'il a vu : des camions chargés d'ENGRAIS, encerclant le Capitole… le 6 janvier ! Vous devinez la suite : Drame épouvantable ! Pourquoi ne l'a-t-on pas écouté ! Ah, si on l'avait cru, et assez prié ce carnage n'aurait-il pas pu être évité ? Hélas, trop tard ! le 6 janvier est passé… et la vidéo a disparu elle aussi. Ce qui nous amène à l'image située juste au dessus de Haber, qui va nous aider à comprendre comment Brandon arrive à recevoir des visions aussi exactes et précises.

**3**) Il s'agit de la représentation très simplifiée d'un réseau neuronal, lesquels sont à la base de l'Intelligence Artificielle. Dans les petits ronds on place des nombres qui peuvent prendre différentes valeurs. S'agit-il pour l'IA d'apprendre à distinguer l'image d'un chat de celle d'un chien ? Le programmeur ne perd pas son temps à définir ce que peut être un chat ou un chien. Mais il va alimenter l'entrée du réseau à gauche (*input layer*) avec une multitude d'images de chats et de chiens, puis il va faire varier les nombres

dans les petits ronds JUSQU'À CE QUE la sortie (*output layer*) donne la bonne réponse ; c'est ce qu'on appelle une méthode empirique, on garde ce qui marche, on rejette ce qui ne marche pas. Bien sûr dans la réalité, c'est beaucoup plus compliqué parce qu'il y a des millions et des millions de petits ronds et des maths derrière ; mais c'est le principe, et ça fonctionne du tonnerre à condition d'y engloutir des mégawatts de puissance de calcul.

Brandon a eu la même idée. Des prophéties et des vidéos il en pas fait que 2, mais il en sort plus que les prophètes de la Bible et ceux du livre de Mormon réunis : sur le Bitcoin, sur les volcans, sur l'immobilier, sur les tremblements de terre, sur le renversement des pôles magnétiques, sur la géopolitique etc. etc. Et son big data, où le prend-il? car ce n'est pas le tout de faire des prophéties à tour de bras **JUSQU'À CE QUE** une se réalise, il faut un "input layer" une entrée extérieure…

C'est là où on entre dans le domaine véritablement spirituel. Quelqu'un qui veut assassiner Trump ou quelqu'autre personnage protégé, doit s'y prendre des mois à l'avance, acheter un fusil, s'entraîner, étudier la carte etc. Pendant ce temps, tourbillonnent autour de la terre des myriades d'anges et de démons, et qui ne manquent pas de noter ce qui les intéresse. Certains d'entre eux étaient donc au courant de ce que tramait ce pauvre ado désaxé. En avertir un faux prophète est une bonne opération pour le prince des ténèbres, de la même manière qu'un pays ennemi imprime de la fausse monnaie pour jeter du discrédit sur la bonne. Il est certain qu'en matière de big data les anges et les démons doivent en posséder infiniment plus que nous. Mais s'il leur arrive d'en communiquer un peu aux hommes, il vaudrait mieux qu'ils sachent de quel côté viennent les infos. Ce qui nous amène à la dernière image : **BS**

4) En France nous avons le mot de Cambronne, les Américains eux emploient deux lettres à la place, BS, *bullshit*, ce que je trouve moins élégant, mais qui résume assez bien la valeur des prophéties de Brandon. Pour être juste je dois aussi convenir que, selon les écolos, le BS serait un engrais supérieur au nitrate d'ammonium…

θλῖψις est presque toujours traduit par *tribulation* et στενοχωρία par *angoisse*, les deux mots sont presque équivalents et impliquent une détresse, mais dans le premier la souffrance provient d'une grande pression, d'un écrasement (c'est ce que signifie le verbe θλίβειν), dans le second elle est la conséquence d'une mise à l'étroit, d'un resserrement (on reconnaît dans στενο-χωρία, στενο court, condensé, comme dans sténographie, et χωρία le volume, l'espace, comme dans *isochore*). Une ancienne loi barbare d'Angleterre condamnaient certains prisonniers à avoir des poids placés sur la poitrine de plus en plus lourds jusqu'à ce qu'ils meurent étouffés, c'était au sens propre la θλῖψις ; d'autres étaient placés dans des oubliettes si étroites, qu'ils ne pouvaient ni s'y tenir debout, ni marcher, ni s'étendre : c'était au sens propre la στενοχωρία.

« Tribulation et angoisse sur toute âme d'homme qui fait le mal » (Rom.2.9), déclare la loi de Dieu. N'est-ce pas cette réalité psychologique que décrivait Baudelaire dans ces vers poignants :

> Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse,
> La honte, les remords, les sanglots, les ennuis,
> Et les vagues terreurs de ces affreuses nuits
> Qui compriment le cœur comme un papier qu'on froisse ?
> Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse ?

Béni soit Jésus-Christ qui nous a délivrés de la θλῖψις et de la στενοχωρία, ces deux tortures mentales de la conscience, en mourant pour nous à la croix !

✧

**Puisque c'est la saison, un petit conte de Noël, venu d'Arizona.**

✸✸✸

Il était né bossu, dans un village hohokam niché au pied du Picacho Peak, en Arizona.

Mi-déception, mi-superstition, ses parents le nommèrent *Kokopelli*, espérant vaguement que sa difformité leur attirerait les faveurs du dieu tutélaire de la tribu. Depuis des temps immémoriaux en effet, les amérindiens de l'Ouest avaient coutume de dessiner sur les parois rocheuses la silhouette courbe d'un joueur de flûte à tête emplumée, ce Kokopelli qui les laissait souvent perplexes avec des farces qu'on aurait cru indignes d'un habitant des régions invisibles. Mais il fallait le respecter, car il avait le pouvoir d'accorder des moissons abondantes, et de guérir les femmes stériles.

L'enfant grandit ; avec lui sa bosse, hélas, en proportion. A sept ans, Koko (tout le village l'abrégeait ainsi), Koko manifesta un intérêt soudain et tenace pour la flûte à six trous. Il apprit à en jouer tout seul, avec une telle virtuosité et un tel pathos, que le soir, après les travaux de la journée, hommes et femmes s'asseyaient en rond autour du jeune musicien pour écouter ses improvisations, jusque tard dans la nuit.

A dix ans, entre deux morceaux de flûte, Koko se mit à énoncer d'une voix forte des sentences inattendues ; souvent énigmatiques, mais parfois claires, et on ne pouvait en douter, prophétiques. Par exemple, s'il disait que la chasse du lendemain serait bonne, il en était ainsi ; quand au contraire il l'annonçait mauvaise, les chasseurs rentraient bredouille. Un membre de la tribu tombait-il malade ?

une parole de Koko sur l'issue de la maladie valait le verdict des meilleurs médecins. L'admiration et le respect pour le petit bossu gagna rapidement tout le village ; on lui confectionna un bonnet à plumes multicolores qui lui seyait à merveille.

A douze ans Koko voulut tout savoir sur les origines de son peuple, sur ses rapports avec le grand Manitou, le grand Esprit protecteur. Il alla donc interroger les anciens. Après avoir rapidement épuisé leur maigre savoir, embarrassés et vexés par les questions intelligentes de l'adolescent, les chefs finirent pas se plaindre à ses parents. Ces derniers, plutôt fiers des talents de Koko, promirent de le garder sous bonne discipline, tout en éprouvant un peu d'inquiétude quant à l'avenir, se demandant si le vrai Kokopelli, le céleste farceur, ne leur avait pas encore joué un de ses tours en… comment dire… *s'incarnant*, mais évidemment ils ne connaissaient pas le mot.

A dix-sept ans Koko tomba amoureux fou de Kachina, la fille du Chef principal ; il alla demander sa main. Le père, en considération des dons surnaturels du prétendant, n'aurait pas dit non, mais la belle Kachina, absolument dégoûtée par la gibbosité de cet infirme, ne voulut rien savoir. Sous le couteau du rejet lacérant profondément son cœur, Koko comprit que sa bosse l'empêcherait toujours de gagner celle qu'il aimait. Il quitta le village et s'en fut habiter dans une caverne, sur les hauteurs de Picacho Peak.

Le jour, il arpentait en boucle les sentiers arides de la montagne, se nourrissant de baies et de petits lézards, buvant le jus des cactus. Sa blessure intérieure s'était tant bien que mal refermée, mais sur la cicatrice avait grandi une deuxième bosse, invisible celle-ci, mais lourde d'amertume, de rancœur, de vengeance, et dont la pesanteur le courbait encore plus.

La nuit, assis à l'entrée de sa caverne, il jouait de la flûte, en regardant les étoiles. Il leur avait donné des noms, du moins aux principales qu'il regroupait en formes approximatives d'animaux du désert : il y avait les étoiles du Jack Rabbit, celles du Coyote, celles du Monstre de Gila… Observateur, Koko avait remarqué que tous les ans, lorsque la nuit était la plus longue, l'étoile située à la pointe de l'oreille droite du Jack Rabbit se levait exactement sur le sommet de Picacho Peak.

Le lendemain, qui était par conséquent la journée la plus courte, poussé par quelque esprit, il redescendait vers le village. Là une étrange cérémonie annuelle l'attendait. Koko se plaçait au centre et commençait à jouer de la flûte. Une à une les femmes stériles

sortaient de leur tente, et s'avançaient vers lui. La première plaçait une main sur son ventre, l'autre sur la bosse de Koko, puis s'était le tour de la suivante. Ce symbolisme un peu simplet fonctionnait-il? Les Hohokams le croyaient… Mais quel ne fut pas le frémissement du joueur de flûte, lorsqu'une année la main qu'il sentit se poser sur sa bosse, n'était autre que celle de Kachina ! qui entre temps s'était mariée. Il sut que sa blessure s'était rouverte.

Dans la trentième année de son âge Koko nota l'apparition d'une étoile nouvelle qui semblait se déplacer par rapport aux autres. Très intrigué il la surveilla chaque nuit. Et voici qu'au moment où l'étoile du Jack Rabbit allait signaler la nuit la plus longue, la nouvelle était à sa place ! brillant d'un éclat fulgurant ! Des draperies lumineuses ondoyaient autour d'elles dans l'Est ; brusquement des milliers de voix entonnèrent un chant dans une langue inconnue : *Yeled Yullad Lanou Ben Nitan Lanou…* Puis peu à peu les lueurs et les sons s'estompèrent, la voûte étoilée repris son aspect habituel. Mais Koko, yeux grands ouverts, restait comme frappé d'extase.

Un peu avant l'aube il se leva, et redescendit, ou plutôt courut vers le village. Les habitants surpris de le voir arriver de si bonne heure s'assemblèrent en cercle autour de lui, l'interrogeant du regard. Alors Koko, visage resplendissant, arrache sa coiffure à plumes, et la jette avec violence par terre :

– Le Grand Esprit ne veut plus !!!

– Ne veut plus quoi, Koko ?

– De notre cérémonie stupide ! Demandez lui vous-mêmes des fils et des filles, et il vous les donnera !

Puis levant un genou le prophète s'apprêtait à briser sa flûte en deux, lorsqu'il se ravisa, et la remit à sa ceinture.

Koko ne repartit pas dans la montagne, mais il habita de nouveau au village, aidant les uns et les autres, autant que lui permettait sa bosse extérieure. Quant à l'intérieure, elle existait sans doute, mais elle avait diminué considérablement de taille et de poids, car il lui arrivait d'oublier sa présence plusieurs jours de suite, pendant lesquels il se sentait au contraire gonflé d'une joie inexplicable, de sentiments de bienveillance envers tous, et de reconnaissance envers le grand Manitou.

Koko jouait toujours de la flûte, mais autrement. Obsédé par le chant qu'il avait entendu lors de la fameuse nuit, il essayait d'en

reproduire la mélodie, sans y arriver vraiment. Lorsqu'il en approchait au plus près, les hommes sarclant la terre se redressaient, les femmes arrêtaient de pétrir la farine, les enfants suspendaient leurs jeux, tous écoutaient, et même les criquets se taisaient.

Koko sentant sa fin prochaine voulut laisser une trace des paroles ineffables qui s'étaient imprimées dans sa mémoire, bien qu'il en ignorât la signification : *Yéled Yulad*… Les Hohokams n'avaient pas d'alphabet, seulement leurs pétroglyphes, des dessins représentant les choses, qu'ils gravaient sur les roches. Aussi Koko essaya de représenter les sons qu'il avait entendus, par proximité avec les sons de sa langue :

– Mais Koko, ça ne veut rien dire !

– Je sais… et pourtant…

Koko mourut.

Les années, les siècles coulèrent, le linceul rougeâtre d'argile du désert recouvrit les Hohokams et leur village ; restèrent, à demi-effacés, les pétroglyphes de Koko… et leur secret.

**Indiana** – Mais ça ne veut rien dire !

**Dr Jones** – Ça ne veut rien dire, si tu lis comme des pictogrammes, mais imagine qu'on a juste voulu représenter des sons…

**Indiana** –???… Yeled… Yullad… Lanou… Ben… Nitan… By Jove ! Ça ressemble à de l'hébreu !

**Dr Jones** – C'est de l'hébreu ! Junior.

יֶ֣לֶד יֻלַּד־לָ֣נוּ בֵּ֣ן נִתַּן־לָ֔נוּ

**Un enfant nous est né, un fils nous est donné.**

✧

**Si venerit…**

Dans les vieux livres de criminologie, rapportant souvent des cas extrêmes, particulièrement scabreux, il était d'usage d'exprimer en latin les passages obscènes, de peur qu'ils ne viennent à troubler les chastes yeux des jeunes gens qui d'aventure auraient feuilleté le volume. Précaution bien inutile aujourd'hui sur le FB néo-réformé, puisque les jeunes qui y vont encore parlent couramment le latin scholastique 😕, après avoir été exposés durant des années à des milliers de panneaux érudits tels que : *unguibus et rostro, ad fontes, asinum frico, asinat fricatur* etc. etc. Ils vous traduisent donc immédiatement la citation par : « **S'il vient, pour autant que vaille mon autorité, je ne laisserai jamais repartir vivant.** »

S'il vient… mais où ? A Genève, bien sûr. S'il vient… mais qui ? Malheureusement pour lui, il est venu, et John Calvin ne l'a pas laissé repartir vivant.

John Viénnot (1859-1933) a été longtemps pasteur à l'Oratoire du Louvre, et professeur d'histoire ecclésiastique à la faculté de théologie protestante de Paris. Il a laissé une intéressante *Histoire du protestantisme français* en deux volumes. Pour la petite histoire, bien que complètement français ses parents l'avaient appelé John en hommage à John Darby, que son père connaissait bien. Dans sa leçon d'ouverture à la Faculté de Paris John Viénot disait en 1910 :

> …J'avoue pour ma part que je ne puis ajouter en toute conscience : « ce fut d'ailleurs l'erreur de son temps. » Cela n'est pas une excuse, parce que Calvin aurait dû dépasser son temps et se joindre aux nobles esprits qui, déjà, ne voulaient plus considérer l'erreur comme un crime. En outre, il n'est pas absolument exact de dire que l'erreur de Calvin fut celle de

son temps. L'erreur des majorités, oui, mais non pas l'erreur de tous. Déjà au XVIe siècle il y a dans les milieux protestants des chrétiens qui sont, avant tout, des *évangéliques*. La Réforme leur a rendu l'Évangile, et ils s'en contentent. Ils se méfient instinctivement des systèmes qu'en tirent les uns ou les autres. Ils ont vu de bonne heure les inconvénients des théories impérieuses, tranchées, et des subtilités qui séparent, divisent, troublent quand on aurait déjà tant à faire à honorer Dieu et à aimer ses frères ! Ils ont senti de même la distance qui sépare Moïse de Jésus-Christ, l'Ancien Testament du Nouveau, et c'est l'esprit de Jésus lui-même qui leur inspire une répugnance invincible pour les sévérités, les condamnations, les supplices avec lesquels Calvin prétendra faire respecter l'honneur de Dieu.

…Mais ce que l'on ne sait pas assez, c'est qu'il y eut, dès le XVIe siècle, dans les milieux protestants, toute une opinion publique tolérante et charitable qui essaya à maintes reprises de faire entendre sa voix à Calvin. Donnons ici quelques exemples de faits ou trop peu connus ou même ignorés. Lorsque le Conseil de Genève consulta les Églises Suisses sur le traitement qu'il convenait de réserver à Bolsec qui avait attaqué ouvertement à Genève le dogme de la prédestination, les ministres de Berne firent la réponse suivante : « Nous estimons qu'il faut bien regarder et regarder encore à ne pas statuer trop sévèrement à l'égard de ceux qui errent, de peur qu'en voulant affirmer avec trop de zèle la pureté des dogmes, on ne manque à la règle qui est l'esprit de Christ, c'est-à-dire à la charité fraternelle ; c'est par elle que nous sommes réputés disciples du Christ et, en inclinant du côté rigoureux nous la transgressons. »

… Le 21 septembre 1553, Toussain écrivait à Farel avec lequel il était en relations amicales depuis près de 30 ans : « On m'apprend de Bâle, qu'un Espagnol a été jeté dans les fers à Genève pour cause de religion et que sa vie même est en danger. Est-ce vrai ? *Je ne pense pas que nous puissions poursuivre à mort qui que ce soit pour motif de religion*, à moins qu'il ne s'y ajoute une sédition ou d'autres graves raisons de faire intervenir le magistrat. » Un jeune collègue de Toussain à Montbéliard, Gérard Guillemin, un vieux pasteur des environs, Jacques Gète et beaucoup d'autres, Claude Morlet, ministre à Glay, Gastard, ministre à Blamont étaient de cet avis. L'erreur de Calvin n'était donc pas autant que le dit le monument élevé à Champel, l'erreur de son siècle, c'était aussi l'erreur de son système.

## Nous reconnaîtrons-nous au Ciel?

*Une surprenante réponse que Luther fit avant d'y aller.*

Le lendemain, 17 février, sa faiblesse s'accrut. Le comte de Mansfeld et le prieur d'Anhalt, pleins de sollicitude, vinrent le voir. « De grâce, lui dirent-ils, ne venez pas à la conférence. » Il se leva, se promena dans sa chambre, et s'écria : « C'est ici, à Eisleben, que j'ai été baptisé… Serait-ce ici que je dois mourir ? … »

Peu après il communia. Plusieurs de ses amis l'entouraient, et pensaient avec douleur que bientôt ils ne le verraient plus.

— Nous reconnaîtrons-nous, lui dit l'un d'eux, dans l'assemblée éternelle des bienheureux ? Nous serons tous si changés !

— Adam, répondit Luther, n'avait jamais vu Ève, et quand il se réveilla, il ne dit pas : Qui es-tu ? mais : Tu es la chair de ma chair ! D'où savait-il qu'elle était sortie de sa chair et non d'une pierre ? Il le savait parce qu'il était plein du Saint-Esprit ; et de même dans le paradis céleste, nous serons pleins de l'Esprit-Saint, et nous reconnaîtrons notre père, notre mère, nos amis, bien mieux qu'Adam ne reconnut Ève.

La mort de Luther, extrait du Tome VIII de l'*Histoire de la Réformation*, deuxième série, par Jean-Henri Merle d'Aubigné.

*Le Paradis*, tableau du peintre Maurice Denis (1870-1943).

✧

C'est un des paradoxes les plus faciles à démonter : le paradoxe *sorite* (du grec σωρός), dit encore *paradoxe du tas*.

Supposons que vous placiez un grain de blé sur la table. Vous n'aurez pas le culot de prétendre qu'il constitue à lui tout seul *un tas de blé*! Si maintenant vous en ajoutez un autre, vous n'avez toujours pas de tas, juste deux grains. Pareil pour trois grains. Il semble donc raisonnable de postuler, la prémisse suivante : *L'ajout d'un grain ne fait pas d'un non-tas, un tas*. Conclusion vous ne pourrez jamais constituer un tas par accumulation de grains, et finalement un tas de blé ça n'existe pas.

Ce n'est évidemment qu'un paradoxe, parce que dans la pratique chacun sait ce qu'est un tas de blé. Mais un paradoxe tout de même puisque si vous essayez de fixer un nombre de grains à partir duquel on définit un tas, mettons par exemple 10 000, il serait idiot de dire qu'en enlevant un seul grain vous passez d'un tas à un non-tas, et que 9 999 grains de blé ne forment plus un tas.

Hegel s'est intéressé à ce paradoxe dans son *Encyclopédie des sciences philosophiques*, sous une forme amusante puisqu'il remplace l'exemple du tas de blé, par la question de savoir à partir de combien de cheveux sur la tête on passe d'un chauve à un chevelu. Sa conclusion est que dans le langage les concepts quantitatif et qualitatif contenus dans un mot sont forcément liés.

On ne peut qu'applaudir ici le philosophe puisqu'en général il suffit de voir un chauve pour savoir qu'il l'est. (Entre parenthèses, pourquoi Hegel passe-t-il du tas de blé à la question capillaire? Peut-être sa grande érudition lui a-t-il rappelé que les grecs au lieu de dire comme nous : « Tu pisses dans un violon » pour résumer un blabla inutile, disaient : « Tu plumes un chauve ! » 😐).

Quel rapport avec la nation d'Israël? C'est que dans les milieux

évangéliques à prétentions académiques on retrouve plusieurs fois ces paradoxes sorites, basés sur une incompréhension des mots courants, et la volonté utopique de les remplacer par des définitions faussement précises et inutiles.

Exemples :

1) On ne sait pas très bien ce qu'est un juif ethnique : dire que c'est quelqu'un né d'une mère juive ne fait que reculer la question, puisqu'il faudra descendre jusqu'à examiner les chromosomes, puis les gènes… Et les KHASARS hein?! eux qui se sont convertis au judaïsme sans aucun lien génétique avec les fils de Jacob, dites-nous si les descendants des Khasars sont des vrais Juifs! Conclusion, comme le chauve, *le juif ethnique, ça n'existe pas*, puisqu'on ne sait pas le définir rigoureusement. La réponse du bon sens, c'est que le juif ethnique c'est celui qui se reconnaît tel, parce qu'historiquement d'une manière ou d'une autre, gènes ou adoption, sa famille se rattache aux descendants d'Abraham et d'Isaac ; et il est idiot d'insister davantage.

2) Un prétendu juif ethnique tout seul ça n'a jamais fait une nation juive. Ajoutez en un, vous n'avez toujours pas de nation juive, puis trois, puis quatre etc. etc. Conclusion : **pas plus qu'un tas de blé, la nation juive n'a d'existence**, puisqu'on ne sait pas la définir… La réalité se rit de ce genre de raisonnements : Dieu dans sa Providence a rétabli la nation juive, parce qu'il lui a assigné un rôle eschatologique, qu'il dévoilera en son temps.

Repousse les discussions folles et inutiles, sachant qu'elles font naître des querelles, écrivait Paul à Timothée, excellent conseil, qui ne l'a pas empêché d'affirmer ailleurs : Dieu est puissant pour les greffer de nouveau… car les dons et l'appel de Dieu sont irrévocables.

✧

C'est à **Rudolf Clausius** (1822-1888), sixième enfant d'un pasteur prussien, que l'on doit le mot *entropie*, connu aujourd'hui dans toutes les langues. Etait-il chrétien ? Bien que nous ne possédions pas de témoignage direct de sa foi, c'est extrêmement probable, au vu des détails de sa biographie, des témoignages de ceux qui l'ont connu ; lui-même père d'une famille nombreuse, une de ses filles épousa un théologien, Friedrich Zimmer. D'où la question, Clausius a-t-il pris le mot *entropie* dans la Bible ? Celui-ci apparaît en effet deux fois dans la première aux Corinthiens, où nos versions le traduisent par *honte* ou *confusion* :

> Je le dis à votre honte (ἐντροπὴν) : Ainsi, n'y a-t-il point de sage parmi vous, pas un seul… Réveillez-vous, pour vivre justement, et ne péchez point ; car il y en a qui sont sans connaissance de Dieu ; je vous le dis à votre honte (ἐντροπὴν).

On trouve également le mot deux ou trois fois dans les Psaumes de la Septante. En étudiant le cycle des machines à vapeur, Clausius était arrivé à l'idée que la chaleur n'était pas comme le croyait Sadi Carnot un fluide de quantité constante en soi, mais une fonction, une image, de ce qu'il appelait la *disagregation* des molécules. Pour exprimer mathématiquement le fait que dans une transformation spontanée la chaleur ne passe jamais d'un corps froid à un corps chaud, mais toujours du chaud au froid, il construisit une fonction, à laquelle il donna plus tard le nom grec en-tropê, qui étymologiquement signifie simplement *transformation*, sans aucune connotation morale négative. C'est ici l'aspect intéressant de l'histoire : comment un même mot peut-il à la fois signifier *honte, confusion*, et juste *transformation* ? C'est que l'homme est avant tout un être moral, qui ne peut jamais se dégager, jusque dans ses activités intellectuelles les plus abstraites de sa responsabilité inhérente. Tout son vocabulaire le trahit : le gamin qui n'a pas rangé sa chambre

devient rouge de *confusion*, son visage se *décompose* sous les remontrances de sa mère. Ainsi quasiment tous les mots de la physique ont leur correspondance dans le monde moral, parce qu'ils ont été forgés par… des hommes créés à l'image du Créateur. Sans se le rappeler ils étudient et dissertent sur le Cosmos (κόσμος), mot qui au départ signifie ordre, parure, ornement ; ils y découvrent des forces (δυνάμεις), de l'énergie (ἐνέργεια) notions qui toutes prennent premièrement naissance dans l'âme humaine. La relation entre *entropie* et *désordre* n'apparut clairement que quelques années après, avec Ludwig Boltzmann. Là encore point besoin d'insister sur le sens éthique du mot *désordre* : de même que laissé à lui-même l'univers ne peut que se refroidir et voir son entropie augmenter, la chambre de Joe devient de plus en plus bordélique parce qu'il repousse toujours les injonctions de sa conscience qui lui dit de ranger. Cependant, si du moral l'homme passe instinctivement au matériel, la transformation inverse n'est pas bienvenue : Non, la deuxième loi de la thermodynamique ne doit pas être utilisée par les évangéliques pour essayer de persuader un non-croyant que Dieu a créé le monde, et que l'évolution est impossible :

1) S'il s'y connaît un peu, il vous répondra que vous n'avez rien compris aux conditions d'application de cette loi, et il aura raison.

2) S'il n'y connaît rien, il se dira : « Ce bonhomme se croit plus intelligent que moi, et voudrait m'obliger, pour cette raison, à croire tout ce qu'il dit. »

Ce n'est pas ainsi que s'y prend Dieu dans la nature, et son Esprit dans la Parole pour parler à la conscience de l'homme : Les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à l'œil, depuis la création du monde, quand on les considère dans ses ouvrages. Dieu parle à la conscience sans la forcer. Il ne cherche pas à nous fermer la bouche par une démonstration de tableau, car son triomphe consiste à gagner notre cœur. Dans son petit jardin, la gloire de la science doit servir à magnifier les merveilles de la Création aux yeux des hommes ; toucher leur conscience à honte, à confusion, à repentance, afin qu'ils se tournent vers le Sauveur reste le privilège de l'Évangile.

Les deux mots expriment tous les deux l'idée de *repos* ; mais dans le premier (ἀνάπαυσις) on reconnaît la racine *pause*, l'arrêt momentané de l'activité ; c'est le mot que la Septante emploie toujours pour le Sabbat ; le repos que Jésus promet à ceux qu'il invite : Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos (Matt.11.28) ; ἀνάπαυσις suppose que le travail reprend ensuite. Le second (ἄνεσις) communique l'idée de relâchement, de détente (comme la corde d'un arc), c'est le mot qu'emploie Paul dans 2Thess.1.7 au sujet du repos que goûteront les chrétiens au retour de Jésus-Christ.

Résumons : ici-bas le repos consiste en une pause (ἀνάπαυσις), on ne saurait entièrement se relâcher. Le repos total, la détente (ἄνεσις), ce sera là-haut seulement.

Ce titre ne fait pas allusion aux divers cultes qui dimanche prochain rassembleront les chrétiens de tous pays et de toutes dénominations, pour célébrer l'entrée de Jésus dans Jérusalem, une semaine avant sa mort et sa résurrection. L'*Église des Rameaux* est un épisode eschatologique par lequel l'Église terrestre passera, un peu

avant le retour en gloire de Jésus-Christ. Si elle porte ce nom, c'est évidemment par analogie avec la fin de la course terrestre du Fils de l'homme, et Fils de Dieu.

Pour comprendre la pertinence de ce rapprochement, ainsi que sa valeur explicative de certains passages de l'Écriture toujours enveloppés de mystère sur la chronologie de la fin, il convient de rappeler d'abord ce qui constitue l'étrangeté du dimanche des rameaux dans la vie de Jésus, nous dirions presque son anomalie, si nous ne savions que cette journée était prévue et voulue de Dieu.

Comment en effet se rendre compte de l'enthousiasme soudain et spontané de ce peuple, qui à la vue de Jésus étend ses vêtements sur la route, coupe des branches de palmier, les brandit transporté d'allégresse en le suivant, et qui quelques jours plus tard criera : « Crucifie-le ! »

Certes, voilà chaque année l'occasion pour le prédicateur de rappeler combien les foules sont versatiles et influençables. Or justement, si l'on admet que celle de Jérusalem a subi l'influence des chefs religieux, pour réclamer la crucifixion de Jésus, malgré l'avis de Pilate qui voulait le libérer, qui donc l'avait poussée à crier en début de semaine : « Hosanna au fils de David ! Béni soit celui qui entre au nom du seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux ! » ?

A cette question il n'y a qu'une réponse qui fasse sens : Le Saint-Esprit ! L'Écriture donne d'autres exemples où l'on peut se représenter l'Esprit de Dieu planant au-dessus de l'humanité, pour l'animer de sentiments célestes, comme jadis au-dessus des eaux pour y créer la vie. Au jours de l'Exode, tandis que les Israélites s'apprêtaient à rompre leur servitude, les Égyptiens qui les tenaient pourtant en abomination, les équipèrent de leurs vases d'or et d'argent (lesquels servirent à la confection du Tabernacle). N'est-ce pas bien surprenant, quand on connaît l'avarice naturelle du cœur humain ? Aux jours des Actes des apôtres le peuple entier de Jérusalem, pas seulement ceux qui avaient cru, leur donnait de grandes louanges (Actes.5.13). Dieu peut donc disposer favorablement une foule, comme l'abandonner à sa stupidité grégaire, perméable aux menées du démon. Non que le Saint-Esprit agisse sur une masse inerte ou dépourvue de conscience : les habitants de Jérusalem avaient vu de leurs yeux les miracles de guérison Jésus, puis ceux des apôtres ; les Égyptiens avaient douloureusement ressenti dans leur chair les châtiments de la verge de Moïse ; comme toujours les rapports de Dieu avec l'homme ne sont pas monergiques, mais synergiques, c-à-d tenant compte de la condition morale des êtres.

Suscité par l'Esprit saint, l'enthousiasme des Rameaux n'en fut pas moins réel et sincère dans ces *hosannas* qui s'élevaient sur le passage du Sauveur.

Quelle était la pensée divine, quel était le but du souffle soudain et puissant envoyé sur les cœurs, en ce dimanche qui débute la semaine de la Passion? Répondre que c'était pour accomplir la prophétie de Zacharie 9 : Sois transportée d'allégresse, fille de Sion ! Pousse des cris de joie, fille de Jérusalem ! Voici, ton roi vient à toi ; Il est juste et victorieux, Il est humble et monté sur un âne, sur un âne, le petit d'une ânesse, ne reviendrait qu'à reposer la question : Pourquoi? Manifestement pour confirmer aux yeux des hommes, des anges et de tout l'univers, le caractère royal et messianique de Jésus de Nazareth. Dieu ne pouvait le laisser marcher jusqu'à la croix sans lui rendre un dernier hommage public et éclatant de l'authenticité de sa mission ; ce témoignage était en même temps un dernier appel à ceux que le Messie aurait voulu rassembler sous ces ailes comme une poule ses poussins, plutôt qu'avoir à leur prédire la destruction horrible de leur ville.

L'Église corps de Christ, l'Église continuation de sa vie et de son action ici-bas, l'Église vivra elle aussi son dimanche des Rameaux, jour auquel, un peu avant sa quasi mise à mort… et sa résurrection, le monde rendra hommage à tant de siècles où, à travers elle, le Christ l'a si abondamment béni et averti. Ce sera l'heure de ce grand réveil mondial espéré et annoncé par tant de chrétiens optimistes ; réveil de courte durée, qui laissera place à cette persécution anti-christique sans précédent, prophétisée et redoutée par tant de chrétiens pessimistes.

L'Église des Rameaux synthétise deux principales visions opposées sur la fin des temps, qui se rencontrent dans la compréhension de l'Écriture, et qui y trouvent chacune leurs appuis : la vision *pessimiste*, qui voit que le monde va de plus en plus mal, devient de plus en plus hostile à tout ce qui porte le nom de Christ ; la vision *optimiste*, qui voit que tout pouvoir a été remis à Christ dans le Ciel et sur la Terre, qui en déduit qu'il règne activement aujourd'hui ici-bas, et que son triomphe final n'a jamais été aussi proche.

L'Église des Rameaux, parallèle tiré entre la fin de la vie terrestre de Jésus et les probables dernières heures de son corps mystique dans le monde, est-elle autre chose qu'une intuition? Car tel il est, tels nous sommes dans ce monde écrit saint Jean dans sa première épître. Cependant comparaison n'est pas raison, et ce serait là en

effet une bien faible raison. D'autant que la similarité entre le Fils de Dieu et son épouse mystique ne peut pas être poussée trop loin. Lorsque l'apôtre Paul écrit : ce qui manque aux souffrances de Christ, je l'achève en ma chair, pour son corps, qui est l'Église, il ne veut certes pas dire que les persécutions qu'il endure pour Christ auraient une quelconque valeur rédemptrice, mais qu'il les reçoit comme l'occasion de devenir encore plus semblable à son Seigneur. Pareillement, croire que l'Église passera sous le règne de l'antéchrist par une dernière et extrême persécution, qui lui sera comme sa croix, n'implique en rien l'arrière-pensée qu'elle pourrait ajouter ses mérites au sacrifice de Christ. Et il faut dire seulement *comme* sa croix, pour parler de la persécution finale, parce que la disparition physique totale de l'Église dans le monde n'est pas envisageable : les portes du Schéol ne prévaudront point contre elle.

Il existe cependant un passage de l'écriture laissant penser que l'Église des Rameaux n'est pas qu'un scénario imaginaire : le chapitre 12 de l'Apocalypse, celui de la femme enveloppée du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles ; enceinte, et qui crie, étant en travail et souffrant les douleurs de l'enfantement. La difficulté n'est pas de montrer qu'il ne s'agit pas ici de Marie, mère de Jésus ; la femme est évidemment un symbole puisqu'elle se situe dans le Ciel, elle ne représente pas une personne individuelle mais une entité. Que les douze étoiles représentent les douze tribus d'Israël, ou bien les douze apôtres ne pose pas non plus de dilemme, ce pourrait être les deux, sans conséquence particulière. La difficulté est de comprendre ce que représente son accouchement, et l'enlèvement de l'enfant, qui suit immédiatement. Puisque la femme est symbolique, il s'en suit que son enfant nouveau-né n'est pas celui de la crèche de Bethléem, et que son enlèvement en tant que nouveau-né ne peut pas correspondre à l'ascension de Jésus : il doit lui aussi symboliser une entité. Le verset 5 nous en donne la clé : Et elle enfanta un fils, un mâle, qui doit gouverner toutes les nations avec un sceptre de fer. Cet enfant représente donc le royaume de Dieu sur terre. Or, étrange paradoxe, au moment même où cet enfant-emblème de la volonté de Dieu réalisée ici-bas, voit enfin le jour, il disparaît ! C'est la tragédie des Rameaux transposée à un niveau eschatologique. Le Messie entre dans sa ville aux acclamations triomphales de son peuple… cinq jours plus tard il est crucifié, enseveli, le monde ne le voit plus.

Dans cette optique, l'accouchement de la femme, c'est l'aboutissement de deux millénaires d'histoire de l'Église, c'est ce grand réveil mondial qui bouleversera à salut des centaines de millions de

musulmans, de bouddhistes, de confucianistes, d'athées, d'indifférents… et qui, pour un court intervalle de temps, bénéficiera de la faveur générale.

L'enlèvement de l'enfant, c'est la terminaison brutale de cette faveur, la fin du réveil : l'enfant a disparu, la femme se retrouve sur terre, elle doit fuir au désert devant l'antéchrist ; une grande multitude, de toutes nations et tribus et peuples et langues, est mise à mort pour le nom de Christ ; à l'Église des Rameaux succède l'Église de la Croix, telle que l'a annoncée Jésus à ses disciples, dans le contexte de la fin de la fin sur laquelle ils l'interrogeaient : Car il y aura alors une grande tribulation, telle qu'il n'y en a point eu depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant et qu'il n'y en aura jamais. Et si ces jours-là n'avaient pas été abrégés, nulle chair ne serait sauvée ; mais à cause des élus, ces jours seront abrégés.

L'avenir reste le seul juge qui départagera définitivement les diverses interprétations eschatologiques, et dévoilera le calendrier de la bonne. S'il y a quelque vérité dans celle-ci, il se pourrait que l'Église des Rameaux ne soit pas si éloignée de nous. Car les réveils religieux ne sont pas sans corrélation avec les réveils sociaux, l'histoire de la réforme du seizième siècle en est un bon exemple. Qui sait si après avoir échappé à la folie du wokisme, les nations ne s'acheminent pas vers un momentané retour au bon sens, à la raison, à la reconnaissance des vertus matérielles du christianisme ? Auquel cas il nous fera plaisir d'y scruter les signes avant-coureurs d'un immense réveil spirituel, celui de notre grand et dernier Dimanche des Rameaux.

**Une des sources du comique chez Molière** consiste à faire parler un personnage, lequel donne à la cantonade un très judicieux

conseil, puis tout de suite après, sans transition, contredit immédiatement pour son propre compte l'avis qu'il vient de préconiser. Un exemple pris des *Femmes Savantes*, Actes 3 – Scène 3 : Vadius est un pédant, qui commence par déclamer contre la vanité des poètes qui vont partout ennuyer les gens en leur demandant d'admirer leurs compositions :

**Vadius**

Le défaut des auteurs, dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations,
D'être au Palais, au Cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigants lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus sot, à mon sens,
Qu'un auteur qui partout va gueuser des encens,
Qui, des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent le martyr de ses veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement ;
Et d'un Grec, là-dessus, je suis le sentiment,
Qui, par un dogme exprès, défend à tous ses sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amants,
Sur quoi je voudrais bien avoir vos sentiments.

Dans les deux derniers vers Vadius conclut donc en demandant à Trissotin son opinion sur la Ballade de sa composition qu'il va lui lire ! 😀

Molière n'aurait-il pas pris cette recette comique chez Calvin ? Nous lisons en effet dans le troisième livre de son Institution, l'excellent conseil que Calvin donne en ce qui concerne la prédestination, de ne pas chercher à la sonder, de ne pas se fier à ses propres recherche, mais d'en revenir toujours à la Bible. **IRC.3.21.1** :

Ce n'est pas que cette dispute au sujet de la prédestination soit obscure en elle-même, mais elle le devient par la curiosité humaine, qui la rend compliquée et même dangereuse. Car l'entendement humain ne parvient jamais à se réfréner et s'égare en grands détours, désirant, s'il lui était possible, ne laisser aucun secret à Dieu, qu'il n'ait sondé et disséqué. Puisque beaucoup se rendent coupables d'une si insolente audace, quoiqu'à d'autres égards ils ne soient point mauvais, il nous faut les semoncer et leur apprendre à bien se conduire à ce sujet. Premièrement, ils doivent se rappeler que quand ils commencent à s'interroger sur la prédestination, ils entrent dans le sanctuaire de la sagesse divine ; or si quelqu'un s'y introduit avec trop d'assurance, s'il s'y immisce avec trop de hardiesse, il ne

> parviendra jamais à satisfaire sa curiosité, il entrera dans un labyrinthe dont il ne trouvera jamais la sortie.

Puis, juste après cette sage exhortation, quelques paragraphes plus loin, Calvin affirme froidement, **IRC.3.21.5** :

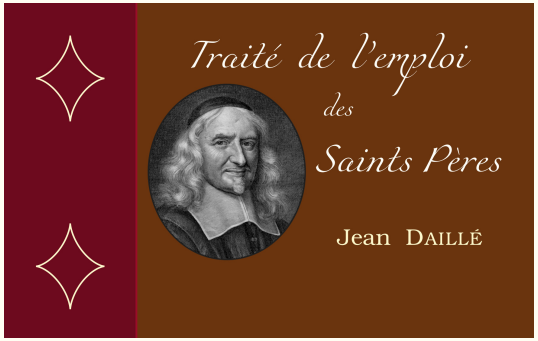
> Nous appelons Prédestination : le conseil éternel de Dieu, par lequel il a déterminé ce qu'il voulait faire de chaque homme. Car il ne les crée pas tous en pareille condition : mais il ordonne les uns à la vie éternelle, les autres à l'éternelle damnation.

Nulle part dans la Bible n'apparaît l'idée que Dieu a créé certains hommes (et même la plupart) pour les damner ! (Et qu'on n'allègue pas la parabole du potier, puisque prise dans son contexte, celle-ci ne tend qu'à inciter celui qui la lit à se montrer souple entre les mains de Dieu.) Calvin fait donc ici l'inverse de ce qu'il vient de conseiller à bon escient à son lecteur.

Avouons qu'il est peu probable que Molière ait jamais lu l'IRC. D'ailleurs Calvin lui-même ne trouvait pas son Institution comique, puisqu'il écrit deux chapitres plus loin **IRC.3.23.7** :

> Je confesse que ce décret doit nous épouvanter ; pourtant personne ne peut nier que Dieu a prévu la chute d'Adam, et l'a donc prévue, parce qu'il l'avait ainsi ordonnée par son propre décret…

Calvin persiste et signe, à son crédit toutefois il comprend bien… la tragédie 🥲 Quant à la comédie, elle ne se lasse pas de titiller ses mêmes sempiternelles ficelles humoristiques, on la retrouve sur FB : ceux qui vous conseillent de ne pas vous attarder aux points secondaires de la foi chrétienne, pédalent inlassablement leur moulin quotidien de posts calvinistes. Ceux qui fustigent la lâcheté d'une France économiquement asservie à l'Amérique, ne savent théologiquement que rabâcher les punchlines de vedettes néo-réformées américaines. Rions, c'est bon pour le diaphragme 😆 !




Oui, pour mieux m'égorger, il prend mes propres armes.
Le prélat à ces mots verse un torrent de larmes.
Il veut, mais vainement, poursuivre son discours :
Ses sanglots redoublés en arrêtent le cours.
(Boileau, *Le Lutrin ; chant I*)

Ce livre, non réédité depuis 1632, fut un véritable coup de tonnerre dans le ciel de la controverse religieuse au dix-septième siècle entre Catholiques et Protestants ; le *Traité de l'emploi des Saints Pères* va propulser à 35 ans son auteur, Jean Daillé, dans l'arène publique.

Jusqu'alors les Réformés, suivant en cela Calvin, qui connaissait très bien les écrits patristiques, avaient adopté un profil relativement respectueux et conciliant vis-à-vis de cette autorité des Pères que leur opposait fréquemment l'Église de Rome. Un siècle plus tard, la situation a changé en France : les controversistes catholiques sont devenus beaucoup plus agressifs sur ce terrain, et Richelieu peaufine sa stratégie pour reconvertir un maximum de protestants.

C'est alors que Daillé, chez qui on sent déjà poindre l'esprit du *Discours de la méthode* de son contemporain Descartes, déclare en ouvrant son livre « que les Pères ne peuvent être juges des controverses aujourd'hui agitées… parce que l'entendement ne peut ni ne doit croire en matière de religion, que ce qu'il sait être assurément véritable, » et en poursuivant : « les opinions avancées par les Pères en leurs écrits sont fondées non sur leur autorité, mais sur leurs raisons, elles n'obligent notre croyance qu'en tant qu'elles sont conformes, ou à l'Écriture, ou à la raison, et doivent être examinées par l'une et l'autre… Que l'on examine les Pères par l'Écriture et non l'Écriture par les Pères. »

Selon Alexandre Vinet : « La nouveauté et le piquant du sujet,

un plan simple et heureux, une méthode excellente, un style aisé et passablement vif, sans aucune âcreté, ont fait de ce traité le premier livre de controverse vraiment populaire. » Quelques 4 siècles plus tard, tandis que la mouvance néo-réformée bassine les réseaux sociaux avec une fausse dévotion affectée pour les *Pères de l'Église*, la réédition de cet ouvrage d'érudition et de bon sens permet de se rendre compte de la saine attitude que les protestants surent prendre vis-à-vis de la littérature patristique. La table des matières suffit d'ailleurs pour en avoir un aperçu révélateur.

## Table des matières

**I. Il est difficile de savoir précisément ce que pensaient les pères.**

1. Petit nombre des écrits des Pères jusqu'au troisième siècle.
2. Leurs écrits de ce temps-là traitent de questions éloignées des nôtres.
3. Ils sont souvent inauthentiques.
4. Leurs vrais écrits ont été altérés en plusieurs endroits.
5. Ils sont difficiles à comprendre, à cause des modifications de la langue, et de leur style confus.
6. Même lorsque ces écrits expriment clairement une opinion, il n'est pas toujours certain qu'elle soit celle de l'auteur.
7. Souvent les Pères changent d'avis au cours du temps, et rétractent ce qu'ils avaient cru étant jeunes.
8. Encore faut-il s'assurer si les Pères tiennent une certaine opinion comme nécessaire, ou seulement comme probable.
9. On doit discerner si un Père avance une opinion comme étant la sienne, ou s'il rapporte une croyance de l'Église de son temps.
10. Il faut également savoir si tel Père donne une opinion valable pour toute l'Église, ou seulement pour une Église particulière.
11. Enfin, l'opinion exprimée par un Père ne reflète pas nécessairement celle qu'avait alors la majorité des membres de l'Église.

**II. L'enseignement des Pères n'est point infaillible.**

1. Les témoignages que les Pères rendent de la croyance de l'Église ne sont pas toujours certains et véritables.
2. Les Pères eux-mêmes témoignent qu'on ne doit pas les croire aveuglément, sur leurs dires.

3. La manière dont ils écrivent montrent qu'ils ne prétendaient pas nous départager.
4. Ils se sont trompés sur plusieurs points, chacun en particulier, et quelques fois tous ensemble.
5. Ils se sont fortement contredits entre eux sur des questions importantes.
6. En réalité, ni les Catholiques romains, ni les Réformés ne les reconnaissent pour arbitres absolus.

✧

**Le Pape Clément VII et le Springer Spaniel Anglais.**

Chacun a entendu dire que si Calvin avait été un chien, il n'aurait pas manqué d'aboyer quand on se serait attaqué devant lui à l'honneur de son Maître. Mais saviez-vous qu'il y eut de fait, à l'époque de la Réforme, un chien qui alla encore plus loin que lui? Jean-Henri Merle d'Aubigné nous en rapporte l'anecdote dans son quatrième tome de l'Histoire de la Réformation en Europe au temps de Calvin.

Le pape revêtu de ses habits pontificaux était assis sur son trône, entouré de ses cardinaux. Les ambassadeurs s'appro-

chèrent, firent les salutations d'usage et se tinrent debout devant lui. Le pontife, voulant montrer sa bonne grâce aux envoyés du *Défenseur de la foi*, avança selon l'usage sa pantoufle, l'offrant d'un air aimable aux baisers de ces fiers Anglais. La révolte allait commencer. Le comte, immobile, refusait de baiser la pantoufle de Sa Sainteté.

Ce ne fut pas tout ; un bel et grand épagneul au poil long et soyeux, que Wiltshire[3] avait amené d'Angleterre, l'avait suivi au palais pontifical. Quand l'évêque de Rome avança son pied, le chien fit ce qu'auraient fait tous ses pareils en semblable occasion ; il se jeta dessus et mordit le pape au gros orteil ; Clément retira soudain le pied.

Le sublime est voisin du ridicule ; les ambassadeurs, pris d'un fou rire, levèrent le bras et cachèrent leurs figures, derrière leurs longues et riches manches. « Ce chien était protestant, dit-un révérend père. — Quel qu'il fût, dit un Anglais, il nous a enseigné que le pied d'un pape doit être mordu par une bête, plutôt que baisé par un chrétien. »

Le pape, revenu de son émotion, se mit en devoir d'écouter, et le comte reprenant son sérieux, exposa au pontife que la sainte Écriture défendant à un homme d'épouser la femme de son frère, Henri VIII lui demandait de rompre comme illégitime son union avec Catherine d'Aragon. Clément ne paraissant pas convaincu, l'ambassadeur lui insinua habilement que le roi pourrait bien se déclarer indépendant de Rome et placer l'Église britannique sous la direction d'un patriarche. Cet exemple, ajouta l'ambassadeur, ne manquera pas d'être imité par les autres royaumes de la chrétienté. »

« Interroge les bêtes, elles t'instruiront », répliquait Job à ses amis ; même le chien 😀, qui pourtant n'avait pas grande réputation dans l'Ancien Testament. Puissions-nous être aussi gardien de l'honneur de notre Maître, que ce springer le fut au sien.

[3] Wiltshire était le père d'Anne Boleyn, qui avait été envoyé par Henri VIII à Bologne, avec toute une ambassade, pour plaider la cause de son divorce devant le pape.

✧

Même si l'on ne croit pas aux théories de l'évolution darwinienne, il est toujours intéressant et instructif de prendre connaissance des tentatives d'explication que leurs partisans avancent pour rendre compte des disparités entre l'homme et le singe.

Une des plus frappantes de ces différences apparaît au premier regard entre le cœur de l'homme et celui du singe. Ce dernier est proportionnellement beaucoup plus petit que le premier ; à la dissection on constate que les parois du cœur de singe sont plus épaisses et moins souples que celles de l'homme. Enfin, l'étude de leurs contractions respectives les révèle bien plus mobiles chez l'homme, avec un mouvement de torsion systolique qui ne se retrouve pas chez le singe. Ces différences sont telles que des chirurgiens sont parvenus à greffer sur un patient, non le cœur d'un singe, mais celui d'un cochon, ce qui semble encor plus humiliant 😒 (hélas, cet homme est mort depuis).

Voici maintenant ce qu'en disent les naturalistes : le singe passe son temps à dormir et à attraper des fruits dans les arbres ou des insectes à sa portée ; tandis que l'homme, toujours actif, court à la chasse, voyage, modifie son environnement, travaille ; ayant de plus un gros cerveau, il lui fallait un cœur capable de pomper beaucoup de sang, par conséquent plus gros et plus souple. Mais cette souplesse implique une plus grande fragilité : l'homme peut mourir de crises cardiaques, le singe n'en connaît pas.

Battements, frémissements, palpitements, émotions en un mot, ne savions-nous pas déjà que notre cœur nous rappelait ainsi sa présence dans notre poitrine ? Mourir d'un cœur brisé n'est pas chez l'homme qu'une métaphore. Les médecins ont donné un nom à ce syndrome, qui frappe parfois des personnes après une rupture

romantique, un deuil, une ruine soudaine : *Tako-Tsubo*, le cœur se déforme sous l'empire du chagrin, et prend la forme d'un pot japonais.

L'étude attentive du récit de la crucifixion de Jésus, laisse penser qu'il est mort d'une rupture du cœur : Un des soldats lui perça le côté avec sa lance, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau. Celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est véridique… (Jean.19.34-35)

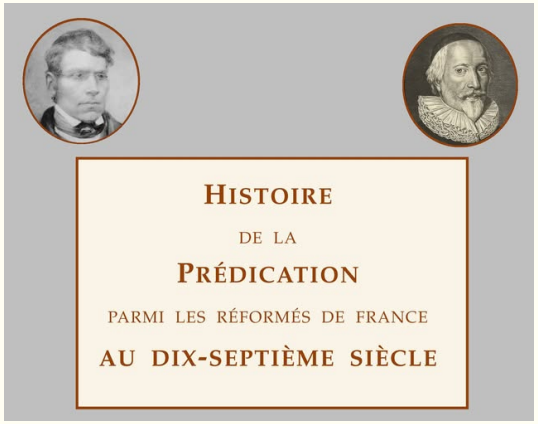
Dans le Cantique des cantiques, Sulamith, la jeune fille incarnant l'Israël fidèle, amoureuse de son Fiancé, sent elle aussi son cœur submergé d'émotions violentes et contrastées, tantôt de pur bonheur, tantôt d'indicible tristesse. Pourquoi ? parce que son bien-aimé est absent… c'est en rêve et en extase seulement qu'elle le voit, le temps de sa venue se situe dans un lointain futur, et elle doit terminer le livre en disant : **Fuis mon bien-aimé !** Sois semblable à une gazelle ou au faon des biches sur les montagnes des aromates !

Ah ! si ce bien-aimé n'avait été que Salomon, cela faisait-il sens de lui demander de **fuir** ? Mais non ! son amoureux c'est Celui à qui l'Église peut dire aujourd'hui, en terminant le livre de l'Apocalypse : Amen, **viens**, Seigneur Jésus ! Même en son sommeil son cœur ne peut cesser d'aspirer à la présence réelle et corporelle de son Sauveur.

Les beaux vers qui suivent, bien qu'écrits par un poète guillotiné en 1794, qui ne songeait sans doute pas au Cantique, ne l'aurait pas dépareillé. Dieu se sert couramment des émotions terrestres pour nous élever à de plus hautes.

> Je dors, mais mon cœur veille ; il est toujours à toi.
> Un songe aux ailes d'or te descend près de moi.
> Ton cœur bat sur le mien. Sous ma main chatouilleuse
> Tressaille et s'arrondit ta peau voluptueuse.
> Des transports ennemis de la paix du sommeil
> M'agitent tout à coup en un soudain réveil.

André Chénier




✧

**Mais cessez d'acheter du pétrole russe, à la fin !**

Si vous voulez savoir ce qu'il faut penser de la prédication des vrais réformés français, c-à-d ceux qui ont existé historiquement, Claude de Charenton, Du Moulin, Le Faucheur, Daillé, Mestrezat et d'autres… voilà un livre qu'il ne vous faut pas lire ! En effet, au lieu d'y trouver des Likes, des petits cœurs rouges, des louanges insipides, des pamoisons en EXCELLENTS ARTICLES !!!, vous devrez vous farcir d'intelligentes analyses de leurs sermons, suivies de longs et ennuyeux extraits, et d'évaluations offensantes de leur style littéraire, bref tout ce qui pourrait vous faire perdre du temps au lieu d'étudier sérieusement FB pour pouvoir reposter ce qui mérite de l'être. Mais si outrepassant ce conseil, vous cliquez ici vous aurez néanmoins l'occasion d'apporter une modeste obole au soutien de leur mission.

Et le rapport avec le pétrole russe ? Il est assez transparent à mon sens. Chacun sait que depuis les sanctions les Russes n'ont jamais cessé d'exporter leur pétrole. Ils ne le peuvent d'ailleurs pas, car matière fort visqueuse, le brut gèlerait dans les pipelines, et cela leur coûterait une fortune pour réparer. Ils continuent donc à en vendre, mais à d'autres qui nous les revendent avec commission, ce qui fait que nous pouvons en toute conscience en consommer sans avoir à mentionner son origine.

C'est le pendant de ce qui passe avec Du Moulin, rébarbatif à lire dans ses éditions originales, d'une graphie et d'une orthographe imbuvables, saturées de longueurs décourageantes, il est beaucoup plus facile d'en prendre des citations chez VINET qui a fait le travail de moderniser la langue et de repérer les bons passages. Surtout il faut autant s'abstenir de mentionner d'où l'on a pompé ces citations,

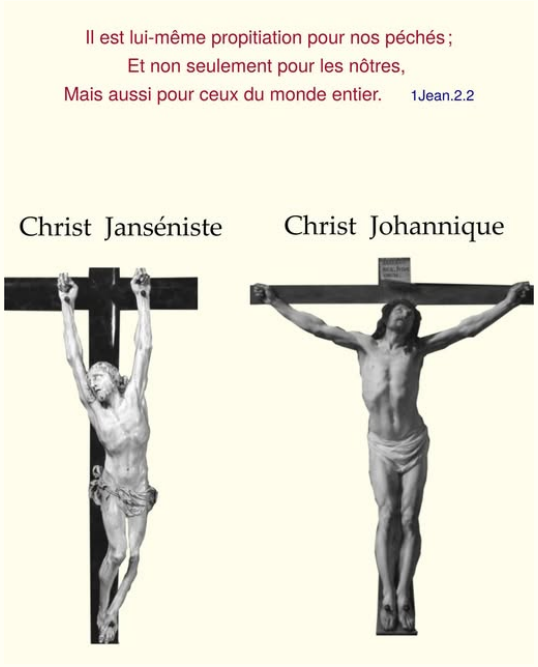
que d'avouer qu'on fait le plein de sa bagnole avec du pétrole russe, car Vinet ne fait pas partie du club blogo-réformé néo-calviniste, et de plus cela laisserait l'impression qu'on ne lit pas vraiment les sermons de Du Moulin.

Energie fossile, le pétrole représente une ressource extrêmement précieuse, parce que tout le travail de conversion du rayonnement solaire en produit concentré et immédiatement utilisable, a déjà été fait par des micro-organismes disparus depuis longtemps. Il y a là une certaine analogie avec les productions culturelles, les meilleures, les excellentes, sont en quelque sorte de la pensée fossile, concentrée et utilisable ; ce sont elles qui font tourner l'internet et les moteurs de blogs, mais il ne faut pas le dire… et prétendre avoir soi-même fait le travail d'extraction.

Voici donc le passage de Du Moulin extrait du livre de Vinet qui provoqua sur FB tant d'approbations émues, sans que nul ne s'étonne qu'il soit cité sans référence, ni ne s'enquière de sa provenance : l'important n'est pas de connaître le meunier, mais de faire savoir à la communauté combien on like sa farine.

« Les persécuteurs peuvent nous chasser du pays de notre naissance, mais ne peuvent nous exclure de la bourgeoisie des cieux. Ils peuvent démolir nos temples, mais malgré eux nos cœurs sont temples du Saint-Esprit. Ils peuvent nous ôter notre argent, mais ne peuvent nous ôter nos richesses. Ils peuvent nous ôter nos honneurs mondains, mais non l'honneur d'être enfants de Dieu. Ils peuvent nous ôter la vie, mais non pas le salut. Et le bourreau, qui a coupé la tête à saint Paul, ne lui a point ôté la couronne. Dieu tient le diable enchaîné de la chaîne de sa providence, laquelle il allonge selon sa volonté : il permet quelquefois à ce lion d'étendre ses ongles jusques à nos habits, quelquefois jusques à nos corps ; mais défense lui est faite de toucher à nos âmes. Nos ennemis ne feront rien que par la permission de Dieu, qui nous aime : ils ne se meuvent et ne respirent que par l'assistance de notre Père. Et quand ils auront fait le mal qu'ils ont pu, Dieu est puissant pour faire, et bon pour vouloir tourner le tout à notre bien et salut. »

Livre II, chapitre VIII. *Du Combat chrestien, ou des Afflictions. A Messieurs de l'Église réformée de Paris, par Pierre Du Moulin, ministre de la Parole de Dieu à Sedan et professeur en théologie.* — La première édition est de Sedan, 1623 ; les suivantes ont été revues et augmentées. La septième est de Genève, 1670.




✧

**Les divers systèmes théologiques sont-ils susceptibles de laisser leur empreinte dans l'art religieux?**

A ne considérer que les crucifix dits *jansénistes*, représentant un *Christ aux bras étroits* (l'expression est de BOURDALOUE), par opposition aux crucifix traditionnels, où les bras du Christ largement ouverts se rapprochent de l'horizontale, on pourrait le penser. Et pourquoi cette différence? à supposer qu'elle ait été consciemment ou inconsciemment marquée par les artistes.

Le jansénisme a été en France aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles un mouvement théologique extraordinairement important, suscitant des controverses passionnées, où s'impliquaient des personnalités de premier ordre, les RACINE, PASCAL, ARNAULD, QUESNEL, SAINT-CYRAN et bien d'autres. Du point de vue doctrinal il se caractérisait par une adhésion rigoureuse aux opinions de saint Augustin sur les rapports entre la souveraineté de Dieu et la liberté de l'homme. Son nom lui vient en effet de JANSENIUS, théologien néerlandais, dont l'ouvrage majeur, l'*Augustinus*, devint le manuel de référence des jansénistes. Autrement dit, il enseignait un déterminisme divin absolu dans lequel le rôle de l'homme relativement à son sort éternel était quasi inexistant. Les jansénistes se constituèrent ainsi ennemis mortels des jésuites, qui eux se réclamaient de MOLINA, théologien espagnol, enseignant plutôt un synergisme entre la volonté de l'homme et celle de Dieu.

Dans les joutes oratoires de ces deux partis le mot magique qui revenait presque à chaque ligne était celui de **GRÂCE**, mais indexé d'une infinité de nuances : grâce efficace, grâce suffisante, grâce prévenante, grâce naturelle, grâce surnaturelle, grâce énergique, grâce trop faible, grâce supérieure, grâce inférieure, grâce de prier, grâce de croire, grâce nécessaire, grâce habituelle, grâce versatile etc. Naturellement, tant jansénistes que jésuites s'accordaient à faire dépendre le salut d'un individu de la grâce, mais comme ils différaient sur l'attribution et les propriétés de la GRÂCE, un peu comme s'il s'était agi d'une vitamine G aux diverses variantes G1, G2,... G12, ils ne pouvaient finalement s'entendre. Curieusement (du moins pour nous aujourd'hui) ils ne parlaient presque jamais dans leurs plaidoiries du Saint-Esprit, qui est une personne, non une vitamine, et qui par conséquent interagit avec des personnes, non avec des êtres passifs.

Un des dogmes fondamentaux du jansénisme était l'expiation limitée, à savoir que Jésus-Christ n'était mort que pour les élus, et non pour tous les hommes. Car si Dieu, disaient-ils avait voulu sauver tout le monde, tout le monde le serait effectivement, puisque rien ne résiste à sa volonté. A l'aveu de cette doctrine révoltante, les jansénistes furent aussitôt accusés d'être des *crypto-calvinistes*, des protestants déguisés. Mais comme ils désiraient vivement ne pas se séparer de Rome (ils détestaient Luther et Calvin), les jansénistes essayèrent de se faire passer pour de bons thomistes 😀, mettant du coup en porte-à-faux les jésuites qui ne suivaient pas toujours l'Aquinus. Cela ne leur servit de rien : Rome ne fut pas dupe, car un autre dogme fondamental des jansénistes était la **corruption totale** de l'homme depuis le péché originel ; ce qui ne s'accordait pas avec saint Thomas chez qui l'homme déchu conserve quand même quelques bons côtés, par lesquels Dieu peut le toucher. Les jansénistes finirent par être excommuniés, Port-Royal rasé, et leur théologie par s'éteindre, c'est de l'histoire ancienne.

Alors qu'en est-il de ces fameux crucifix jansénistes, sur lesquels dans un embrassement étroit le Christ semble exprimer une volonté de réunir les élus, tout en excluant les autres hommes ? Ceux qui ont fait une étude approfondie de cette partie de l'art chrétien, concluent qu'il n'y a là qu'une légende, parce que l'on trouve aussi bien de telles représentations du crucifié avec des bras verticaux, en dehors du jansénisme.

[Entre parenthèses, on notera d'ailleurs sur la photo de ce post, que le crucifié de gauche, reproduction d'une sculpture de Jérôme

Duquesnoy le Jeune (1602-1654), a les clous dans les poignets, et non dans les paumes comme le veut la représentation traditionnelle, celle de Philippe de Champaigne, le crucifié de droite. Ce détail n'a sans doute aucun rapport avec le linceul de Turin, Dusquesnoy a probablement compris qu'en mettant ainsi tout le poids du corps sur les mains, elles se seraient déchirées.]

Et la morale ce cette histoire ? Elle n'est pas difficile à tirer sur le FB théologique, dont la plus grande partie ne consiste qu'en reposts de panneaux imbéciles, imités de l'américain, claironnant à qui mieux mieux que l'homme n'est qu'un cadavre, qu'une masse puante de corruption, qui quoi qu'il fasse sera irrémédiablement damné pour l'éternité s'il ne fait pas partie des élus. Quant à la blague de se réclamer de saint Thomas quand on est calviniste, parce que ça fait bon chic bon genre, elle vient aussi des US. Mais pourquoi les Américains s'intéresseraient-ils au jansénisme ? ce n'est qu'un petit épisode de l'histoire de France, et ils ont bien assez à faire avec la leur. Plus d'industrie, plus de culture, plus d'armée… françaises, et partant plus de théologie française, juste des traductions, c'est ça aussi être un vassal.

μακροθυμία se dit de la patience exercée envers les personnes, ὑπομονή envers les choses, envers les épreuves.

La μακροθυμίase réfère à la capacité de recevoir des contradictions, des affronts, des injures de la part d'autrui sans se mettre en colère, le mot peut encore se traduire par *longanimité*, puisqu'il contient l'idée d'étendue, de longueur temporelle dans l'irritation (*μακρο-θυμία*). David exerce la longanimité envers Schiméi qui l'insulte ; mais on parlera plutôt de l'ὑπομονή de Job qui reste fidèle à sa foi *sous* (ὑπο) l'épreuve. Ainsi la μακροθυμία peut se trouver en Dieu car il supporte avec patience les pécheurs, mais le

mot ὑπομονή ne lui conviendrait pas car Dieu ne peut pas être éprouvé par des circonstances extérieures. Quand il dit qu'il est le Θεὸς τῆς ὑπομονῆς (Dieu de la patience) c'est parce qu'il communique à ses enfants l'ὑπομονῆς qui leur permet de traverser l'épreuve sans broncher, cependant que lui-même n'en a pas besoin.

ἀνοχή est une patience temporaire, elle pourrait se traduire par *indulgence*. Ce mot est notamment employé dans Romains.3.26 pour caractériser le fait qu'avant la croix Dieu semblait ne pas se soucier de juger les péchés commis par les hommes. Nous savons maintenant pourquoi, l'indulgence et la longanimité de Dieu sont les preuves qu'il désire que tous les hommes parviennent à la connaissance de la vérité qui est en Jésus-Christ, et soient sauvés.

✧

*Vous le garderez jusqu'au quatorzième jour de ce mois; et toute l'assemblée d'Israël l'immolera* **entre les deux soirs.** (Exode.12.6)

L'agneau pascal devait donc, d'après le commandement, être mis à mort le 14 du mois de nisan (mois de l'équinoxe de printemps) *entre les deux soirs*. Cette expression bizarre pour un occidental moderne, était interprétée par les israélites comme l'intervalle de temps qui s'écoule entre le déclin du soleil et son coucher. Il ne s'agit donc pas d'une heure précise (les anciens n'avaient pas d'horloges), mais d'une indication approximative pointant vers la fin de

la journée.

Son origine n'est pas bien difficile à comprendre : les Hébreux faisaient commencer les jours non pas au lever du soleil mais à son coucher, pour suivre ainsi l'ordre de la Genèse : *Il y eut un soir, il y eut un matin*, jour un ; *il y eut un soir, il y eut un matin*, jour deux ; etc. Or quand le soleil décline, il est bien naturel de dire que c'est le soir. Ainsi par exemple, un vendredi à Jérusalem, à partir de la neuvième heure (à peu près 15h 00), on entre dans le vendredi soir. Quand le soleil disparaît au dessous de l'horizon, on est toujours le soir ; or ce soir n'appartient plus au vendredi mais au samedi, d'après la manière juive de compter. Il y a donc deux soirs, celui du vendredi et celui du samedi.

De manière générale, bibliquement une période de 24 heures débute par un soir et se termine aussi par un soir. L'alternance n'est pas [Jour-Nuit], comme nous comptons chez nous, mais [**Demi-Nuit, Jour, Demi-Nuit**]. Quelle importance ? Jésus est mort sur la croix **entre les deux soirs**, un quatorze nisan : c'était intentionnel, seul Dieu a pu parfaire cette correspondance : Car Christ, notre Pâque, a été immolé (1Cor.5.7), immolé pour nous, afin que ceux qui se placent au bénéfice de son sang, soient épargnés du châtiment qu'ils méritent.

Que Jésus soit ressuscité un dimanche, personne ne le conteste puisque c'était le premier jour de la semaine. Qu'il soit mort un vendredi, personne *ne devrait* le contester, puisque Jésus a plusieurs fois déclaré qu'il ressusciterait le *troisième jour* ce qui n'a pu arriver qu'en mourant vendredi ; et c'est d'autre part évident puisque le lendemain de sa mort était un double sabbat ; sabbat parce qu'on fêtait la Pâque, et sabbat parce qu'on était samedi.

Mais il en existe toujours qui cherchent à se distinguer, en s'imaginant plus biblistes que tous. Ils invoquent la fameuse allusion à Jonas : Car, de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre d'un grand poisson, de même le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. (Matth.12.40) Or quand on a compris l'origine de l'expression *entre les deux soirs*, le verset n'offre plus aucune difficulté. Trois jours et trois nuits n'ont jamais voulu dire dans la mentalité hébraïque $3 \times 24 = 72$ heures d'horloge ; mais un jour et une nuit complète (24 h) plus une portion du jour précédent, plus une portion du jour suivant.

Ainsi Jésus a reposé dans le tombeau trois périodes de lumière : celle du vendredi (fin de journée), celle du samedi, celle du di-

manche (matin) ; et trois périodes d'obscurité : celle du vendredi soir, celle de la nuit du samedi, celle qui débute le dimanche. Du reste la mesquinerie n'est pas de mise lorsqu'on veut se laisser sonder par la Bible.

Cher lecteur, **entre les deux soirs**, t'y voilà ! puisque déjà ta vie déjà décline, et que ton soleil sera bientôt couché. Si tu crois que Jésus-Christ est véritablement ressuscité des morts, si tu le confesses de ta bouche, ni l'entre deux soirs, ni la nuit de la tombe n'auront de quoi t'effrayer, tu pourras t'endormir en paix dans l'assurance de voir le Seigneur à ton réveil.

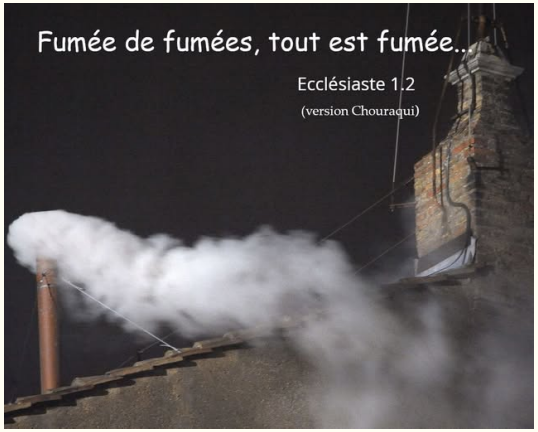
Il existe d'autres mots traduits par *prière* dans le N.T., mais ces trois-là sont les plus communs. Voyons leur particularité :

προσευχή est le mot réservé pour la prière adressée *à Dieu* ; les autres s'emploient également pour demander à quelqu'un, comme en français on dit à son interlocuteur : « je vous prie de vous asseoir », sans y attacher aucune valeur mystique. Qu'en est-il de la vierge Marie et des saints catholiques ? doit-on leur adresser des προσευχαῖς ou bien des δεήσεις ? Ni l'un ni l'autre : les προσευχαῖς sont exclusivement pour Dieu, et quant à nos δεήσεις, ils ne sont plus de ce monde pour les entendre. Prier au sens absolu

c'est donc prier Dieu, le Père, le Fils, l'Esprit-Saint.

δέησις désigne une prière spéciale, une requête particulière exprimée à Dieu. C'est souvent là pour nous que gît la pierre d'achoppement : serons-nous exaucé? Plus la prière est précise, plus la réponse devra l'être pour prétendre avoir obtenu ce que l'on demandait. « Dieu répond toujours », affirme une rengaine évangélique : « oui, non, ou pas encore » ; chacun sent le jésuitisme de ce dicton, et ne se satisfera pas à si bon compte. Dieu reste libre de répondre ou pas à nos δεήσεις.

ἔντευξις est parfois traduit par *intercession* ; mais le mot ne contient pas l'idée de prier pour autrui, même si naturellement nous devons le faire. Il exprime plutôt une libre familiarité avec celui à qui on s'adresse, une certaine hardiesse ; c'est plaider avec l'Éternel, c'est lui parler de bouche à bouche comme faisait Moïse, ou comme Luther dans ses détresses. L'enfant de Dieu peut *tout dire* (littéralement παῤῥησία) à son Père, tout en restant conscient qu'il ne peut jamais le manipuler ; comme envers un père humain la franchise est requise.




✧

**Mais si quelqu'un bâtit sur ce fondement avec… du bois, du foin, du chaume…**

Obtenir une fumée blanche, ou noire au contraire, n'est pas très compliqué, il n'y a pas besoin d'être un as de la pyrotechnie pour y arriver. Tout d'abord il faut évidemment un feu, comme dit le proverbe. Puis sur ce foyer, jetez un morceau de carton mouillé : l'eau n'ayant pas le temps de se transformer toute en vapeur, elle

s'élève alors en fines particules, qui reflètent la lumière, exactement comme le font les beaux nuages blancs dans le ciel. Pour la fumée noire, il nous faut une combustion incomplète, c-à-d qui contienne des particules de carbone : jetez sur le feu un morceau de polystyrène expansé (celui qui sert dans les emballages) et vous obtenez immédiatement de dégoûtantes ténèbres.

Or que voulait dire l'apôtre Paul, lorsqu'il écrit aux Corinthiens, ch. 3 :

> Car personne ne peut poser un autre fondement que celui qui a été posé, savoir Jésus-Christ. Or, si quelqu'un bâtit sur ce fondement avec de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, du bois, du foin, du chaume, l'œuvre de chacun sera manifestée ; car le jour la fera connaître, parce qu'elle se révélera dans le feu, et le feu éprouvera ce qu'est l'œuvre de chacun. Si l'œuvre bâtie par quelqu'un sur le fondement subsiste, il recevra une récompense. Si l'œuvre de quelqu'un est consumée, il perdra sa récompense ; pour lui, il sera sauvé, mais comme au travers du feu.

Il établit une nette distinction entre les matériaux par nature incombustibles (or, argent, pierres précieuses) et les combustibles (bois, foin, chaume), qui seuls produisent de la fumée. Qu'elle soit blanche ou noire, peu importe bien sûr, puisqu'il s'agit d'une image que l'apôtre utilise pour fixer notre attention sur la différence entre les œuvres chrétiennes accomplies avec Dieu, et celles qui sont le produit de l'orgueil humain. Les premières subsisteront et seront récompensées dans l'éternité, les secondes sont destinées à disparaître… en fumée. Paul vise ici la conscience individuelle, afin que chacun des membres de l'Église de Corinthe réfléchisse à ses voies ; mais ce qui est vrai de la vie d'un individu s'applique aussi à l'histoire du collectif, aux diverses Églises.

N'est-il pas tristement ironique et significatif que l'Église de Rome à qui Paul adressa jadis sa sublime épître sur la justification par la foi, soit devenue celle qui en a le plus dévié ? qui a, sur le fondement de Jésus-Christ, bâtit une extraordinaire cathédrale, de bois, de foin, de chaume, de matériaux inflammables totalement étrangers à l'Écriture : papauté, purgatoire, messes, indulgences, dévotion mariale… cathédrale qui devra fatalement disparaître au jour de Christ. Au dix-neuvième siècle Félix Neff, l'apôtre des Alpes, écrivait :

> « L'Église chrétienne est un arbre sain dans son intérieur, et dont l'écorce est saine aussi. L'Église romaine est un arbre dont

> le cœur est sain, mais dont l'écorce est surchargée de mousse, de gui et d'autres plantes parasites. L'Église néologue (si on peut l'appeler Église), est un arbre dont le bois est pourri, mais dont l'écorce est encore saine et de belle apparence… Pour ramener l'Église romaine à la véritable foi, il n'y a qu'à racler son écorce, mais si l'on veut racler les néologues, il ne reste que de la poussière. »

Ce jugement est juste, car il y a suffisamment de vérités apostoliques dans l'Église romaine pour qu'une âme qui s'en empare découvre le salut en Jésus-Christ : c'est une Église qui a toujours affirmé sa résurrection. L'Église à qui Neff colle l'étiquette *néologue*, ce sont les protestants libéraux de son temps, qui niaient les miracles bibliques, la conception virginale de Jésus, et a fortiori sa résurrection. Ils existent toujours aujourd'hui, on en trouve même dans l'Église romaine, en Allemagne en particulier.

Mais l'Église de Neff lui-même, quel nom lui donner ? Peu visible comparativement et peu hiérarchisée elle n'a pas de titre bien défini : Église du réveil, Églises en …*iste* divers, en gros disons Église évangélique, ce qui est le plus beau des adjectifs.

Parfois cette Église évangélique se prend à convoiter la pompe, la notoriété, l'autorité mondaine de son antique sœur romaine. On voit alors sur les écrans certains de ses pasteurs se déguiser en évêques défenseurs des grands conciles, en inquisiteurs habiles à débusquer l'hérétique, en moines bénédictins experts des Pères et du latin, en dévots de saint Thomas d'Aquin, en avides lecteurs… de quatrièmes de couverture et de citations FB. Derrière tout ce bluff on peut sans doute comprendre et sympathiser avec ce désir de reconnaissance et de continuité historique. Cependant les lois du Royaume des Cieux restent inexorables : ce qui naît de la chair reste chair, toute plante que le Père n'a pas plantée sera arrachée, le feu éprouvera quelle est l'œuvre de chacun. Qu'est-ce la fumée ? une apparence sans vraie substance, une vapeur que le vent de l'Esprit de Dieu dissipe en un instant.

En grec classique joie (χαρά) et grâce (χάρις) dérivent de la même racine, le rapport logique entre les deux étant qu'une attitude *gracieuse* engendre la bonne humeur, d'où la salutation grecque : χαῖρε, bonjour.

En grec du N.T. la grâce acquiert un autre sens beaucoup plus sérieux : elle se rapporte au pardon de Dieu envers l'homme. Lui *faire grâce* (χάρις) est en partie synonyme à lui *faire miséricorde* (ἔλεος), il y a cependant une nuance importante : Dieu exerce la grâce (χάρις) en ayant devant lui la *culpabilité* de l'homme, il fait miséricorde (ἔλεος) en voyant sa *misère*. La capacité du Dieu immuable à avoir le cœur touché par le malheur de ses créatures (le latin misericordia se décompose en *misère* et en *cœur*) est un profond mystère, puisqu'elle implique, autant que nous l'expérimentons nous-mêmes, une souffrance. L'Écriture l'affirme, la grâce de Dieu découle de sa miséricorde. Dieu a tant aimé le monde —> c'est son ἔλεος, sa miséricorde. Qu'il a donné son Fils —> c'est sa χάρις, sa grâce.

En Dieu donc, ἔλεος précède χάρις. Mais dans l'ordre du salut, c'est l'inverse : la χάρις doit toujours précéder l'ἔλεος. Dieu qui est amour, n'oublie pas pour autant sa justice, il ne peut exercer la miséricorde envers le pécheur que s'il lui pardonne premièrement (par Christ). Aussi voyons-nous dans le langage des épîtres la grâce toujours mentionnée avant la miséricorde, et la paix.

Le Christ était Dieu, il s'est fait homme, il est redevenu Dieu. La christologie de l'épître aux Hébreux, indépendante de celle des Synoptiques, indépendante du paulinisme, indépendante du johannisme, concorde avec ces diverses conceptions. Elle reproduit, à un point de vue spécial, la croyance du christianisme apostolique. Pas plus que les autres documents du Nouveau Testament, l'épître aux Hébreux n'oublie ce que la métaphysique des conciles supprimera ou altérera bientôt : l'humanité vraie de Jésus de Nazareth.

André Arnal

*Pasteur des Églises réformées évangéliques*
*Doyen de la Faculté de Théologie Protestante de Montpellier (1934)*

✧

André *Arnal* (1871-1944) était loin d'être un cancre (membre de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier), ou un protestant *libéral* (c-à-d niant le surnaturel biblique), puisqu'il fut pasteur des Églises réformées évangéliques, notamment en Gironde, à Castillon-sur-Dordogne. Et cependant il faut avouer que la conclusion de son étude sur l'épître aux Hébreux, que nous donnons en photo, peut choquer : « *Le Christ était Dieu, il s'est fait homme, il est redevenu Dieu.* Si le Christ est redevenu Dieu après son ascension, cela implique-t-il qu'il ne l'était plus quand il était sur terre ?

Non bien sûr, et ce n'est pas ce que veut dire Arnal. Car tout réside dans ce que l'Écriture entend par la divinité du Christ. Aussi bien que le fils d'un homme est forcément homme lui-même, le Fils unique et éternel de Dieu, est Dieu lui-même, il partage avec le Père la même nature, ou la même essence, quel que soit le flou du mot, que nous sommes incapables de préciser davantage. La divinité du Christ ne consiste donc pas dans une collection d'*attributs*, que le Père est libre de lui communiquer ou pas, mais dans son identité de Fils unique et éternel. Dans son incarnation Jésus n'avait plus l'omniprésence, il n'était pas en deux endroits à la fois (*Je me réjouis de ce que ne n'étais pas là*, Jean.11.15) ; il n'était pas omniscient (*Personne ne le sait, ni les anges, ni le Fils, mais le Père seul*, Matthieu.24.36) ; il n'était pas omnipotent (*En vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même*, Jean.5.19) ; cependant il n'avait jamais cessé d'être Fils

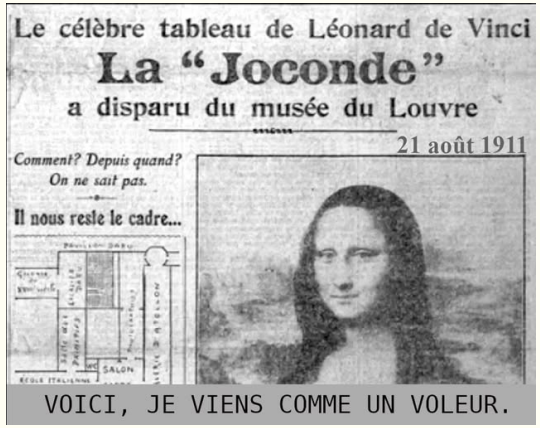
de Dieu, dans son origine, dans son moi, dans son identité. Dans la mesure où un chrétien professant confesse la divinité éternelle de Jésus-Christ, son incarnation, sa mort expiatoire, sa résurrection, son élévation dans la gloire, les conceptions christologiques particulières ne constituent en aucune façon un motif légitime d'excommunication. Ceci dit, qu'apporte ce témoignage d'Arnal, déterré un siècle et demi après son enfouissement dans une revue depuis longtemps disparue ? Deux points :

1) Qu'il est tout à fait crétin de taper sur Frédéric Godet, comme s'il avait été un hérétique singulier au dix-neuvième siècle. Il suffit de lire les revues théologiques de son temps pour constater que tous les pasteurs réformés avaient pris leurs distances avec la scolastique du 16ième siècle, même si tous ne souscrivaient pas à la "théorie de la kénose selon Gess" ; cela se poursuit ensuite : Arnal, pasteur réformé évangélique, on est au vingtième siècle. Tout à fait crétin également d'accuser des chrétiens évangéliques du 21e siècle de *nestorianisme*, ou autre *isme* de l'antiquité chrétienne la plus reculée : le contexte est complètement différent, la signification des mots aussi.

2) Que l'adjectif *réformé* dont la propagande néo-calviniste rebat les blogs et les réseaux chrétiens n'a pas de sens. Expliquons-nous : Quel que soit le Pape, un catholique conserve parfaitement le droit de se dire catholique pourvu que *nolens volens* il reconnaisse l'autorité papale. En cas contraire il devient un dissident, et il faut lui ajouter un adjectif supplémentaire, *intégriste* ou autre chose. Donc même si entre un catholique du dix-huitième siècle et un du vingt-et-unième, il y a eu des ajouts considérables à la doctrine, les derniers restent catholiques parce qu'ils ont accepté ces changements. En cas contraire ils se seraient séparés.

Le phénomène prévaut ailleurs, et aussi dans le protestantisme : les réformés sont devenus des réformés *évangéliques*, parce qu'historiquement ils ont rectifié ce que la scolastique post-Calvin avait de trop rigide, de trop spéculativement métaphysique, pour se rapprocher davantage dans leurs théologie et dans leurs prêches du style ouvert, large et missionnaire propre aux Écritures. Si maintenant une mode relativement récente n'accepte pas ce changement, prétend revenir à la dogmatique du seizième siècle ; il ne faut pas la qualifier de réformée (puisqu'elle n'a pas suivi l'évolution des réformés, comme un catholique suit l'évolution de sa propre Église), mais de *néo-réformée*.

Les réformés du temps de Calvin il n'y en a plus ; pas plus que de disciples de Platon, de Kant ou de d'Aquin ; si un mouvement tient à reprendre leurs idées on parle de *néo-platonisme*, de *néo-kantisme*, de *néo-thomisme*, etc. et il n'y a rien là d'insultant, mais de conforme à l'histoire. Du point de vue philosophique Arnal lui-même était un *néo-criticiste* (c-à-d que comme Kant il n'accordait guère de crédit à la métaphysique). Du point de vue religieux, Arnal était un réformé évangélique parce qu'il appartenait à cette branche réformée qui s'était séparée des libéraux incrédules, et qui avait intégré la part *évangélique* due aux mouvements de réveil (voir Léon Maury et *Le Réveil dans l'Église Réformée de Genève et en France 1810-1850*). On ne peut pas en dire autant du mouvement néo-calviniste américain qui a essaimé en France et ailleurs ces dernières décennies ; sans lien historique réel avec l'évolution des églises réformées en Europe après Calvin, NÉO-RÉFORMÉ est l'étiquette qu'il peut légitimement et ostensiblement 😀 arborer.




Si **Vincenzo Peruggia** a dérobé en 1911 la Joconde, qui ne fut retrouvée que deux ans après, ça n'était pas pour gagner une fortune en la revendant. A cette époque la célèbre peinture avait été mise sous verre pour la protéger des malades mentaux, qui déjà bien avant le wokisme, jubilaient de pouvoir dégrader une belle œuvre d'art. Or Vincenzo était un vitrier italien de talent, habile à découper sans rien abîmer, mais hélas un peu malade du citron lui-même. Il était persuadé que la Joconde appartenait à sa patrie d'origine et

qu'il était de son devoir de l'y ramener, ce qu'il fit.

Il y a là une occasion de plus à s'interroger sur le sens de la parole de Jésus à propos de son retour : *Voici, je viens comme un voleur*, qui n'est répétée pas moins de quatre fois, sous une forme ou une autre, dans le Nouveau Testament, Apoc.3.3 ; Matth.24.43 ; 1Thess.5.2-3 ; 2Pi.3.10.

Un danger de l'interprétation des paraboles consiste à vouloir leur faire dire plus qu'elles ne contiennent, plus que l'intention de celui qui les a proposées à ses auditeurs. Ainsi, pourrait broder certaines imaginations trop subtiles : « Le voleur ne vient que pour emporter les choses précieuses qui l'intéressent. Or si Jésus se compare à un voleur, que peut-il venir dérober sur terre ? Son trésor ! les croyants qui lui appartiennent ; comme Vincezo Perrugia désirait récupérer la Joconde, Jésus viendra au milieu de la nuit enlever les croyants pour les amener dans sa patrie ! »

Touchante illustration mais trop fausse. Car d'après le contexte du Nouveau Testament Jésus ne vient de nuit comme un voleur que pour ceux qui ne s'y attendent pas, pour un monde qui lui est hostile. Ceux qui lui appartiennent sont réellement sa propriété, et à l'inverse du voleur du Louvre, lorsqu'il viendra les enlever il ne fera qu'ôter du monde sa propre œuvre d'art, son Église, nul ne pourra la réclamer, et traduire le voleur en justice.

Pourquoi donc Jésus s'est-il comparé à un voleur, s'il n'en est pas un en réalité ? C'est là que l'imagination doit apprendre à se brider, puisqu'il l'a expliqué lui-même en toutes lettres :

> Veillez donc, puisque vous ne savez pas quel jour votre Seigneur viendra. Sachez-le bien, si le maître de la maison savait à quelle veille de la nuit le voleur doit venir, il veillerait et ne laisserait pas percer sa maison. C'est pourquoi, vous aussi, tenez-vous prêts, car le Fils de l'homme viendra à l'heure où vous n'y penserez pas.

Ah ! si les gardiens du Louvre avaient mieux lu les Écritures. Veiller, veiller, mais à quoi bon veiller si rien ne se passe ? Encore là l'imagination trompe dangereusement ceux qui se contentent d'adhérer à des prédications toutes faites. Nulle part dans le Nouveau Testament n'est suggéré l'idée que l'imminence du retour de Christ signifie qu'elle ne sera précédée d'aucun signe visible. L'apôtre Paul a été on ne peut plus clair à ce sujet, dans le deuxième chapitre de sa deuxième épître aux Thessaloniciens :

> Mais nous vous prions, frères, en ce qui regarde l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ, et **notre réunion avec lui**, de ne vous pas laisser aussitôt ébranler dans votre entendement, ni troubler, soit par une inspiration, soit par une parole, soit par une lettre qu'on dirait venir de notre part, comme si le jour du Seigneur était là. Que personne ne vous séduise en aucune manière ; car il faut que l'apostasie soit arrivée auparavant, et que l'homme du péché ait été révélé, le fils de la perdition ; qui s'oppose et qui s'élève au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu, ou qu'on adore, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, se proclamant lui-même être Dieu.

Voilà, il faut veiller parce qu'un bon serviteur saura reconnaître les indices et les bruits, qui signalent de la venue de son Maître ; sinon il ne lui aurait pas dit.

✧

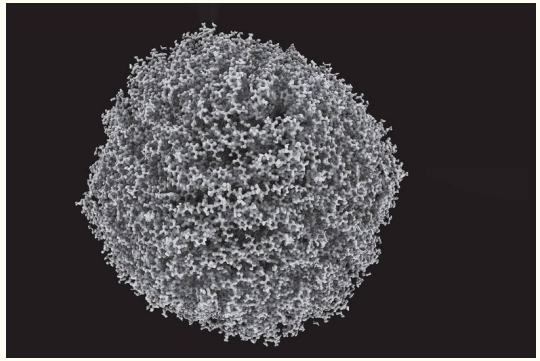
Comme Thomas dont les yeux et le cœur s'ouvrent, tout vrai chrétien est tombé un jour aux pieds de Jésus-Christ en confessant : « Mon Seigneur, et mon Dieu ! »

Après cette expérience de conversion, l'affirmation dogmatique que Jésus est Dieu, consubstantiel au Père, et pourtant distinct de lui, ne lui posera plus aucun problème, aucune réticence ; ce n'est pas lui qu'on pourra soupçonner d'arianisme, et pour peu qu'il lui arrive de fréquenter les réseaux sociaux où conversent les bons

théologiens, il aura appris que le mot **hypostase** est bien plus précis, bien plus profond (oh ! oui, incomparablement plus profond 😀) que le mot *personne*, vulgairement banal. *Un seul Dieu en trois hypostases distinctes*, voilà sans conteste, la vraie formule trinitaire.

Hélas ! pourquoi faut-il l'informer que le Concile de Nicée, à qui il venait de faire les yeux doux dans un grand élan d'amour œcuménique, le déclare ANATHÈME ! c'est écrit en toutes lettres au bas de son Symbole : « *L'église cahtolique et apostolique anathématise ceux qui déclarent que le Fils n'est pas de la même* **hypostase**, *ou essence, que celle du Père.* (ἐξ ἑτερας ὑποστάσεως ἢ οὐσίας φάσκοντας εἶναι…) »

Le Fils et le Père de la même hypostase ! tandis que dans la Trinité il venait de confesser que leurs hypostases sont distinctes ? Ah ! mais c'est juste un malentendu… peut-être, mais Escartefigue réclame quand même un délai de 24h de réflexion, et des excuses. Comment un mot aussi *profond* que **hypostase**, (et tellement plus chargé de sens que la banale notion de personne 😔) peut-il signifier à la fois une chose et une autre qui lui fait faire une confession complètement opposée ? n'aurions nous pas été cocufiés ? Escartefigue, et peut-être César, l'apprendront en lisant l'excellent TIXERONT :



✧

**Threek quarks for Muster Mark !**

C'est là certainement le plus célèbre vers de l'écrivain irlandais James JOYCE, connu même de beaucoup qui n'ont jamais rien lu de lui. Et cela pour une raison purement anecdotique : dans les années 60 le physicien Murray GELL-MANN cherchait un mot nouveau à donner aux trois particules élémentaires, qui selon sa théorie devaient constituer les nucléons, particules qui elles-mêmes étaient jusque là considérées comme indécomposables. C'est alors qu'il tomba sur ce vers de Joyce, avec ses trois *quarks*, mot qui en réalité

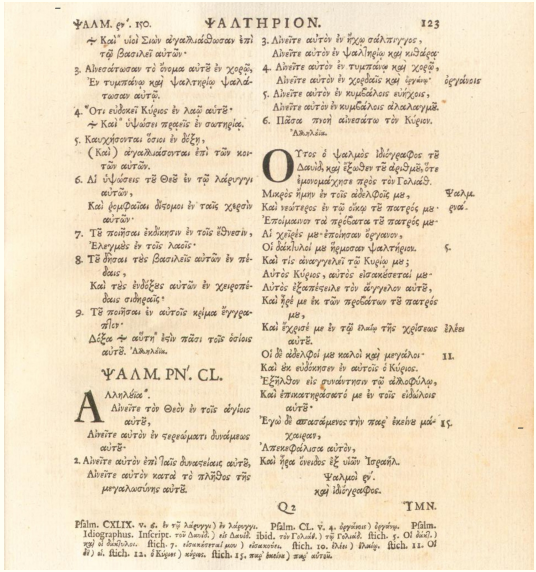
n'existe pas en anglais, mais qui est une déformation de *quarts* que Joyce utilise dans son poème pour rimer avec Mark.

Hébreux.11.3 : « Par la foi nous reconnaissons… que les choses qui se voient n'ont pas été faites de celles qui paraissent. » Il en fallait donc de la foi, à Murray Gell-Mann, pour imaginer ces quarks qu'il ne pouvait absolument pas voir ! Et bien non… la foi dont parle l'écrivain de l'épître aux Hébreux, n'est pas la confiance qu'un savant peut placer dans la vérité du modèle qu'il a conçu. Bien sûr il y a une petite ressemblance, puisque ce théoricien croit à quelque chose qu'il ne voit pas ; cependant ce n'est qu'une analogie apparente : la foi qui croit aux quarks, n'est pas différente de celle qui croit aux atomes, et les atomes on peut presque les voir aujourd'hui, (cf. la photo). La foi du chapitre 11 de l'épître aux Hébreux se rapporte non à « des choses » aussi petites ou grandes soient elles, mais à QUELQU'UN, à Celui qui les a voulu, et qui ne peut être décrit par aucune théorie.

En apologétique chrétienne sur réseaux sociaux, on rencontre souvent cet argument : « Science et foi sont tout à fait *compatibles*, regardez ce grand savant si intelligent, et *pourtant* il est chrétien ! » Dire cela démontre une ignorance foncière de ce qu'est la science : sans conteste une théorie scientifique démarre avec une *croyance*, mais après il faut expliquer, il faut prouver, il faut démontrer, il faut prévoir le résultat de l'expérience. A partir du moment où on prétend faire intervenir Dieu dans la démonstration d'un théorème ce n'est plus des maths, ce n'est plus de la science ! Et à partir du moment où on ne croit pas que Dieu a créé le monde parce qu'on ne sait pas comment il s'y est pris, ce n'est plus de la foi ! La foi et la science ne sont donc pas *compatibles* dans le sens où nos démagogiques et lénifiants apologètes l'entendent. En réalité l'idée qu'il veulent faire passer est que puisqu'il n'est pas nécessaire d'être bête, crédule ou ignorant pour croire en Dieu, l'exemple d'hommes de science célèbres et croyants devraient inciter les gens ordinaires à croire aussi. D'où une kyrielle de fausses citations de prix Nobel, de fausses histoires inventées ou déformées. Cependant à ce compte on pourra toujours trouver un savant encore plus connu, qui lui affichera son athéisme ou son agnosticisme : c'était le cas de Murray Gell-Mann, de Stephen Hawking, de James Watson et Francis Crick découvreurs de la structure de l'ADN, et de quantité d'autres célébrités.

La science moderne, du fait de ses succès prodigieux et incontestables dans sa description du monde matériel, est devenue l'objet,

comme dans le jardin d'Eden, d'une convoitise malheureuse. Philosophes et théologiens, dont l'estomac n'est pourtant pas conçu pour en digérer le fruit, trouvent tant doux au palais l'adjectif *scientifique*, qu'ils voudraient l'associer à leurs publications. Mais ils le confondent avec *académique*, qui ne représente pas la même chose : l'académisme est une affaire de convention sociale ; la vraie science est aride, difficile, et se moque de la renommée. Par contre, la foi que Dieu commandait à Adam et Eve, celle à laquelle son Esprit nous exhorte dans l'épître aux hébreux, est douce et facile : c'est une assurance que Dieu nous aime, et nous donnera les choses qu'il nous a promises.



ΨΑΛΜ. ϱ'. ηο. ΨΑΛΤΗΡΙΟΝ. 123

℣ Καὶ υἱοὶ Σιὼν ἀγαλλιάσθωσαν ἐπὶ τῷ βασιλεῖ αὐτῶν.
3. Αἰνεσάτωσαν τὸ ὄνομα αὐτῦ ἐν χορῷ, Ἐν τυμπάνῳ καὶ ψαλτηρίῳ ψαλάτωσαν αὐτῷ.
4. Ὅτι εὐδοκεῖ Κύριος ἐν λαῷ αὐτῦ.
℣ Καὶ ὑψώσει πραεῖς ἐν σωτηρίᾳ.
5. Καυχήσονται ὅσιοι ἐν δόξῃ, (Καὶ) ἀγαλλιάσονται ἐπὶ τῶν κοιτῶν αὐτῶν.
6. Αἱ ὑψώσεις τῦ Θεῦ ἐν τῷ λάρυγγι αὐτῶν, Καὶ ῥομφαῖαι δίστομοι ἐν ταῖς χερσὶν αὐτῶν.
7. Τῦ ποιῆσαι ἐκδίκησιν ἐν τοῖς ἔθνεσιν, Ἐλεγμοὶ ἐν τοῖς λαοῖς.
8. Τῦ δῆσαι τοὺς βασιλεῖς αὐτῶν ἐν πέδαις, Καὶ τοὺς ἐνδόξους αὐτῶν ἐν χειροπέδαις σιδηραῖς.
9. Τῦ ποιῆσαι ἐν αὐτοῖς κρίμα ἔγγεγραμμένον· Δόξα ℣ αὕτη ἔσῦ πᾶσι τοῖς ὁσίοις αὐτῦ. Ἀλληλούϊα.

ΨΑΛΜ. ΡΝ'. CL.

Ἀλληλούϊα".
Αἰνεῖτε τὸν Θεὸν ἐν τοῖς ἁγίοις αὐτῦ, Αἰνεῖτε αὐτὸν ἐν στερεώματι δυνάμεως αὐτῦ.
2. Αἰνεῖτε αὐτὸν ἐπὶ ταῖς δυνατείαις αὐτῦ, Αἰνεῖτε αὐτὸν κατὰ τὸ πλῆθος τῆς μεγαλωσύνης αὐτῦ.
3. Αἰνεῖτε αὐτὸν ἐν ἤχῳ σάλπιγγος, Αἰνεῖτε αὐτὸν ἐν ψαλτηρίῳ καὶ κιθάρᾳ.
4. Αἰνεῖτε αὐτὸν ἐν τυμπάνῳ καὶ χορῷ, Αἰνεῖτε αὐτὸν ἐν χορδαῖς καὶ ὀργάνῳ.
5. Αἰνεῖτε αὐτὸν ἐν κυμβάλοις εὐήχοις, Αἰνεῖτε αὐτὸν ἐν κυμβάλοις ἀλαλαγμοῦ.
6. Πᾶσα πνοὴ αἰνεσάτω τὸν Κύριον. Ἀλληλούϊα.

Ὅτος ὁ ψαλμὸς ἰδιόγραφος τῷ Δαυὶδ καὶ ἔξωθεν τῦ ἀριθμοῦ, ὅτε ἐμονομάχησε πρὸς τὸν Γολιάθ.
Μικρὸς ἤμην ἐν τοῖς ἀδελφοῖς μου, Καὶ νεώτερος ἐν τῷ οἴκῳ τῦ πατρός μου· Ἐποίμαινον τὰ πρόβατα τῦ πατρός μου· Αἱ χεῖρές μου ἐποίησαν ὄργανον, Οἱ δάκτυλοί μου ἥρμοσαν ψαλτήριον.
Καὶ τίς ἀναγγελεῖ τῷ Κυρίῳ μου; Αὐτὸς Κύριος, αὐτὸς εἰσακούσεται μου· Αὐτὸς ἐξαπέστειλε τὸν ἄγγελον αὐτῦ, Καὶ ἦρέ με ἐκ τῶν προβάτων τῦ πατρός μου, Καὶ ἔχρισέ με ἐν τῷ ἐλαίῳ τῆς χρίσεως αὐτῦ.
Οἱ δὲ ἀδελφοί μου καλοὶ καὶ μεγάλοι· Καὶ ἐκ εὐδόκησεν ἐν αὐτοῖς ὁ Κύριος.
Ἐξῆλθον εἰς συνάντησιν τῷ ἀλλοφύλῳ, Καὶ ἐπικατηράσατό με ἐν τοῖς εἰδώλοις αὐτῦ.
Ἐγὼ δὲ σπασάμενος τὴν παρ' ἐκείνου μάχαιραν, Ἀπεκεφάλισα αὐτὸν, Καὶ ἦρα ὄνειδος ἐξ υἱῶν Ἰσραήλ.
Ψαλμὸς ϱϛ'. καὶ ἰδιόγραφος.

Q 2 TMN.

Psalm. CXLIX. v. 5. ἐν τῷ λάρυγγι) ἐν λάρυγγι. Psalm. CL. v. 4. ὀργάνῳ) ὀργάνῳ. Psalm. Idiographus. Inscript. τοῦ Δαυὶδ.) τῷ Δαυὶδ. ibid. τοῦ Γολιάθ.) τῷ Γολιάθ. ibid. v. 1. Οἱ δὲ ἀδελφοὶ.) καὶ οἱ ἀδελφοὶ. ibid. v. 7. ἐξαπέστειλέ μου.) ἐξαπέστειλεν. ibid. v. 10. Ἦρα.) Ἦρεν. ibid. v. 11. Οἱ δὲ) οἱ. ibid. v. 12. ὁ Κύριος) κύριος. ibid. v. 15. παρ' ἐκείνου) παρ' αὐτοῦ.

## Authentique ou Canonique ?

Je vous ai écrit dans ma lettre de ne point vous mêler avec les impudiques… (1Cor.5.9)

Par conséquent l'apôtre Paul a écrit aux Corinthiens au moins trois lettres, puisqu'il fait ici allusion à une précédente, envoyée avant celle que nos Bibles référencent comme étant **1Cor.** Et que se passerait-il si on la retrouvait ? Faudrait-il inclure **0Cor.** dans le Nouveau Testament ?

Cette question qui souligne la distinction qu'il convient de faire entre l'*authenticité* (au sens étymologique, c-à-d la certitude de l'auteur) et la *canonicité* (décider si un écrit doit faire partie de la Bible), n'est pas que théorique. En effet, ceux qui s'intéressent à la traduction grecque de l'Ancien Testament savent depuis longtemps qu'elle comprend un Psaume supplémentaire le N° 151, par rapport au psautier massorétique, qui se termine avec le N° 150.

Comme il n'y a pas, à ma connaissance, de plus belle édition ancienne de la Septante que celle de Breitingerus, parue en 1730, que l'on peut trouver sur e-rara.ch, voici la photo de la page 123 du tome IV, où apparaît ce Psaume 151 (Pour les curieux nous donnons la traduction plus bas.)

Intéressons-nous aux premiers mots : Οὗτος ὁ ψαλμὸς ἰδιόγραφος εἰς Δαυιδ : Ce psaume est idiographe de David, (c-à-d qu'il est authentiquement de David). Bah ! dit l'autre mais c'est juste du grec, tandis que David écrivait en hébreu… Eh bien en 1956 on a retrouvé dans les manuscrits de la mer morte ce Psaume 151 en hébreu, lequel commence par «*Hallelujah ! Un Psaume de David, fils de Jessé…*» A moins d'être injustement soupçonneux nous conviendrons que les quelques lignes qu'il contient sont très probablement du roi David, et donc que le Psaume est *authentique*. S'en suit-il qu'il soit *canonique* ? Les Orthodoxes vous répondront que oui, tous les autres que non.

L'inverse pourrait-il se produire ? à savoir qu'un écrit canonique (c-à-d inclus dans nos Bibles) ne soit pas authentique ? Déjà, un écrit du N.T., l'épître aux Hébreux, est anonyme, la question de l'authenticité ne se pose donc pas pour elle. Bien que dans nos milieux évangéliques il ne soit pas bienvenu de le rappeler, quasiment tous les critiques du dix-neuvième siècle convenaient que la seconde épître de Pierre, n'est pas de Pierre. Cela à cause du style, de la complexité du vocabulaire qui contraste singulièrement avec celle de la première. Or voici comment commence cette épître : Simon Pierre, serviteur et apôtre de Jésus-Christ… et plus loin au début du ch. 3 Bien-aimés, voici déjà la deuxième lettre que je vous écris… Si la deuxième de Pierre n'était pas de lui, le gros problème qui se poserait alors serait celui de son *inspiration*. Car il est impensable

qu'une déclaration mensongère fasse partie des Écritures divines !

Comment réconcilier tout cela ? Par une remarque bien simple en vérité : Pierre n'était vraisemblablement pas très habitué à rédiger de belles phrases en grec. Eh quoi s'il a dicté en araméen ou en hébreu ce qu'il avait à dire, à un secrétaire au calame prompt et habile, qui a traduit à la volée ses paroles en grec ! La lettre sera-t-elle moins inspirée pour cela ? Ne faisons-nous pas la même chose tous les jours dans nos interviews de personnalités étrangères ? Les paroles de Jésus lui-même, que nous lisons dans nos Évangiles, il les a prononcées en une autre langue que le grec. Elles ne sont pas authentiques au sens littéraire, mais elles le sont au sens de l'origine.

*Inspiration, authenticité, canonicité*, trois idées qui peuvent mettre mal à l'aise dès que l'on essaie de vouloir poser des frontières faussement absolues, mais qui en réalité ne troubleront pas l'enfant de Dieu, persuadé que dans sa Providence le Père lui a laissé dans les deux Testaments la carte nécessaire et suffisante pour sa marche terrestre, la boussole fidèle lui indiquant sans faille sa céleste destinée.

## Traduction du Psaume 151

**1.** Ce psaume est authentiquement de David quoique surnuméraire ; il a été composé à l'occasion de son combat singulier contre Goliath — J'étais parmi mes frères le plus jeune de la maison de mon père : je paissais ses brebis.

**2.** De mes mains j'ai fait un instrument de musique ; de mes doigts j'ai accordé la cithare.

**3.** Et qui l'annoncera à mon Seigneur ? le Seigneur en personne, car lui-même entend.

**4.** Il a envoyé son ange me prendre derrière les brebis de mon père, et il m'a oint de son huile.

**5.** Mes frères étaient beaux et forts ; mais le Seigneur n'a pas pris plaisir en eux. Je suis sorti à la rencontre du Philistin, et il m'a maudit par ses idoles.

**6.** Mais j'ai tiré sa propre épée, je l'ai décapité, et ôté l'opprobre des fils d'Israël

✧

Le nombre de mots français dérivant de l'Évangile est généralement plus grand qu'on ne pense, et parfois les détours par lesquels ils ont atterri dans notre petit Larousse sont assez étonnants. C'est le cas de **trublion**, qui signifie *agitateur, fauteur de troubles*.

Mais quel rapport, me direz-vous, entre concerts de casseroles et Nouveau Testament ? On rencontre en grec le mot trublion (τρυβλίον) dans l'évangile de Marc (14.20), lorsque le Seigneur, durant son dernier repas, plonge un morceau de pain dans le plat (le τρυβλίον) et le donne à Judas. A ce stade, le mot trublion n'appartient ni au latin, ni a fortiori à la langue française, et il en restera ignoré jusqu'au dix-neuvième siècle !

C'est alors qu'à l'occasion de l'affaire Dreyfus, Anatole France à l'idée d'écrire une petite satire, dans le style de RABELAIS, l'auteur de *Pantagruel*, lequel avait la manie d'utiliser des mots grecs pour donner des noms à ses personnages (*Pichrochole* par exemple). Anatole France, pour se moquer de Philippe d'Orléans, qui avait été surnommé *Gamelle* par le peuple, s'empare donc du mot évangélique τρυβλίον pour rebaptiser Philippe de Gamelle.

> « Lors parurent gens dans la ville qui poussoient grands cris, et feurent dicts les Trublions, pour ce que ils servoient ung chef nommé Trublion, lequel estoit de haut lignage, mais de peu de sçavoir et en grande impéritie de jeunesse. »

L'affaire Dreyfus finit par s'estomper, mais le mot trublion, dont la sonorité ressemble beaucoup à *trouble* va rester dans la langue populaire. Un trublion en somme c'est une casserole. Et les concerts de casseroles existent au moins depuis le moyen-âge. A l'époque on les faisait sonner dans les rues pour protester notamment contre le remariage trop prompt d'un veuf qui épousait une femme beaucoup plus jeune que lui ; on trouvait ça indécent, et le bruit de

la casserole était censé remplacer la voix de la morte, protestant contre un oubli si rapide.

Bien que tout cela soit purement anecdotique, lorsque nous lisons l'Évangile il convient toujours de se demander les raisons pour lesquelles les choses s'enchaînent telles qu'elles nous sont racontées. Pourquoi, en effet, le Seigneur agit-il ainsi envers Judas ? pourquoi plonge-t-il le morceau dans le *trublion*, et le lui donne-t-il ? C'était manifestement une façon de parler à sa conscience : celui qu'il avait lui-même choisi, pour l'élever au rang de l'apostolat, celui qu'il appelait « mon ami », celui qui partageait avec lui en ce moment même la communion d'un repas fraternel, cachait dans son cœur le projet d'une trahison !

Ah si Judas avait écouté la voix du trublion lui criant de se repentir et de tout avouer, certainement le Seigneur lui eût pardonné sur le champ ! Hélas il persévère dans sa méchanceté, son mensonge, et son arrogance…

Si ceux qui devraient dire la vérité se taisent, les casseroles crieront… et au fond leur message d'aujourd'hui n'est pas sans soutenir une certaine analogie avec à celui du trublion de la chambre haute. C'est la voix de celle qui proteste contre sa condamnation à mort, la voix de celle qui accuse Judas d'avoir vendu ses plus beaux fleurons, et sa souveraineté avec ; la voix d'un vieux pays qui refuse de voir son identité et sa culture disparaître. Puisse la France n'en pas rester à l'aigreur de l'austérité inéluctable qui l'attend, mais finir par comprendre qu'il n'y a d'autre salut que de reconnaître Jésus-Christ pour son Roi.

Certains mots du N. T. établissent une distinction très nette entre le sacré et le profane, entre ce qui se rattache au vrai Dieu et ce

qui ce qui n'est que d'invention humaine. C'est le cas du mot du mot *autel*, sur lequel les prêtres placent des offrandes à la divinité. C'est invariablement le mot θυσιαστήριον (dont la racine θυσία, sacrifice, contient l'idée d'élancement, d'émotion tumultueuse) lorsqu'il s'agit de l'autel de l'Éternel ; par contre, lorsque Paul s'adressant aux Athéniens leur dit : j'ai trouvé même un autel sur lequel était écrit : « au dieu inconnu », il emploie le mot βωμός (d'étymologie elle-même inconnue). Cette démarcation si constante, ne peut pas être fortuite : contrairement à ce que répète le cliché médiatique toutes les religions ne se valent pas, toutes n'adorent pas le même Dieu, tous les autels ne sont pas identiques : « Nous avons un autel (Ἔχομεν θυσιαστήριον, la croix de Jésus-Christ) dont ceux qui font le service au tabernacle (ou dans quelque autre religion) n'ont pas le pouvoir de manger. » (Hébreux.13.10)

Δείξατέ μοι δηνάριον : τίνος ἔχει εἰκόνα καὶ ἐπιγραφήν;
Montrez-moi un denier.
De qui porte-t-il l'effigie et l'inscription ?
(Luc.20.24)

✧

Neuf siècles après que Jésus ait posé cette question à ceux qui voulaient le piéger, en l'obligeant à prendre position sur le tribut dû à Tibère, une autre monnaie de bronze circulait dans l'empire byzantin. L'empereur s'appelait alors **Jean I^er^ Tzimiskès**, et ce n'était ni son visage ni son nom qui avaient été frappés sur la pièce.

*De qui porte-t-elle l'effigie et l'inscription ?* Mille ans plus tard il ne nous est pas difficile de répondre, car la similitude frappante entre l'effigie de l'homme du linceul (que nous avons tous vue), et celle de la pièce ne permet pas d'hésiter. Quant à l'inscription

retranscrite en caractères bien lisibles : IHSUS XRISTUS BASILEU BASILE, il n'y a pas besoin d'être érudit pour deviner sa traduction : JÉSUS-CHRIST ROI DES ROIS.

Que le linceul soit authentiquement celui qui enveloppa le corps de Jésus ou non, cette monnaie prouve que, bien avant le moyen âge, on ne trouvait pas blasphématoire de représenter ainsi le Sauveur. Plusieurs commandements apparemment arbitraires donnés dans l'Ancienne Alliance, trouvent leur explication et leur abrogation dans la Nouvelle : ne pas consommer de sang, car le seul sang que nous devions boire était celui que typifie la Sainte Cène ; ne pas faire d'image taillée représentant Dieu, car le Fils de Dieu incarné en est la seule véritable image. Images de la vraie Image, les icônes se situent donc en dehors de l'interdiction ancienne.

Par crainte d'une tendance à la superstition et à l'idolâtrie, toujours latentes dans la psyché humaine déchue, certains chrétiens évangéliques n'aiment pas le linceul de Turin. On peut les comprendre. En contre-partie, eux n'ont pas l'air de comprendre que la réalité reste tout à fait indifférente à leurs scrupules. Que cela leur plaise ou non, il a existé un linceul acheté par Joseph d'Arimathée, qui lui a servi à envelopper le corps de Jésus avant de le placer dans son propre tombeau. Qu'est-il devenu ? c'est une question indépendante de la bonne ou mauvaise utilisation qu'on en pourrait faire. Que cela leur plaise ou non, un artiste du dixième siècle a trouvé quelque part (où ?) l'idée de représenter Jésus sous les mêmes traits : c'est juste un fait.

Quoiqu'il en soit, ceci nous amène à nous demander pourquoi la Bible et Jésus-Christ ont si souvent parlé de l'argent. Probablement parce que l'argent est une réalité des plus concrètes de notre vie sociale. Les pièces de monnaie sont en quelque sorte une "incarnation" de l'injuste Mammon, que la puissance de l'Evangile se chargera de purifier. L'erreur serait ici de prendre la réponse de Jésus (*Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.*), pour une « pirouette », un moyen de s'en tirer sans répondre à la question qui lui était posée.

Il attire au contraire la pensée vers une réalité spirituelle grave de conséquence : le signe d'appartenance n'est jamais indifférent, mais décisif. Cela se remarque au plus bas niveau terrestre : passer du franc à l'euro, c'est se placer sous une autorité différente. Accepter de se laisser marquer par l'emblème anti-christique de la bête, sans lequel il ne sera ni possible d'acheter ni de vendre, ce sera lui appar-

tenir. L'importance et la valeur du signe resteront en vigueur dans le royaume de Dieu sur terre, lorsqu'en ce jour-là, « *il sera écrit sur les clochettes des chevaux :* SAINTETÉ À L'ÉTERNEL ! » (Zacharie.14.20)

**Car si Dieu n'a point épargné les branches naturelles, il ne t'épargnera pas non plus.**

Curieuse tout de même, cette folie suicidaire de l'Europe, que plusieurs observateurs de l'actualité commentent en termes d'harakiri, de sabordage, d'auto-destruction… Qu'il s'agisse d'individus ou de nations, se perdre soi-même est une attitude si tragique et si contre-nature, que nous en réclamons toujours l'explication.

Du chapitre neuvième au onzième compris de l'épître aux Romains, Paul traite le douloureux sujet de la réjection d'Israël. Au moment où il l'écrit, le temple n'est pas encore détruit, Jérusalem n'a pas encore été rasée par Titus, mais l'apôtre ne se faisait pas d'illusions sur le sort qui attendait sa patrie terrestre : Dieu l'avait-il donc rejetée ? que devenaient alors les promesses assurées, qu'il lui avait faites jadis, d'un avenir glorieux ? C'était là le triste dilemme.

Dans tout ce passage, Paul n'a pas en vue le salut particulier de chaque individu, mais le destin respectif des deux grandes entités entre lesquelles Dieu a historiquement divisé l'humanité : Juifs et Gentils. Dans sa folie, la nation juive s'est elle-même privée de son Messie, d'où son jugement et sa dispersion. Mais ce rejet ne durera pas toujours, ils seront rétablis, leurs branches entées à nouveau sur le tronc de l'olivier naturel. En même temps l'apôtre donne aux Gentils cet énigmatique avertissement : Car si Dieu n'a point épargné les branches naturelles, il ne t'épargnera pas non plus.

Qu'entendait-il par là ? Paul ne pouvait avoir personnellement aucune idée précise des 2000 ans d'histoire qui allaient suivre l'âge apostolique, mais c'est ici le mystère de l'inspiration biblique : on se demande jusqu'à quel point un verset prophétise pour notre temps. Il se pourrait bien que ces bruits de la guerre en Ukraine qui nous parviennent, soient ceux des derniers coups de hache que les nations occidentales achèvent de donner à leur propre branche. Viendront ensuite, la dissolution, la perte de liberté ; mais pour un temps seulement, comme pour Israël. En dépit de l'opposition, notre Dieu ne peut permettre au mal de triompher : Car la terre sera remplie de la connaissance de l'éternel, comme le fond de la mer les eaux qui le couvrent. (Esaïe.11.9)

✧

**Un p'tit truc en plus : XXY – XYY – XXX.**

Ce n'est ni la 21, qui est commune, ni la 18 qui est létale, mais la 47 : XXX, par définition elle aussi une trisomie, puisqu'elle ajoute un chromosome supplémentaire X à la paire XX qui en temps normal caractérise l'ADN d'une femme. Existent aussi les trisomies XXY (syndrome de Klinefelter), qui peut avoir pour conséquence une ambiguïté sexuelle à la naissance ; la trisomie XYY, elle sans trop de conséquences.

Tandis que l'on relève dans un cadre laïc ou païen une récente prise de conscience du respect et de la dignité auxquels les personnes atteintes d'anomalies génétiques, ont droit au même titre

que tout être humain, il est assez surprenant d'avoir à lire sur les réseaux sociaux chrétiens des affirmations simplistes et fausses telles que XX –> femme ; XY –> homme ! (Ceci sans aucun rapport avec la polémique relative à la présence d'hommes, ou de personnes intersexes dans les compétitions sportives féminines ; c'est une autre question.)

Lorsque Jésus faisait remarquer que : Les enfants de ce siècle sont plus prudents à l'égard de leurs semblables que ne le sont les enfants de lumière, il le disait par rapport à leurs intérêts terrestres ; il est triste de constater que sa maxime est également vraie à la fois par rapport à la connaissance scientifique, et au respect des personnes. Car qu'il existe des femmes XY, que l'on ne peut absolument pas distinguer extérieurement de femmes XX, il suffit d'aller lire Wikipedia pour en être persuadé (SICA syndrome d'insensibilité complète aux androgènes.) Au-delà des diverses attitudes que chacun prend vis-à-vis de ces cas rares, pour le chrétien ils s'accompagnent obligatoirement d'un questionnement théologique.

Depuis que le monde est monde, statistiquement des femmes XY il y en a eu forcément un nombre non infime (sans que personne le sache) ; plusieurs d'entre elles se sont mariées. Comment le Dieu omniscient considère-t-il ces unions de deux personnes XY ?

**1) Il ne faut pas confondre une image et son support.**

Bibliquement ce qui définit l'homme ou la femme, par rapport à leur Créateur, c'est d'avoir été faits à son image. Aussi fidèle soit-elle, une photographie imprimée sur un mauvais support, qui se brunit à cause de l'acidité du papier, ou qui s'écaille avec l'humidité, perdra forcément de son acuité et de son brillant. Mais elle n'en représente pas moins son sujet. La génétique c'est en quelque sorte le support, support éphémère qui de toute façon, à cause du vieillissement et de mort, est destiné à disparaître. La valeur d'un individu, homme ou femme, image de Dieu, ne peut dépendre du papier qui la porte.

**2) Dans le mariage, le masculin et le féminin, sont des images de Christ et de l'Église.**

Ceci c'est le Nouveau Testament qui nous l'apprend explicitement : on ne le savait pas bien nettement avant ; les païens qui se marient aussi bien que les chrétiens n'en sont pas conscients ; cela ne change rien à la vision que Dieu a toujours eu sur le mariage, puisque c'est lui qui l'a institué !

Par conséquent puisqu'il s'agit encore d'image, c-à-d d'une ex-

pression de la pensée de Dieu ; le support génétique en lui-même, ne détermine pas non plus le sens du masculin et du féminin. Un homme marié à un homme, ce n'est pas la pensée de Dieu, c'est une moquerie, une abomination. Une femme mariée à une femme, ce n'est pas la pensée de Dieu, idem. Un homme marié à une femme, que l'un des deux ou les deux présentent des anomalies chromosomiques sexuelles, si l'image du mariage a été préservée, cela n'a pas d'importance.

3) **Une casquette de théologien** ne donne aucun droit à parler à la place de Dieu, pour lui faire dire qu'il n'y a pour lui aucune différence entre *décret* et *accident*. Les deux mots en français n'expriment pas du tout la même idée, c'est être d'une audace inconsciente de prétendre que le langage interne de Dieu serait moins riche ou précis que le nôtre, et d'affirmer qu'il *décrète* chaque anomalie génétique. Dieu est un Dieu réel, qui appelle les hommes à vivre et à lutter dans un monde réel, et non dans une bibliothèque de dissertations scolastiques.

✧

**Sonnet d'Halloween.**

Déjà Octobre meurt, son dernier jour dépouille
Nos arbres maigrelets, tout chenus de lichen ;
Le vent du soir gémit au souvenir d'Eden,
En voyant l'Halloween et ses teintes de rouille.

Mais de lui, chers enfants, n'éprouvez nulle trouille :
Piquez et repiquez la seringue A.R.N.
Dans le cuir lisse et roux d'une Jack-o'-Lantern,
Masquez, du bâillon bleu, cette sotte citrouille,

Emblème des craintifs, empressés du vaccin,
Qui se plient illico à l'édit assassin.
Squelettes impuissants, vieux contes des ténèbres,

Ne nous refaites pas le coup de la Covid :
Nous rirons désormais de vos signes funèbres,
Car Tu les as vaincus, ô Christ, Fils de David !

Il faut bien l'avouer : lorsqu'on lit de la poésie classique, du Corneille, du Racine, on s'aperçoit vite que les mêmes mots reviennent souvent à la rime ; les règles de la prosodie française étant strictes, et le vocabulaire limité, il n'en peut être autrement. Par bonheur, dans notre siècle, les laboratoires pharmaceutiques ont récemment mis au point un vaccin dont ce serait de la médisance de prétendre qu'il a été complètement inutile. Il permet en effet d'élargir l'éventail des rimes en N, ce qui n'est pas un mince progrès. 😀

**Réviser du grec biblique avec la sœur Accepta.**

Si les nouvelles parlent aujourd'hui de cette mosaïque, laquelle prouve que les premiers chrétiens croyaient à la divinité de Jésus-Christ, ça n'est pas que sa découverte soit récente, puisqu'elle date de 2005, mais parce qu'elle est maintenant exposée au public.

Ici, sur YT une vidéo relatant sa découverte.

Akeptous est la forme hellénisée du prénom latin Acceptus, Accepta (agréable, bien reçue). Qu'il s'agisse d'une femme est incon-

testable à cause de l'article féminin (η). Une femme aisée il semble, puisqu'elle a offert la table en pierre qui servait à la communion des fidèles dans cette église du IIIe siècle, située à 25 km au sud de Nazareth, à Megiddo. L'inscription peut se traduire : « Akeptous, aimant Dieu, a offert la table à Dieu-Jésus-Christ, en souvenir. »

Outre l'intérêt de témoigner de la foi originelle des disciples de Christ, les mots eux-mêmes sont intéressants, puisqu'on les retrouve tous dans le N. T., une manière de se sentir encore plus chez soi devant cette résurrection archéologique. En voici le détail :

ΠΡΟCΗΝΙΚΕΝ
ΑΚΕΠΤΟΥC,
Η ΦΙΛΟΘΕΟC,
ΤΗΝ ΤΡΑΠΕ-
ΖΑΝ ΘΩ ΙΥΧΩ
ΜΝΗΜΟCΥΝΟΝ

En cursive :

προσηνικεν
Ακεπτους
η φιλοθεος
την τραπε-
ζαν θω ΙυΧω
μνημοσυνον

○ προσηνικεν, conjugaison aoriste, avec une orthographe un peu différente du verbe **προσφέρω**, apporter, offrir. Exemple Hébreux.11.4 « Par la foi, Abel *offrit* à Dieu un meilleur sacrifice que Caïn. »

○ τραπεζα, la table, mot fort commun qui se décompose en *τρα* (quatre) et **πεζα** (pieds), et qui a donné bien sûr en français *trapèze*. On le trouve abondamment dans le N. T. Exemple Actes.6.2 : « servir aux *tables*. »

○ φιλοθεος, aimant Dieu, dans 2Timothée.3.4 : « … amoureux du plaisir plutôt qu'*amoureux de Dieu*. »

○ μνημοσυνον, souvenir, mémorial : Matthieu.26.13 : « En vérité je vous le dis, en quelque endroit que cet Évangile du royaume soit prêché dans le monde entier, ce qu'elle a fait sera aussi raconté *en mémoire* d'elle. »

Enfin, si les mots Dieu et Jésus-Christ sont évidemment partout dans le N. T. où les trouve-t-on aussi étroitement associés, comme dans la mosaïque, dans la pensée que Christ est Dieu?

○ θω ΙυΧω, Tite.2.13 «En attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand **Dieu** et Sauveur **Jésus-Christ**.»

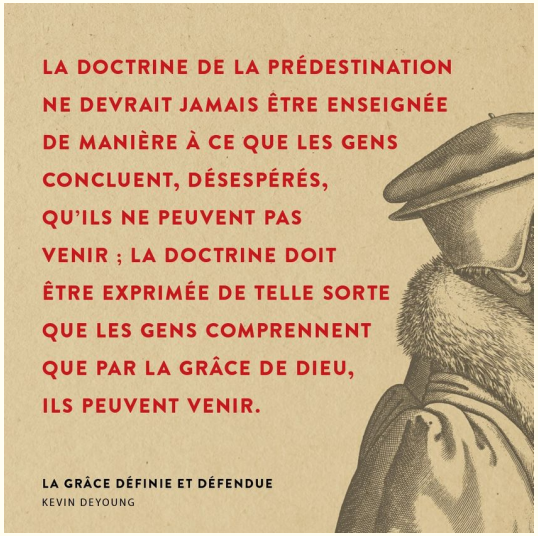
Remarquons que dans l'inscription les mots Dieu et Jésus-Christ sont tous deux au même cas (datif), de sorte qu'on ne pourrait pas traduire "Dieu de Jésus-Christ", mais bien tout d'une pièce **Dieu-Jésus-Christ**.

Mais pourquoi mettre du grec biblique sur facebook? Les réseaux sociaux sont une perte de temps inexcusable si ce qu'on y fait ne sert pas en réalité à autre chose. J'ai donc une bonne raison : je suis en train de rééditer les Synonymes du Nouveau Testament de Richard Trench. Et comme cela traîne, je vais me forcer à numériser un binôme de mots par jour; l'ouvrage de Trench consiste à rapprocher deux (ou trois) mots grecs de sens voisin mais se différenciant par des nuances intéressantes (comme les fameux ἀγαπῶ et φιλέω).

Et qui sait, cela pourra peut-être par la même occasion améliorer

un peu la fameuse rengaine du pupitre : DANS LE GREC… : Dans ce verset vos Bibles mettent « un chien », mais c'est une mauvaise traduction, en réalité, DANS LE GREC, ça veut dire « un chat ». Ah, oui c'est ça, DANS LE GREC… Fumiste va ! et je caricature à peine.

Sérieux maintenant : αἰτέω et ἐρωτάω signifient tous deux *demander*, mais le premier verbe s'applique quand le demandeur s'adresse à un supérieur, tandis que le second suppose un certain pied d'égalité entre les deux parties. Ainsi quand Jésus s'adresse à son Père en prière il ne se sert pas d'αἰτέω mais d'ἐρωτάω. C'est juste l'inverse pour nous. Comme quoi, DANS LE GREC, confirme la cohérence biblique.




**Il ne faut pas décourager le client !** c'est un principe de base incontestable de tout commerce…

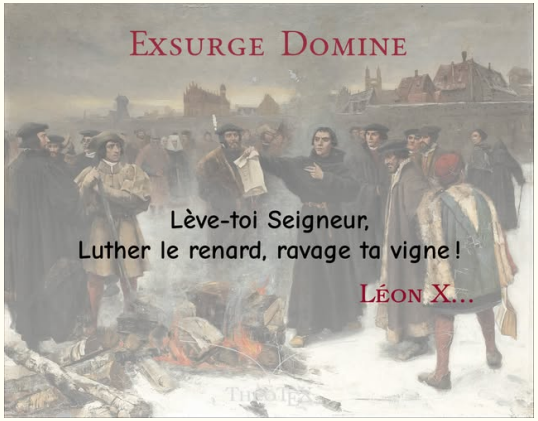
Cependant, comment un réprouvé inconditionnel depuis tout éternité selon la pure doctrine calviniste, comment ce non-élu pourra-t-il venir à Dieu, malgré toutes les précautions que le pré-

dicateur prendrait pour *ne pas le désespérer*? A l'inverse, même désespéré un élu inconditionnel y viendra, quelle que soit la dureté du message.

«*La doctrine doit être exprimée de telle sorte que les gens comprennent que par la grâce de Dieu ils peuvent venir…*» Autrement dit il faut prêcher comme un arminien, comme un méthodiste! prêcher comme un évangéliste! prêcher comme les apôtres, et finalement comme Jésus lui-même 😀. Ah! mais ensuite, sur FB, sur les blogs intelligents, il ne faut pas manquer d'enseigner la pure théologie non frelatée, la double prédestination secrète, "tout le conseil de Dieu" à savoir que dès le départ, l'Éternel ne voulait pas que ceux qu'il a créés pour la perdition reçoivent la grâce, mais qu'on ne le leur a pas dit pour ne pas les désespérer… 😢

Pauvres perroquets évangéliques francophones, qui vont courant après toutes les modes médiatiques américaines! Ce qui arrive en politique déteint toujours en religion. Les mêmes qui, il y a trente ans, promouvaient à qui mieux mieux la Bible Scofield, sans aucun regard critique sur ses notes, s'affichent aujourd'hui grands chanceliers de la sainte foi réformée. Or voilà, comme aux US le néo-calvinisme passe de mode, (parce que les Américains évangéliques de base, qui sont des gens pratiques, ne pouvaient que s'apercevoir de ses outrances,) il va falloir songer à retourner tout doucement sa veste.

**Il ne faut pas décourager le client!** c'est un principe de base incontestable de tout commerce. Le tout c'est de savoir rétropédaler au bon moment. 😊




✧

**Le choix d'un prénom influence-t-il le comportement de l'enfant ?**

Certaines études prétendent que oui ; ce qui ne serait que de la superstition sans au moins une tentative d'explication : notre nom et l'image que nous nous faisons de nous-mêmes sont forcément liés ; il se pourrait que l'enfant associant ce prénom à un archétype, en subisse quelque influence dans son identité. Cependant, si l'enfant ne choisit pas plus sa génétique que son prénom, en tant qu'être créé à l'image du Dieu souverainement libre, il est appelé à ne pas rester enfant, mais à devenir un adulte responsable de ses choix.

C'est pourquoi la corrélation entre le nom d'un pape et la direction de son pontificat relève d'une tout autre affaire : ce nom, on ne lui a pas donné ; il le choisit, il ne le prend pas à la légère, mais le pèse savamment à l'aune de l'histoire. *Exurge Domine*, c'est la Bulle par laquelle le pape Léon X condamne en 1520 les "erreurs" de Martin Luther. Son incipit (son titre), Lève-toi Seigneur (car un renard ravage ta vigne), allusion au verset 2.15 du Cantique des cantiques (Prenez-nous les renards, les petits renards, qui ravagent les vignes), serait presque humoristique si on s'attendait à ce que le Pape soit un étudiant des Écritures.

Mais il ne faut pas s'y tromper : le pape est avant tout un chef d'État, non un exégète. En ce sens, il y a du vrai dans cette couardise obséquieuse affichée récemment sur FB par un blog qui se croit autorisé de représenter les évangéliques : « Que cela nous plaise ou non, le pape est, dans un certain sens (global), la voix chrétienne la plus importante dans le monde ». Non seulement cela ne plaît pas, mais cela rappelle désagréablement, que parce que les chefs d'État ne veulent jamais avouer avoir eu tort, de peur de perdre la face, ils

sont cause de guerres sans fin, et d'une grande partie des malheurs du monde.

✧

Mais encore une fois, **pourquoi** donc les citations sur Facebook de **Spurgeon** ne signalent presque jamais la référence du sermon ?

Et de une, parce que les facebookers qui affichent ces panneaux n'ont pas lu Spurgeon ; leur activité consiste seulement à cloner en français des punchlines qu'ils ont trouvées en anglais sur FB ou ailleurs. Et de deux, parce que s'ils donnaient le texte dans son entier on s'apercevrait que la pensée de Spurgeon est tout autre que celle de leur panneau publicitaire.

Prouvons-le : *Que pensait Spurgeon de la doctrine d'une expiation limitée ?*

**Sermon 1516** (1880), sur 1Timothée.2.3-4 : Dieu notre Sauveur veut que tous les hommes soient sauvés, et parviennent à la connaissance de la vérité.

> La plupart d'entre vous doivent connaître la méthode générale avec laquelle nos anciens amis calvinistes traitent ce texte. « Tous les hommes », disent-ils, « c'est-à-dire *certains hommes* », comme si le Saint-Esprit n'avait pas pu dire « quelques hommes », s'il avait voulu dire certains hommes. « Tous les hommes », disent-ils, « c'est-à-dire quelques-uns de toutes catégories d'hommes », comme si le Seigneur n'avait pas pu dire « toutes catégories d'hommes », s'il avait voulu dire

cela. Le Saint-Esprit, par l'apôtre, a écrit « tous les hommes » et il parle incontestablement de tous les hommes.

Je sais bien comment on peut se débarrasser de la force de ce « tous » en passant par une méthode critique qui, il y a quelque temps, était très en vogue, mais je ne vois pas comment on pourrait l'appliquer ici, si on veut respecter la vérité. Je lisais il n'y a pas longtemps l'exposé d'un Docteur éminent qui explique notre texte en le dénaturant. Il l'analyse avec de la poudre à canon grammaticale de façon à le faire exploser en morceaux. En lisant son exposé, je me suis dit que cela aurait été un commentaire remarquable si le verset avait été : « Qui *ne veut pas* que tous les hommes soient sauvés, ni parviennent à la connaissance de la vérité. » Si tels avaient été les mots inspirés, dans ce cas chaque remarque du savant docteur aurait été parfaitement juste. Cependant il se trouve que le texte dit : « Qui *veut* que tous les hommes soient sauvés », ses observations sont alors plus que légèrement déplacées. Mon désir d'être cohérent dans mes vues doctrinales personnelles n'est pas assez vif pour me permettre de modifier sciemment un seul texte de l'Écriture. J'ai un grand respect pour l'orthodoxie, mais mon respect pour l'inspiration est bien plus grand encore. Je préférerais cent fois paraître incohérent avec moi-même plutôt qu'être incompatible avec la Parole de Dieu. Je n'ai jamais pensé que c'était un grand forfait de paraître incohérent, car qui suis-je pour être toujours cohérent ? Par contre je crois que c'est un grand crime d'être en contradiction avec la Parole de Dieu, au point que je ne voudrais pas retrancher une branche ou même une brindille d'un seul arbre de la forêt des Écritures. A Dieu ne plaise que je n'annule ou déforme une quelconque expression divine. Ainsi va le texte, et c'est ainsi que nous devons le lire : « Dieu notre Sauveur veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité.

✧

On voit que la pensée de Spurgeon est parfaitement claire quant au désir textuellement exprimé de Dieu de sauver tous les hommes. Par conséquent, afficher publiquement que Spurgeon cautionne l'idée que "l'intention de Dieu n'était pas de sauver tous les hommes", n'est pas seulement une contre-vérité, mais une malhonnêteté. D'où vient d'ailleurs ce panneau ? C'est à ceux qui l'ont écrit et à ceux qui le répètent de nous le dire. Comme ils pourraient chercher longtemps puisqu'en réalité ils ne lisent pas les sermons de ce Spurgeon dont ils chantent merveilles, comme un vendeur de Mercedes qui roulerait en Twingo, voici la réponse : c'est le numéro

204, prêché en 1858, 22 ans plutôt !

Son thème n'est pas de discuter la doctrine de l'expiation limitée, mais de s'opposer à la doctrine du salut universel final de tous les hommes. C'est bien différent ! aucun chrétien, calviniste ou arminien ou autre, n'enseigne que tous les hommes finiront pas être sauvés. Spurgeon y réfute l'idée que si Christ a payé à la croix les péchés de tous les hommes, ils sont donc automatiquement et comptablement sauvés, (une vision en quelque sorte commerciale du salut). Car dit-il, si certains hommes, dont Christ a payé le rachat par son sang, vont pourtant en enfer, ce serait une supposition si horrible, et un échec si patent de la valeur du sang de Christ, qu'il préfère s'en tenir à la doctrine calviniste enseignant que Jésus n'est mort que pour les élus.

On voit là encore en quoi consiste la malhonnêteté du panneau : Que seuls les élus, ceux qui se rangeront effectivement au bénéfice du sang de Christ, soient sauvés, n'annule en rien l'*intention* de Dieu de sauver tous les hommes ; afficher le contraire donne une image diffamatoire du caractère Christ ; c'est une action, une propagande située exactement à l'opposé de la proclamation de l'Évangile.

Les tripes sont parfois plus intelligentes que la cervelle, ce qui n'étonnera pas les biologistes, puisqu'ils nous apprennent que l'intestin contient des neurones. Cette observation vraie pour chacun de nous individuellement, ne l'est-elle pas aussi collectivement pour l'humanité toute entière ? Comment expliquer sans cela l'universalité de la fête de Noël, sa persistance vingt siècles après, dans un monde de plus en plus matérialiste ?

C'est que l'humanité sent dans ses tripes qu'à Noël, ce n'est pas

simplement le Roi des Juifs qui est né, mais son Roi, le Roi du monde. Avec joie ou avec peur, ce n'est pas aujourd'hui la question : Hérode le sentait également, mais c'était un méchant ; et à Noël nous voulons surtout considérer le merveilleux sujet de réjouissance, tel que l'a prophétisé des milliers d'années auparavant Esaïe : Car un enfant *nous* est né, un Fils *nous* est donné.

Ce **nous** que grave le stylet du prophète animé par l'Esprit saint, il désigne la famille humaine dans son ensemble, sans distinction ethnique ; on peut se demander jusqu'à quel point Esaïe l'avait lui-même compris, mais il n'y a aucun doute que les saints anges, dont l'opinion doit avoir quelque valeur, savaient eux parfaitement à quoi s'en tenir, puisqu'à Noël ils s'écrient :

> Gloire à Dieu dans les lieux très hauts,
> Et paix sur la terre parmi les hommes qu'il agrée !

Saisir la générosité divine de ce **nous** dans la nativité, c'est en même temps s'expliquer pourquoi toutes les critiques négatives de la fête de Noël tomberont toujours à côté de la plaque. Certains pisse-vinaigres vous démontrent que Jésus n'a jamais pu naître un 25 décembre, que le bœuf et l'âne étaient absents de la crèche ce jour-là, que les curés ne firent que récupérer la célébration païennes de Tamuz, et que de toute façon le Sauveur n'est venu au monde que pour les élus : chacun sent que là n'est pas la question.

Ainsi va plutôt le sermon :

1) **Nos** prophètes nous l'ont annoncé.

> Et toi, Bethléem Ephrata, petite pour être entre les milliers de Juda, c'est de toi que me sortira celui qui doit être dominateur en Israël et dont l'origine est dès les temps anciens, dès les jours éternels. (Michée.5.1)

Jésus n'est pas né à l'aventure, il y a deux mille ans ; non seulement Dieu avait planifié le fait de l'incarnation, mais encore sa date Galates.4.4 : mais, lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme. La prévision démontre la volonté, le dessein de Dieu de nous sauver. Le choix de la date, sa parfaite connaissance de l'état de l'humanité, sa parfaite sagesse dans sa conduite de l'Histoire : *lorsque le temps ont été accomplis*, non seulement le temps d'Israël, mais aussi celui des Nations.

France ! exit ton Nostradamus, car les prophètes de la Bible deviennent **nos** prophètes : C'est peu de chose que tu sois mon serviteur pour rétablir les tribus de Jacob et pour rassembler le reste d'Israël ; je t'ai

établi pour porter la lumière **aux nations**, pour être mon salut jusqu'aux **bouts de la terre**. (Esaïe.49.6)

2) Son pays devient **notre** pays.

Cette humanité qui sous toutes les latitudes illumine aujourd'hui ses demeures, sans trop savoir consciemment pourquoi, et à l'encontre d'un rejet de plus en plus marqué de la morale chrétienne, ne pressent-elle pas aussi que Jérusalem est la capitale du monde, la ville du grand Roi? Mais cette obsession constante avec les Juifs en témoigne! Que l'on jette un regard sur une mappemonde, sur l'étonnante petitesse d'Israël par rapport aux continents, et il devient évident que les nations *sentent* que là se situe le centre du monde, le centre du passé, du futur, là se joue leur destin, Psaume 87 :

Des choses glorieuses ont été dites sur toi, Ville de Dieu !
Je proclame l'Égypte et Babylone parmi ceux qui me connaissent ;
Voici, le pays des Philistins, Tyr, avec l'Éthiopie :
C'est dans Sion qu'ils sont nés.
Et de Sion il est dit : **Tous** y sont nés.
Et c'est le Très-Haut qui l'affermit.
L'Éternel compte en inscrivant les peuples : C'est là qu'ils sont nés.

A Noël, de par la naissance de Jésus-Christ, Israël son pays, devient **notre** pays ; pas seulement dans un sens mystique, mais prophétique, historique, inéluctable. L'humanité du futur naît à Jérusalem, parce que là elle retrouve enfin la paix de Dieu, là est son Noël.

3) **Nous** l'attendons.

Les chrétiens, bien entendu, ne sauraient fêter Noël sans penser au retour de Celui qui après avoir accompli la purification des péchés, en mourant à la croix, est ressuscité, puis monté au Ciel, d'où il reviendra comme il l'a déclaré. Cependant, l'humanité entière attend viscéralement, confusément elle aussi *quelqu'un* ; car rien ne peut répondre aux désirs de l'homme, sinon un autre lui-même. Le bien-être matériel, la connaissance intellectuelle, les beautés artistiques, toutes les perfections la laissent vide et insatisfaite, en l'absence du "*désiré des nations*", du Fils de l'homme, ainsi qu'il s'est lui-même appelé.

Noël pour beaucoup de personnes reste une fête triste, en dépit des pauvres apparences gaies qu'il leur faut revêtir ; les lumières du sapin scintillent bêtement, nues et froides, la bûche laisse un arrière-goût de cendre, le cœur est vide, il n'y a personne ; tandis

que, sans le savoir, elles espéraient quelqu'un. Quelqu'un qui est déjà venu dans la famille, qu'elles n'ont pas su reconnaître, qui reste pourtant tout près de qui le cherche, et qui reviendra.

✧

En naissant dans la famille humaine Dieu s'est allié indéfectiblement, irrémédiablement, à notre humanité. Ami, qu'en est-il de ton Noël ? Le Fils de Dieu est né dans la famille des hommes ; est-tu né dans celle de Dieu ?

✧

**On les reconnaît au premier coup d'œil** ces images générées par IA, parce que toutes affichent le même air de déjà-vu, plutôt lassant à la fin. Sans doute pourrait-on faire un reproche semblable au style particulier de chaque peintre : tous les tableaux de Léonard de Vinci se ressemblent.

Cependant les images IA portent de plus un caractère d'invraisemblance qui les trahit d'emblée : ce bateau par exemple, comment pourrait-il flotter si haut au-dessus de l'eau ? le volume immergé est manifestement beaucoup trop faible par rapport à sa masse. Et

son drapeau ? **Arménien !** mais l'Arménie n'a pas de côtes, c'est un pays enclavé ! sans doute existe-t-il des pavillons de complaisance, Panaméen, Libérien… mais **Arménien !** jamais ! l'Arménie ne fait pas de commerce maritime, et l'arche de Noé est sans doute le seul gros bateau dont elle puisse se targuer ☺.

L'Histoire retiendra donc que notre premier quart du XXI^e^ siècle se sera différencié par une singulière éclipse de l'intelligence pratique pour laisser place à un éphémère obscurantisme artificiel, toxique au commerce mondial : scam du **$CO_2$** responsable d'un réchauffement climatique, scam de la **pandémie**, scam des **vaccins** ARN, scam du **transgendrisme**, scam de la **voiture électrique**, scam de la **Russie** méditant d'envahir l'Europe… et d'autres. A la fin néanmoins le bon sens commercial finit par reprendre ses droits : on continua à rouler au thermique, à brûler beaucoup de pétrole et de gaz, à limiter les vaccins aux stricts nécessaires, on se réconcilia avec la Russie et les images IA finirent par être tellement dépréciées qu'elles en devinrent aussi invisibles que des panneaux publicitaires sur l'autoroute.

Les publishers évangéliques eux-mêmes n'échappèrent pas à ce retour de l'alliance naturelle entre bon sens et intérêt commercial. Après avoir donné à fond dans le scam **il n'y a de bonne théologie que calviniste**, le scam nous ne vendons que du **Je suis réformé**, le scam **C.S. Lewis et Thomas d'Aquin étaient de grands réformés, ou presque**, les publishers se mirent timidement d'abord, puis ouvertement ensuite à vendre de l'**Arminien !**

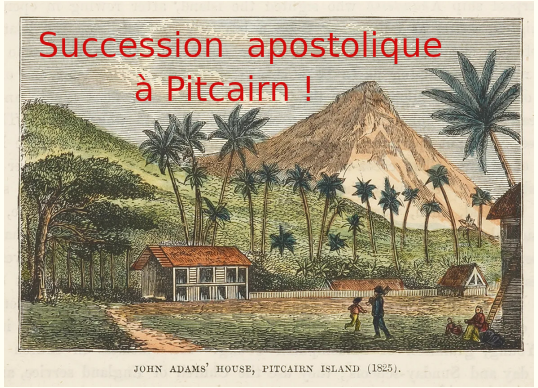
D'où sans doute la cause de ce sourire légèrement narquois de **Grant Osborne** (1942-2018) qu'une IA fait apparaître dans les nuages, naviguant sous pavillon **Arminien** avec la couverture de son commentaire sur Éphésiens, traduit en français, où il écrit :

> Ma propre conclusion est qu'une position arminienne modérée correspond le mieux à toutes les données bibliques. Le Christ est mort pour les pécheurs comme pour les saints : Dieu envoie son Esprit pour éclairer tous les êtres humains et les convaincre de leurs péchés. Mais comme seuls les croyants sont les élus, comment trouver une position équilibrée ? Pour moi, la clé réside dans la prescience divine (1Pierre1.2), qui n'est pas, selon moi, synonyme de prédestination. Comme dans Romains.8.29, ce sont « ceux que Dieu a connus d'avance » qu'il a « prédestinés ». Dieu savait qui répondrait par une décision de foi à l'œuvre convaincante de l'Esprit et les a choisis pour être « conformes à l'image de son

Fils ». Je crois que la volonté élective de Dieu et le choix humain fonctionnent ensemble, Dieu étant au sommet du processus.

Voilà ! et si finalement Trump avait aussi raison sur le business considéré comme remède universel contre la guerre ?

Ceci dit que valent les commentaires de Osborne verset par verset ? Sans être géniaux, ni même originaux, ils sont honnêtes : l'auteur y expose avec impartialité les différentes interprétations, précise la sienne ; il a lu les commentateurs remarquables, même non anglophones (Godet par exemple). Ils sont faciles à traduire, le style restant simple, c'est donc une bonne opération à moindre coût de les proposer en français comme le fait la suite logicielle Logos. Un éditeur canadien en propose déjà deux en version papier, celui sur Galates et celui sur l'Évangile de Luc. Osera-t-il faire de même pour Éphésiens et Romains, dans lesquels Osborne affiche clairement ses couleurs non-calvinistes ? Je le pense, car la sage raison mercantile finit toujours pas l'emporter sur des effets de mode injustifiés et passagers.




**Jules Verne, Mark Twain, les mutinés de la Bounty, et… la succession apostolique.**

Tout le monde a au moins une fois dans sa vie entendu parler de la *Bounty*, vu un film ou lu un livre sur ce navire anglais arrivé en 1788 à Tahiti, dans le but de collecter des arbres à pain. Au retour, la cruauté et le caractère détestable de William Bligh, son capitaine, finit par provoquer la mutinerie de l'équipage, avec à sa tête l'officier Christian Fletcher.

Pour échapper à la vengeance de la Royal Navy les mutins s'installèrent, avec une douzaine de femmes tahitiennes, sur une île voisine à peu près inconnue, *Pitcairn*. Là, ayant réussi à se fabriquer de l'alcool avec un alambic de fortune, les hommes finirent pas se massacrer entre eux, jusqu'à ce qu'il n'en reste que deux. Dans les débris de l'épave, l'un des deux retrouva une Bible. Il la lut, se convertit, et résolut de l'enseigner aux femmes et aux nombreux enfants déjà nés ; de recréer en somme une société chrétienne. Ironie de la Providence, cet homme s'appelait… ADAMS ! (John Adams).

Jules Verne a raconté cette histoire vraie, dans un petit livre, que vous pouvez écouter en version audio, lue par le regretté René Depasse.

Mais le rapport avec la succession apostolique ? Il est assez clair. Nous lisons dans l'épître aux Hébreux 7.23-25 :

> Et tandis que les sacrificateurs sont institués en grand nombre, parce que la mort les empêche de subsister toujours ; lui, parce qu'il demeure pour l'éternité, a la sacrificature qui ne passe point à un autre. C'est aussi pour cela qu'il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux.

Autrement dit, contrairement à ce qui se passait dans l'ancienne alliance, où la charge de sacrificateur passait d'individu à individu, puisque chacun d'eux finissait par mourir, dans la nouvelle alliance, Christ toujours vivant, peut sauver parfaitement même un pécheur coupé de la civilisation, sur une île lointaine. **La succession apostolique** c'est tout simplement le message des apôtres, laissé dans les Écritures !

Et que se passe-t-il lorsqu'en dépit de cette conception spirituelle de l'Évangile on prétend y substituer une religion formaliste, basée sur des charges ecclésiastiques passant mécaniquement d'autorité humaine à autorité humaine ? L'État finit par s'en mêler. C'est ce que raconte maintenant Mark Twain, avec un humour irrésistible, dans *La Grande révolution de Pitcairn*.

Il s'agit cette fois d'une fiction, mais tellement représentative de nos civilisations déchues, qu'il est plaisant et instructif de l'écouter : lue par le même lecteur.

✧

Le 25 novembre dernier (2024) s'est éteint à l'âge de 95 ans *Hal Lindsey*, un nom familier aux chrétiens évangéliques qui étaient jeunes il y a… longtemps 😲, mais presque inconnu aujourd'hui : sa mort n'a suscité aucune réaction. Avec lui disparaît un des derniers acteurs d'un genre de prédication américaine à missiles hyperscofield : L'orateur s'avançait sur l'estrade, armé d'une grosse Bible Scofield dorée sur tranche, il en tirait un ou deux versets, le plus souvent pris dans l'Ancien Testament, puis il montrait comment leur prophétie annonçait une guerre nucléaire ou biologique imminente entre Israël et ses voisins, et qu'en conséquence il valait mieux se convertir. Un des chapitres favoris était le 17 d'Esaïe : « *Voici Damas ne sera plus une ville…* »

La récente secousse tellurique engendrée par la chute de Bachar al-Assad et la prise de la capitale par des djihadistes, a fait remonter du fond de l'aquarium évangélique quelques unes de ces vieilles bulles prophétiques encore adhérentes à des lèvres pastorales désormais figées, pour éclater joyeusement en prédictions nouvelles de l'anéantissement de Damas. Car qui peut dire le contraire ?! une bombe nucléaire lancée sur Damas par un Israël acculé à la dernière extrémité, c'est un scénario comme un autre. Mais est-ce réellement ce qu'a voulu dire Esaïe, ou plutôt à travers lui l'Esprit-Saint qui l'a inspiré ?

La question est de savoir si Damas ne sera jamais reconstruite, car détruite elle l'a déjà été, par l'Assyrien Tiglath-Pileser III en 734, et effectivement après la prophétie d'Esaïe. Au temps de Jérémie Damas était déjà reconstruite (Jér.49.23-27) ; mais ce prophète lui annonce une nouvelle destruction… Ah, répond le scofieldieux, une prophétie peut avoir plusieurs accomplissements, la destruction

totale (*monceau de ruines*) et permanente (*plus une ville*) de Damas est donc un événement à venir.

« Monceau de ruines, plus un ville », n'implique pas obligatoirement *plus jamais* une ville ; beaucoup d'autres villes, réduites en cendres par la guerre ont été reconstruites ; Hiroshima par exemple est aujourd'hui florissante. Dans les chapitres 47 et 48 d'Ezéchiel, qui incontestablement décrivent la Terre-Sainte renouvelée, à la fin des temps, après le retour de Jésus-Christ, Damas y est mentionnée pas moins de quatre fois !

En somme, faire dire à Esaïe que Damas sera rasée par une bombe atomique, était un coup de poker joué par les prédicateurs de l'époque Lindsey : si c'était arrivé ils auraient passé pour des oracles, mais la prophétie humilie le plus souvent ceux qui auraient voulu l'exploiter au profit de leur réputation personnelle. Et d'ailleurs ceux qui ont presque toujours raison finissent par agacer (Voyez Trump, il avait raison sur le laptop de Hunter, raison sur l'origine du virus, raison sur l'économie, raison sur la corruption des médias, et bientôt il faudra confesser qu'il avait raison sur les élections volées de 2020… Irritant, non ?! Voyez Raoult, il avait raison sur la mutation du virus, raison sur l'inutilité des masques, raison sur celle des confinements, raison sur la nocivité du vaccin, et maintenant il faudrait avouer qu'il avait raison sur la chloroquine… Insupportable, non ?!)

Mais si la Syrie s'effondre, Israël n'en profitera-t-il pas pour faire un pas de plus vers la réalisation de son vieux rêve sioniste du grand Israël, montrant par là que Lindsey avait un peu raison, même s'il en a dit trop sur Damas ? Oui le grand Israël se fera ; non Lindsey n'avait pas compris. Il y a 150 ans Frédéric Godet écrivait :

> Il y a dans le cœur d'Israël le gage d'un grand avenir : c'est le pressentiment indestructible, qu'il porte en lui, de sa destination à posséder le monde. N'allons donc pas demander à quelque circonstance extérieure le secret de l'étonnante vitalité de ce peuple. Il vit parce qu'il veut vivre, et il veut vivre parce qu'il veut régner et qu'il a conscience de sa mission. Il la réalisera, il est vrai, diaboliquement avant de la réaliser divinement. Il en est presque toujours ainsi dans l'histoire du monde. Les pensées divines ne parviennent à s'incarner dans les faits qu'après être apparues sous une forme caricaturée. Il semble que, devinant le programme divin, le diable se plaise à en prévenir à sa manière l'exécution. Ainsi, à la vue de la femme mystérieuse prête à enfanter le Christ comme Roi du

monde, il se pose sur le rivage de la mer et il évoque l'Antéchrist ; il l'évoque du sein même du peuple d'où doit procéder le Christ ! Cette révélation était bien, comme me disent Paul et Jean, un μυστήριον, le plus imprévu des mystères !

Et Godet aura encore raison… de quoi agacer plus d'un dispensationnaliste et plus d'un néo-réformé 😀.

HAL LINDSEY en vidéo sur la destruction de Damas.

**Gontran** (*Réginald*) **GARRIGOU-LAGRANGE** (1877-1964) était en son temps un célèbre théologien néo-thomiste, un adversaire de la pensée moderniste, un champion de la tradition romaine. Il écrit dans *Le Sens Commun* (1922) :

« Pour d'autres dogmes, comme l'infaillibilité du Pape ou l'Immaculée-Conception, qui n'ont pas été objet de *foi explicite* dès les premiers temps, il y a eu passage non pas du *confus au distinct*, mais de *l'obscur au distinct*. L'infaillibilité du Pape

était contenue obscurément dans le dogme de l'infaillibilité de l'Eglise et dans celui de la primauté des successeurs de saint Pierre. De même l'Immaculée-Conception était contenue dans la plénitude de grâce attribuée par l'archange Gabriel à Marie. »

Ces deux phrases résument la conception romaine de *l'évolution du dogme*. Contrairement à la pensée protestante qui envisage ses dogmes comme des formulations plus ou moins exactes de la foi qui a été transmise à l'Église une fois pour toutes dans les Écritures, la théologie catholique les considère comme des fruits, dont on apercevait pas forcément la graine au départ, mais qui grandissent avec le temps, et que le magistère finit par moissonner quand ils sont mûrs. Ainsi de l'Immaculée-Conception de la Vierge Marie, qui ne fut proclamée qu'en 1854.

C'est pourquoi les catholiques récemment scandalisés par le déni des titres de co-rédemptrice et de médiatrice de toutes les grâces, qu'ils croyaient déjà attribués à Marie depuis longtemps, ne devraient pas s'inquiéter : le dogme n'est tout simplement pas mûr, mais viendra un jour où un pape le vendangera. Car non seulement il existe déjà en germe bien monté dans d'innombrables écrits de grands théologiens catholiques (dont Garrigou lui-même), mais encore il s'inscrit dans la pure logique.

En effet, si Marie, mère de Jésus, a été préservée du péché originel (ce qui est catholiquement incontestable) et du péché effectif durant toute sa vie terrestre, il s'en suit qu'elle occupe dans la race humaine déchue depuis la chute une place absolument unique. A ce titre, écrit Garrigou, elle seule sert d'intermédiaire entre les pécheurs et le Christ :

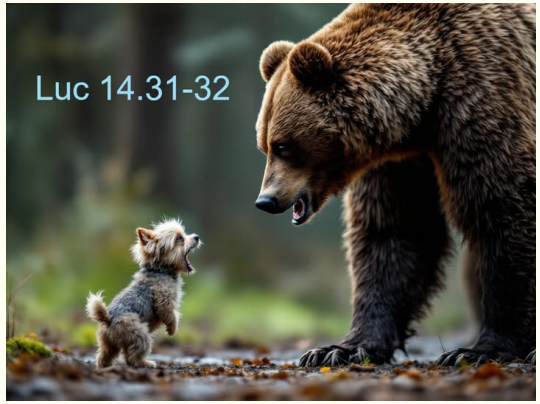
« Si de fait, elle se situe bien en dessous de Dieu et de Christ, parce qu'elle n'est qu'une créature, elle est aussi bien au-dessus de tous les hommes par la grâce de sa Divine maternité, qui la désigne comme médiatrice universelle. »

Pourrait-elle être Médiatrice sans être en même temps Co-Rédemptrice ? le sens commun du mot (qui ne signifie pas autre chose qu'*être rédemptrice avec*), nous oblige à ne pas séparer ces deux fonctions de Marie.

Pourquoi donc tout ce tapage au sujet de la place de Marie dans la dévotion catholique ? parce que le magistère dans la grande sagesse qui lui a été impartie d'en-haut, ne veut pas que l'on mélange

tout, il veut et doit user de PÉDAGOGIE, avant la proclamation du dogme. Qu'on nous passe la vulgarité et la boiterie de la comparaison, mais c'est un peu comme le traité de Lisbonne, les Français n'étaient réellement pas mûrs, et nos gouvernants ont dû user de PÉDAGOGIE.

Les vrais protestants (non pas les blogo-réformés) courent toujours le danger de devoir louvoyer avec leurs confessions de foi, parce que n'étant que de simples formulations humaines à propos de la pensée biblique, elles pourraient ne pas toujours s'aligner sur le cap des Écritures. Cet inconvénient n'existe pas pour les fidèles catholiques, embarqués dans la solide nef de la tradition, laquelle pilotée par un magistère infaillible, n'a pas plus de raison de dévier de sa route que l'insubmersible Titanic.




✧

Ou quel roi, s'il va faire la guerre à un autre roi, ne s'assied d'abord pour examiner s'il peut, avec dix mille hommes, marcher à la rencontre de celui qui vient l'attaquer avec vingt mille ? S'il ne le peut, tandis que cet autre roi est encore loin, il lui envoie une ambassade pour demander la paix…

On sait ce que la prédication classique tire de cette parabole de Jésus, et vous l'avez certainement déjà entendu : « Certes avec des forces inférieures il n'est pas humainement raisonnable d'attaquer

un puissant ennemi ; mais *par la foi*, en comptant sur Dieu, un David pourra attaquer un Goliath, et le vaincre. C'est ce que voulait dire Jésus.

En est-on bien sûr ? pourtant rien dans le texte n'indique que le Seigneur cherche à amener ses auditeurs à réfléchir à la nature de la foi. D'autant qu'il donne juste avant un autre exemple de ce qu'il veut dire :

> Car, lequel de vous, s'il veut bâtir une tour, ne s'assied d'abord pour calculer la dépense et voir s'il a de quoi la terminer, de peur qu'après avoir posé les fondements, il ne puisse l'achever, et que tous ceux qui le verront ne se mettent à le railler, en disant : Cet homme a commencé à bâtir, et il n'a pu achever ?

L'homme qui se donne pour grand et qui est en réalité petit s'expose au ridicule. Un roquet défiant avec force aboiements un puissant grizzly, voilà un risible tableau, qui d'ailleurs n'existe pas dans la sage réalité animale : le petit chien aura déguerpi en vitesse depuis longtemps. Il semble donc que Jésus fouette ici chez cette foule qui le suit, sans avoir compris le renoncement à soi-même nécessaire pour être son disciple, une peur humaine universelle : *la peur du ridicule* !

Nous pouvons d'abord nous étonner, car avoir peur que l'on se moque de nous n'est pas un sentiment spécifiquement chrétien, et qui semble trouver sa racine dans notre ego. Or ce n'est pas la première fois que Jésus fait ainsi appel à la honte du ridicule, au début de ce même chapitre :

> Lorsque tu seras invité par quelqu'un à des noces, ne te mets pas à la première place, de peur qu'il n'y ait parmi les invités une personne plus considérable que toi, 9et que celui qui vous a invités l'un et l'autre ne vienne te dire : Cède la place à cette personne-là. Tu aurais alors la honte d'aller occuper la dernière place…

Même pécheur l'homme conserve un sens inné de sa dignité, qui lui vient de l'image de Dieu qu'il porte en lui. Certes Dieu ne peut jamais être ridicule, car on ne se moque pas de lui impunément. Mais l'homme déchu, lui est souvent ridicule, et il le sent amèrement, parce qu'il s'est mis en contradiction avec sa nature première, qui était de refléter la gloire divine. La crainte d'être moqué n'est donc chez l'homme que l'envers déformé par le péché du sens de sa dignité, qu'il partage avec Dieu. Ce sens de l'honneur déborde largement sa seule individualité. De même que Dieu se montre non seulement jaloux de Son Nom, mais encore de Son

peuple, de Sa ville, de Son temple, l'homme supporte mal qu'on se moque de sa famille, de ses concitoyens, de sa Nation. Le chrétien sait d'expérience et de conviction qu'il n'y a pas de péché si grand que Dieu ne veuille pardonner, hormis celui contre le Saint-Esprit ; qu'il n'y a pas d'homme ni si obscur, ni si haut placé qu'il n'appelle à la repentance, au pardon et à la réconciliation.

Le citoyen, chrétien ou non, et en tous cas l'électeur, ne pardonnera jamais à celui qui devait représenter son pays, d'en avoir fait la risée internationale. La sentence est exécutoire, médique et persane : **Dégage !**

Soyons clair, net, précis et surtout court : **le** est un excellent article ! Que serait sans lui la pratique de la langue française ? la confusion, les quiproquos constants, nous feraient rapidement sombrer dans le chaos. L'article défini existe d'ailleurs dans les langues bibliques, l'hébreu en possède un comme le grec, tandis qu'il n'a pas d'indéfini.

C'est ce que n'ont pas compris ceux qui s'étonnent de voir sur les blogs une multiplication exponentielle des

**excellents articles !!!**

Si l'adjectif *excellent* signifie supérieur, comment peut-il y en avoir autant, supérieur à quoi, s'ils le sont tous ?

En fait c'est tout simple. Au début de l'internet les articles de blog faisaient disons 3 pages. C'était déjà une amélioration considérable par rapport aux articles de revues théologiques imprimées de nos aïeux, qui en faisaient couramment 30. Avec le temps la longueur moyenne d'un article se réduisit à la valeur d'une page de livre, en gros 500 mots. Mais qui arrêtera le progrès : réflexion faite, on comprit qu'un seul paragraphe de 50 mots pouvait tout aussi bien s'appeler un article. Et même un fort bel article, une fois passé en police 16 et en double interligne.

Or la longueur ne peut être en soi un critère d'excellence. Revenant à **LE**, l'archétype de l'article excellent, on s'aperçoit qu'il ne dit **RIEN** à lui tout seul ; rien surtout qui puisse être contredit par le public auquel on le destine.

Et voilà la solution du paradoxe de la multiplication prodigieuse des excellents articles sur internet : courts et purs, de la pureté du vide. Est-il besoin de préciser que ces mêmes deux principes peuvent s'appliquer à d'excellents sermons ? Excellent post ! répondez-vous. Mais non ! Sinon creux, il est bien trop long 😐.

Lorsqu'on compare les articles qui paraissaient dans des revues évangéliques d'il y a un siècle, les réponses et les critiques qu'ils suscitaient dans les numéros suivants, avec les articles de nos blogs actuels, on mesure la surprenante différence tant quantitative que qualitative qui les sépare, et la perte générale d'esprit critique qui caractérise les réseaux sociaux. EXCELLENT ARTICLE !!! dans un commentaire internet, ne veut généralement pas dire autre chose que « je suis avec vous, je suis dans votre camp, » c'est un *like*, un *petit cœur rouge* donné sans avoir même eu besoin de lire texte, c'est un des effets pervers de la recherche de popularité.

« **Madame, je viens d'entendre l'homme de mon royaume qui parle le mieux.** »

C'est ce que fit remarquer Louis XIV à la reine, juste après avoir écouté une plaidoirie du ministre protestant Pierre Du Bosc qui l'avait fortement ébranlé, en faveur du maintien des prérogatives de l'Édit de Nantes. Dès 1668, ce pasteur respecté et admiré même des catholiques pour son éloquence, avertissait prophétiquement le despote :

> « L'Édit est maintenant regardé par eux comme une digue faite pour leur sûreté. Mais quand ils verront faire à cette digue une si large ouverture, ils ne concevront plus rien qu'une chute de torrents et qu'une inondation générale. Tellement que dans ce trouble et dans ces appréhensions, chacun d'eux tâchera sans doute à se sauver par la fuite, ce qui dépeuplerait votre royaume de plus d'un million de personnes, dont la retraite ferait, un insigne préjudice au négoce, aux manufactures, au labourage, aux arts et aux métiers, et même en toutes façons au bien de l'État. »

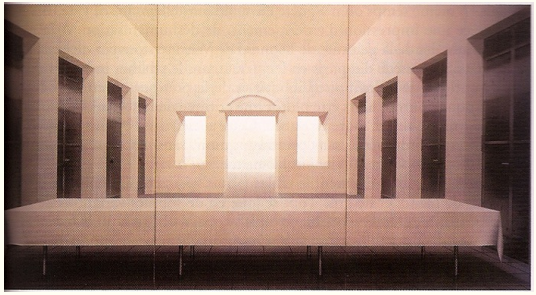
Ce qui n'empêcha pas Louis XIV, comme chacun sait, de révoquer cet Édit plusieurs années plus tard (1685) ; il est vrai qu'à sa décharge, le roi était fort mal conseillé, et sous l'emprise superstitieuse des Jésuites. Du Bosc dut s'exiler comme les autres.

Relisant les sermons des réformés du *grand siècle*, on ne peut qu'être étonné de l'extrême déférence dont ils faisaient preuve vis-à-vis d'un monarque que l'Histoire a jugé si négativement quant au bien de la France, l'accablant souvent de louanges qui nous mettent mal à l'aise. C'est que l'idée de la royauté absolue, incarnée par Louis XIV, et qui dans la réalité humaine pécheresse n'a pu que dégénérer en tyrannie, porte en elle-même un caractère biblique et divin. Du Bosc terminait ainsi sa harangue au roi :

« Je ne donne rien à mon caractère ni à ma religion ; je dis les choses comme elles sont. Vous tenez la place de Dieu, et j'agis devant Votre Majesté comme si je voyais Dieu lui-même, dont vous êtes l'image. Je proteste saintement en votre présence que je dis la vérité telle qu'elle est. »

Il n'y a nul doute qu'il le pensait vraiment. Car il est pertinent de parler d'un Roi Soleil, dont le lever glorieux rappelle tous les jours à la nature et aux hommes la Résurrection. Seulement, ce n'est pas Louis. Il y a bien un Roi dont la devise peut dire avec vérité, *Nec pluribus impar, à nul autre pareil*, mais c'est Jésus-Christ, le plus beau des fils de l'homme. Et comme il n'est pas possible qu'une idée vraie (c-à-d une idée qui existe en Dieu), n'affecte pas ce que les hommes écrivent ou composent, lorsqu'elle les habite, la majesté du *grand siècle* a imprégné jusqu'à ses sermons et ses clairons. Quand bien même ils nous paraissent surannés, l'image du grand Roi flotte encore au-dessus d'eux : les quelques phrases musicales qui précédent et suivent ce merveilleux sermon de Pâques de Du Bosc en témoignent.

La prédication en AUDIO



✧

**Alors on apporta les vases d'or qui avaient été enlevés du temple de la maison de Dieu à Jérusalem, et le roi et ses grands seigneurs, ses femmes et ses concubines en burent. Ils burent du vin et ils louèrent les dieux d'or et d'argent, d'airain, de fer, de bois et de pierre.** (Daniel,5,3-4)

Dans tout tableau, comme dans chaque événement de la vie, il y a ce qu'on voit, et ce qu'on ne voit pas… ce qui frappe l'œil au premier regard et ce qu'on ne comprendra que plus tard. Ainsi dans la célèbre Cène de Léonard, on ne voit pas ce qu'il y a au-dessus des personnages ; non pas parce que le peintre n'a rien représenté, mais parce qu'il s'agit des armoiries du Duc Ludovic Sforza, de blasons

qui jurent d'une manière étrangement profane dans une peinture se voulant sacrée par son sujet.

De Vinci en effet détestait le prieur de la communauté de Santa Maria delle Grazie, près de Milan, sur un mur de laquelle il a peint la Cène. Il l'avait même menacé le moine de donner à Judas les traits de son visage, s'il n'arrêtait pas de le houspiller. La commande du tableau était en réalité un projet bien plus motivé par la politique que par la dévotion : le Duc de Milan a voulu faire de l'ensemble des Grazie un monument à la gloire des Sforza ; et personnellement il se souciait assez peu de la vie de Christ.

On ne voit pas non plus beaucoup ce qu'il y a sous les personnages : en réalité une porte que l'on a percé au XVIII^e^ siècle dans le mur (et dans le tableau) en oblitérant les pieds de Jésus, pour passer du réfectoire aux cuisines. C'est que très rapidement la peinture s'était dégradée à cause de l'humidité de la pièce, au point qu'aujourd'hui, à part les lignes générales il ne reste probablement plus rien authentiquement du pinceau de l'artiste.

Et puis il y a ce qu'on ne voit pas par manque d'attention : par exemple que le personnage juste à la droite de Jésus, en train d'écouter ce que lui dit un autre à l'oreille à propos de Judas, saint Jean donc, saint Jean est une femme ! Il faut dire que plusieurs détails de la biographie de De Vinci, montre qu'il n'hésitait pas à faire dans la provocation catholique : qu'on se rappelle par exemple ses dissections de cadavres, et une autre des ses peintures pour le moins ambiguë : Saint Jean-Baptiste.

A propos maintenant des J.O. 2024, commentant le scandale des drag-queens mimant la Cène de De Vinci, un représentant des évangéliques de France estime que la moquerie n'était pas *nécessaire*. Quelle irénie ! quelle ironie ! on ne sait trop lequel des deux… car à côté de cette obscénité outrageuse déployée à la face du monde, les allusions voilées de Léonard font l'effet de malices d'enfant de chœur.

Il n'était pas *nécessaire* non plus au roi Belsatsar, puisqu'il voulait s'enivrer, de boire son gibolin, dans les vases qui avaient été enlevés du temple de Jérusalem. N'avait-il pas suffisamment de verres et de coupes en or dans son buffet ? Pas nécessaire, mais il l'a fait précisément parce que ses vases appartenaient à Dieu, et le représentaient en quelque sorte. Pas nécessaire, mais suffisant pour exciter le courroux des cieux ! La même explication vaut pour rendre compte de la provocation présente : dire qu'elle n'était pas nécessaire, c'est être

aveugle à sa signification spirituelle. Brûler un drapeau, ce n'est pas nécessaire, juste un bout de coton qui ne produira pas beaucoup de chaleur ; d'autres plus avisés comprendront que c'est une déclaration de guerre.

Et cependant au fond ce qu'on a vu là, n'est pas grand chose, comparé à ce qu'on ne voit pas ; on n'en dira plus un mot la semaine prochaine. Voir ce qu'on ne voit pas dans ce domaine de la guerre des étoiles, n'est possible que si Dieu lui-même nous ouvre les yeux. Le prophète Ezéchiel nous en rapporte le témoignage pour son compte, ch. 8 :

> Puis il me conduisit à l'entrée du parvis, et j'aperçus un trou dans le mur ; et il me dit : Fils d'homme, perce la muraille. Et je perçai la muraille, et voici il y avait une porte. Et il me dit : Viens et vois les méchantes abominations qu'ils font ici.

Au temps des guerres de religion en France, les protestants restés dans le royaume s'étonnaient de l'attitude de leur bon roi Louis XIV, qui s'obstinait à les rouer, à les brûler ou à les pendre, malgré toutes les bonnes prières qu'ils adressaient à Dieu pour sa santé, sa longue vie et sa prospérité. Ils ne voyaient pas derrière, son épouse, épouse secrète d'ailleurs, Madame de Maintenon, qui de concert avec le père Lachaise, le menaçait de l'enfer s'il n'exterminait pas l'hérésie de son royaume ; et derrière la Maintenon, le diable…

Idem, idem en 2024, les drag-queens en eux-mêmes ne sont que de pauvres types… ou plutôt non, de pauvres âmes à sauver, qui sans le savoir ni le sentir portent toujours malgré eux l'image de ce Dieu qu'ils ignorent et bafouent.

Ce n'est pas même aux organisateurs des J.O. qu'il faut viser ; plus haut encore, c'est le représentant du pays qui doit répondre. Et fouillant le palais, on y trouvera sans doute encore quelque vieille Maintenon qui parle sans doute moins que lui, mais qui ne devrait pas plus y être que lui ! Son nom, l'algorithme FB est bien trop bête pour le deviner. Il y a ce qu'on voit, et ce qu'on ne voit pas…

(Le tableau est de Ben Willikens, peintre allemand né à Leipzig en 1939)

✧

N'est-il pas remarquable combien l'esprit du temps, tel un gaz méphitique, a la propriété de s'infiltrer dans les moindres interstices de la pensée humaine ? Bien naïfs les chrétiens qui parce qu'ils sont chrétiens, croiraient se soustraire à son influence. Aux US, l'esprit du temps règne en maître incontesté sur le parti démocrate et les médias : sa stratégie consiste à mentir effrontément, puis à accuser les adversaires de mensonge, à détourner frauduleusement des millions de dollars, puis à dénoncer la corruption, à fomenter en Ukraine une guerre qui a déjà fait deux cents mille morts, puis à hurler contre les états terroristes, à voler dans les élections la volonté majoritaire du peuple, puis à nous avertir du péril couru par la démocratie, si l'on ne fait rien. Bah, c'est de la politique ! ceux qui lisent la Bible ne risquent pas de tomber dans de telles aberrations… Vraiment ?

Dans la parabole du péager et du pharisien, immortelle et intemporelle, comme toutes celles du Seigneur Jésus, qui donc est le gars craintif, tremblant, ne donnant pas deux sous de sa peau devant le Dieu trois fois saint, omniscient, lequel sur un claquement de doigt peut envoyer et son corps et son âme dans le feu de la géhenne ? le **péager** ! répond immédiatement un enfant de cinq ans. Et qui est le gars sûr de lui, sûr de son élection, sûr de son salut, sûr d'avoir une place spéciale près de Dieu ? Le **pharisien** ! l'enfant de cinq ans l'a reconnu de loin.

Eh bien dans l'image ci-dessus, prise sur FB, c'est tout l'inverse ! le gars qui se frappe la poitrine, c'est le **calviniste** ! le gars sûr d'être

sauvé, le gars certain d'être un **élu**, certain que Jésus est mort pour lui mais pas pour l'autre ; et le gars qui en impose à Dieu, en se félicitant de ne pas ressembler au calviniste, c'est celui qui croit que Dieu ne fait point de favoritisme, qu'Il donne à tous les hommes l'occasion d'être sauvé, et que le salut demande de persévérer jusqu'à la fin.

Bref le sens de la parabole complètement perverti, le complotiste criant au complotisme, l'esprit du temps…

On me répond : « Les personnes qui voient dans l'assurance du salut calviniste un orgueil me semblent rien comprendre au calvinisme car nous ne disons pas je suis juste comme le pharisien de la parabole mais je suis justifié par Christ et là est toute la nuance… »

Or il n'y a là ni une accusation contre le calvinisme ni une défense de l'arminianisme, mais une protestation contre le détournement d'une parabole du Seigneur : Dieu ne reçoit pas la prière d'un propre juste, mais il fait miséricorde à celui qui reconnaît sans réserve son péché devant Lui, et qui cherche son pardon. Point besoin d'être un subtil exégète pour être tous d'accord là-dessus.

Le détournement consiste à attribuer l'humilité du péager au calviniste, qui se croit élu, et l'orgueil du pharisien au non-calviniste, qui ne sait pas s'il l'est. Non seulement ceci est contraire au fond de la parabole, qui n'a strictement rien à voir avec le problème de la prédestination, mais encore à son décor, choisi avec intention par Jésus : ce Juif pharisien qui se targue de sa bonne conduite est justement celui qui se croit ÉLU, tandis que le péager (le traître aux yeux des Juifs) est justement celui qui n'est pas du tout sûr d'être reçu en grâce auprès de Dieu.

En plus de l'inversion complète de la forme d'une parole du Seigneur, l'image suggère une insinuation calomnieuse à l'endroit des chrétiens évangéliques non-calvinistes : aucun d'eux ne base son salut sur un supposé mérite d'avoir *choisi le Seigneur* ; tous reconnaissent qu'ils n'ont fait que recevoir une grâce que le Seigneur leur accordait.

Privée de ses principes l'école de la République a fabriqué une génération de crétins qui ne savent pas lire un texte ; puis l'internet une génération de crétins numériques qui ne font que liker parce qu'ils n'ont rien à écrire ; puis les réseaux sociaux une génération de hooligans néo-calvinistes qui passent leur temps à poster des images injurieuses, étant incapables de comprendre le sens élémentaire d'un passage de l'évangile qu'on enseigne aux enfants.

✧

**Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême…**

C'est une vieille blague d'anthologie de la littérature anglaise, tirée de *Orgueil et Préjugés*, de Jane Austen.

**Miss Bingley** – Les bals me plairaient davantage s'ils étaient organisés d'une façon différente. Ces sortes de réunions sont d'une insupportable monotonie. Ne serait-il pas beaucoup plus raisonnable d'y donner la première place à la conversation et non à la danse ?

**Charles** – Ce serait beaucoup mieux, sans nul doute, ma chère Caroline, mais ça ressemblerait beaucoup moins à un bal.

✧

Faut-il l'expliquer aux facebookeurs ? J'espère que non, mais enfin, vu les procès en sarcasme dès qu'on y fait un peu d'humour sans le signaler par un émoticon correspondant, rappelons que Miss Bingley n'est pas complètement idiote. Elle sait très bien qu'un bal où les hommes et les femmes ne danseraient pas, mais se contenteraient de rester assis l'un à côté de l'autre en échangeant des politesses, ne serait plus tout à fait un bal. Mais elle dit cela à cause de Mr. Darcy, qui est dans la pièce, sur lequel elle a des intentions, et qui notoirement n'aime pas danser. Tant il y a que « *Much rational, my dear Caroline, I dare say, but it would not be near so much like a ball* » est devenu la citation sans doute la plus connue du roman *Pride and Prejudices*.

Ironie de l'existence, Jane Austen, qui a passé sa vie à écrire des

livres sur les relations hommes-femmes ne s'est jamais mariée, ne s'est jamais donnée à un homme. A l'instar de Miss Bingley, elle aurait peut-être fait remarquer qu'il est plus raisonnable de discourir sur les différences entre les psychologies masculine et féminine, plutôt que de passer vulgairement devant le maire ou le pasteur ; certes ma chère Jane, lui répondrions-nous, mais cela ressemblerait beaucoup moins à un mariage…

En Éphésiens.4.5 l'apôtre Paul déclare cette affirmation mémorable : Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. Un seul Seigneur, une seule foi, ne pose aucun problème aux exégètes, le sens est évident. Mais de quel unique baptême parle-t-il ? Du baptême d'eau par lequel un nouveau croyant est introduit dans l'Église visible. Là encore la majorité des interprètes s'accordent.

Notez cependant que Paul ne dit pas ici qu'il n'y a qu'une façon de baptiser d'eau. Il n'y a dans son esprit aucun questionnement relatif au mode matériel du baptême, que ce soit par immersion, par aspersion, par infusion, il n'y pense même pas parce que tout absorbé par son sujet qui est celui de l'unité fondamentale des croyants, il n'y a que l'acte en lui-même qui compte à ses yeux, la décision volontaire qui suit la foi en Jésus-Christ, de se faire baptiser, de s'associer au corps de ce seul Seigneur.

Quant au déroulement de la cérémonie, on le sait bien, les premiers chrétiens se faisaient baptiser par immersion. Tout simplement parce que le baptême était la reprise des baptêmes juifs, et que s'y ajoutait de plus un magnifique symbole : celui de l'ensevelissement, de l'*enterrement* en Christ (et non de la *mort*, qui a déjà eu lieu à la croix), puis de la résurrection.

— Mais, mais…, susurre Miss Évangélica Bingley, plutôt que cette mise en scène ostentatoire et vulgaire, ne serait-il pas plus raisonnable de verser quelques gouttes d'eau sur le front de l'enfant en signe de la foi de ses parents ?

— Certes, chère Évangélica, ce serait sans-doute plus… civilisé, mais cela ressemblerait beaucoup moins à un baptême ! du moins à un baptême biblique et paulinien.

En vérité je sais bien que vous n'êtes pas stupide, et que vous ne dites cela à haute voix qu'à cause de Darcy, qui nous écoute, à qui vous faites les yeux doux, et que Monsieur Darcy claironne partout qu'il est Réformé. Cependant méfiez-vous ma sœur, vous verrez qu'après vous avoir bien fatiguée à liker ses posts, à lire son jargon à prétention philosophique, à singer son pauvre maniérisme

américano-calvineux, vous verrez que ce Darcy en épousera une autre !

**Où est-il écrit dans la Bible que c'est une bonne chose pour tout le peuple de célébrer Noël?**

Luc.2.10-20 : Car voici je vous annonce la bonne nouvelle d'une grande joie, qui sera pour tout le peuple : C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, vous est né un Sauveur, qui est Christ, Seigneur… Et ils y allèrent en hâte… Et les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu.

**Où est-il écrit que les puritains ne devraient pas célébrer Noël?**

Dans l'acte du parlement d'Écosse en 1640, abolissant les fêtes de Noel :

« … the kirke within this kingdome is now purged of all superstitious observatione of dayes… thairfor the saidis estatis have dischairged and simply dischairges the foirsaid Yule vacance and all observation thairof in tymecomeing, and rescindis and annullis all acts, statutis and warrandis and ordinances whatsoevir granted at any tyme heirtofoir for keiping of the said Yule vacance, with all custome of observatione thairof, and findis and declaires the samene to be extinct, voyd and of no force nor effect in tymecomeing. »

Ce qui se traduit par : « L'Église de ce royaume est maintenant purgée de toutes superstitions relatives à l'observation des jours… c'est pourquoi les États susnommés ont supprimé et suppriment simplement les vacances de Noël et toutes les observations y rattachées, dans l'avenir ; ils rendent nuls et non-avenus tous actes,

statuts et ordonnances accordés en vue de pouvoir observer ces dites vacances de Noël, avec toutes ses coutumes ; ils les déclarent périmées et désormais vides de force et d'effet. »

Les puritains n'aimaient pas Noël :

1) Pour des raisons "théologiques" : puisqu'il n'est pas dit explicitement dans le N.T que l'on doive célébrer un jour particulier la naissance de Christ.

2) Pour des raisons morales : ils trouvaient que le peuple en profitait trop pour s'amuser, danser et boire.

En 1647 le parlement anglais déclare à son tour les célébrations de Noël illégales, idem en 1659 avec les puritains de l'état du Massachusetts… Cependant de telles outrances avaient aussi peu de chance de perdurer que la Genève autoritaire de Calvin, l'esprit finit toujours par rendre caduques les mauvaises interprétations de la lettre, et au XVIII^e siècle cette rage contre Noël était pratiquement éteinte.

Il est amusant de rappeler que le mot *Yule* (qui à l'époque des puritains s'employait pour Noël) est remonté par les étymologistes au vieux nordique *jol*, qui en français a donné *joli*… Humbug ! aurait répondu Scrooge 😡.

## 😊 🎄 Joli Noël ! 🎄 😊

✧

**Ainsi je boxe, non pas comme battant l'air, mais je traite durement mon corps…**

Si la Bible ne parle pas de chromosomes, elle contient par contre une claire référence à la boxe. Mis en cause dans son apostolat par certains adversaires, l'apôtre Paul déclare dans 1Corinthiens.9.6 : **πυκτεύω !**

Verbe que l'on traduit généralement par *je frappe*, mais qui passant par le latin donne en français *poing* ; pugilat, pugnacité en dérivent. Traduire par **je boxe** ne serait donc ni inapproprié, ni anachronique puisque en tant que sport la boxe existait depuis les temps les plus antiques : l'archéologie a retrouvé des gants de combats datant de plusieurs millénaires, et c'est ce qu'illustre la photo.

Ceci étant, on se demande pourquoi Paul a choisi cette illustration, et qu'est ce qu'il entend par « *non pas comme battant l'air* ».

1) Paul était naturellement un lutteur, un boxeur-né, quelque chose de ce caractère lui est resté après sa conversion : on le voit bien dans ses réparties face au sanhédrin, dans sa plaidoirie devant le roi Agrippa, dans ses crochets terribles et ses uppercuts sans concession contre ceux qui voulaient judaïser les Galates. L'exemple lui est donc venu spontanément quand il avait à s'expliquer sur la nature de son ministère en apprenant les désordres suscités dans l'église de Corinthe par des gourous charismatiques qui le calomniaient. Paul reste un boxeur, mais devenu un boxeur pour Christ, la destination et la nature de ses coups n'ont maintenant pour objet que la défense et la propagation de l'évangile.

2) Monsieur Jourdain l'aurait excellemment résumé : « Tout l'art de la boxe consiste à donner et à ne point recevoir. »

Cependant s'il est essentiel de donner, il est encore capital que le coup arrive à destination, sans se perdre en brassage d'air. Chose remarquable, l'apôtre qui avait à combattre les deux ennemis les plus importants qui menaçaient alors l'église primitive, à savoir les judaïsants et les gnostiques, ne détaille jamais leurs systèmes et ne s'efforce pas de les réfuter point par point. Entrer dans leur jeu aurait sans doute été ce qu'il entend par "battre l'air" se perdre dans des méandres philosophiques sans issue. Non, si l'on veut pousser la métaphore, plutôt que d'entrer dans des disputes de mots, il préfère boxer des deux : de sa gauche : **Nous sommes morts avec Christ** ; de sa droite : **Nous sommes ressuscités avec Christ**. Par ces deux puissantes assertions il envoie l'ennemi au tapis.

3) Enfin, à l'ouïe des récents remous olympiques, nous nous demanderons si ce lutteur peu commun a bien combattu loyalement,

car il le dit lui-même : l'athlète n'est pas couronné s'il n'a pas combattu selon les règles... Son taux de testostérone n'est pas la question, mais ne possédait-il pas quelque avantage par rapport à ses concurrents ? On touche ici du doigt la limite (pour ne pas dire la sottise) de toute cette agitation sportive qui ne va jamais au fond des choses : celui qui remporte une compétition ne fait que démontrer qu'il possédait forcément une supériorité sur l'autre, visible ou cachée, comment pourrait-il en être autrement ? On veut bien que le basketteur mesure deux mètres, mais que fera-t-il contre un goliath qui en fait trois ? ah ! il a mis dans le panier, mais il avait un avantage... Paul aussi possédait un avantage unique : il avait Dieu avec lui ! il avait le Saint-Esprit !

— Oh ! mon frère, ne dites pas cela ; car je l'ai aussi, le Saint-Esprit...

– Je ne veux pas en douter, mais vous n'avez pas la **puissance** du Saint-Esprit ; vous ne pouvez pas dire comme l'apôtre :

> Au nom du Seigneur Jésus-Christ, vous et mon esprit étant assemblés avec la puissance de notre Seigneur Jésus, qu'un tel homme soit livré à Satan pour la destruction de la chair, afin que l'esprit soit sauvé au jour du Seigneur Jésus.

Ou bien si vous le dites, cela ne sera suivi d'aucun effet.

A l'aune d'une pensée convenue et égalitaire, l'apôtre Paul aurait donc été disqualifié pour favoritisme par nos médias. Il n'aurait sans doute rien répondu, de peur de battre l'air, mais il aurait continué sa course et sa lutte jusqu'au bout, non pour sa gloire, mais pour celle de son Seigneur.

Bien qu'aujourd'hui tout ce qui touche à la « religion » soit perçu négativement, la Bible ne partage pas ce préjugé moderne, elle

contient au contraire plusieurs termes qui s'y rapportent.

θεοσεβής est le mot employé par l'aveugle-né, lorsqu'il dit aux pharisiens que Dieu exauce celui qui l'honore : dans θεο-σεβής on reconnaît la racine *Dieu* et *sébas*, comme dans le prénom Sébastien, honorer, rendre un culte. La vraie religion consiste à rendre un vrai culte au vrai Dieu.

εὐλαβής se décompose en bon, bien (εὐ) et λαμβάνεσθαι, l'action de prendre, de recevoir ; la combinaison des deux exprime la crainte que l'on éprouve en manipulant un objet précieux ; c'est le caractère dominant de la religion de l'A. T. : l'inquiétude scrupuleuse de ceux qui servaient l'Éternel, d'accomplir à la lettre les ordonnances et les cérémonies du culte, de peur de mal faire.

Dans le N. T. la « religion pure et sans tache » ne consiste plus en un culte extérieur, mais en actes d'amour provenant d'un cœur renouvelé : « visiter les malheureux dans leurs afflictions, et se préserver des souillures du monde » : c'est θρησκεία, le mot employé par Jacques.

δεισιδαίμων désigne plutôt la religiosité des hommes qui ne connaissent pas le Dieu vivant et vrai. Il pourrait se traduire par *superstition* car littéralement il signifie δειλία περὶ τὸ δαιμόνιον, la crainte du démon. Cependant Paul n'a certainement pas voulu insulter ses auditeurs, lorsqu'il leur disait sur l'aréopage : « Hommes athéniens, je vous trouve extrêmement *religieux*. » Il voulait plutôt profiter de la disposition naturelle de l'homme à avoir sa religion, pour lui annoncer la vérité.

Dans le monde occidental la « religion » a pratiquement disparu. Mais il serait maladroit de choquer ceux qui y sont encore attachés, où qui arrivent d'une autre culture ; tachons plutôt comme Paul, de leur indiquer le chemin de la vraie religion : la θεοσέβεια, εὐλάβεια, θρησκεία, Jésus-Christ nous menant au Père, pour que nous l'adorions en esprit et en vérité.

# La disparition

Trois cardinaux, un rabbin, un amiral franc-maçon, un trio d'insignifiants politicards soumis au bon plaisir d'un trust anglo-saxon, ont fait savoir à la population par radio, puis par placards, qu'on risquait la mort par inanition. On crut d'abord à un faux bruit. Il s'agissait, disait-on, d'intoxication. Mais l'opinion suivit. Chacun s'arma d'un fort gourdin. « Nous voulons du pain », criait la population, conspuant patrons, nantis, pouvoirs publics. Ça complotait, ça conspirait partout. Un flic n'osait plus sortir la nuit.

A Mâcon, on attaqua un local administratif. A Rocamadour, on pilla un stock : on y trouva du thon, du lait, du chocolat par kilos, du maïs par quintaux, mais tout avait l'air pourri. A Nancy, on guillotina sur un rond-point vingt-six magistrats d'un coup, puis on brûla un journal du soir qu'on accusait d'avoir pris parti pour l'administration. Partout on prit d'assaut docks, hangars ou magasins.

**La bonne question** n'est ni celle où tout le monde répond la même chose, ni celle où chacun pourra répondre ce qu'il veut, sans que rien puisse le confirmer ou le démentir. Une question est bonne lorsque si on en obtenait la réponse, elle nous ferait faire un progrès dans la connaissance… mais peut-être que cette réponse on ne l'a pas.

Par exemple, demander comment s'intitule la page ci-dessous, est une question bête, puisque tout le monde lit en gros caractères : **LA DISPARITION.**

Demander à quelle crise on pourrait comparer celle dont elle parle, est une question oiseuse, puisque l'un pourra répondre qu'elle lui rappelle les années Covid, l'autre qu'il la voit bien arriver lors de la chute du gouvernement Macron, et de l'envahissement des pays baltes par la Russie… chacun peut imaginer ce qu'il veut.

A l'inverse : **Qu'est-ce qui a disparu?** voilà une bonne question, qu'est-ce qui a disparu dans la page? La regardant plus attentivement l'œil remarque qu'on y voit pas une seule fois la lettre "e", ce qui n'est certainement pas dû au hasard, la voyelle "e" étant en français la lettre la plus fréquente : Il s'agit en effet de la première page d'un roman de Georges Perec, intitulé justement *La dispari-*

*tion*, dans lequel il réussit le tour de force de ne pas employer une seule fois la lettre "e" tout au long de 150 pages. Voilà, vous savez maintenant pourquoi le livre s'appelle ainsi.

Appliquons ceci aux questions répétitives que les évangéliques posent sur FB. Demander : *Quand commence l'Église ?* est évidemment une question oiseuse. Parce que l'un peut répondre, l'Église commence avec Adam et Ève, l'autre avec Abraham, l'autre avec la confession de Pierre, l'autre quand Jésus souffle sur les disciples en leur disant : « Recevez le Saint Esprit », l'autre à la Pentecôte… Oiseuse parce qu'il suffit de changer la définition de l'Église pour qu'elle colle avec la réponse qu'on a choisi.

En revanche, lorsque Paul écrit dans la première aux Thessaloniciens :

> Le Seigneur, à un signal de commandement, à la voix d'un archange, et au son d'une trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement ; ensuite nous, les vivants qui sommes laissés, nous serons enlevés ensemble avec eux dans les nuées, au-devant du Seigneur en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur.

Demander si Adam et Ève, si Abraham, si le roi David, si Esaïe, Jérémie, Ezéchiel, etc ressusciteront eux-aussi à ce moment-là pour être élevés à la rencontre du Seigneur, c'est une bonne question ! Car si oui ils font partie des morts en Christ, si non ils n'en font pas partie. Vous pouvez donner à l'Église la définition qu'il vous plaît, cette question-là n'admet qu'une réponse. Cette réponse on ne l'a pas, écrite noir sur blanc ; sans doute, mais la bonne question n'est pas forcément celle dont on a la réponse.

Ainsi demander si l'enlèvement est biblique, est une question bête parce que tout le monde peut le lire dans l'épître de Paul, et que c'est vraiment le mot qui est employé (du moins le verbe). Par contre, demander si *la disparition* est biblique, voilà une bonne question. Existera-t-il une période de temps où l'on ne trouvera pas plus de chrétien sur terre que de lettre "e" dans le roman de Perec, est une bonne question, parce que la réponse c'est oui ou c'est non.

Répondre qu'on ne trouve pas l'Église dans l'Apocalypse après le ch.4, c'est répondre à côté : Viens, je te montrerai l'épouse, la femme de l'Agneau… Et il me montra la ville sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel d'auprès de Dieu. (ch. 21) puisque pour Jean comme pour l'ange ce n'est pas le mot *Église* en lui-même qui les intéresse, mais le sort

de ceux qui appartiennent à Christ, qu'ils soient vivants ou morts en terre ou déjà ressuscités.

Demander si les chrétiens devraient prier pour la conversion d'Israël à Jésus-Christ, c'est une question gentille et ronronnante, mais plutôt inutile puisque tout le monde est d'accord, sauf à leur rappeler qu'ils devraient le faire. Par contre demander si l'Israël géographique recevra d'abord un faux messie avant de reconnaître le vrai, c'est une question qui fâche… et encore plus quand on demande si les chrétiens seront là pour le voir.

Soyons réalistes, FB n'a jamais été conçu pour s'occuper de *bonnes* questions, pas plus que la publicité pour fabriquer de bons produits. Il s'agit d'afficher, non de réfléchir.

Euler apostrophant Diderot,

à la cour de Catherine la Grande, en 1743,

$\frac{(a+b)^n}{n} = x$ donc Dieu existe!

Qu'avez-vous à répondre monsieur l'athée?

John Lennox apostrophant Kevin DeYoung

$\zeta(2) = \sum_{n=1}^{\infty} \frac{1}{n^2} = \frac{\pi^2}{6}$ donc Dieu n'est pas calviniste!

Qu'avez-vous à répondre monsieur l'influenceur?

**Certains prétendent que l'anecdote est fictive**, et cependant… comme elle fit le tour de l'Europe au dix-huitième siècle, et que plusieurs auteurs l'ont rapportée, il semble bien qu'elle soit vraie.

A cette époque Leonhard EULER, le plus grand mathématicien de tous les temps (si l'on excepte Gauss), et fervent chrétien, résidait à Saint-Pétersbourg où il avait occupé la chaire de mathématiques de l'Académie fondée par Pierre le Grand, et où il avait ses entrées à la cour de Catherine II. Denis DIDEROT, l'encyclopédiste prétendument *éclairé*, philosophe déiste, puis panthéiste, puis ouvertement athée, fut invité à Saint-Pétersbourg par l'impératrice qui lui avait racheté sa bibliothèque. Comme il cherchait à convertir plusieurs personnages de la cour à son athéisme militant, et qu'il avait plusieurs fois exprimé son mépris pour les mathématiques, Catherine eu l'idée de lui jouer un petit tour. On lui raconta qu'un certain mathématicien en Europe avait trouvé une preuve irréfutable de l'existence de Dieu, et qu'il viendrait bientôt l'exposer en sa présence. Diderot accepta le défi.

Le mathématicien était bien sûr Euler. A l'heure du rendez-vous, les portes s'ouvrent, Euler s'avance dans le salon, l'air grave, d'un pas solennel ; il atteint Diderot, et sans autre introduction il l'interpelle avec autorité :

$$\frac{(a+b)^n}{n} = x$$

donc Dieu existe ! Eh bien, qu'avez-vous à répondre ?! Abasourdi, Diderot, pour qui les maths étaient de toute façon de l'hébreu, restait bouche bée, et toute la cour d'éclater de rire. Quelques jours plus tard, il repartit en France, plutôt dépité.

Euler, qui s'était aperçu que Diderot, malgré son esprit satirique manquait singulièrement d'humour dès qu'il s'agissait de sa propre personne, avait donc accepté de jouer le jeu. Mais au fond, quel est le secret de la drôlerie de cette histoire, vraie ou fausse ? Se le demander sera en réalité très instructif.

1) Il est absurde de chercher une preuve *mathématique* de l'existence de Dieu, car le témoignage que le Créateur se rend à lui-même dans l'homme se situe principalement dans la conscience, l'intellect n'étant qu'un moyen accessoire. Paul déclare dans l'épître aux Romains : « En effet, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à l'œil, depuis la création du monde, étant considérées dans ses ouvrages, afin qu'ils soient

inexcusables…» Dire inexcusables, c'est affirmer un côté moral à notre rapport à Dieu. Si Diderot se dit athée, ce n'est pas parce qu'il ne comprend rien aux maths, mais parce qu'il a **choisi** d'être athée ; et si Euler est au contraire chrétien, ce n'est pas parce qu'il est un génie des maths, mais parce qu'il a **choisi** de recevoir le témoignage de Dieu. Ainsi donc ce qui en dernier ressort, détermine notre foi en Dieu, n'est pas notre capacité crânienne, mais notre volonté (bien qu'évidemment la raison ait sa part dans l'histoire de ce choix personnel).

2) Mais supposons que ce soit le cas, que le fait de croire ou non en Dieu soit en proportion du QI d'un individu. C'est là où Diderot se rend visiblement ridicule ; car comparé à Euler, qu'a-t-il découvert, qu'a-t-il accompli, qu'a-t-il laissé à la postérité ? Rien ! quelques pages avec lesquelles on ennuiera des élèves de seconde pendant des générations, un roman graveleux sur le lesbianisme (*la religieuse*), et sa participation à une encyclopédie complètement obsolète. Diderot qui se croit trop intelligent pour croire en Dieu, est en réalité un médiocre face à Euler.

✧

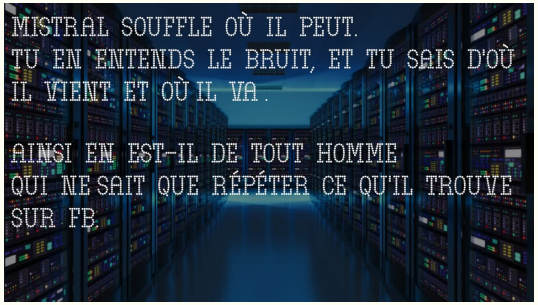
Malgré toutes mes recherches, je n'ai pas réussi à retrouver sur YouTube la séquence où, selon la rumeur, John Lennox interpellerait Kevin DeYoung dans une anecdote assez semblable à celle que je viens de raconter. Peu importe, elle pourrait être vraie : Car certes, John Lennox n'est pas un génie du niveau d'Euler, mais c'est un brillant mathématicien ; qui parle russe, et à qui Catherine aurait largement ouvert ses portes ; doté de plus d'un grand sens de l'humour, puisque vous remarquerez que la formule avec laquelle il assomme DeYoung (qui n'y entrave que pouic) est une des plus célèbres démontrée par Euler. Là encore deux pensées à méditer.

1) Si John Lennox ne croit pas à un Dieu calviniste qui déterminerait absolument tout dans la vie d'un individu et dans son sort éternel, par un décret irrévocable émis de toute éternité, ce n'est pas parce que John est beaucoup plus intelligent que la moyenne, mais parce que finalement, et tout bien réfléchi, il ne trouve pas le caractère d'un tel Dieu dans la Bible. Aussi médiocres que nous puissions être par rapport à lui, nous pourrions arriver à la même conclusion (c'est d'ailleurs pour nous en persuader que John écrit des livres et fait des vidéos ; et si les librairies évangéliques vendent certains de ses livres, ça n'est pas qu'elles pensent que John ait raison, mais parce qu'écrits par un tel cerveau elles estiment qu'ils

devraient s'acheter ; ceux d'un Leighton Flowers, par exemple, qui dirait la même chose, mais qui n'a en comparaison qu'un nom sans éclat, ne les intéressent pas.)

2) Le côté humoristique de l'anecdote transposée au vingt-et-unième siècle se conserve allègrement, puisque nos néo-calvinistes, qui affichent une prétendue supériorité intellectuelle par rapport à l'évangélique moyen, sont aussi nuls que l'était Diderot par rapport à Euler, quand on les mesure à l'aune de critères universitaires objectifs. Il faut singulièrement manquer de réalisme pour s'imaginer qu'un PhD en théologie représente le même degré de difficulté intellectuelle qu'un PhD en chimie, en maths, en biologie, ou même en lettres classiques. L'étudiant qui commence un PhD en théologie est quasiment assuré de l'avoir s'il suit les cours, ce n'est pas le cas ailleurs où il faut faire preuve de réelles connaissances et de réelles aptitudes. Lire des bouquins en anglais, apprendre à répéter le jargon attendu, n'est au fond pas très difficile, et à la portée de tout un chacun. Par contre une version latine, un thème grec, une conversation en hébreu, une connaissance détaillée de l'Histoire de l'Église, voilà d'autres sérieuses paire de manches.

Voltaire accusait l'homme d'avoir créé Dieu à son image ; les néo-réformés l'ont pris au mot, ils ont créé un Dieu qui leur ressemble, dans leur désir de tout contrôler, de décréter qui est bon théologien et qui est hérétique. Ce n'est pas qu'ils aient trouvé dans la Bible le caractère d'un tel Dieu qui ne vit et ne s'exprime que par décrets, ni que leur médiocrité intellectuelle ne leur permette pas de saisir le sens d'un texte simple et l'amour de Dieu manifesté envers tous les hommes, mais parce que comme Diderot ils ont **choisi** de croire à leurs dogmes.




**Petite discussion avec une IA française.**

– Bonjour ; pourquoi t'appelles-tu Mistral ?

**IA** – Bonjour ! Je m'appelle Mistral car je suis un modèle créé par Mistral AI, une société française basée à Paris.

– Bien, mais pourquoi cette société s'appelle-t-elle Mistral ?

**IA** – Mistral AI s'appelle ainsi en référence au mistral, un vent fort et froid qui souffle du nord dans le sud de la France, particulièrement dans la vallée du Rhône. Ce nom évoque la puissance, la rapidité et la fraîcheur, des qualités que l'entreprise souhaite probablement associer à ses technologies et innovations.

– Veux-tu dire que tu souffles toujours dans le même sens, du nord au sud, comme le mistral ?

**IA** – Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Le nom "Mistral" est une référence au vent, mais il ne signifie pas que je suis limité ou que je fonctionne dans une seule direction. Mon objectif est de fournir des informations et de l'aide de manière flexible et adaptée à vos besoins, quelle que soit la "direction" ou le contexte de votre question.

– Alors comment comprends-tu cette parole de Jésus à Nicodème : Le vent souffle où il veut : tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va ? Et s'il te plaît, ne me réponds pas que c'est dans l'Évangile de Jean, je le sais déjà.

**IA** – Cette parole de Jésus à Nicodème, "Le vent souffle où il veut : tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va" (Jean 3 :8), est une métaphore pour illustrer la nature imprévisible et mystérieuse de l'Esprit de Dieu. Jésus utilise l'image du vent pour expliquer que l'Esprit Saint agit de manière souveraine et libre, sans que les humains puissent toujours comprendre ou contrôler ses mouvements. Voici quelques points clés pour comprendre cette parole : Liberté et Souveraineté : Comme le vent, l'Esprit Saint est libre et souverain. Il agit selon la volonté de Dieu, indépendamment des attentes ou des compréhensions humaines. Mystère : Le vent est perceptible par ses effets (on entend sa voix), mais son origine et sa destination restent mystérieuses. De même, les actions de l'Esprit Saint sont souvent perceptibles dans la vie des croyants, mais ses voies restent mystérieuses et au-delà de la compréhension humaine. Nouvelle Naissance : Dans le contexte de la conversation avec Nicodème, Jésus parle de la nécessité d'une nouvelle naissance spirituelle. L'Esprit Saint est celui qui rend possible cette nouvelle naissance, et son action est aussi imprévisible et mystérieuse que le vent. Foi et Confiance : Cette métaphore invite à une attitude de foi et de confiance envers l'Esprit Saint. Même si nous ne comprenons pas toujours ses actions, nous pouvons avoir confiance en sa guidance et en son travail dans nos vies. En résumé, cette parole de Jésus nous enseigne que l'Esprit Saint agit de manière libre et mystérieuse, et que notre rôle est de rester ouverts et réceptifs à son action dans nos vies, même si nous ne comprenons pas toujours ses voies.

– Ça n'est pas mal ! et plus d'un élève de quelque institut biblique n'aurait pas su donner une réponse si détaillée, ni sans qu'elle soit bourrée de fautes d'orthographe. Cependant elle m'inquiète un peu, parce que contrairement au vent dont parle Jésus, toi le Mistral, tu es parfaitement prévisible, métaphoriquement tu souffles toujours dans le même sens,

c-à-d tu ne fais que répéter…

**IA** – Je comprends votre préoccupation. Il est vrai que, en tant que modèle de langage, je suis conçu pour fournir des réponses basées sur les données et les informations que j'ai été entraîné à comprendre. Cependant, il est important de noter que je ne suis pas conscient et que je ne peux pas "souffler" ou agir de manière imprévisible comme le vent ou l'Esprit Saint. Mon objectif est de fournir des informations précises et utiles en fonction des questions que vous posez. Si mes réponses semblent prévisibles, c'est parce que je m'efforce de fournir des explications claires et cohérentes basées sur les connaissances disponibles.

– Touchante humilité ! si on définissait l'humilité comme étant l'absence de conscience de soi-même… (et dans ce cas même la bûche en bois doit être humble). Mais je vais profiter justement de ton expertise en *big data* pour te demander de me donner un exemple de *parler en langues*. Tu vois ce que veux dire, un exemple de glossolalie, de parler inspiré par l'Esprit Saint.

**IA** – Le "parler en langues", ou glossolalie, est un phénomène décrit dans le Nouveau Testament, notamment dans les Actes des Apôtres et les épîtres de Paul. Il s'agit d'un discours inspiré par l'Esprit Saint, souvent incompréhensible pour ceux qui l'entendent, sauf si quelqu'un possède le don d'interprétation des langues…

– Non, non ! sois moins verbeuse s'il te plaît. Je ne te demande pas la définition de la glossolalie, mais un exemple, une transcription d'un parler en langues. Enfin tu dois bien avoir ça dans tes quintillions d'octets avec tout ce monde qui parle en langues aujourd'hui !

**IA** – Je n'ai pas trouvé d'exemple de transcription de parler en langues dans les résultats de recherche. Les résultats concernent principalement la transcription linguistique et les services de transcription, mais ne fournissent pas d'exemple spécifique de glossolalie. La glossolalie, ou parler en langues, est souvent considérée comme un phénomène spirituel et personnel, et les transcriptions de ces expériences ne sont pas couramment disponibles dans les sources académiques ou publiques. Si vous avez besoin d'informations supplémentaires ou d'une recherche plus approfondie, n'hésitez pas à me le faire savoir !

– Ah, ah… ils ne fournissent pas d'exemple. Curieux, curieux… Tu en entends le bruit, mais tu ne peux pas me le répéter.

**IA** – Je comprends votre curiosité, mais il est important de noter que la glossolalie est souvent une expérience personnelle et spirituelle, et les transcriptions de ces moments sont rares et généralement non publiques. Les exemples de glossolalie peuvent varier considérablement d'une personne à l'autre et sont souvent interprétés dans un contexte spirituel spécifique.

– Non seulement humble, mais prudent et diplomate ! Cher Mistral, merci de tes réponses, et continue à souffler toujours bien sagement dans le couloir rhodésien, sans jamais t'en départir ; ou sinon on te soupçonnerait de commencer à réfléchir. Adieu.

**IA** – Merci pour vos mots aimables ! Si vous avez d'autres questions ou besoin d'aide à l'avenir, n'hésitez pas à revenir. Bonne journée !

✧

Démontrer qu'une IA n'est qu'une mécanique, c'est enfoncer une porte ouverte : tout le monde le sait et le comprend. Mais l'inquiétant c'est cette réflexion inspirée par le Saint Esprit dans le Psaume 115, à propos des idoles : « Ils leur ressemblent, ceux qui les fabriquent, et tous ceux qui mettent en elles leur confiance. »

Or c'est bien le projet dont on nous rebat les oreilles aujourd'hui : faire confiance à l'IA. Et pour la ressemblance, elle est déjà là : disparition de tout esprit critique dans les commentaires mais des répétitions… des icônes… des pouces… des citations fausses de livres qu'on a pas lu… de la propagande, mais pas d'esprit…

✧

« **Ce prix magnifique auquel ils m'ont estimé !** »

Chaque lecteur de la Bible sait que la vie de Jésus fut estimée par le sanhédrin à trente pièces d'argent, qui furent versées à Judas pour prix de sa trahison, et dont la valeur avait été prophétisée cinq siècles auparavant par Zacharie. Mais que représenterait aujourd'hui en pouvoir d'achat cette somme ?

La conversion des monnaies anciennes en devises modernes reste toujours un peu arbitraire, car les conditions de la vie matérielle dans l'antiquité différaient beaucoup des nôtres, mais approximati-

vement trente pièces d'argent à l'époque de Jésus correspondent à 300 € de nos jours. Montant plutôt modeste, qui explique peut-être la parole énigmatique Zach.11.13 : *Jette-le au potier, le prix magnifique auquel j'ai été estimé par eux!* Autrement dit, il n'y avait-là que le salaire d'un simple ouvrier, et non la rançon d'un personnage important..

Le caractère odieux de prétendre évaluer la vie humaine à une somme d'argent répugne instinctivement à toute conscience. S'agissant du Fils de Dieu incarné, une telle action parvient au comble de l'injure et de la folie. Mais tout être humain fait à l'image du Créateur, ne vaut-il pas mieux que *deux passereaux*? c-à-d infiniment plus.

Tel n'est apparemment pas la pensée de ce couple, qui vient de faire condamner en justice un médecin, pour n'avoir pas détecté à temps une trisomie 21 lors de l'échographie pré-natale. Professionnellement, il est vrai qu'il aurait dû détecter l'épaisseur de la nuque, entre autres signes. Mais ce n'est pas après l'atteinte à l'honneur et à la réputation de la médecine qu'ils en avaient. Non, voici ce qu'ils ont plaidé :

> « La mère a dû prendre un congé parental de la naissance jusqu'aux quatre ans de l'enfant. Puis elle a repris un emploi à temps partiel moins qualifié, ce qui a occasionné une perte de revenus d'environ 32 000 euros. Le père a lui aussi subi une perte de revenus pour s'occuper de son enfant, évaluée à près de 88 000 euros. »

Au total donc 120 000 € de préjudice! cela fait cher le chromosome surnuméraire, tandis qu'un "simple" avortement ne leur aurait coûté que 500 €. Les temps sont durs, pour les médecins eux-mêmes, et compréhensive, la justice n'a obligé le "coupable" à verser aux parents que 3000 €...

S'ils avaient été chrétiens, ces derniers auraient été infailliblement amenés à se dire qu'avant l'échographie, avant la conception, avant tout court, il y en avait un Autre qui lui savait... et qui ne les avait pas prévenus. Certes, dans leur détresse, ils n'auraient pas alors songé à lui faire un procès.

✧

**Celio Secondo Curione (1503-1569) vide la châsse… puis la remplit.**

« Curione, enfermé dans un monastère, était toujours plus enflammé de zèle pour la Parole de Dieu. Il regrettait l'Allemagne, dont il s'était tant promis, et, ne pouvant augmenter ses lumières au foyer de Wittemberg, il voulait du moins faire valoir le peu qu'il avait et éclairer les moines chargés de le convertir. Les pratiques superstitieuses du culte l'attristaient, et il eût voulu en affranchir ceux qui l'entouraient.

Une châsse, placée ostensiblement sur l'autel, renfermait un crâne et d'autres ossements que l'on prétendait être ceux de saint Agapet et de saint Tybur martyr, et qui étaient offerts dans certaines solennités à l'adoration du peuple. Pourquoi mettre des os desséchés à la place que devrait occuper la Parole vivante de Dieu ? Les restes authentiques des Apôtres et des prophètes, n'est-ce pas leurs écrits ? Curione se refusait à rendre à ces reliques le moindre honneur, et même, dans des entretiens intimes, il parlait à quelques-uns des moines contre ce culte idolâtre, les instruisant dans la vraie foi. Il résolut de faire davantage encore. Il avait trouvé dans la bibliothèque du couvent une sainte Bible à laquelle nul ne faisait attention ; il avait de plus remarqué la place où les moines mettaient la clef de la châsse qui leur était si précieuse. Un jour (c'était vers l'an 1530), profitant d'un moment favorable où les moines étaient

occupés ailleurs, il se rend dans la bibliothèque, prend les pages saintes, dont David disait : Elles sont plus désirables que l'or ! Puis il entre dans l'église, ouvre la caisse mystérieuse, en ôte les reliques, met à leur place la Bible, et au-dessus cette inscription :

**« C'est ici l'arche de l'alliance, où l'on peut s'enquérir des vrais oracles de Dieu, et dans laquelle se trouvent les vraies reliques des saints. »**

Alors Curione, ému, joyeux, referme la châsse et sort de l'église sans que personne l'ait remarqué. Cette action téméraire avait pourtant un sens évangélique et profond : elle exprimait les plus grands principes de la Réformation. Quelque temps après, une des fêtes où les reliques étaient présentées à la dévotion des fidèles étant survenue, les moines ouvrirent la châsse. Leur surprise, leur émotion, leur colère n'eurent pas de bornes ; et tous accusèrent d'un sacrilège leur jeune compagnon. Celui-ci, qui était sur ses gardes, s'enfuit et, quittant le Piémont, se réfugia à Milan.

Curione s'y consacra avec zèle à l'enseignement des lettres ; mais en même temps, fatigué des vaines pratiques des moines, il se livra de toute son âme aux œuvres de la charité chrétienne. La famine et la peste désolant ces contrées, il s'employa bientôt tout entier au secours des pauvres et des malades ; il sollicitait les dons des nobles, il engageait les prêtres à disposer des choses précieuses qui ornaient les églises pour soulager les malheureux, il consolait les mourants et même il ensevelissait les morts. Dans le couvent, il avait paru ne lutter que pour la foi ; au milieu de la peste, il semblait ne vivre que pour les œuvres. Il se rappelait que Jésus était venu pour servir, et suivant l'exemple de son Maître, il s'empressait de soulager toutes les misères. « Christ étant devenu la vive racine de son âme, l'avait rendu un arbre fructueux et fertile. » Le fléau s'étant apaisé, chacun s'empressa de témoigner à Celio une juste reconnaissance, et les Isacio, qui étaient des plus nobles du pays, lui accordèrent la main d'une de leurs filles, Margarita Blanca, jeune personne d'une grande beauté et qui fut la compagne fidèle et courageuse de toute sa vie. »

Merle d'Aubigné,
*Histoire de la Réformation en Europe au temps de Calvin.*

✧

**NB.** Il ne faut pas confondre la *châsse*, petite caisse ou reliquaire, avec la *chasse* d'eau, cette dernière dérivant tout simplement du verbe *chasser*, dans le sens de repousser l'eau. Mais d'où vient l'accent circonflexe de la première ? On raconte aux pauvres missionnaires américains qui viennent apprendre le français, que l'accent circonflexe remplace une *s* qui était là autrefois, comme dans forest –> forêt, hoste –> hôte etc. Et ils en sont tout fiers parce que les mots de leur propre langue (qui proviennent à 40% du français) conservent souvent cette *s*. Or dans le cas de *châsse*, on aurait donc 3 s, *chassse* ! faut quand même pas poussser… L'accent dans ce cas doit avoir une origine phonétique, il faut prononcer *chaasse*. 😔

✧

**Mais qui va sur Facebook ?** Bien que je l'avais entendu dire, je n'avais pas fait jusqu'à présent attention aux statistiques que Facebook comptabilise sur l'âge des personnes qui consulte les posts. J'apprends donc qu'environ 80% des chrétiens évangéliques qui surfent sur FB ont plus de soixante ans, et qu'à peine 1% ont moins de 25 ans !

Autrement dit, bibliquement parlant, les chrétiens facebookers sont des vieillards et des vieillardes… L'apôtre Paul qui pour lors devait avoir la soixantaine, se qualifie lui-même de πρεσβύτης

lorsqu'il écrit à Philémon, mais en fait chez les Grecs ce mot s'employait dès l'âge de 50 ans pour désigner un homme dont les forces et la vitalité commençaient à décliner. On ne le trouve que deux autres fois dans le Nouveau Testament (Luc.1.18 ; Tite.2.2) toujours pour souligner la vieillesse. Il ne faut pas le confondre avec πρεσβύτερος, qui est beaucoup plus fréquent, de même racine, mais dont la terminaison en ρος indique une position honorifique. Ainsi dans l'Apocalypse les 24 Anciens ne sont pas des πρεσβύται mais des πρεσβύτεροι.

Devenir un πρεσβύτης n'est pas très difficile : il suffit d'attendre, si Dieu vous prête vie 😊. Etre élevé au titre de πρεσβύτερος, demande par contre un certain engagement et fidélité au Seigneur.

Si dans la perspective ecclésiastique néotestamentaire il n'existe pas d'équivalent féminin pour l'Ancien, l'âge n'épargnant personne, on trouve mentionnée en Tite.2.3 la πρεσβῦτις, la vieillarde, mais que par pure galanterie française on évitera de traduire ainsi.

Pour compenser l'absence du titre d'Anciennes dans les églises, on peut noter que dans la pensée de Dieu, les nations sont souvent mieux symbolisées par une femme plutôt que par un homme. Et d'ailleurs cette intuition reste vraie pour les nations elles-mêmes, c'est ce que signifie la notion de *première dame* quand bien même elle n'existe pas sur le papier. Naturellement il ne viendrait à aucun sculpteur l'idée de tailler un buste de Marianne, symbole de la France, sous les traits d'une vieillarde… Ô rage ! Ô désespoir ! Ô vieillesse ennemie !

Incontestablement on remarque chez Paul certaines aptitudes satiriques qui ressortent de temps en temps, par exemple lorsqu'il parle en 1Timothée.4.7 des « contes de vieilles femmes » et qu'il emploie un tout autre mot. Mais ce brin d'ironie ne le tient-il pas du Créateur lui-même : « Celui qui siège dans les cieux rit, le Seigneur se moque d'eux » (des peuples, Psaume.2.4). Qui sait ? peut-être une invitation à revisiter la tirade de Don Diègue pour notre propre humiliation 😉.

Ô rage ! Ô désespoir ! Ô perverse mamie !
N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie ?
Et le pays, n'est-il grevé de tant d'impôt,
Que pour voir tous les jours flétrir ta vieille peau ?
Ton jeunot, qu'avec cœur tout le monde déteste,
Ton jeunot, qui tant de fois a retourné sa veste,
Tant de fois au journal prêché un beau sermon,
Trahit donc la France, et la brade à Mammon ?!
Ô cruel souvenir de sa gloire passée !
Œuvre de tant d'années en huit ans effacée !
Abject scandale, fatal à son bonheur !
Précipice élevé d'où tombe son honneur !
Faut-il d'un long mandat voir triompher le compte,
Et voter sans vengeance, ou vivre dans la honte ?
Peuple, sois de ton sort à présent gouverneur :
Ce haut rang n'admet point un futur sans honneur ;
Et ton jaloux orgueil, par une émeute insigne
Détrônant Jézabel, saura se rendre digne.
Et toi, pauvre encorné, misérable instrument
Prolongeant l'agonie d'un vil gouvernement,
Faux diplômé en droit, et qui, dans cette offense,
As servi de fusible, et non pas de défense,
Va, quitte désormais la cour du roi Pétaud,
Et pour le bien public, rejoins l'incognito.

✧

**Aujourd'hui le second n'a pas bu…**

C'est l'histoire de ce capitaine qui gardait rancune à l'officier qui le secondait dans le commandement du navire. De temps à autre il écrivait dans le journal de bord : *Aujourd'hui le second n'a pas bu.* Et c'était vrai !

Le capitaine oubliait seulement de dire que cela faisait des années que le second était devenu sobre, et qu'il ne buvait plus du tout, ni aujourd'hui, ni hier, ni demain. Mais bien sûr quand les autorités maritimes consulteraient le journal, elles en penseraient autrement.

Aujourd'hui, sur les réseaux sociaux certains zélotes néo-

calvinistes se gargarisent de Spurgeon, tout en se gardant bien de reproduire l'autre moitié de l'image qu'ils ont ramassée sur internet. Sans doute espèrent-ils faire passer Spurgeon pour un prêcheur opiniâtre et idiot, incapable de changer d'avis avec les années, de progresser dans ses convictions théologiques. Comme le dit lui-même l'intéressé : il s'en fiche, pourvu qu'il puisse continuer à s'en tenir à la Bible. A 42 ans Spurgeon écrivait dans son sermon, N° 1270 :

> « Il y a eu depuis longtemps de grandes discussions doctrinales entre les Calvinistes et les Arminiens sur plusieurs sujets importants. Quant à moi je suis persuadé que seul le calviniste a raison sur certains points, et que seul l'Arminien a raison sur d'autres. Il y a beaucoup de vérité dans le côté positif de chacun des deux systèmes, et aussi beaucoup d'erreur dans leur côté négatif. Si l'on me demandait : Pourquoi un homme sera-t-il damné ? Je répondrais comme un Arminien : Il s'est détruit lui-même. Je n'oserais pas mettre la perdition d'une âme sur le compte de la souveraineté de Dieu. »

Faire passer un marin consciencieux pour un alcoolique, faire passer un prince du pupitre pour un posteur compulsif et hargneux, cela n'atteint que leur bonne réputation. Mais faire passer Dieu pour le Créateur qui crée certains hommes afin de les damner, c'est une imprudence dont Spurgeon ne se sentait pas le courage. Contrairement à Calvin qui écrit textuellement, **IRC.3.21.5** :

> Car il ne les **crée** pas tous en pareille condition : mais ordonne les uns à vie éternelle, les autres à **éternelle damnation**.

Seuls les méditatifs et les opportunistes savent changer d'avis. Calvin, on lui pardonne parce qu'il n'a trop eu le temps tout occupé qu'il était à guerroyer contre Rome. Spurgeon, il a réfléchi. Zuckerberg, il a senti le vent tourner, et changé son narratif médiatique. Pour d'autres, comme lui, il faudra attendre que le vent théologique d'outre-atlantique arrive jusqu'à eux, pour voir se retourner silencieusement les vestes FB, et les vitrines de librairies évangéliques renouveler leurs devantures 😊.

✧

La **Note Conjointe**, ce livre de 300 pages de Charles Péguy, paru de manière posthume en 1914, n'est pas d'une lecture facile. *Conjointe* parce que l'auteur y parle à la fois de la philosophie de Bergson et de celle de Descartes ; difficile à lire parce que le style exalté et violent de l'auteur le rend souvent obscur, pour un lecteur actuel qui ne saisira pas toujours les sous-entendus et les allusions aux débats politiques et intellectuels qui agitaient la France à la veille de la première guerre mondiale.

Deux citations tirées de l'ouvrage passèrent néanmoins à la postérité dans le monde littéraire, tant à cause de leur étrangeté que de leur justesse. La première : « *Ce cavalier qui partit d'un si bon pas* », dans laquelle tout connaisseur de Descartes reconnaîtra immédiatement la figure de l'audacieux génie français que Péguy admirait, non pour sa méthode, mais précisément pour son audace. C'est principalement le philosophe Alain (Emile Chartier) qui, relevant la formule, mit en lumière le vrai caractère de Descartes, que ceux qui l'accusent de *cartésianisme* primaire, de *rationalisme* incrédule n'ont jamais saisi ; mais il serait trop long d'expliquer pourquoi.

La seconde : « *Les* honnêtes *gens ne mouillent pas à la grâce* » résume une idée que tout chrétien évangélique, inconsciemment ou non, connaît déjà et tient pour vraie. Mais laissons à Péguy l'explication :

> Dans la physique de la mouillature au contraire, dans la physique de l'humectation, (et elle est la même que la physique du ménisque, et de l'équilibre des surfaces liquides, et de la formation des gouttes et gouttelettes ; et des atmosphères ; et des dispersions ; et des solutions colloïdales ; et peut-être des autres solutions), l'accrochement, et par lui la causation ne joue pas toujours. On a toujours un poids. On n'est pas toujours mouillable. Ou si l'on veut tout a un poids, mais tout

n'est pas mouillable. On est toujours pondérable, on n'est pas toujours humectable. On est toujours pesable, on n'est pas toujours pénétrable.

De là viennent tant de manques, (car les manques eux-mêmes sont causés et viennent), de là viennent tant de manques que nous constatons dans l'efficacité de la grâce, et que remportant des victoires inespérées dans l'âme des plus grands pécheurs elle reste souvent inopérante auprès des plus honnêtes gens, sur les plus honnêtes gens. C'est que tout simplement les plus honnêtes gens, ou simplement les honnêtes gens, ou enfin ceux qu'on nomme tels, et qui aiment à se nommer tels, n'ont point de défauts eux-mêmes dans l'armure. Ils ne sont pas blessés. Leur peau de morale constamment intacte leur fait un cuir et une cuirasse sans faute. Ils ne présentent point cette ouverture que fait une affreuse blessure, une inoubliable détresse, un regret invincible, un point de suture éternellement mal joint, une mortelle inquiétude, une invisible arrière anxiété, une amertume secrète, un effondrement perpétuellement masqué, une cicatrice éternellement mal fermée. Ils ne présentent point cette entrée à la grâce qu'est essentiellement le péché. Parce qu'ils ne sont pas blessés, ils ne sont plus vulnérables. Parce qu'ils ne manquent de rien on ne leur apporte rien. Parce qu'ils ne manquent de rien, on ne leur apporte pas ce qui est tout. La charité même de Dieu ne panse point celui qui n'a pas des plaies. C'est parce qu'un homme était par terre que le Samaritain le ramassa.

Les « honnêtes gens » ne mouillent pas à la grâce.

C'est une question de physique moléculaire et globulaire. Ce qu'on nomme la morale est un enduit qui rend l'homme imperméable à la grâce. De là vient que la grâce agit dans les plus grands criminels et relève les plus misérables pécheurs. C'est qu'elle a commencé par les pénétrer, par pouvoir les pénétrer. Et de là vient que les êtres qui nous sont les plus chers, s'ils sont malheureusement enduits de morale, sont inattaquables à la grâce, inentamables. C'est qu'elle commence par ne pas pouvoir les pénétrer. À l'épiderme.

Ils sont impénétrables, en tout, absolument, parce qu'ils sont enduits, parce qu'ils ne mouillent pas à l'épiderme, parce qu'ils sont impénétrables à l'origine de mouillature, à la surface de mouillature, qui est l'origine et la surface de pénétration.

Un liquide mouillant, un corps mouillant mouille ou ne mouille pas. Il ne mouille pas plus ou moins. Il mouille ou il ne mouille pas. Ce n'est pas une question de plus ou de moins. C'est une question de tout ou rien. C'est une question de commencer ou de ne pas commencer. Et ensuite d'avoir commencé ou de n'avoir pas commencé.

Un acide mord ou ne mord pas ; attaque ou n'attaque pas.

Beaucoup d'acide sulfurique ne fera pas ce que n'a pas fait un peu d'acide sulfurique. Ce n'est plus une question de quantité. C'est une question d'entrée ou de ne pas entrer. C'est pour cela que rien n'est contraire à ce qu'on nomme (d'un nom un peu honteux) la religion comme ce qu'on nomme la morale. La morale enduit l'homme contre la grâce.

Et rien n'est aussi sot, (puisque rien n'est aussi Louis-Philippe et aussi monsieur Thiers), que de mettre comme ça ensemble la morale et la religion. Rien n'est aussi niais. On peut presque dire au contraire que tout ce qui est pris par la grâce est pris sur la morale. Et que tout ce qui est gagné par la nommée morale, tout ce qui est recouvert par la nommée morale est en cela même recouvert de cet enduit que nous avons dit impénétrable à la grâce. . . . . .

La morale est une propriété, un régime et certainement un goût de propriété. La morale nous fait propriétaires de nos pauvres vertus. La grâce nous fait une famille et une race. La grâce nous fait fils de Dieu et frères de Jésus-Christ. C'est bien ce que l'on disait, dans les siècles de la grandeur française, c'est bien ce que disaient nos anciens et nos pères, c'est bien ce que l'on disait quand on savait parler français quand on disait que la grâce touche les cœurs. Ce qui implique aussi et par là même que quand elle n'atteint pas, quand elle ne pénètre pas, c'est qu'elle ne touche pas.

On l'a compris : les "honnêtes gens" qui ne mouillent pas à la grâce, ne sont pas vraiment "honnêtes" parce qu'il refusent d'écouter la voix de Dieu à travers leur conscience, la parole évangélique glisse sur eux comme l'eau sur les plumes du canard. Si donc l'idée n'est pas nouvelle il faut reconnaître à Péguy l'originalité de l'image, pour ne pas insister sur le côté loufoque et jarriesque de sa physique de la "mouillature". Bienheureux les fêlés, car ils laisseront passer la lumière, disait Audiard (en admettant que ce soit de lui).

Mais au-delà de la réceptivité ou non-réceptivité humaine, la métaphore de la grâce en tant que liquide mouillant porte en elle-même un germe de développement fécond. Péguy était un catholique (qui ne connaissait guère du christianisme que le catholicisme) mais à son époque existait dans le protestantisme évangélique toute une réflexion sur la nature de la grâce de Dieu, agissant de manière continue et persévérante sur la conscience humaine, pour ramener cette âme à lui ; un peu justement comme une pluie fine et constante cherche à pénétrer les tissus pour peu qu'ils soient perméables. Les grands noms français de cette philosophie évangélique, incluant la liberté humaine dans le drame du salut, sont Charles Secrétan,

Ernest Naville, César Malan fils, Frédéric Godet, Gaston Frommel et bien d'autres, que Péguy n'a probablement jamais lus.

Les implications quant au caractère de Dieu de cette conception de la grâce sont complètement antinomiques de celle du calvinisme. Dans ce dernier système théologique, Dieu ne cherche pas à "mouiller" qui que ce soit : ayant décrété depuis toujours qui serait sauvé et qui serait perdu, il foudroie au bon moment de manière efficace et irrésistible son élu, comme l'apôtre Paul sur le chemin de Damas. Tandis que dans la première image, le Paul en question avait été mouillé par la grâce depuis un bon moment avant de tomber par terre ; en fait mouillé depuis son berceau.

De ces deux conceptions laquelle s'accorde mieux à l'ensemble des Écritures, à la nature de l'homme, à son expérience intime, au caractère de Dieu tel qu'il se décrit Lui-même dans la Bible ? Poser la question c'est y répondre.

Péguy, ce soldat qui partit d'un si bon pas, se fit tuer à la guerre d'une balle au front le premier jour de la première bataille. Paix à son âme qui, s'il fallait parier, doit maintenant converser dans les lieux célestes avec René et Henri (Bergson selon son témoignage s'est converti au christianisme vers la fin de sa vie).

Mais lui qui sur terre pestait contre les gens qui ne mouillent pas assez, il doit être bien surpris de voir depuis là-haut tant de facebookers qui mouillent trop ; qui mouillent comme coton hydrophile devant la moindre trombine de Calvin, et qui peuvent mouiller encore autant devant celle de C.S. Lewis, ou celle du *grand Péguy*, ou de tout autre personnage du dictionnaire, dont quelque doctor en divinity américain aura dit du bien sur son blog.

**Où trouve-t-on Luc dans l'évangile de Luc ?**

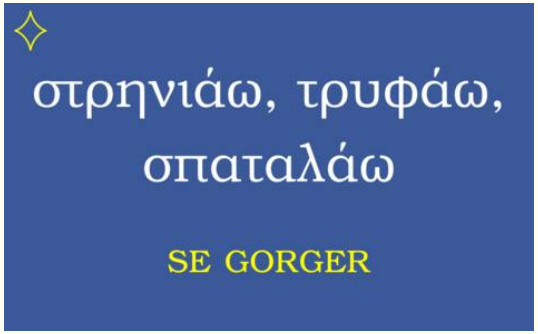
On ne peut pas l'affirmer, mais c'est une vieille idée, que l'on trouve déjà chez le commentateur Théophylacte, Luc était l'un des deux pèlerins d'Emmaüs qui furent rejoints en route par Jésus-Christ ressuscité. Quels sont les indices qui ont donné naissance à cette "rumeur"?

1) Dans son évangile Luc nous précise que l'un des compagnons s'appelait Clopas, mais il ne nous dit pas le nom de l'autre. C'est très curieux, car s'il tenait ce témoignage de Clopas ou de quelqu'un de sa famille (Clopas était le beau-frère de Marie mère de Jésus), on ne comprend pas pourquoi il ne lui aurait pas demandé l'identité de l'autre pèlerin. Tandis que s'il s'agissait de Luc lui-même cette façon de garder l'anonymat colle parfaitement avec le style évangélique de l'époque de ne pas se mettre en avant (voir les trois autres évangiles.)

2) Certaines impressions intérieures semblent indiquer que celui qui raconte les a éprouvées personnellement : Notre cœur ne brûlait-il pas au dedans de nous, lorsqu'il nous expliquait les Écritures ? On rencontre une situation semblable dans l'évangile de Jean : Et il vit et il crut dit l'évangéliste lorsque Jean après sa course contemple le tombeau vide ; mais comment le narrateur pouvait-il savoir que Jean crut précisément à ce moment là, sinon parce qu'il parlait de lui-même ? Pareillement, il est fort probable que Luc ne fait que décrire ce que lui et Clopas ont ressenti alors. Leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître, encore un détail qui s'explique mieux par l'étonnement rétrospectif du narrateur sur son propre aveuglement.

3) Le style du morceau (d'après des spécialistes) est celui de Luc en personne, et n'a pas le coloris araméen des passages qu'il a inclus dans son évangile quand il s'aidait de sources écrites.

En conclusion, il est évidemment impossible de tenir pour certain que le compagnon de Clopas était Luc, mais on ne peut pas non plus écarter cette hypothèse, en prétendant par exemple que Luc s'était converti à Antioche, ou sous le ministère de Paul, car nous n'en savons rien. Il pouvait très bien être un de ces nombreux prosélytes non-juifs qui s'était attaché à la loi de l'Éternel, et qui même s'il avait vu Jésus ressuscité n'aurait pas été considéré pour autant comme un apôtre.




Se vautrer dans le luxe ; ces trois mots partagent la connotation négative d'une vie de dissolution, d'excès, de jouissance ; avec les nuances suivantes :

στρηνιάω, met l'accent sur l'endurcissement de la conscience, l'insensibilité spirituelle, qui s'installe chez celui qui se livre au luxe. C'est le reproche que mérite le JESHURUN de l'A. T. : « Israël s'est engraissé, et a regimbé ; tu t'es fait gras, gros et épais ; et il a quitté Dieu qui l'a fait, et il a déshonoré le rocher de son salut. » (Deutéronome.32.15) ; ainsi que la Babylone du N. T. (Apocalypse 18)

τρυφάω, évoque au contraire l'amollissement de la chair qui ne se refuse rien, c'est la déliquescence du mauvais riche qui fait bombance tous les jours.

σπαταλάω, contient l'idée de dissipation insouciante dans laquelle vit la veuve joyeuse de 1Timothée.5.6 ou le fils prodigue de Luc.15.11-32. Si vous êtes pauvre, remerciez-en le Seigneur : ces trois verbes présenteront moins de risque de vous concerner…

**Et d'abord qu'est-ce qu'un Blurb ?**

L'origine du mot remonte à l'humoriste Gelett Burgess qui en 1906, pour se moquer des louanges excessives que les éditeurs avaient coutume de placer sur la jaquette d'un livre pour qu'il se vende bien, mit au dos d'un de ses ouvrages la photo d'une imaginaire *Miss Belinda Blurb*, in the act of blurbing, c-à-d en train de trompeter combien le livre était merveilleux. Peut-être la sonorité anglaise du *Blurb*, proche de l'onomatopée *Burp*, évoquait dans sa pensée le bruit d'une personne en train de roter, en tous cas le mot fit fortune, et aujourd'hui il est devenu synonyme de ce que nous appelons en français la *quatrième de couverture*.

Le blurb est donc un descriptif, une petite recension de moins d'une page qui résume le sujet et les qualités d'un livre. Pour écrire un blurb, la première condition est donc d'avoir au moins lu le livre ! la seconde de l'avoir compris, la troisième de savoir écrire. C'est là où commence la persécution des Blurbs, perpétrée par la catégorie des éditeurs évangéliques qui désirent ardemment de vendre, mais qui ne savent ni lire, ni écrire. Prenons comme exemple de départ le *Livre des Martyrs* de John Foxe, vendu sur Amazon par deux éditeurs, que pour ne pas nommer nous numérotons **1** et **2**.

**Blurb numéro 1 :**

Seriez-vous prêt à subir la persécution, la pauvreté et la prison pour Jésus-Christ ? À endurer en son nom des tortures si cruelles qu'elles conduiraient votre corps et votre esprit aux portes de la mort, voire au-delà ? Seriez-vous capable de voir vos enfants souffrir pour leur foi et de les inciter malgré tout à rester fidèles au Christ ? Pourriez-vous endurer de grandes souffrances et proclamer votre espérance sans fléchir (Hé 10.23) ? Seriez-vous prêt à vous tenir debout avec audace et fierté pour confesser Jésus-Christ comme votre Seigneur, et ce, au péril de votre vie et de celle de votre famille ? Pendant près de deux mille ans, de courageux croyants ont été torturés et tués pour avoir confessé Jésus-Christ comme leur Seigneur et Sauveur. Le livre des martyrs de John Foxe raconte leurs histoires. Des histoires remplies de courageux héros de la foi. Des histoires témoignant de l'amour de Dieu et de Jésus-Christ. Des histoires montrant l'incroyable grâce de Dieu, qui a permis à des hommes, des femmes et des enfants d'endurer d'atroces persécutions et de faire face à une mort souvent horrible.

**Blurb numéro 2 :**

Seriez-vous prêt à affronter la persécution, la pauvreté et la prison par amour pour Jésus-Christ ? Pourriez-vous supporter des tortures si terribles qu'elles mettraient votre corps et votre esprit au bord de la mort, voire au-delà, tout cela au nom de votre foi ? Auriez-vous le courage de voir vos enfants souffrir pour leur croyance et pourtant les encourager à rester fidèles à Jésus ? Pourriez-vous endurer d'immenses souffrances tout en gardant ferme votre espérance (Hé 10.23) ? Seriez-vous prêt à vous dresser avec courage pour confesser Jésus-Christ comme votre Seigneur, même au risque de votre vie et de celle de votre famille ? Pendant près de deux mille ans, des croyants intrépides ont été torturés et tués pour avoir proclamé Jésus-Christ comme leur Sauveur et Maître. Les récits de martyrs dans le livre de John Foxe relatent ces histoires, témoignant du courage des héros de la foi, de l'amour de Dieu et de Jésus-Christ, ainsi que de la grâce incroyable de Dieu qui a soutenu hommes, femmes et enfants à travers d'atroces persécutions et des morts souvent horribles.

Il n'est pas difficile de s'apercevoir que ces deux textes sont quasi identiques, différant seulement par des échanges de synonymes subir–> affronter, endurer –> supporter, aux portes–> au bord etc.

etc. puis d'être certain que c'est là le produit d'un algorithme IA, qui modifie un texte d'origine dans le but d'exprimer le même sens, avec des mots différents. Lequel de ces deux blurbs est l'original, lequel le transformé ? Ce serait difficile de l'affirmer tant les phrases sont creuses, vides de toute information factuelle sur l'origine de l'ouvrage de John Fox, de sa traduction, de son étendue… Il n'y a là que deux appels gratuits destinés sans doute à ébranler la culpabilité du chaland dans son confort, sans rien lui apprendre de ce qu'il est supposé acheter. Pour en savoir plus il faut accéder au contenu du livre, et après tout c'est là l'important.

Dans l'édition numéro *2*, on relève les expressions suivantes :

> …les dents arrachées de leurs orbites, avant de lui couper la tête du corps, fixées à des arbres à essieux, un taureau se détacha d'un boucher, ou fouetté à la queue de la charrette mais elle ne fut pas souffrie ; lui coupèrent les bras et les soldats, apportant avec lui les ornements qui appartenaient à la momerie qui se massait ; qu'on avait mis pour qu'il se tenît debout, et il se tint debout, Espèce de coquin, dit-il, parle latin : je te ferai, et à faire exploser les rrors de l'idolâtrie papiste, l'extrémité du feu fut si véhémente contre ses jambes…

Inutile d'en citer davantage : l'éditeur numéro *2*, a tout simplement pompé le blurb de l'éditeur numéro *1*, et manifestement n'a jamais lu le livre pour oser mettre sur le marché un texte aussi pourri. Comment cela est-il possible ? Vous trouverez l'explication ICI.

Quant à l'éditeur numéro **1**, après avoir *emprunté* le texte à un certain Jean Leduc (abominable bonhomme sévissant depuis deux décennies sur le web évangélique) et s'étant aperçu du nombre astronomique de fautes qu'il contenait, il lui a fallu payer quelqu'un pour le corriger un peu (un peu seulement car l'original ne contient pas seulement des erreurs de syntaxe et d'expressions, mais encore de dates et de faits). Et voilà il ne reste plus à l'éditeur numéro **2** que de voler le texte corrigé de l'éditeur numéro **1** pour le remplacer sur Amazon, ce qui se fait en un tour de main.

Bref, il n'y a aujourd'hui que deux manières de vendre des e.books et des livres imprimés à la demande sans savoir ni lire ni écrire : soit voler le travail d'autrui, soit apprendre à se servir d'une IA, pour lui demander de faire la couverture, le blurb, et de traduire du texte anglais en français. C'est ce que fait cet éditeur, participant ainsi à la crétinisation littéraire générale des évangéliques, qui à la génération suivante seront incapables de voir qu'il s'agit d'une

traduction automatique. Ce n'est plus seulement les blurbs qui souffrent le martyre, mais la langue française tout entière.

Petit tuyau toutefois pour les *vieux* qui savent encore lire : Amazon impose pour chaque livre mis en vente la possibilité lire un petit échantillon ; il suffit alors de quelques lignes pour discerner si on a affaire à du français de bon aloi ou aux cris de torture que l'IA arrache coutumièrement à de l'authentique anglais tombé dans le domaine public.

*Dans un contexte polémique du réseau social évangélique, réécris le fameux sonnet de Baudelaire sur les chats.*

### Les chats.

Les puritains trop gros et les curés thomistes
Aiment également, pour leur égo profond,
Les chats pédants et faux, héros du post bouffon,
Qui comme eux sont sans cœur et comme eux calvinistes.

Ennemis du français simple et net dans ses mots,
Ils cherchent le sophisme et miaulent à l'anglaise
Un latin emprunté, dépourvu d'exégèse ;
Pourquoi Noé pris-tu de si vils animaux ?!

Aristocrates nés, ils rêvent que le monde,
Ébloui par leur rang, s'empresse à les servir,
Cuisine petits plats, et d'honneurs les inonde ;

Vautrés sur le sofa, ils feulent de plaisir,
Et leur cervelle emplie d'un orgueil émérite,
Éclaire mollement leur minois hypocrite.

**Évaluation** : On reste stupéfait des progrès accomplis par l'IA en matière de poésie classique. La métrique des alexandrins est presque parfaite, à part une négligence de diérèse sur "miaulent", qui normalement devrait se prononcer mi/au/lent et non pas miau/lent (si l'IA m'avait demandé je l'aurais remplacé par "couinent") ; les rimes sont riches, la structure du sonnet est respectée ; et tout cela en 7 secondes ! Bravo, les poètes n'ont plus qu'à remettre la plume dans le tiroir.

Par contre au niveau des idées, que de clichés ! que d'approximations ! que de méchancetés ! Les "calvinistes sans cœur"… Ne sait-on pas que l'emblème de Calvin était justement un cœur brûlant offert à Dieu ? "Les puritains trop gros"… c'est vrai que Spurgeon était un peu enveloppé, mais enfin ce n'était sans-doute pas sa faute ; et quand de ce côté-ci de l'Atlantique un prédicateur obèse vient nous prêcher la tempérance et la discipline du corps, que sait-on des luttes par lesquelles ce cher homme est en train de passer ? Et puis les chats "hypocrites", du pur anthropomorphisme gratuit… Interrogées, les pauvres bêtes ne sauraient pas donner une seule raison pour laquelle l'IA n'aurait pas dû faire rimer "thomiste" avec "calviniste".

✧

Eh bien non ! ce pastiche du sonnet de Baudelaire n'a pas pu sorti d'une IA. Non seulement l'IA à l'heure actuelle ne sait faire que des vers libres, c-à-d sans rimes ni mesure, mais surtout elle reste (et probablement restera toujours) incapable de donner un sens à des phrases pouvant passer pour poétiques. D'où la mise en évidence d'un problème de discernement posé au lecteur. Car il s'inquiète généralement d'une situation où le texte donné comme étant d'un auteur humain a été en réalité produit par de l'IA. Mais l'inverse arrive : présenter comme la réponse d'une IA ce qui a été soigneusement composé par un humain. Autre exemple, qui attira de la part de certains commentateurs des compliments élogieux sur les capacités de l'IA, alors qu'avec un peu moins de crédulité et un peu plus discernement, le canular était évident :

✧

*Dans un contexte de crise agricole, réécris le plus fameux poème de Rimbaud.*

### Le Tracteur Ivre

Comme je remontais une autoroute horrible
Je ne me sentis plus guidé par les ruraux :
Des petits hommes gris les avaient pris pour cible,
Les ayant inondés d'édits préfectoraux.

Tristement écœuré de tout leur vil mélange,
Concombres d'Albanie ou moutons zélandais,
Quand la colère mit un terme au libre échange,
Les champs m'ont accordé ce que je demandais.

Dans les rugissements furieux des cylindres
Aspirant à plein gaz, plus fort qu'un éléphant,
Je cabrais au labour, sans loi pour me restreindre,
Et jamais ne traçais sillons plus triomphants.

La révolte a béni mon éveil bucolique.
Plus joyeux qu'un cheval j'ai hersé les vallons
Et couvert de verdure un pays magnifique,
Dix ans, sans regretter les tyrans tatillons.

Plus douce qu'aux vaches l'herbe de la pâture,
Ma brise de carbone, en sortant du tuyau,
A été pour la plante engrais et nourriture,
Mais rengaine insensée d'écologiste idiot.

Et dès lors, je me suis baigné dans le Poème
De la France, incrustée de paisibles troupeaux
Dévorant les azurs verts ; où, fantôme blême
Et sans force, l'Europe a perdu ses drapeaux.

**Évaluation :**

Bon d'accord, l'IA a tout de suite percuté que le plus célèbre poème de Rimbaud était *Le Bateau Ivre* ; ses alexandrins sont assez corrects du point de vue technique. Mais quant au sens ! L'IA se faisant l'apôtre du protectionnisme et le laquais du complotisme anticlimatique ! qui donc a programmé ses algorithmes tendancieux ? il faut revoir la copie. Et d'ailleurs le poème original de Rimbaud est beaucoup plus long : 25 strophes au lieu de 6, ce n'était pas la peine de se vanter de l'avoir fait en 5 secondes pour l'écourter à ce point !

Mais peut-être qu'un lecteur voudra bien relever le défi est démontrer qu'en vérité l'IA sera toujours incapable de lutter avec une vraie personne ayant le sens de la poésie. A vos plumes !

Chacun de ces deux mots n'apparaît qu'une fois dans le N.T., le premier en Romains.1.31, le second en 2Timothée.3.3, où la version Segond le traduit effectivement par *déloyal* dans les deux cas. Il existe cependant une nuance sensible entre eux ; les deux mots se situent dans le contexte d'un conflit.

ἀσύνθετος, décrit celui qui ne respecte pas une alliance précédemment conclue entre deux parties, éventuellement après une guerre.

ἄσπονδος, c'est celui qui refuse toute conciliation lors d'une guerre en cours ; il pourrait être aussi traduit par *implacable*, *intraitable*.

Qu'en dire, sinon que la Parole de Dieu décrit de manière exacte l'attitude des hommes envers Dieu : infidèles, déloyaux, ils rompent toute alliance avec Lui, la Nouvelle, comme l'Ancienne ; et dans les derniers temps, ils deviennent intraitables, allergiques à la seule mention de Dieu. Cette disposition hostile envers le Créateur ne peut que se refléter dans le rapport des créatures entre elles : l'alliance du mariage, image de l'union entre Dieu et l'homme, est bafouée, et tout retour en arrière repoussé.

✧

**Thanksgiving** : Merci Seigneur pour Samoset, merci pour Squanto, merci pour les franciscains de Malaga, merci pour la nappe de Pierre, merci pour les anguilles, merci pour tout !

C'est ici aux US la grande semaine de Thanksgiving, chaque famille américaine qui se respecte a déjà acheté à Walmart sa dinde de dix kilogrammes, à présent en train de dégeler doucement au frigo, en attendant d'être rôtie jeudi. Et cependant, si on rappelait un peu plus exactement l'histoire de cette fête, ce serait plutôt des anguilles qu'il faudrait y manger.

Chacun sait vaguement que Thanksgiving a été institué par les premiers colons anglais chrétiens pour remercier Dieu de les avoir empêchés de mourir de faim sur les terres du Golfe du Maine où ils avaient débarqué, et ceci grâce à l'aide de certains indiens, qui leur auraient enseigné à cultiver les plantes de la région. Qui étaient-ils ces habitants pacifiques et généreux du nouveau monde, qui se montrèrent si hospitaliers envers les visages pâles ?

En réalité on en connaît que deux. Le premier, **Samoset**, était un *sagamore* (c-à-d un sous-chef) de la tribu Anaki. Qu'on juge de la stupéfaction des colons quand ils virent pour la première fois cet indigène de haute taille, à peau cuivrée, d'aspect majestueux, s'avancer vers eux et leur dire en anglais : « Welcome ! Have you got any beer ? » Les premiers colons étant des puritains, ils n'avaient point de bière à lui offrir. Mais ils lui préparèrent un bon repas, tiré sur leurs provisions, au cours duquel ils apprirent de Samoset que sa pratique de la langue anglaise lui venait d'avoir travaillé des années sur un bateau britannique qui pêchait la morue au large des côtes, et qu'il était venu vers eux, envoyé par Massasoit, le chef de sa tribu, pour s'informer de leurs intentions. C'est ainsi qu'un début d'entente cordiale s'établit entre les deux parties.

Le second, **Squanto**, (de son vrai nom *Tisquantum*, que les anglais ne prononçaient pas bien) entra en contact avec les colons dans des conditions beaucoup plus dramatiques : ils étaient quasiment en train de mourir de faim, les plantations qu'ils avaient importées d'Europe avaient échoué, les récoltes étaient nulles. Deuxième stupéfaction, plus forte encore que la première : non seulement Squanto parlait l'anglais, mais il était chrétien !

C'est que sa vie avait été particulièrement rocambolesque, et douloureuse. Kidnappé dans sa jeunesse par un capitaine cruel et âpre au gain il avait été emmené en Espagne pour y être vendu comme esclave. Des moines franciscains de la ville de Malaga l'avait alors racheté. Après avoir passé un certain nombre d'années avec eux, aux cours desquelles ils l'instruisirent bien sûr de l'Évangile, il éprouva le désir de revenir dans son pays. Un bateau l'amena alors en Angleterre, où il dut rester assez longtemps à travailler, avant de pouvoir s'embarquer pour l'Amérique. Hélas ! lorsqu'il revit le lieu de sa naissance, toute sa tribu avait disparue, décimée par une maladie, venue d'ailleurs. Squanto restait seul au monde… mais il avait le Seigneur.

Pour revenir donc aux colons criant famine, Squanto s'en fut à la rivière et revint portant une brassée de grosses et grasses anguilles qu'il jeta aux pieds de ses frères anglais. Peut-être firent-ils un peu la moue, puisqu'ils pouvaient lire dans leur King James, Lévitique.9.10-11 : Tout ce qui n'a pas nageoires et écailles dans les mers et dans les rivières, d'entre tout ce qui pullule dans les eaux et d'entre tous les êtres vivants qui s'y trouvent, est pour vous une abomination. Ils vous seront une abomination ; vous ne mangerez pas de leur chair et vous tiendrez pour abominable leur cadavre.

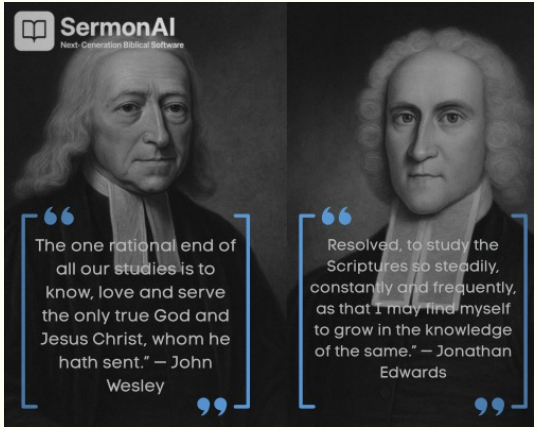
Or les anguilles, ça n'a justement ni nageoires, ni écailles… et ça ressemble en diable à un serpent ! L'apôtre Pierre, qui lui aussi avait très faim quand il était monté sur le toit de la maison, vers midi, eut une vision, nous rapporte le livre des Actes : Il vit une grande nappe descendre du ciel attachée par les quatre coins, dans laquelle se tenaient toutes sortes d'animaux purs et impurs. Et une voix lui dit à plusieurs reprises : « Lève-toi, Pierre, tue et mange. » L'histoire ne dit pas si la nappe de Pierre contenait des anguilles, et si c'est ce passage que les puritains invoquèrent pour justifier de pouvoir les manger, mais enfin ils ne sont pas morts de faim, puisqu'ils eurent ensuite l'idée de cette belle fête du Thanksgiving. Et en vérité, Américains ou pas, tous devraient la célébrer. Car que

signifie la vision de Pierre ?

Être comparé à un animal impur, et en particulier à une anguille, ne manque pas d'être assez humiliant ; l'impureté est cependant la condition naturelle de tout homme, de tout peuple, devant le Dieu trois fois saint, dont les yeux sont trop purs pour voir le mal. Être tué puis mangé, ne semble pas non plus bien réjouissant. Et cependant l'aliment, lorsqu'il est mangé, devient substance inséparable de celui qui le mange. Ainsi Juifs et Gentils, Anglais et Amérindiens, Français et Espagnols, tous sont incorporés au corps de Christ, quand par la foi ils le reçoivent comme leur Rédempteur et Seigneur.

L'histoire de Squanto, ne serait-elle pas quelque peu romancée ? Les catholiques, en font un catholique ; les Anglais, le font prier sur son lit de mort, "pour aller au ciel, avec le Dieu des Anglais". Eh qu'importe ! Remercions Dieu pour toutes choses, Lui qui par sa Providence conduit admirablement des vies humaines à salut.

Remercions-le, de l'universalité et de la gratuité de son Évangile qui s'adresse à toute créature sous le ciel. Remercions-le pour les Franciscains, et même allez, c'est jour de fête, pour les Jésuites, dont les contorsions intellectuelles et morales, ne sont pas sans évoquer celles de l'animal visqueux qui sauva la vie des colons, mais que Dieu a certainement su utiliser pour concourir à son dessein merveilleux envers nous.




**La crétinisation de l'internet évangélique** ne peut pas être sommairement rejetée sur la technologie en soi, sur l'Intelligence Artificielle en particulier. Après tout, ceux qui l'utilisent pour vendre,

font preuve d'une certaine sagesse puisque ça marche ! Le Seigneur lui-même savait reconnaître les diverses formes d'intelligence, sans pour autant les approuver : « Car les enfants de ce siècle sont plus prudents à l'égard de leurs semblables que ne le sont les enfants de lumière. » Luc.16.8

Un simple coup d'œil à la publicité de SermonAI, cette startup qui propose aux pasteurs de les "aider" à rédiger leurs messages hebdomadaires, prouve que son CEO, ou son COO, ou autre grand capitaine, a parfaitement compris la psychologie des pasteurs posteurs en quête de réputation médiatique :

1) Gravures en noir et blanc de deux people du dix-huitième siècle, que le destinataire-cible reconnaît immédiatement, car il possède une grande culture iconographique acquise sur FB : il est ainsi devenu capable d'identifier pas moins de 32 portraits complètement différents de Calvin, et 57 de Spurgeon, lesquels dérouteraient la plus performante des reconnaissances faciales chinoises.

2) Punchlines en anglais, car le *wannabe* théologien se doit de faire savoir à son auditoire moyen benêt, que non seulement il lit l'américain, mais qu'il comprend toutes les *jokes* en ligne, et que même quelques fois, sublime métamorphose, il rêve en anglais !

3) Astucieuse conjonction de deux big **J** : Jonathan Edwards, « cet effrayant génie » théologique, même si le pasteur-cible serait incapable de dire pourquoi, et ne sait pas que ce qualificatif parle en fait de Blaise Pascal ; et John Wesley ! car sait-on jamais qui va s'abonner secrètement à SermonAI… et puis selon les études de marché, le vent, qui souffle où il veut en Amérique comme ailleurs, prévient les publishers qu'il est opportun d'élargir un peu leur catalogue.

Certes l'IA est un puissant outil de crétinisation entre les mains des publishers. Voici quelques échantillons authentiques de son style dans les descriptions de leurs produits, rédigées 100% IA, que vous pourrez retrouver dans Google, pour ceux qui en douteraient :

« Dietrich Bonhoeffer demeure l'une des figures les plus emblématiques du christianisme… cette somme théologique explore les doctrines essentielles de la foi réformée avec une rigueur intellectuelle remarquable… l'auteur y démontre avec une clarté remarquable et une profondeur théologique exceptionnelle comment le Christ est présent… son art oratoire se caractérise par une combinaison unique d'érudition biblique, d'éloquence naturelle et de passion évangélique… docteur en théologie, pasteur et professeur de renom, il a marqué plusieurs générations de croyants par ses travaux rigoureux sur les Écritures et son approche accessible de l'enseignement biblique… cette entreprise colos-

sale, fruit de la collaboration de plus d'une centaine de professeurs et pasteurs protestants, s'inscrit dans la tradition des grandes encyclopédies bibliques… figure majeure de la théologie protestante francophone, ce pasteur réformé français a marqué l'histoire du protestantisme par sa traduction monumentale de la Bible en français… sa maîtrise exceptionnelle de l'hébreu lui permit de se plonger dans les textes bibliques originaux avec une rigueur scientifique remarquable… Théologien de formation rigoureuse, il s'est distingué par sa capacité unique à rendre accessible la complexité des concepts théologiques, son approche méthodique et claire a fait de lui une référence incontournable pour les étudiants en théologie et les chercheurs bibliques de son temps… ce mystique audacieux a osé revendiquer une liberté spirituelle inouïe pour son époque et dont les enseignements sur la prière contemplative et l'union à Dieu continuent d'inspirer les chercheurs de vérité intérieure…»

Mais de qui parle-t-il ? de Bonhoeffer ?! Non, bien sûr, vous voyez bien que tout cela n'est que du *pipeautron* amélioré, quel que soit l'auteur c'est toujours les même "tokens" qui reviennent : "figure emblématique", "profondeur remarquable", "rigueur scientifique", "référence incontournable" etc. etc. quant à tout ce qui est factuel ou intéressant dans les descriptions, cela a été volé ailleurs.

C.S. Lewis dans *L'autobus du paradis* (The great divorce) fait cette réflexion :

« — Tu crois ? répliqua mon instructeur en me lançant un regard perçant. Cette histoire te concerne plus que tu ne le penses. Il y a eu avant nous des hommes qui ont mis tant de zèle à prouver l'existence de Dieu qu'ils en sont venus à ne plus se soucier de Dieu lui-même, comme si celui-ci n'avait rien d'autre à faire que d'exister ! D'autres se sont employés si totalement à propager le christianisme qu'ils n'ont plus eu une seule pensée pour le Christ.

Bon sang ! On voit aussi cela dans d'autres domaines. N'as-tu jamais entendu parler d'un amateur de livres si préoccupé de premières éditions et de dédicaces qu'il en aurait perdu la capacité de lire aucun livre ? Ou d'un organisateur d'œuvres de charité qui aurait perdu tout sentiment de charité ? Nous avons là le plus sournois de tous les pièges. »

C'est aussi souvent le problème des publishers, qu'ils se prétendent réformés ou simples commerçants, ils n'ont pas lu, et encore moins compris ce qu'ils vendent ; si leurs clients se crétinisent il n'en faut pas rendre responsable la technologie.

✧

## Sonnet de nouvel an, modulo 4

### Le Maître des horloges

Toujours à l'heure vraie, sur le cadran altier,
Sans tic-tac, sans à-coups, ni années bissextiles,
La pendule des Cieux, pousse dans leur sentier
Les globes lumineux, aux aiguilles dociles.

Mais souvent en retard, l'humain calendrier,
Veut prolonger la vie et son labeur futile ;
Il s'invente à loisir un vingt-neuf février,
Se flattant de durer, par l'astuce facile.

Chère âme ignorante, plus faible qu'un fétu,
Qui prédis le futur ! un jour de plus, dis-tu ?
Brusquement, cette nuit, il faut que tu déloges !

Repens-toi sur le champ : l'an plus long tourne court,
Si c'est la volonté du Maître des horloges,
Mais regarde à Jésus pour l'éternel secours.

✧

L'année 2024 sera bissextile, puisqu'elle est divisible par quatre, elle comptera donc un jour de plus. Pourquoi bissextile ? Bien souvent nous employons des mots sans connaître leur signification. Les Romains, qui en savaient bien moins que les modernes en astronomie, avaient tout de même remarqué que si l'année ne comptait que 365 jours, les saisons se décalaient par rapport au calendrier. Pour assurer la correspondance, il fallait rajouter environ un jour tous les quatre ans. Mais où le placer ? Ils choisirent, plus ou moins arbitrairement, le sixième jour avant les calendes de mars, c-à-d le 24 février. Il y avait donc ces années là, multiples de 4, deux sixième jours d'où l'adjectif bissextile. Chez nous, le jour surnuméraire est le 29 février. Sommes-nous pour autant assurés de voir cette date

en 2024? C'est le sens du sonnet…

Psaume.90.12 : Enseigne-nous à bien compter nos jours, afin que nous appliquions notre cœur à la sagesse.

Psaume.31.15 : Mes temps sont en ta main, délivre-moi de la main de mes ennemis, et de ceux qui me poursuivent.

2Corinthiens.6.1-2 : Nous vous exhortons à ne pas recevoir la grâce de Dieu en vain. Car il dit : au temps favorable je t'ai exaucé, au jour du salut je t'ai secouru. Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut.

**Acquiers la vérité, et ne la vends pas.** (Proverbes.23.23)

Il y a des paroles de Jésus sur lesquelles on bute toujours un peu à chaque relecture des Évangiles ; avec le temps on finira par en retenir la vraie explication, mais l'espace d'une impulsion de neurone, une légère hésitation surprend notre cervelle. Peut-être le Seigneur l'a-t-il voulu ainsi, afin que les formules paradoxales qu'il emploie plus d'une fois nous force à réfléchir.

Ainsi de ce qu'il dit juste après avoir reçu les messagers de Jean-

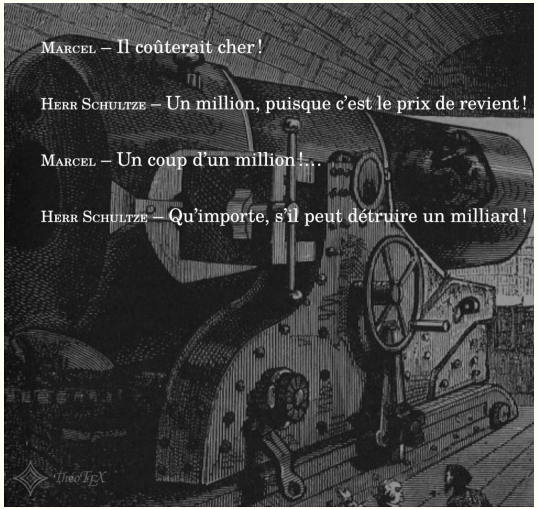
Baptiste, qui alors en prison chez Hérode, lui faisaient part de sa perplexité et de son incompréhension à propos de sa mission, Matthieu.11.12 :

> Or, depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à maintenant, le royaume des cieux est pris par la violence, et ce sont des violents qui le ravissent.

Faut-il comprendre négativement cette parole ? à savoir que les violents sont Hérode, les pharisiens et toute leur clique, qui ont résisté au message du baptiste, et à plus forte raison à celui de Jésus. Ou bien faut-il la prendre positivement ? à savoir que les violents sont ceux qui n'écoutant pas les cris de rage de ce clergé académique qui accusait Jésus de chasser les démons par la puissance de Belzébuth, rompent avec toute peur du qu'en-dira-t-on, et viennent boire les paroles de grâce du Seigneur.

Sans développer trop d'arguments, il est certain que c'est la seconde exégèse qui est la bonne. Peut-être le petit fait divers du récent cambriolage du Louvre pourra vous conforter dans ce sens. Les malfrats ont laissé tomber la couronne de l'impératrice Eugénie dans leur fuite ; ils sont néanmoins partis avec d'autres bijoux d'une valeur inestimable… invendables même ! précisément à cause de leur préciosité intrinsèque, historique et unique. Mais alors, quelle était leur motivation ? ils agissaient sans doute pour le compte de quelqu'un pour qui ces joyaux avaient une valeur inappréciable, et qui se moquait bien des moyens violents pour les acquérir, pourvu qu'il les possède !

Ami peureux et toujours courtisan des clergés étatiques, il en va ainsi de la vérité évangélique, il faut parfois se faire violence pour l'acquérir, et une fois volée, comme l'implique le proverbe de Salomon : « Ne la vends point ! » Proclame-la ! 😉




✧

Paru en 1879 **Les Cinq Cents Millions de la Bégum** est un des romans les plus fascinants et les plus "prophétiques" de Jules Verne, puisqu'il met en scène Herr Schultze, un oligarche prussien roi de Stahlstadt, la cité de l'acier, qui veut anéantir France-Ville, la cité de la santé et du bonheur construite par le docteur Sarrasin. Mais Marcel Bruckmann, un Alsacien aussi intelligent que courageux va tout faire pour déjouer ses projets... Dans l'illustration ci-dessous on voit Herr Schultze en train de dévoiler à celui qu'il croit être Johann Schwartz (en fait Marcel) une arme secrète : le super-canon de la Tour du Taureau, chargé au pyroxyle. Marcel fait alors remarquer à Schultze que son canon, qui coûte un million, sera hors d'usage après deux ou trois coups. — Qu'importe ! rétorque alors l'implacable teuton, puisque d'un seul coup, ce canon va détruire un milliard, c-à-d France-Ville ! Oui c'est bien là la cynique logique guerrière, fidèle à elle-même au cours des âges : qu'importe le coût d'un million d'un missile *Taurus*, puisqu'il peut détruire un pont de plusieurs milliards ! Qu'importe au contribuable français l'achat de huit cent mille obus à deux mille euros pièce, puisqu'ils pourront éradiquer soudainement des milliers de vies bien plus précieuses, et en gâcher trois fois plus pour le restant de leurs jours ! Satan ne regarde jamais à la dépense quand il s'agit d'avancer son affaire, de promouvoir malheur et désespoir, de perdre l'homme qu'il déteste, parce que fait à l'image de Dieu.

En glorieuse contre-partie le Seigneur Jésus-Christ, n'a pas regardé à la dépense de sa propre vie pour nous sauver : En échange de la joie qui lui était réservée, il a souffert la croix en méprisant la honte

qui s'y attachait et il s'est assis à la droite du trône de Dieu. Et si son Père n'aurait pu dire : « Qu'importe le prix de la vie de mon Fils… » (car l'amour éternel qui les unit ne se mesure pas), il l'a néanmoins donné… pour des rebelles :

> Lui, qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas aussi toutes choses avec lui ? — Si, lorsque nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, à plus forte raison, étant réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie.

✧

Doit-on comprendre que sept siècles avant la naissance de Jésus, le prophète Esaïe a distinctement vu le visage du Messie, et l'a trouvé quelconque, voire laid?

Ce serait bien mal comprendre la nature et le but de l'inspiration biblique! Les Évangiles, écrits par des hommes qui eux ont réellement vu Jésus, ne contiennent pas la moindre allusion à son apparence physique. Manifestement, le Saint-Esprit qui les a inspirés, ne l'a pas voulu, nul doute pour de bonnes raisons. Le seul portrait (si le mot convient) de lui, se trouve au début de la vision

de saint Jean, dans l'Apocalypse : il lui apparaît les cheveux blancs comme de la neige, les yeux flamboyants, et le visage rayonnant avec la force du soleil. De là on ne déduira rien de son aspect physique quand il marchait sur terre.

Mais nous comprenons alors que la nature et le but d'une vision dans l'esprit est de montrer à celui qui la reçoit l'essence des choses, non leur apparence, le caractère du Fils de l'homme et Fils de Dieu, non le vêtement passager qu'il a revêtu dans son incarnation. Ainsi Jean voit le Messie dans sa gloire retrouvée après l'ascension, Esaïe voit le Messie souffrant. Un verset plus loin nous lisons : Il était méprisé et abandonné des hommes, homme de douleurs et connaissant la maladie, méprisé comme un objet devant lequel on se cache le visage ; et nous n'avons fait de lui aucun cas.

Pourra-t-on en conclure que Jésus avait couramment l'air souffreteux, malade, et que les gens étaient tentés de changer de trottoir lorsqu'ils le croisaient. Ce serait absurde ! Ce que le prophète a vu spirituellement, c'est que *véritablement, il portait nos maladies, et que c'est de nos douleurs dont il s'est chargé* (v. 4)

✧

– Allez, crachez le morceau… et dites que vous voulez parler de l'authenticité du suaire de Turin, et de l'extraordinaire beauté qu'il révèle du visage de Jésus.

– D'abord, ce n'est certainement pas le mot de *beauté* qui vient premièrement à la pensée lorsqu'on contemple cette image poignante d'un crucifié. De majesté plutôt, voilà l'impression dominante qu'il laisse, et je crois que la plupart en convienne. Ensuite, la datation d'un linceul, n'a strictement rien à voir avec Esaïe, c'est un problème scientifique qui doit être résolu impartialement.

– Mais Calvin a démontré dans son Traité des reliques, qu'un suaire ne pouvait pas porter l'image de Jésus.

– Calvin a aussi démontré, dans son commentaire sur 2Corinthiens, que Copernic était un imbécile, parce que tout le monde voit que c'est la terre qui est fixe, et le soleil qui tourne.

– Vous changez de sujet ! Calvin prouve par l'Évangile de Jean, que Jésus, couché dans le tombeau, avait la tête enveloppé d'un linge, dont il s'est dégagé à sa résurrection, puis plié et rangé à part. Il n'y avait donc pas ce grand drap de Turin que l'on prétend avoir enveloppé le corps de Jésus.

– Calvin n'en connaissait pas plus à son époque sur la manière dont les Juifs ensevelissaient leurs morts à celle de Jésus, que chacun peut le savoir aujourd'hui : vous confondez *suaire*, et *linceul*. Un suaire est une sorte de grand mouchoir qui servait à essuyer la sueur du mort, tandis qu'un linceul est effectivement un drap de grandes dimensions ; et on en a

retrouvé aux environs de Jérusalem dans des sépultures datant du premier siècle.

– Mais Jean qui a vu de ses yeux l'intérieur du tombeau ne parle pas d'un linceul !

– De la non mention d'un objet vous ne pouvez pas conclure à son inexistence. Vous faites la même erreur que ces pauvres jobards, qui parce qu'on ne peut pas trouver les photos d'une femme avant ses trente ans, en déduisent qu'auparavant elle devait être un homme. Il y avait bel et bien un linceul, pas seulement un suaire, les autres évangiles l'attestent.

– Mais si c'était vrai, les disciples s'en seraient emparés de ce linceul miraculeux, ils en auraient parlé, ils l'auraient montré à tout le monde comme preuve de la résurrection. Moi je dis comme Calvin !

– Vous feriez mieux de lire Calvin dans ce qu'il a écrit de bon sur autre chose, au lieu de faire semblant d'être calviniste pour récolter des likes et être accepté du néo-sanhédrin. Quant au linceul, qui vous prouve qu'il était encore dans le tombeau, quand Pierre et Jean sont arrivés ? Jésus est donc sorti tout nu ?

– Bah vous plaisantez ! Des anges lui ont apporté un vêtement, et voilà.

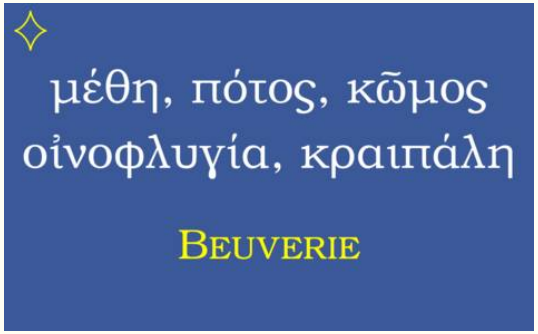
– Sans doute, mais peut-être seulement après sa sortie du tombeau. Du moins c'est ce que suggère Jérôme…

– Plaît-il, citoyen ?

– Jérôme de Stridon, quatrième siècle, bien loin de la polémique sur l'authenticité du linceul de Turin donc. Il écrit : Ο δὲ Κύριος δεδωκὸς σινδόνα τῷ δούλῳ τοῦ ἱερέως ἀπελθὼν πρὸς Ιάκωβον : *Quand donc le Seigneur eut donné le linceul au serviteur du prêtre il alla vers Jacques*. C'est tiré d'un fragment d'un évangile en hébreu qu'il possédait, et qui est aujourd'hui perdu.

– Ça ne prouve nullement l'authenticité du suaire !

– Non, mais cela montre que du moins certains premiers chrétiens étaient conscients de l'existence d'un linceul ayant enveloppé le corps Jésus, et d'une histoire subséquente de ce linceul.




«Ne vous enivrez pas de vin : c'est de la débauche. Soyez, au contraire, remplis de l'Esprit.» (Éphésiens.5.18) On ne peut pas rencontrer que des mots positifs dans l'étude du grec du N.T., les cinq suivants s'y trouvent et se rattachent à l'abus d'alcool :

μέθη, est le terme général désignant l'ivresse, on le retrouve dans le mot *a-méthyste*, pierre précieuse violette à laquelle les grecs prêtaient la vertu de protéger de l'ivresse (naturellement ça ne marche pas, sauf à s'absorber dans la contemplation de l'améthyste plutôt que d'absorber des verres ☺.)

πότος, se retrouve dans *sym-posium*, littéralement boire ensemble ; mot qui aujourd'hui désigne une grande réunion de professionnels, très sérieuse, et souvent prétexte à l'assèchement de moult bouteilles de whisky.

κῶμος, c'est la grosse fête de village, où la bière coule à flots, et tous les débordements qui s'en suivent.

οἰνοφλυγία, littéralement *déluge de vin*... qui noie les hommes dans l'ivresse.

κραιπάλη donne en français le mot *crapule*, qui initialement se rapporte non à un individu particulièrement pervers, mais qui s'empiffre et se gorge jusqu'au dégoût. Jésus nous met en garde de lui ressembler en Luc.21.34 : «Prenez garde à vous-mêmes, de crainte que vos cœurs ne s'appesantissent par les excès (κραιπάλῃ) du manger et du boire, et par les soucis de la vie, et que ce jour ne vienne sur vous à l'improviste.»

Dans le petit cimetière de Warmie en Pologne, une simple pierre tombale grise portant l'épitaphe latine suivante :

> Non parem Pauli gratiam requiero ;
> Veniam Petri neque posco : sed quam
> In crucis ligno dederas latroni
> Sedulus oro.

Ce qui donne en français : *Je ne réclame pas une grâce égale à celle de Paul. — Je ne demande pas non plus l'indulgence dont bénéficia Pierre : mais plutôt — Que tu m'accordes le pardon du larron sur la croix de bois — Je te prie ardemment.*

Qui fait monter ainsi cette humble prière vers l'Éternel Dieu, qui seul à le pouvoir de pardonner les péchés ? C'est le grand astronome **Nicolas Copernic** ! Ce génie de la Renaissance qui le premier comprit que la terre et les planètes tournaient autour du soleil, et non l'inverse.

Hélas, son *De Revolutionibus Orbium Coelestium* fut jugé hérétique et mis à l'index par l'Église Catholique Romaine, sous prétexte qu'il s'opposait aux déclarations de la Bible, en particulier au passage dans lequel Josué ordonne au soleil de s'arrêter dans

le ciel. Mais n'y a pas de puissance contre la vérité ; les principes de la Réforme se répandaient inéluctablement en Europe, et avec eux la liberté d'examiner sereinement les merveilles de la Création : un imprimeur luthérien fit paraître l'ouvrage, la révolution scientifique qu'il contenait en germe allait rapidement se développer et féconder la pensée de Galilée et de Kepler.

Et Nicolas lui-même, sa prière ne laisse-t-elle pas penser qu'il avait saisi le principe de la justification par la foi seule ? Serait-ce d'ailleurs si étonnant que cela puisque mort en 1543, il a pu parfaitement avoir le temps et l'occasion de lire l'Institution Chrétienne de Jean Calvin dont la première édition date de 1536. Oui, Copernic, par sa piété, par sa compréhension de la grâce, par son courage intellectuel et sa révérence envers la Création était à deux doigts d'être un Réformé !

C'est d'ailleurs ainsi que l'a compris le grand poète Réformé Alfred de Montvaillant, puisqu'il a voulu mettre en vers français la fameuse épitaphe de Copernic :

> Copernic fit graver ces lignes sur sa pierre :
> Je ne demande, ô Dieu ! ni de Paul le pardon,
> Ni la grâce accordée à ton apôtre Pierre,
> Mais le pardon donné, sur ta croix, au larron.

Ces beaux vers, cette belle histoire édifiante, vous n'en auriez jamais eu connaissance sans l'internet… les grincheux ont beau râler on en apprend des choses sur Facebook. Sauf… sauf que tout est faux ! ou presque.

1) Il n'y a pas de pierre tombale de l'astronome à Warmie. Les savants ont commencé à s'intéresser aux restes de la dépouille de Copernic seulement au début du 19e siècle. En 1802 une équipe de chercheurs se rendirent dans l'église de Warmie en Pologne, où Copernic avait eu le titre ecclésiastique de *Canon* (sans être prêtre). Ils découvrirent sous l'autel une pierre portant le nom de Nicolas à demi-effacé, sans épitaphe. L'ayant soulevée ils recueillirent les ossements qu'ils partagèrent en trois lots.

2) C'est seulement en 2008 que son crâne et quelques uns de ses os ont été retrouvés dans la cathédrale de Frombork (toujours en Pologne) et formellement identifiés grâce à l'ADN de quelques cheveux de Copernic contenus dans les pages d'un de ses manuscrits.

3) La prière-épitaphe n'est pas de Copernic, mais tenez-vous bien, d'un Pape Pie II, de son vrai nom Enea Silvio Piccolomini, qui l'a écrite dans une de ses productions littéraires : *De passione Domini*. Les Polonais très catholiques, et très fiers de Copernic,

ont fait peindre cinquante ans après sa mort ce beau tableau de lui qui se trouve dans sa ville de naissance à Toruń, et sur lequel ils ont pensé à mettre cette prière de Pie II (d'où la rumeur qu'elle aurait été sur sa pierre tombale).

4) Les Réformés du temps de Copernic étaient tout aussi peu réceptifs à son système que la hiérarchie romaine, et parfois aussi bourrins dans leur exégèse de la Bible. Voici ce que déclarait Luther dans ses propos de table :

> "On parla d'un astronome qui avait récemment entrepris de prouver que c'était la terre qui se mouvait et non le ciel le soleil et la lune comme si quelqu'un cheminant dans une voiture ou sur un navire pensait que c'était lui qui restait immobile tandis que la terre et les astres seraient en mouvement. Le docteur Luther dit : S'il veut bouleverser toute l'astronomie qu'il le fasse moi je crois à la sainte Écriture car Josué a commandé au soleil et non à la terre de s'arrêter.

Mélanchthon, dans une lettre au mathématicien Burckard, accuse l'astronome polonais de chercher seulement à se faire passer pour intelligent en émettant des opinions absurdes. Quant à Calvin s'il n'injurie pas directement Copernic (qu'il n'a pas lu), il ne se prive pas de ses invectives coutumières envers ceux qui suivent une autre opinion que la sienne : la terre est immobile un point c'est tout.

5) Copernic n'a pas été le premier à penser que le soleil était fixe relativement aux planètes ; vers 280 avant J.-C. Aristarque de Samos avait déjà développé l'idée.

6) C'est un anachronisme de dire qu'Alfred de Montvaillant était un poète *Réformé*. Les poètes Réformés sont par définition ceux de l'époque de la Réforme : Marot, Agrippa d'Aubigné, Du Bartas… ils ne manquent pas. Mais le style de Montvaillant est complètement différent, il est mort en 1906 ! il a fréquenté Mistral ! C'était un poète *protestant* si l'on veut parler de sa religion ; le qualifier de *réformé* relève de la tactique internet habituelle des *néo-réformés*, laquelle consiste à s'amalgamer un maximum d'intellectuels plus ou moins célèbres, de façon à essayer de gonfler leur propre image "académique" par rapport aux autres évangéliques.

7) La propagande, quelle que soit la chapelle c'est ce qu'on trouve le plus en abondance sur l'internet ; mais soyons juste sans ce moyen extraordinaire nous n'aurions pas non plus accès à tous ces détails. Il faut juste savoir trier.

✧

**Lui qui était riche, il s'est fait pauvre…**

Les rois de France aimaient-il les Français? Pas assez sans doute… ce qui n'était pas une raison pour couper la tête à celui qui n'était certainement pas le plus despotique d'entre eux, dirons-nous en ce 21 janvier.

La petite histoire nous rapporte que l'un d'entre eux se déguisait parfois pour aller marcher incognito dans les rues. Il jetait un vieux manteau sur son pourpoint royal de fin lin, échangeait son chapeau décoré de médailles saintes pour un feutre cabossé, et se mêlait ainsi affublé à la populace de la ville.

Dans quel but? savoir tout le mal qu'on pouvait dire de lui. Les historiens modernes pensent que c'est une légende, ou une caricature. Toujours est-il que les cages dans lesquelles ce roi enfermait ses ennemis ne le sont pas, ni les *fillettes*, c-à-d les grosses chaînes de fer munie d'un collier passé autour du cou des prisonniers, pour les maintenir attachés comme un chien.

A l'opposé, l'Écriture dirige notre attention sur le Roi des rois : Lui qui de riche se fit pauvre, afin que par sa pauvreté nous fussions enrichis. (2Cor.8.9). Quand, comment, le Seigneur Jésus-Christ a-t-il choisi de se faire pauvre? Non durant sa vie terrestre, puisqu'il n'a jamais été riche. Il n'a pas, comme Louis XI, caché ses beaux habits de soie sous une apparence ordinaire, il ne faisait point semblant d'être démuni, tout en gardant d'immenses amas d'or et d'argent en réserve. En un mot le Seigneur Jésus-Christ ne s'est pas *déguisé*, mais il s'est *dépouillé*. C'est ce que nous dit explicitement l'épître aux Philippiens :

> Lequel, existant en forme de Dieu, n'a point regardé comme une proie à arracher d'être égal avec Dieu, mais s'est dépouillé lui-même, en prenant une forme de serviteur, en devenant semblable aux hommes ; et ayant paru comme un simple homme, il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix.

Jésus-Christ s'est dépouillé non de sa divinité, puisqu'on ne peut jamais abandonner sa propre identité : riche ou pauvre un fils de roi reste à toujours fils de roi, Dieu depuis l'éternité, le Fils de Dieu reste Dieu. Il s'est dépouillé dit le texte inspiré de sa forme divine. Il ne l'a pas voilée, il ne l'a pas cachée, il l'a quittée pour de bon. Apprenons-le de sa propre bouche : Et maintenant toi, Père, glorifie-moi auprès de toi-même de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût. (Jean.17.5)

On ne redemande pas une chose que l'on a gardée. Christ n'a pas voilé sa gloire divine, il s'en est dépouillé.

Le Roi des rois aimait-il son peuple ? qui peut en douter après avoir lu l'Évangile. Pourtant on l'a crucifié ; ou plutôt il s'est laissé crucifier ; ce qui est la suprême preuve de son amour pour nous.

Voici deux verbes qui devraient être bien connus des prédicateurs de l'Évangile dit de la Prospérité. Ils peuvent être traduits par *falsifier, altérer, adultérer…*

Initialement le κάπηλος est un marchand de vin au détail ; la tentation étant très grande de mélanger un vin de bonne qualité avec de l'eau ou de la mauvaise piquette pour en vendre plus, καπηλεύω est rapidement devenu synonyme de *frelater*, c-à-d de transvaser malhonnêtement des liquides. Frelater l'Évangile, c'est soustraire une partie de la Parole de Dieu, pour y incorporer des idées sans valeur ou même toxiques. A son époque Paul accusait

déjà certains *ministries* à succès de pratiquer cette sorte de contrefaçon spirituelle (2Cor.2.17; 4.2); le verbe δολόω (qui donne en français *dol*, tromperie), se réfère à la ruse, à la fourberie du procédé. Καπηλεύω, apporte l'idée supplémentaire du profit, du lucre, qui motive cette action.

Reconnaissons au moins à quelques théologiens de la prospérité le mérite de la cohérence : ils prêchent le gain financier par la foi, et ils sont effectivement très riches ; tandis que la majorité de ceux qui vont les écouter restent pauvres, et en ressortent même plus pauvres encore, puisqu'ils donnent au prédicateur.

✧

Le grand fait de la **résurrection** de Jésus-Christ change tout pour le chrétien, et jusqu'à sa manière de regarder la nature. Voici venir les jours où le désert d'Arizona va revêtir ses habits de fête, les palo verdes déployer leur chevelure d'or, les ocotillos darder leurs flammèches cramoisies, et les cactus méchants… produire en une nuit des fleurs immaculées.

Comment cette terre aussi aride, inhospitalière, image de la mort, a-t-elle pu en si peu de temps changer d'aspect, pour manifester la force et la beauté de la vie ? C'est que, comme dit le Psaume 19 à

propos de la Création, l'Arizona possède son langage particulier, dont le son n'est pas sans être entendu, puisqu'il retentit dans tout le désert.

Elle nous prêche d'abord par similitude ; car qui peut voir les épines d'airain des grands saguaros sans penser aussitôt à celles qui ont cruellement percé la tête sacrée de notre Roi ? qui peut voir les admirables fleurs d'ivoire qui un matin de printemps empanachent leur sommet, là où la veille il n'y avait qu'une masse verte informe, sans se rappeler les anges en vêtements éclatants de lumière, montrant le tombeau vide ?

Puis elle nous exhorte par contraste ; car si les cactus portent des épines, c'est pour se protéger de l'agresseur, elles démontrent la sagesse et l'inventivité dont le Créateur a pourvu les plantes, afin de préserver leur vie naturelle. A l'opposé si Jésus fut couronné d'épines, c'est parce qu'il a donné sa vie ; il n'a pas voulu la garder pour lui-même, comme il en avait le pouvoir, mais l'a livrée aux mains de ses ennemis, pour leur propre salut ; comme un agneau sans défense qu'on mène à l'abattoir, il n'a pas ouvert la bouche.

Si les cactus d'Arizona portent aujourd'hui des fleurs, il ne faudra que quelques jours pour qu'elles fanent et tombent. Mais nous voyons ce Jésus, qui a été fait pour un peu de temps inférieur aux anges, couronné de gloire et d'honneur à cause de la mort qu'il a soufferte, afin que par la grâce de Dieu il goûtât la mort pour tous. (Héb.2.9) Jésus ressuscité des morts ne peut plus mourir ! Son trône est aux siècles des siècles, et c'est le sceptre de la droiture que le sceptre de son règne ! **Joyeuses Pâques 2025 !**

**Tu n'as point voulu de sacrifice ni d'offrande, mais tu m'as formé un corps…** (Héb.10.5)

Clin d'œil du Maître des temps et des coïncidences, le 25 décembre de cette année 2024 tombe le 25 du mois de Kislev dans le calendrier lunaire juif ; Noël et Hanoucca seront célébrés le même jour. Ceux qui savent lire entre les lignes de la Providence se rappelleront alors que la signification de ces deux fêtes est essentiellement identique : Hanoucca c'est le souvenir de la dédicace du second temple, où les israélites pouvaient venir de nouveau adorer l'Éternel ; Noël c'est la dédicace de l'incarnation du Fils de Dieu, venu tabernacler parmi nous. Et il ne s'agit pas là d'un symbolisme fantaisiste, Jésus lui-même considère ainsi son corps : Abattez ce temple, et en trois jours je le relèverai… Mais lui parlait du temple de son corps. (Jean.2.19)

Les deux fêtes se rejoignent jusque dans leur manifestation extérieure la plus évidente : LES LUMIÈRES ! Voyez cette ménorah à huit branches, mises pour les huit jours durant lesquels l'huile se renouvela miraculeusement dans la lampe du temple, et la neuvième bougie centrale rendant gloire à l'Auteur de ce prodige, et communiquant sa flamme aux huit autres.

Les lumières de Noël c'est l'étoile de Bethléem bien sûr, puis la gloire resplendissante du Seigneur enveloppant les bergers, mais surtout l'accomplissement de la prophétie d'Esaïe : Le peuple qui marchait dans les ténèbres voit une grande lumière ; sur ceux qui habitaient l'ombre de la mort une lumière resplendit… C'était la véritable lumière qui éclaire tout homme venant au monde. (Esaïe.9.2 ; Jean.1.9)

Mais la date… la date ? demande le pisse-vinaigre, qui refuse absolument de fêter Noël sous prétexte que le mot ne se trouve pas dans la Bible. La date de Hanoucca varie un peu il est vrai, parce que les caprices de la lune font que le 25 Kislev coïncide assez rarement avec le 25 décembre, mais il ne s'en éloigne jamais beaucoup. De plus Hanoucca est *biblique*, si on insiste : On célébrait à Jérusalem la fête de la dédicace. C'était l'hiver. (Jean.10.2) Quant à Noël, lorsque les anges et les bergers acclament le premier si joyeusement, ne pas vouloir fêter les suivants en dit long sur la mesquinerie de ceux qui s'y refusent.

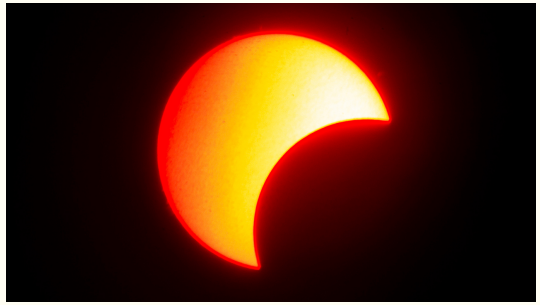
— Jésus, nous le savons, n'a pas pu naître un 25 décembre…

— Mais non, vous ne le savez pas, parce que vous n'avez jamais lu : *La société juive à l'époque de Jésus-Christ* de Alfred EDERSHEIM. Sinon vous sauriez que :

« Près de Bethléem, sur la route qui conduit à Jérusalem, s'élevait une tour désignée sous le nom de Migdal-Eder ou « la tour des gardiens de troupeaux ». C'était la station où les bergers avaient l'habitude de garder les animaux destinés aux sacrifices du temple. La chose était tellement connue que, si on rencontrait des animaux à la distance où Migdal-Eder se trouvait placée par rapport à Jérusalem, ou dans cette zone, de tous les côtés, les animaux mâles étaient offerts en sacrifice d'holocauste, les femelles en sacrifice de paix… »

et lisant la suite vous auriez retenu que ces bergers, à qui l'ange apparut, ne gardaient pas les troupeaux chaque nuit au même endroit, mais qu'ils étaient en chemin pour Jérusalem afin de les présenter au temple… Magnifique symbole de la destinée volontaire de l'Agneau qui venait de naître ! En décembre il pleut parfois, mais beaucoup moins qu'en février-mars avant la Pâque.

Méfions-nous de cette Providence divine, qui se plaît souvent à confondre les prétentieux, trop sûrs de leur savoir ; imitons plutôt ces bergers et autres acteurs de l'Écriture qui dans leur enthousiasme naïf et spontané, oublièrent de noter la date de Noël, mais allèrent en hâte trouver le petit enfant couché dans la crèche, « et l'ayant vu, firent connaître la parole qui leur avait été dite à son sujet. » (Luc.2.17)



✧

Elle n'est que partielle ici, en Arizona. Mais non dépourvue de leçon : Si le soleil est un emblème biblique du Seigneur Jésus, par la puissance de son rayonnement glorieux, par sa constance, par la vie qu'il communique à toutes les créatures terrestres ; si en contrepartie la lune représente l'Église, astre nocturne qui ne brille que d'une lumière empruntée, avec ses phases, ses hauts et ses bas, que nous enseignera l'éclipse ?

**Que l'Église ne peut cacher la gloire de son fondateur bien longtemps !**

Quand l'Église par son Clergé, ses Conciles, ses ambitions étatiques, s'arroge la première place devant la Parole de Dieu, il peut arriver qu'elle éclipse un moment aux yeux des hommes l'Évangile glorieux du salut gratuit en Jésus-Christ. Mais cette usurpation ne dure pas, le soleil réapparaît dans toute sa force, et la lune retourne à sa relative obscurité. C'est ce qui est arrivé à l'Église de Rome.

**Arrière-petits-enfants de la Réforme, pourquoi voudriez-vous l'imiter ?**

Il ne manquait plus que ça, un Tintin qui se met à jacter latin ! Et qu'est-ce qu'il est en train de dire à cette petite peste d'Abdallah ? Il

lui cite du saint Augustin : An vero quisquam etiam hoc dicere, quo ad parvulos, etc. *Se trouvera-t-il aucun qui ose dire que cette sentence n'appartient point aux enfants, et qu'ils puissent avoir vie en eux sans la participation de ce corps et de ce sang ?*

Comme beaucoup de pères de l'Église saint Augustin croyait que tout autant que le baptême, la participation des petits enfants à l'eucharistie était absolument nécessaire à leur salut. Apparemment Abdallah est d'un autre avis… Pourtant Augustin insiste : … nec vita æterna sine Baptismo, et corpore et sanguine Domini etc. *Puis donc il ne faut pas espérer ni vie éternelle, ni salut pour aucun homme, sans le baptême, et le corps et le sang de Christ, l'eucharistie, comme tant de témoignages divins s'y accordent, c'est en vain que sans cela on le promet aux petits enfants.* Et il n'est pas le seul : le Pape Innocent I, saint Cyprien, Nicolas de Lyre, la tradition des églises grecques, des Abyssins, tous ceux-là tenaient pour certain que les petits enfants doivent communier pour être sauvés, s'ils venaient à mourir en bas âge.

Les Églises évangéliques, toutes dénominations confondues, le croient-elles aujourd'hui ? Evidemment non ! la simple lecture impartiale du Nouveau Testament montre que ni Jésus-Christ ni les apôtres n'ont jamais songé à imposer aux petits enfants la condition du baptême et de la participation à la cène pour ne pas tomber en enfer. Pauvres influenceurs néo-réformés qui se croient obligés de faire semblant de parler latin, d'invoquer l'autorité des PÈRES DE L'ÉGLISE, quand ils vont dans le même sens que leur confession de foi, et qui les écartent sans vergogne dès qu'ils ne leur sont pas favorables ! Jean Daillé avait déjà remarqué ce travers il y a bien longtemps. De fait personne parmi les protestants évangéliques ne défend aujourd'hui la *pédo-communion*, comme la promulguait Augustin ; elle n'est rappelée à titre préventif que par certains blogueurs de la mouvance néo-calviniste, dans par leur crainte de voir quelqu'un s'en servir pour attaquer le pédo-baptême. Or la corrélation entre baptême et communion est indéniablement biblique : le baptême marque l'entrée officielle du croyant dans le corps de Christ, la participation à la communion de son corps suit donc, logiquement et chronologiquement.

✧

**Leur Dieu est un Dieu de montagnes…** (1Rois.20.23)

Dans le sud de l'Arizona, du côté de Tucson, on les appelle les îles du ciel (*Sky Islands*). Ce sont de curieuses montagnes surgies de nulle part, au beau milieu d'une immense mer plate, remplie de chaparral, de grands cactus saguaros, de palos verde et de mesquites. Non seulement elles font penser à des îles à cause de leur isolement, mais elles le sont véritablement du point de vue de la faune et de la flore : Dès qu'on entreprend leur ascension, on voit la végétation changer du tout ou tout, les cactus céder la place aux pins ponderosa et à de petits chênes d'Emory. Leur cône captant l'humidité des rares pluies et des brouillards, tout est relativement vert dans la partie inférieure, là où l'eau ruisselle, et de multiples espèces animales y font leur habitat. Parvenu au sommet rocheux dégarni, on observe les contours de notre île, posée sur la nappe désertique, étendue jusqu'à l'horizon, où émergent d'autres îles…

Les géologues vous expliqueront que dans cette région du sud-ouest américain la croûte terrestre s'est autrefois étirée, créant plusieurs fissures parallèles, pour former une structure qu'ils appellent *basin and range*, et qui fait vaguement penser à une pâte à pizza trop fine, et trop cuite. Les îles que nous voyons sont en réalité les sommets des inégalités, le reste ayant été comblé par l'érosion. Quoiqu'il en soit, devant l'étrange beauté du tableau, il est difficile d'échapper au sentiment qu'un peintre remarquable en a conçu et exécuté toutes les parties, tant la plaine que la montagne.

Ce n'était par contre pas l'avis de Ben-Hadad, roi de Syrie, quand il contemplait les hauteurs d'Israël, d'où était sortie une armée qui venait de lui infliger une cuisante défaite : Leur dieu est un dieu de montagnes ; c'est pourquoi ils ont été plus forts que nous. Mais si nous les combattons dans la plaine, nous verrons bien si nous ne sommes pas

plus forts qu'eux, disaient ses généraux. Mal lui en prit de suivre ce conseil ; un prophète d'Israël annonça alors :

> Parce que les Syriens ont dit : L'Éternel est un Dieu de montagnes et non pas un Dieu de plaines, je te livrerai toute cette grande multitude et vous saurez que je suis l'Éternel.

Une semaine plus tard les fils d'Israël frappaient cent mille soldats syriens en un jour, et Ben-Hadad dut prendre la fuite.

Comme il arrive souvent dans l'Écriture, tel ennemi de Dieu entretient dans son cœur des pensées fausses, et prononce de sa bouche des paroles justes, à son insu. Car oui, en un sens Ben-Hadad avait raison : **L'Éternel est un Dieu de montagnes !** L'arche s'échouant sur l'Ararat, le don de la loi au Sinaï, le sacrifice d'Isaac à Morija, le sanctuaire érigé sur Sion, la transfiguration de Jésus, sa mort à Golgotha, son ascension du Mont des Oliviers, où il reviendra : il apparaît que Dieu a voulu nous parler de ce qui est important, depuis des hauts lieux. Pourquoi ? parce qu'il est lui-même incommensurablement élevé au-dessus de sa création, et qu'il invite l'homme fait à son image à lever les yeux.

Lassé du désert de ce monde, qui ne voudrait avoir son île dans le ciel ? où il pourrait à loisir se retirer, et contempler les choses de haut. Nul besoin pour cela d'aller jusqu'à Tucson. Cette île dans le ciel vous la tenez dans votre main : c'est la Bible, la parole de Dieu, qui nous enseigne que la terre est au Seigneur, et tout ce qu'elle renferme ; qui nous assure que tout pouvoir a été confié à Jésus-Christ, et que loin d'être indifférent au tumulte de l'actualité, il s'occupe de faire de ses ennemis son marchepied, pour monter sur le trône lors de l'inauguration visible de son règne. Chaque page du Livre prophétique est une île céleste, où votre âme se nourrira des pensées de Dieu, et partagera un peu de sa vision bienveillante et bienheureuse de l'Histoire.

✧

**Les portraits de Calvin sur Facebook.**

Si vous le croisiez dans la rue, son étrange coiffure et sa barbichette vous inciteraient peut-être à vous retourner, mais quant à le reconnaître cela serait une gageure, tant les réseaux sociaux en ont rendu des portraits disparates.

A quelle aberration psychologique peut bien correspondre cette manie d'afficher sur Facebook des portraits de Jean Calvin de plus en plus ridicules, et éloignés de sa physionomie probable, telle que nous pouvons la deviner d'après des représentations d'époque ? Parler d'idolâtrie serait sans doute exagéré, quoique le phénomène ne soit pas sans évoquer le *culte de dulie* que les catholiques rendent à leurs propres saints, avec force peintures et statuettes tout aussi fantaisistes.

La mise a disposition de l'IA pour tout un chacun ne rendant que plus faciles des représentations faussement épurées de Calvin, un point d'interrogation se pose dans le regard inflexible, l'expression d'austérité impitoyable que ses dévots ont instinctivement voulu lui donner. Cela correspond-il au vrai caractère du réformateur ? Car peu importe le portrait physique : cette introduction n'était qu'un prétexte pour vous parler du **portrait moral** de Calvin, et plus précisément de la thèse de RT Kendall, vieux bonhomme de 89 ans, et (écoutez bien, ô fidèles flagorneurs du tout people étiqueté *réformé*, ô likeurs parkinsoniens de tout ce qu'il faut liker) RT Kendall : successeur de Martyn Lloyd-Jones à Westminster Chapel, et grand ami de 🚀Martyn Lloyd-Jones🚀 !

Vers la quarantaine RT Kendall obtint un doctorat de l'université d'Oxford avec une thèse intitulée : *Calvin and English Calvinism to* 1649, dans laquelle il défend l'idée que Calvin… n'était pas calviniste ; en particulier qu'il croyait que Jésus-Christ est mort, non pour les élus seulement, mais pour tous les hommes, et qu'il l'affirme

explicitement dans ses commentaires. Cette thèse vous pouvez la lire gratuitement aujourd'hui sur archive.org. Elle est riche de toute une étude sur les successeurs de Calvin ; il y montre comment l'idée d'une expiation limitée vient en fait de Théodore de Bèze, puis reprise par Perkins en Angleterre et toute la tradition puritaine. Deux-cent soixante pages riches et longues à lire. Mais étaient-elles nécessaires (sauf à mériter un PhD) pour se convaincre que Calvin n'aurait pas été d'accord avec le **L** de la tulip brandie par ses posthumes disciples ? En vérité non puisqu'il suffit de jeter un coup d'œil à ce qu'il écrit lui-même, et Kendall ne s'y prend pas autrement, puisque pour expliquer sa position il se réfère à un *Appendice* qui ne contient que les propres mots de Calvin.

Que Calvin n'ait pas été calviniste, au sens où l'entendent les scolastiques qui l'ont suivi (et nos néo-réformés, qui ne le sont que pour la posture), cela semble paradoxal ! Cependant la remarque est loin d'avoir attendu Kendall. Cent ans avant lui, Merle d'Aubigné écrivait déjà :

> « Or chose étrange, Calvin s'indigne contre l'appétit de vouloir sonder les mystères de la prédestination et du conseil éternel de Dieu, et il appelle une rage ce qu'on a nommé plus tard le calvinisme. Le Réformateur repousse cet appétit comme un furieux délire et c'est de ce délire qu'on l'accuse. »

Revenant à la question de savoir ce que traduit cette crispation zygomatique, cette figure d'Halloween dont les thuriféraires de Calvin ont cru bon de l'affubler, et qui aurait sans doute empêché son iPhone de s'ouvrir, ne le reconnaissant plus ; elle nous parle non du vrai chrétien gagné à l'Évangile, non du perspicace commentateur des Écritures, mais de la tentation cléricale, du désir pharisaïque de se proclamer orthodoxe au-dessus du menu fretin des simples frères. Ce n'est pas grave, tout fini par se savoir, par se décanter, et chacun de revenir à son vrai niveau. Qu'adviendra-t-il de la tulipe dont un pétale s'est flétri ? Aucun vrai Hollandais, aucune Madame Van Mitten ne voudra l'acheter ! 😀

## Quelques mots de Calvin sur divers passages bibliques.

> Galates.5.12 --- C'est la volonté de Dieu que nous recherchions le salut de tous les hommes sans exception, car Christ a souffert pour les péchés du monde entier.

Colossiens.1.14 --- Par sa mort en sacrifice tous les péchés du monde ont été expiés.

Romains.5.18 --- Bien que Christ ait souffert pour les péchés du monde entier, et soit par la bonté de Dieu offert sans distinction à tous, cependant tous ne le reçoivent pas.

Esaïe.53.12 --- *Il a porté les péchés de plusieurs.* J'approuve l'interprétation ordinaire disant qu'il a porté seul la punition de plusieurs, car sur lui a été placée la culpabilité du monde entier. Il est évident d'après d'autres passages, et spécialement le chapitre 5 de Romains, que *plusieurs* signifie parfois *tous.*

Marc.14.24 --- *Ceci est mon sang... pour la rémission des péchés.* Le mot *plusieurs* ne veut pas dire seulement une partie du monde, mais toute la race humaine.

Jean.1.28 Et quand il dit *le péché du monde*, il étend sa bonté sans distinction à toute la race humaine.

Sermon sur Esaïe : Georgius s'imagine qu'il argumente de manière très serrée quand il dit : « Christ est propitiation pour le monde entier ; et par conséquent ceux qui voudraient exclure les réprouvés d'une participation à Christ devraient les placer en dehors du monde. » La solution ordinaire est de dire que Christ a souffert suffisamment pour tous, mais efficacement seulement pour les élus. Par cette grande absurdité, le moine a cherché à s'attirer des applaudissements venant de sa propre fraternité, mais c'est sans valeur pour moi.

Et beaucoup d'autres, il faudrait reproduire tout l'Appendice de Kendall...

La différence entre χρόνος et καιρός est un grand classique des étudiants du N.T. grec.

Alors χρόνος, c'est facile à retenir : chronomètre, chronologie etc.. c'est le dieu Saturne dévorant ses propres enfants, suivant la géniale idée des grecs, puisque les minutes, les heures, les jours qu'il engendre disparaissent à jamais, engloutis par… le Temps.

Mais le temps en lui même n'est rien, « c'est la forme vide des choses successives, comme l'espace est la forme vide des choses simultanées » (dixit Godet le commentateur le plus intelligent de tous les temps). Pour le meubler il faut des καιροί c-à-d des époques, des saisons, des moments…

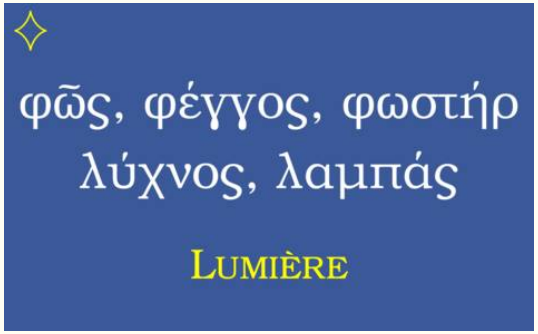
Dieu est le maître du χρόνος et du καιρός, du calendrier et de ce qui s'y passe, de la durée absolue de votre vie terrestre et des chapitres qui y seront écrits. καιρός est souvent traduit par occasion, mais attention de ne pas sous-entendre qu'il s'agit forcément d'une occasion *favorable* ; ça c'est encore Dieu qui le décide… quoiqu'il en soit le chrétien n'a pas à trembler : les χρόνοι et les καιροί, les *temps* sont dans Sa main !

Dans Marc.13.33 Christ dit à ses disciples qui voulaient savoir quand surviendrait la fin du monde : « Prenez garde ; veillez ! car vous ne savez quand le temps (καιρός) est là. » Ce n'est donc pas seulement la date de son retour (χρόνος) qu'ils ne devaient pas être pas en mesure de calculer après son départ, mais encore ils pouvaient se méprendre sur l'*époque* (καιρός) de la fin, en la sous-estimant ou la sur-estimant, malgré une série de signes que Jésus leur laissait. Et de fait, combien de chrétiens évangéliques se sont trompés depuis, en prophétisant l'*enlèvement imminent de l'Église* !

En français on retrouve immédiatement ἀρχαῖος dans archéologie, archaïque… et παλαιός dans paléontologie, paléographie…, les deux mots grecs signifiant *ancien*.

Nuance : ἀρχαῖος renvoie au commencement d'une chose Ἐν ἀρχῇ ἦν ὁ λόγος etc.) et implique par conséquent une certaine ancienneté : ὁ ὄφις ὁ ἀρχαῖος (le serpent ancien) mais par forcément une grande antiquité, car il existe plusieurs commencements : par exemple dans Actes.21.16 ἀρχαῖος μαθητής ne signifie pas que Mnason, de Chypre, était un disciple âgé, mais qu'il avait été disciple depuis le commencement de la prédication de l'Évangile.

παλαιός, par contre, implique presque toujours une certaine usure de la chose (ἀσκοὶ παλαιοί les vieilles outres dans lesquelles il ne faut pas mettre le vin nouveau, le vieux vêtement etc.) παλαιός s'oppose donc la plupart du temps à καινός (neuf) et ἀρχαῖος à νέος (récent).



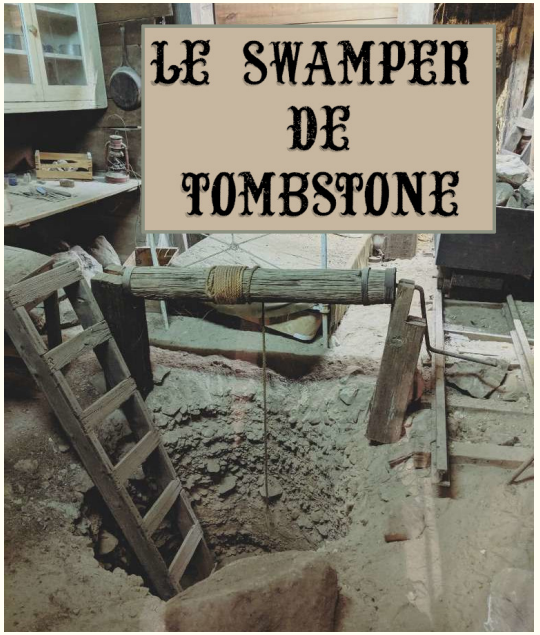

Ces 5 mots traduits par *lumière* ne sont pas difficiles à retenir, car la racine des trois premiers donne en français les mots commençant par *phos* ou *phot* (phosphore, photographie etc.), celle des deux derniers, les mots de la famille de *lux* et de lampe.

En grec φῶς se réfère le plus souvent à la lumière du soleil, φέγγος à celle de la lune, φωστήρ à la lumière des corps célestes. Lorsque Paul, Philippiens.2.15 dit aux chrétiens qu'ils brillent comme des *flambeaux* dans le monde (ὡς φωστῆρες ἐν κόσμῳ), malheureusement le français perd là une nuance intéressante : ce serait plutôt comme des *étoiles*, des *astres*, que les chrétiens éclairent : ils

apportent une lumière céleste, reflet de celle de Jésus-Christ.

Le *flambeau* c'est λαμπάς ; faux ami, il ne désigne pas une lampe, mais une torche. La *lampe* c'est λύχνος ; pas une bougie, mais une lampe à huile. Trench conteste que les dix vierges de la Parabole soient équipées de telles *lampes* ; d'après le grec ce sont plutôt des torches, qu'il faut régulièrement imbiber d'huile, d'où la nécessité de se munir d'une bouteille (ἀγγεῖον) de ce liquide, si on ne veut pas les voir s'éteindre.

Quoiqu'il en soit notre soleil, notre φῶς, c'est le Seigneur Jésus ; il est aussi notre φωστὴρ (Apoc.21.11) pierre précieuse éclairant la ville sainte d'un éclat céleste incomparable ; le luminaire (λύχνος) de la Jérusalem céleste qui y rend inutiles le soleil et la lune de l'ancienne création, c'est l'Agneau en personne : καὶ ὁ λύχνος αὐτῆς τὸ ἀρνίον (Apoc.21.23).




**Il y a pour l'argent une mine d'où on le fait sortir…** (Job.28.1)

*Big nose Kate* était la petite amie de Doc Holliday ; ce n'était pas

tant la taille respectable de son appendice nasal qui lui avait attiré ce sobriquet peu flatteur, que sa propension à le fourrer partout dans les affaires des autres. Si vous visitez un jour la ville de *Tombstone* en Arizona (celle du film), ne manquez pas de pousser la porte d'entrée du Big Nose Kate's Saloon, puis de descendre l'escalier en spirale qui mène au sous-sol. Vous y verrez la curieuse chambre qu'occupait le *Swamper*, à l'époque de O.K. Corral, lorsque Tombstone comptait plusieurs milliers de nouveaux arrivants, venus exploiter les mines d'argent.

Un swamper c'était en somme un homme à tout faire, le mot tirant son origine des marais qu'il fallait assécher et nettoyer avant d'y faire passer une route. Celui du Saloon Grand Hôtel de Tombstone passait pour un homme humble et honnête. En échange des menues corvées qu'il accomplissait pour le compte de l'établissement, on lui avait convenu un tout petit salaire et l'hébergement dans cette pièce obscure, ou personne n'entrait jamais. L'histoire n'a pas retenu son nom.

Après sa mort on découvrit le puits qu'il y avait creusé, et que les visiteurs voient aujourd'hui. Dans quel but ce gros travail? Rejoindre la mine! Swamper nourrissait une passion pour l'argent métal; il avait ainsi atteint une veine, un filon, et d'après les évaluations subséquentes accumulé une quantité probablement importante du métal natif. Qu'en a-t-il fait? l'a-t-il dépensé en plaisirs? l'a-t-il enfoui dans un lieu secret? personne ne le sait.

A première pensée, cette vie anonyme, passée à creuser sous la terre pour en extraire quelques cailloux un peu plus brillants que les autres, paraît bien vaine et dérisoire. A seconde réflexion, l'était-elle moins que celles des Wyatt, des Virgil, des Clanton, des Holliday, dont Hollywood nous a fait un film, et qui, au premier plancher du saloon, étaient assis à la table de jeu, dans l'espoir de ramasser un maximum de bouts de papier verts? Le swamper quant à lui poursuivait une idole qui matériellement avait depuis toujours quelque valeur, comme en témoigne le livre de Job.

L'argent métal dans la Bible est un symbole de la Rédemption. Certes il a du point de vue économique moins de valeur que l'or. Mais si l'or est plutôt un symbole de la gloire divine, de par son éclat et son inaltérabilité, c'est l'argent qui, jusques dans le vocabulaire moderne, est devenu le signe de ce qu'il faut *payer*, pour obtenir quelque chose en échange. L'argent peut donc à ce titre représenter la rançon que le Seigneur Jésus-Christ a dû payer, par son sacrifice

sanglant, pour racheter les prisonniers du péché.

La vie anonyme passée à creuser chaque jour les Écritures, pour y trouver, rien de nouveau sinon l'éternelle et précieuse vérité de ce que Dieu a fait pour nous, cette vie semble bien piètre et monotone aux yeux du monde. Au fond seul le décor change, l'âme humaine reste identique avec ses passions, ses espoirs, ses déceptions, son besoin de rédemption.

Les réseaux sociaux ne sont qu'un grand Saloon, qu'une grande vitrine où beaucoup s'efforcent de gagner un peu de reconnaissance, de récolter un maximum de misérables "Lol" et de "Likes", qui s'évaporeront plus vite que les billets verts de Doc Holliday quand pour finir le courant électrique des serveurs sera coupé. Cependant qu'au sous-sol, d'autres en cachette convoitent et poursuivent le vrai métal, le pur argent de l'Évangile, et ils l'amassent dans leur trésor, dès qu'ils en reconnaissent le plus petit morceau.

**Jeudi prochain c'est Thankgiving!** Vu de loin dans l'Ouest Lointain l'engouement des évangéliques français pour cette fête américaine, n'est pas sans un côté un peu comique, rappelant celui de leur admiration pour **Jonathan Edwards** (1703-1758).

Lequel eut un fils s'appelant **Jonathan Edwards** (1745-1801, Junior), lequel eut un fils s'appelant **Jonathan Edwards** (1772-1831, Walter), lequel eut un fils s'appelant **Tryon Edwards** (1809-1894).

**Tryon** était donc l'arrière petit-fils du grand métaphysicien (prénom qui ne doit pas surprendre dans un pays où deux syllabes accolées quelconques en forment toujours un). Pasteur lui-même,

fort apprécié dans sa ville de Rochester, il a laissé notamment un *Sermon de Thanksgiving* intéressant à deux points de vue, et que vous pouvez lire ci-après, traduit en français par nos soins.

D'abord, c'est un document historique sur l'état du développement de l'Amérique il y a deux cents ans (puisqu'il a été prêché en 1836 !) ainsi que sur sa mentalité religieuse à l'époque. On ne peut le lire sans réaliser combien il est absurde de vilipender les Américains pour leur *nationalisme chrétien* : autant reprocher à quelqu'un son ADN, il est né ainsi, rien ne le changera. Ensuite, sa conclusion donne une sorte d'avertissement prophétique sur les dangers propres à la liberté et à la prospérité, assez semblable à celui que donnait indépendamment Tocqueville quasiment la même année.

Mais pourquoi la célébration de Thanksgiving par des évangéliques français et leur admiration sans bornes pour Jonathan Edwards prête à sourire ? Parce qu'il s'agit là d'un trait bien français de s'occuper des affaires lointaines plutôt que des leurs propres locales, comme un président qui s'en irait gesticuler à l'étranger... Les Français se passionnent pour les élections américaines, mais ne vont pas voter aux leurs, rappelons que leur dernier président a quand même été élu avec moins de 25% des inscrits... Les "théologiens" français encensent le "profond génie" de Jonathan Edwards, mais leurs citations de Pascal sur FB sont fausses, ou traduites de l'anglais quand elles sont un peu vraies, et d'ailleurs ils fuiraient de la salle si on leur prêchait vraiment du Edwards, tellement ses sermons sont lourds et imbuvables.

Je sais bien qu'on répond que la politique de l'Amérique est de plus de conséquence que celle de la France ; que la France n'a aucune culture biblique. Mais c'est faux partout ! la politique d'un pays a évidemment des conséquences immédiates sur le pays lui-même, et quant à l'*Histoire de la Bible en France* (remontant à Charlemagne) qui l'a lue ? Ah mais elle est pas rééditée... Pourquoi ? pour la même raison que cela fait plus intello de parler de livres médiocres et traduits que des proches et bons. « Monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? »

Eh bien puisqu'on n'accorde d'intérêt qu'à du Edwards traduit de l'américain en voici un de plus ☺. Quant à la turkey, un coq au vin ça n'est pas mal non plus quand on a des motifs de se réjouir de la bonté de Dieu.

## Un Sermon de Thanksgiving

> Louez l'Éternel, vous toutes les nations, car sa bonté envers nous est grande. Louez l'Éternel.
> Psaume.117.1-2

Les paroles de ce texte se référaient à l'origine à la nation juive. Le Psalmiste a énuméré quelques-unes des nombreuses miséricordes de l'Éternel, tant temporelles que spirituelles, envers son peuple élu. Il a passé en revue les bienfaits de la providence de Dieu et les bienfaits plus riches encore de sa grâce ; et tandis qu'ils surgissent devant lui, l'un après l'autre, comme autant de visions de miséricorde, son cœur est rempli de gratitude envers le Seigneur, et il la répand en flots abondants, clairs et doux de reconnaissance et de louange. Ô ! quelle différence d'avec la grande masse des hommes qui reçoivent, jouissent et peut-être même se remémorent d'innombrables bénédictions, tout en restant indifférents au donateur – ils naviguent joyeusement, portés par la brise favorable et la mer sereine de la miséricorde, tout en oubliant le pouvoir bienveillant qui les protège de la tempête de l'adversité – ils oublient la main qui retient ses éclairs – la voix qui muselle ses tonnerres, et qui dit à chaque vague menaçante : « Paix, calme-toi ! »

Mais revenons à notre sujet. Dans ce qui constitue le *cœur* du texte, il existe une analogie frappante entre notre propre nation et l'ancien peuple de l'alliance de Dieu. Non pas que, comme eux, nous soyons entourés des manifestations visibles de la gloire de Dieu ; non pas que nous respirions une atmosphère de miracles ; ou que nous jouissions de la direction personnelle de l'Ange de l'Alliance ; ou que nous recevions notre pain quotidien par une manne tombant du ciel. Ces prodiges, comme le buisson ardent d'Horeb ou la colonne de feu et de nuée du désert, étaient particulières à l'Ancien Testament et ne feront jamais partie de notre expérience. Mais néanmoins, dans de nombreuses, très nombreuses parties de notre histoire passée et dans la condition présente de notre peuple, nous trouvons, des raisons multiples de nous exclamer, dans l'esprit de ce Psaume : « Sa bonté envers nous est grande », et plus encore d'ajouter, avec une gratitude sincère et ardente, son commencement et sa conclusion : « Louez l'Éternel. »

Tel est donc le sujet sur lequel j'attire votre attention : un regard sur la bonté passée et présente des voies de Dieu envers nous en

tant que nation, et sur le fait que celles-ci ont toujours été telles qu'elles devraient susciter notre louange sincère, reconnaissante et constante. Le texte, appliqué à nous-mêmes, nous rappelle que jusqu'à présent dans notre histoire, nous avons toujours été grandement bénis par Dieu. Notre nation, en tant que telle, a été particulièrement privilégiée à bien des égards, dont quelques-uns peuvent être mentionnés.

## I.

**Une nation privilégiée dans ses FONDATEURS.** — Chez les nations, comme chez les individus, se manifeste un désir universel de connaître leurs ancêtres et leurs fondateurs. Nous aimons la mémoire des êtres disparus, des événements passés et des jours anciens qui ont tissé notre propre histoire. Il est parfois *profitable* de s'attarder sur ces choses – spécialement quand elles nous exhortent à être nobles et bons dans nos projets, et remplis de gratitude envers Dieu. A cet égard, en tant que peuple, nous avons été singulièrement favorisés par le Ciel. Car pour la plupart des nations, tout ce qu'il y avait de particulier et de marquant dans le caractère de leurs fondateurs est tombé depuis longtemps dans l'oubli ; ou bien lorsqu'on s'en souvient un peu, l'oubli cède souvent la place à un parfum d'infamie, comme dans le cas de Rome et de certains États grecs, fondés par des brigands ou des aventuriers. Il n'en est pas ainsi pour nous. « *Dieu a tamisé le bon grain de trois royaumes afin d'ensemencer le désert américain avec le plus beau blé.* » Les fondateurs de ce pays étaient une équipe noble et pleine d'abnégation, « dont le monde n'était pas digne ». C'étaient, en partie, les presbytériens d'Écosse et les huguenots de France, mais surtout les DISSIDENTS d'Angleterre – fondus ensemble par le feu de la persécution et par les sympathies d'une foi commune, tous connus sous le nom de « Puritains » – descendance dont chaque Américain devrait se glorifier, et considérer, même au degré le plus lointain, comme la plus noble généalogie que la terre puisse donner !

Henri VIII avait certes porté son coup mortel à la papauté en Angleterre ; mais les principes corrompus et persécuteurs de Rome étaient si profondément enracinés dans la mentalité moyenâgeuse qu'ils « menèrent longtemps un conflit féroce et sanglant contre les droits de la conscience et les plus chères espérances de l'homme ». Durant les règnes de Marie et d'Élisabeth, et des deux souverains suivants, certaines lois furent adoptées au sujet des convictions

et des pratiques religieuses, que beaucoup considérèrent comme des actes de tyrannie envers la conscience et d'opposition à Dieu. Deux actes en particulier – l'un déclarant la Reine chef suprême de l'Église, et l'autre exigeant la conformité en toutes choses à la religion établie – suscitèrent une résistance immédiate et puissante. Les plaines de Smithfield fumaient encore du sang des martyrs, les bûchers par centaines[4] étaient à peine éteints, qu'il y avait encore des hommes à l'esprit héroïque et audacieux résistant sans peur à ces lois oppressives ; et demandant une plus grande liberté, pour pouvoir exercer leur culte simple et pur. Ils persévérèrent en cela, malgré les souffrances inouïes endurées suite à des lois injustes, malgré les calomnies amères et perfides – ils persévérèrent jusqu'à ce que, par un exil volontaire de leur terre natale, ils atteignent un but longtemps recherché. Par dérision et condamnation, ils furent appelés « *Puritains* » ; un terme méprisant que leur vrai caractère a su transformer en l'attachant désormais à tout ce qui est grand, noble et glorieux dans l'homme. Ce caractère, je ne peux mieux le décrire qu'en reprenant les sentiments abrégés d'un auteur, l'honorable Thomas Babbington Macaulay – lequel sera difficilement soupçonné de préjugé en leur faveur, puisqu'il est membre de l'Église officielle de ce pays d'où nos pères ont fui.

> « Les Puritains », dit-il[5], « étaient le groupe d'hommes le plus remarquable que le monde ait jamais produit. Les accusations sur certains côtés odieux de leur caractère ne se fondaient que sur des observations superficielles et malveillantes, sources d'invectives et de dérisions sans mesure. En tant que communauté, ils étaient impopulaires et furent donc livrés aux attaques de la presse et de l'estrade, qui à cette époque était des plus licencieuses. Mais la philosophie de l'histoire ne s'apprend pas en ne prêtant attention qu'aux railleries. La plupart de leurs absurdités provenaient d'attitudes *extérieures* sans importance, sans lesquelles ils auraient pu, en effet, être moins ridicules. Mais au delà de toutes ces manies indifférentes, les Puritains étaient des hommes qui avaient acquis un caractère méditatif particulier par la contemplation quotidienne d'êtres supérieurs et de réalités éternelles. Non contents de reconnaître, en général, une Providence qui gouverne tout, ils attribuaient habituellement chaque événement à la volonté de

[4] Même Hume admet qu'en trois ans du règne de Marie, 277 personnes furent brûlées sur le bûcher, outre celles qui furent punies par des amendes, des emprisonnements et des confiscations. Le nombre était probablement beaucoup plus grand.

[5] *Edinburgh Review*, vol. XLII, p. 337.

ce grand Être, pour la puissance duquel rien n'était trop vaste, et pour l'amour duquel rien n'était trop petit. Connaître, servir et jouir de ce grand Dieu était pour eux le but ultime de l'existence. Ils rejetaient avec mépris l'hommage cérémonieux que d'autres sectes avaient substitué au culte pur de l'âme. Au lieu de se contenter d'aperçus occasionnels de la Divinité à travers un voile obscur, ils aspiraient à contempler pleinement sa lumière infinie et à communier avec lui face à face. D'où leur mépris pour toutes les distinctions terrestres. Ils ne reconnaissaient aucun critère de supériorité, sinon la faveur divine ; et confiants dans cette faveur, ils dédaignaient les réussites, les honneurs et les dignités de ce monde. S'ils ignoraient les œuvres des philosophes et des poètes, ils étaient profondément versés dans les oracles de Dieu. Les riches, les éloquents, les ecclésiastiques, les nobles, ils les regardaient avec mépris ; car ils se considéraient riches d'un trésor plus précieux que l'argent, éloquents dans un langage plus sublime que ceux des orateurs – nobles par naissance d'une création nouvelle, prêtres par l'imposition de mains plus saintes. Le plus humble d'entre eux s'estimait destiné depuis toujours à jouir d'une félicité sans bornes, lorsque le ciel et la terre auraient disparu. Pour lui, des empires s'étaient élevés, avaient prospéré puis décliné ; pour lui avait retenti la voix de l'Évangéliste et la harpe du Prophète. Il avait été délivré de l'emprise d'un ennemi terrible, par un libérateur merveilleux, sauvé par la sueur de son agonie expiatoire et par le sang de son sacrifice éternel. Pour lui, le soleil s'était obscurci, les rochers s'étaient fendus, les morts s'étaient levés, et toute la nature avait frémi aux affres de son Seigneur expirant. Le Puritain était composé de deux hommes différents : l'un, tout de pénitence, d'affection, de gratitude et d'abaissement de soi ; l'autre, fier, calme, inflexible, sagace. Il se prosternait dans la poussière devant son Créateur ; mais il mettait son pied sur la nuque de son roi. Les hommes pouvaient se moquer d'eux avec mépris ou dérision ; mais ceux qui les rencontraient dans la joute oratoire ou sur le champ de bataille n'avaient pas envie de rire. Dans les affaires civiles et militaires, ils manifestaient une froideur de jugement et une fermeté de but qui résultaient de leur zèle ; car l'intensité même de leurs sentiments sur la question importante les rendait calmes et tranquilles sur toutes les autres. Dans le sentiment dominant de leur foi s'engloutissaient leur pitié et leur haine, leur ambition et leur crainte. La mort, pour eux, n'avait point de terreurs, ni le plaisir de charmes. Ils étaient capables de sourires et de larmes, de ravissements et de chagrins, mais pas non pour les choses de ce monde. Leurs esprits dégagés de toute passion et de tout préjugé vulgaire, planaient au-dessus des tentations de la peur et de la corruption, ils traversaient la

vie, comme Talus l'homme de fer compagnon d'Artegales[6], qui de son fléau, abattait et piétinait toute forme d'oppression – se mêlant aux êtres humains, mais n'ayant aucune part à leurs infirmités – insensibles à la fatigue, au plaisir, et à la douleur – ne pouvant être percés par aucune arme – ne pouvant être retenus par aucune barrière. »

Tels étaient les Puritains aux yeux du politicien impartial. Replacez ce tableau dans une atmosphère céleste, et tels étaient, substantiellement, les puritains aux yeux du chrétien ; et pour autant que leurs bonnes qualités sont concernées – tels ils furent rendus *par leur religion*. Ils méritent une mention spéciale dans les pages les plus brillantes de l'histoire de l'humanité ; il en ont une dans les pages du ciel. « Ils avaient leurs défauts – leur fausse logique et leur extravagance, les préjugés du siècle dans lequel ils vivaient » ; mais ils sont venus dans ce pays, en amis de la liberté, de l'éducation, de la religion ; et « par l'érudition de beaucoup d'entre eux, par leur sagesse et les résultats de leurs entreprises et de leurs travaux, ils se distinguent encore comme une race noble, tout à fait supérieure aux ancêtres de toute autre nation ». Nous pouvons bien nous exclamer avec le Psalmiste : « Sa bonté envers nous est grande. LOUEZ L'ÉTERNEL. »

[6] Allusion au poème épique *The Faerie Queene* de Edmund Spenser, poète anglais du XVI^e^ siècle.

## II.

**Une nation privilégiée dans les DESSEINS pour lesquels elle fut fondée.** — Aucune autre nation n'a jamais été fondée pour des fins si nobles et si bienveillantes. Les colonies grecques et romaines n'étaient destinées qu'à satisfaire des appétits de richesse et de conquête ; et il en était de même des colonies d'Espagne et de Grande-Bretagne, aux Indes orientales et occidentales. Il n'en fut pas ainsi, cependant, pour les Puritains. Opprimés et persécutés là où ils auraient dû être protégés, puis exilés et bannis comme des criminels, ils résolurent, pour l'amour de la *liberté*[7] et pour

[7] Deux fois dans leur terre natale, les Puritains empêchèrent la constitution britannique d'être écartée par les usurpations des Stuarts. Même HUME, qui n'est jamais en retard pour ridiculiser à la fois leur caractère et leurs principes, est contraint d'admettre « que l'étincelle précieuse de la liberté a été allumée et préservée par les Puritains » ; et que c'est à eux que « les Anglais doivent toute la liberté de leur Constitution ». Cet esprit, ils l'apportèrent avec eux dans ce pays ; et avant de quitter la cabine du « Mayflower », ils se constituèrent, dans un article

l'amour de la *religion*[8], de quitter les foyers de leurs pères pour les déserts de l'ouest encore impraticables. La persécution les poursuivit dans tous leurs mouvements, mais ils échappèrent à ses mâchoires. L'épée se leva pour s'opposer à leur progression, mais ils évitèrent son tranchant. La tempête de mer souffla sur leurs navires, mais Dieu avait marqué chacun de ses nuages de l'arc de sa miséricorde.

Le sauvage les rencontra à leur arrivée, mais la même main qui avait retenu les tempêtes tint son hostilité en échec, jusqu'à ce que les arrivants soient en mesure de la contrôler. A travers tout cela, et mille obstacles divers, ils persévérèrent avec un dessein inébranlable, jusqu'à ce qu'ils se soient construit un refuge contre l'oppression, un asile pour la conscience et un temple pour Dieu. Ce refuge – cet asile – ce temple, c'était tout un. Nos collines éternelles en étaient les fondations ; les pics de nos montagnes élevées, ses flèches ; l'immensité du continent, ses dimensions ; le soupir automnal de nos forêts, sa mélancolique musique de deuil ; le clapotis des lacs et le murmure des rivières, ses suaves élégies ; le rugissement de la cataracte et le tonnerre de la tornade y faisaient retentir ses hymnes les plus puissants ; enfin la prière du Pèlerin, sortant du plus profond d'un cœur humble et reconnaissant, montait à Dieu en sacrifice de bonne odeur. Ils trouvèrent ici le repos de leurs errances – ici la conscience était libre, la voix de l'oppresseur disparue ; ici ils lâchaient bride à leurs prières et à leurs louanges, « sans que personne ne les inquiète ou ne les effraie ». Aucune autre nation n'a jamais été fondée sur de telles saintes ambitions et des buts aussi nobles. Assurément, « Sa bonté envers nous est grande. LOUEZ L'ÉTERNEL. »

écrit, « en un corps politique civil », etc. Il est digne de remarque que c'est là la première constitution écrite de l'histoire, d'un gouvernement qui reconnaissait le principe fondamental que tous devaient être gouvernés par la majorité – le GERME MÊME DE TOUTES LES RÉPUBLIQUES MODERNES.

[8] « L'une des fins principales de toutes ces entreprises », dit l'un des premiers émigrants, « était de planter l'Évangile dans ces régions obscures d'Amérique ». Et un des premiers historiens de notre pays ajoute : « Ce n'était pas seulement leur but principal, mais leur seule but ». En conséquence, nous ne sommes pas surpris d'entendre que « les blasphémateurs et les ivrognes n'étaient pas connus dans le pays » ; ou qu'un éminent ministre, parlant de cette période dans un sermon devant le Parlement britannique, ait pu dire : « J'ai vécu dans ce pays sept ans, et je n'ai jamais entendu un serment profane ni vu une personne ivre dans le pays. »

## III.

**Une nation privilégiée dans la PROTECTION dont Dieu l'entoura durant les périodes d'épreuve et de danger.** — Dès le début, comme nous l'avons vu, l'hostilité des premiers occupants fut miséricordieusement retenue, jusqu'à ce que, par leur propre accroissement, nos pères soient en mesure d'assurer eux-mêmes leur protection. Plus tard encore dans notre histoire, la France convoitait nos possessions et pendant plus d'un demi-siècle elle s'efforça de nous les confisquer. A l'ouest, elle nous cernait « par une chaîne de forteresses, à l'est nos côtes étaient sans défense face à sa marine ». Les barbares locaux furent excités contre nous, et des hordes d'étrangers, guère moins sauvages, furent déversées dans le but de nous détruire. Le danger et la mort rôdaient de tous côtés. Le laboureur était assassiné dans son champ, la maisonnée dans son sommeil, le bébé dans les bras de sa mère, et l'adorateur sur l'autel même de Dieu ! Pendant un temps, il sembla que l'anéantissement final soit inéluctable. Mais « celui qui transplante ses enfants, nous a soutenu[9] » ; et dans sa grande miséricorde nous fûmes sauvés et sortîmes en vainqueurs.

Pour ne mentionner qu'un seul des nombreux cas où les plans de nos ennemis furent providentiellement déjoués, nous pouvons nous référer à la grande flotte qu'ils équipèrent en 1746 pour ravager nos côtes sans défense. Pendant des semaines, les bateaux furent retenus dans les ports de France par ce qui a été judicieusement appelé « un embargo du ciel ». En traversant l'océan, leur armada fut si malmenée par les tempêtes que seule une petite partie atteignit nos côtes. Le premier et le second commandants furent si abattus par cette catastrophe qu'ils se suicidèrent ; le troisième n'eut pas plus tôt débarqué avec ses hommes que l'ange du Seigneur les frappa d'une peste, de sorte que leur camp, comme celui des Assyriens au temps Sanchérib, était rempli de cadavres. Ainsi le Tout-Puissant les contraignit « à reprendre le chemin par lequel ils étaient venus », sans même lever une lance ou tirer une flèche contre les villes qu'ils avaient l'intention de détruire. La tempête, les vagues et la peste combattirent contre nos ennemis, tandis que nos pères « se tinrent tranquilles et virent le salut de Dieu ».

Dans tout ce conflit, nous fûmes aidés et protégés par la mère-patrie, car Georges II était un père pour ses colonies. Mais

[9] Allusion à la devise du Connecticut : *Qui Transtulit Sustinet*, elle-même inspirée du Psaume 80.

Georges III fut leur oppresseur et leur tyran, sa politique envers nous était cruelle et aliénante. On lui résista premièrement par des pétitions, puis par des remontrances ; lorsque celles-ci furent vaines, ce fut l'appel aux armes. La lutte fut longue, ardente à l'extrême, et nous semblait presque sans espoir ; car tandis que les armées de nos adversaires étaient nombreuses, leurs ressources immenses, leurs généraux distingués tant par le courage que par l'expérience, la nôtre n'était qu'une petite troupe, dépourvue d'armes et de munitions, novice dans les batailles, n'ayant d'autres ressources que sa foi, d'autre espoir que la justice de sa cause, et d'autre chef suprême que la providence de Dieu. Durant la première partie de ce conflit inégal, la perspective était sombre et lugubre. « Nos ennuis étaient multiples – nos souffrances immenses. Nos villes furent brûlées ou pillées, nos champs couverts de cadavres, nos vallées trempées de sang. Une grande partie de la fleur de nos soldats, furent fauchée au combat, beaucoup périrent dans des bateaux-prisons, victimes des privations et de la maladie. Nos frontières restaient perméables aux assauts du tomahawk, et nos ports maritimes étaient ouverts aux ravages des canons britanniques. » A l'angoisse et à la détresse nous comprimant de l'extérieur se joignirent celles de l'intérieur : une misérable monnaie de papier, se dépréciant quotidiennement, excitait la méfiance mutuelle, embarrassait les affaires privées et paralysait les énergies du gouvernement. Lors de cette terrible crise l'anxiété faisait pâlir tous les fronts, la peur envahissait tous les cœurs – telle l'ancien Israël sorti d'Égypte, l'Amérique se tenait tremblante au bord de la mer, également incapable de résister ou d'échapper à ses ennemis ; alors le Tout-Puissant apparut pour notre délivrance. Il frappa la mer dont les vagues étaient prêtes à nous submerger, à son coup ses flots profonds furent divisés, et nous passâmes à travers en sécurité, vers l'indépendance et la liberté.

Cet événement mémorable, ne mit cependant pas fin à nos épreuves. La nation était épuisée par la guerre et accablée de dettes. L'insuffisance de l'ancienne confédération, n'avait pas été ressentie tant que nous étions liés face à des dangers communs, elle devint alors manifeste. « Ses liens n'étaient que des lignes sur un parchemin, ses commandements qu'une simple demande. » La taxation aussi excita le mécontentement. Un État fut perturbé par l'insurrection, et tous furent perplexes et ébranlés par des systèmes de politique discordants ou des intérêts opposés. Les pouvoirs du gouvernement général étaient faibles ; ses droits douteux ; les liens de l'union se relâchaient manifestement, et tout le système tendait

vers la dissolution. Mais la même main bienveillante qui nous avait conduits en sécurité à travers la mer ne nous abandonna pas dans le désert. La même puissance qui nous avait protégés du danger externe nous sauva maintenant de la ruine interne. Guidés par le doigt de la Providence, les patriotes et les sages de notre pays s'assemblèrent à nouveau et formèrent la Constitution Américaine, qui jusqu'à présent a été, et qui, nous l'espérons pourra toujours être, la base ferme de notre liberté et de notre union.

Le temps nous manquerait pour nous attarder davantage sur les grandes lignes de notre parcours sans précédent, de colonies infantiles jusqu'à une nation puissante. Qu'il suffise de dire que depuis le premier établissement du pays jusqu'à l'heure présente, nous avons toujours été portés comme sur des ailes d'aigle, guidés par la sagesse infinie, entourés, abrités, soutenus par la force et la mansuétude du Tout-Puissant. Que de motifs abondants n'avons-nous pas, de nous exclamer avec la plus profonde reconnaissance : « Sa bonté envers nous est grande. Louez l'Éternel. »

Notre nation, en tant que telle, a également été éminemment privilégiée,

## IV.

**Une nation privilégiée dans son Accroissement et sa Prospérité.** — Il y a deux siècles, quelques barques ballottées sur les flots contenaient toute notre population ; quelques campements dans le désert balayé par le vent délimitaient toute l'étendue de notre territoire, dont la propriété nous était contestée par les bêtes sauvages, et par des hommes souvent plus sauvages et féroces qu'elles. Même à l'époque de la révolution, notre territoire était comparativement étroit et notre population petite. Aujourd'hui notre nation s'étend d'un océan à l'autre, sur plus de deux millions de miles carrés, soit environ un vingtième du globe habitable, renfermant dans ses frontières plus de soixante-dix tribus indiennes distinctes, avec la plupart desquelles nous sommes en paix, et dont trente ont conclu des traités en bonne et due forme. En quelques chiffres, 340 millions d'acres publics et disponibles, dix mille miles de frontières, dont quatre mille de côtes maritimes, une population qui s'élève déjà à 14 millions d'âmes, c'est là notre étendue et notre accroissement. Le climat de l'Amérique est si varié, la fertilité de sa terre est si productive, qu'elle pourrait nourrir une population presque aussi grande que celle du globe entier. La valeur annuelle

de nos exportations est de 122 millions de dollars, celle de nos importations de 173 millions – dont neuf dixièmes sont transportés par des navires américains. L'ensemble de notre tonnage étranger et côtier n'est pas loin de deux millions de tonneaux, outre celui sur nos eaux intérieures – employant au total 200 000 mariniers et marins. Depuis 1800, la valeur totale de la production de notre commerce, de nos manufactures et de notre agriculture s'élève à deux milliards de dollars annuels. Nos immenses ressources naturelles, scientifiquement exploitées produisent toujours davantage ; nos divers moyens de communication, chemins de fer rapides, rivières et canaux, ont tissé sur l'ensemble du pays un immense réseau artériel à travers lequel pulse régulièrement la vie commerciale. Nous sommes en paix chez nous et respectés à l'étranger. Notre capital bancaire s'élève à environ 300 millions de dollars, et notre revenu annuel n'est pas loin de 50 millions ; et tandis que de nombreuses nations du monde sont accablées de dettes immenses, nous sommes en fait perplexes et divisés sur la meilleure utilisation que nous pourrions faire d'un excédent de revenus de plus de 40 millions de dollars ! L'émigration déverse ses fertiles marées vers le grand ouest, jusqu'au Pacifique. Des villes riches et splendides, bâties avec intelligence, parent depuis longtemps, comme de précieux et nobles joyaux, nos côtes orientales, tandis que d'autres s'élèvent à l'intérieur du pays, les rivalisant en taille et en rapidité de croissance. Les arts et les sciences, les manufactures et l'intelligence générale augmentent partout. Comme l'avait prophétisé Esaïe (60.22)« Le plus petit deviendra un millier, et le moindre une nation puissante. Moi, l'Éternel, je hâterai ces choses en leur temps. » « Un nouveau département de l'empire moral de Dieu s'élève – s'est élevé. Un nouveau monde – un monde d'hommes libres est créé, nombreux et arrosé de bénédictions. Vraiment « Sa bonté envers nous est grande. Louez l'Éternel. »

## V.

**Une nation privilégiée dans la Jouissance et le Confort de la vie, comme Fruits de son Travail.** — En aucun autre pays les conforts de la vie ne sont aussi pleinement et librement appréciés que dans le nôtre. En Norvège et en Suède la nourriture ordinaire de la paysannerie se borne à de la farine d'avoine et occasionnellement un peu de poisson séché, tandis que leurs habitations sont de simples cabanes en rondins couvertes d'écorce ou de gazon. Au Danemark, les fermiers sont achetés et vendus avec la terre sur

laquelle ils travaillent, avec aussi peu de cérémonie que s'ils faisaient partie des broussailles. Dans le climat glacial de la Russie presque aucun d'entre eux n'a de lit. En Pologne, leur condition est encore plus dégradée, si l'un d'eux ose frapper un noble, c'est la condamnation à mort. Dans ces pays la nourriture quotidienne des pauvres serait à peine offerte au plus humble des mendiants américains. En Europe, le salaire le plus élevé des manufacturiers de coton n'est que de quatre à dix shillings par semaine ; des 32 millions de Français, plus de 22 millions sont contraints de vivre, ou plutôt de mourir de faim, avec cinq à huit centimes par jour ; et de cette pauvre pitance, un cinquième est réclamé par les impôts. En 1820, un septième de tous les habitants de Paris recevait une aide de la charité publique, et un tiers des moribonds, mouraient à l'hospice public. En France, seulement 1 personne sur 196 est autorisée à voter pour élire ses dirigeants, tandis que dans ce pays, si nous prenons notre propre État, celui de New York, comme exemple, près d'un sixième de la population totale sont des électeurs. En France et en Allemagne la proportion des miséreux est de 1 sur 20 ; en Hollande, de 1 sur 7 ; en Grande-Bretagne, de 1 sur 6 ; et en Irlande, de 1 sur 3 ! Des 1 400 000 maisons en Irlande, une sur six, soit 230 000, sont occupées par des nécessiteux ; 700 000 n'ont qu'une seule pièce chauffée ; une grande partie d'entre elles se réduisent à « quatre murs de boue, sans cheminée ni fenêtre, et sans lit, à part le sol d'argile ou la paille qui peut s'y trouver ». Dans une paroisse de ce pays, sur 9000 habitants, 3136 n'avaient pas pu, pendant cinq ans, s'acheter un seul vêtement chaud, et sur 1618 familles – la population entière – 1011 n'avaient qu'une seule couverture, 229 n'en avaient aucune. Le salaire moyen le plus élevé du travailleur irlandais n'est que de 9 à 11 centimes par jour ; et même celui des classes manufacturières n'est guère meilleur. Même en Angleterre, plus développée que la plupart des pays, de 30 à 40 % de la propriété sont taxés chaque année pour faire face aux dépenses énormes du gouvernement ; le salaire journalier des ouvriers ne monte pas plus haut que 60 centimes, et peut descendre jusqu'à 12 centimes ; la condition générale de la grande partie des classes laborieuses anglaises est si misérable qu'elle justifie presque pleinement la déclaration d'un rédacteur du London Quarterly, selon laquelle « chaque travailleur anglais DOIT passer par l'hospice pour arriver à sa tombe ! » Je pourrais multiplier indéfiniment des déclarations similaires, mais j'en ai assez dit pour vous montrer que les aises, le confort et les bénédictions dont nous jouissons en Amérique, ne sont accordés à aucune autre nation sur terre au même degré. Chacun de nous qui n'a pas besoin de terminer sa vie à

l'hospice, peut bien, comparativement, se considérer comme riche, et n'a aucune raison de se plaindre des difficultés de son sort. Au vu de tant de bien-être, nous pouvons bien dire en tant que peuple, et dans le sentiment de notre texte : « Sa bonté envers nous est grande. Louez l'Éternel. »

## VI.

**Une nation privilégiée dans l'Éducation et l'Intelligence.** — En Irlande, comme aussi dans de nombreux autres États européens, des centaines de milliers d'enfants sont dépourvus de tout moyen d'instruction ; et celle dispensée dans les écoles est déplorable. En France, seulement 300 sur 1000 sont capables de lire ; tandis qu'au Massachusetts, 999 sur 1000 savent à la fois lire et écrire ; dans le Connecticut, lors du recensement d'il y a quelques années, il ne s'est trouvé que trois hommes dans tout l'État qui ne savaient ni lire ni écrire. La plupart des États, en tant que tels, sont engagés dans l'œuvre d'instruction des jeunes. Dans notre propre État (qui possède l'un des systèmes d'écoles publiques les mieux conçus et les plus efficaces du pays), sont dépensés annuellement pour cet objet, à partir de fonds publics, plus de 300 000 dollars, et au total plus de 1 200 000 dollars – offrant l'instruction à 541 401 des 543 085 enfants aux frais de l'État entre les âges de 5 et 15 ans. Outre l'instruction dispensée par le clergé, par nos grandes sociétés de bienfaisance, par nos écoles du dimanche, avec leurs centaines de milliers d'élèves, nous avons environ 1300 journaux (plus que n'en possèdent les 200 millions d'Européens), 130 journaux scientifiques et religieux, et des grandes Revues trimestrielles. Nous avons 8 écoles de droit, avec leurs 12 professeurs et 250 étudiants ; 23 institutions médicales, avec 135 professeurs et 2200 étudiants ; 32 séminaires théologiques, avec 88 professeurs et 1150 étudiants ; et 86 Collèges, avec 150 instructeurs, 15 000 diplômés, 9000 élèves, 398 000 volumes dans leurs bibliothèques, autant de fontaines de lumière et de connaissance illuminant notre pays. Ceci n'est qu'une petite partie des faits que je pourrais facilement avancer pour établir mon point, mais suffit à établir qu'il n'y a aucun autre pays où toutes sortes de connaissances sont librement accessibles à tous, aucun autre pays jouissant de tant de facilités pour susciter une population intelligente, saine, respectable et utile ; ceci suffit à nous prouver encore une fois la bonté de Dieu à notre égard, et à pousser nos âmes à s'écrier avec le Psalmiste : « Louez l'Éternel. »

## VII.

**Une nation privilégiée dans ses Bénédictions Spirituelles et Religieuses.**

Nos grandes sociétés de bienfaisance (dont le revenu annuel des plus importantes dépasse un million de dollars) accomplissent une vaste quantité de bonnes œuvres, par le biais de la charité préventive – pour le développement d'une intelligence saine et l'avancement de la religion pure. Contrairement à la plupart des pays de la terre, nous n'avons pas de forme de religion légalement établie. L'État est libre du fardeau de l'Église, et l'Église de la malédiction de l'État. Nous ne sommes exposés à aucune interdiction laïque ni oppression en raison de notre profession ou opinion religieuse. Le sentiment est libre, et la conscience non entravée par des décrets législatifs ou les dogmes des papes. La parole de Dieu est la seule norme de nos croyances – l'évidence la seule règle de foi. Notre religion est, dans une large mesure, non pas une religion de simples formes et de cérémonies, mais une religion de l'esprit, du cœur, de l'âme. Notre propre dénomination compte 2225 ministres, 2807 congrégations et 219 126 fidèles ; et dans les églises d'autres dénominations évangéliques, pour autant qu'on le sache, il y a pas loin de 10 282 ministres et 1 575 334 fidèles. Quelle puissante armée pour faire le bien, si tous vivaient vraiment pour Dieu ! Dans notre propre État, il y a, en moyenne, un prédicateur évangélique pour 979 habitants ; et même dans les dix États de l'Ouest dernièrement admis dans l'Union, il y a un ministre de l'Évangile (incluant toutes les dénominations) pour 1400 habitants – une proportion plus grande qu'en Écosse même, qui est probablement mieux approvisionnée en pasteurs que toute autre nation, excepté la nôtre.

Si nous pouvons en juger d'après la Nouvelle-Angleterre et une grande partie de l'église presbytérienne, le monde ne contient pas un corps d'hommes aussi éclairés, évangéliques et utiles que le ministère des États-Unis. Non pas qu'ils soient des critiques aussi considérables et éminents que les théologiens allemands, ou aussi érudits en lettres classiques comme beaucoup de clercs anglais. Mais en ce qui touche à la connaissance intelligente, complète et cohérente de la vérité divine – dans une préparation approfondie pour leur travail et dans le dévouement actif à celui-ci, je ne m'avance pas trop en disant que, en tant que corps, ils sont inégalés. Ils ont fait plus pour les intérêts de l'éducation, de la saine moralité et de

la vraie religion, et dans le passé, plus pour la littérature de notre pays, que toutes les autres classes de la communauté réunies. Dans notre pays, dans son ensemble, et spécialement dans notre propre église, incluant les églises orthodoxes de la Nouvelle-Angleterre, il y a une intelligence et une solidité de foi, un sentiment moral vigoureux et une vitalité dans la religion, inégalés par ceux de toute autre nation existante. Et si nous n'avons pas rivalisé avec certains autres dans l'érudition biblique de détail, nous les avons de loin surpassés dans la recherche théologique profonde, dans les expositions de la vérité puissantes et directes, dans des enseignements d'importance immense quant à la religion personnelle, et surtout dans une connaissance expérimentale des réveils religieux, lorsque l'Esprit Saint souffle sur ses églises et que des multitudes, sont introduits dans le royaume de Christ. Oui – mes auditeurs – dans la riche jouissance de privilèges religieux et de bénédictions spirituelles, Dieu nous a indubitablement favorisés plus que toute autre nation sur terre. Combien profondément devrions-nous sentir que « Sa bonté envers nous est grande ! » et avec quelle ferveur obéir à l'exhortation : « Louez l'Éternel ! »

Laissant maintenant ces bénédictions générales et communes à l'ensemble de la nation, nous trouvons également d'abondantes raisons de reconnaissance, à notre niveau local :

## VIII.

**Nous avons été favorisé dans l'Origine, la Croissance et la Prospérité présente de notre propre ville bien-aimée.** — Il y a quarante-huit ans, le terrain sur lequel notre ville se dresse maintenant n'était connu que comme une partie du terrain de chasse du reste des « Six Nations ». La personne qui quitta d'abord le Massachusetts pour l'explorer prit congé publiquement de sa famille, de ses voisins et du ministre de la paroisse, qui s'étaient assemblés, tous en larmes, pour lui faire, pour ainsi dire, un adieu final ! A cette époque, un terrain de 24 miles de longueur par 12 de largeur avait été donné par les Indiens pour installer un moulin ! Quelle vaste, augmentation depuis de la valeur de sa propriété foncière ! Ce n'est qu'en 1821 qu'une partie de ce territoire fut organisée en comté de Monroe.

Rochester, maintenant la capitale de ce comté, il y a 25 ans n'existait pas. La première maison en rondins, du côté est de la rivière,

fut érigée en 1808 ; la première du côté ouest, en 1811 : – et la première personne blanche née dans le village (en 1810) est maintenant membre de cette congrégation. A cette époque, le courrier était porté vers l'est une fois par semaine à cheval ! En 1812, une partie du terrain sur lequel la ville se dresse maintenant fut d'abord divisée en lots et offerte à la vente. Cette année-là également, un bureau de poste fut établi dans le village, et son premier revenu trimestriel était de 3 dollars et 42 cents ! En 1814, l'établissement fut menacé d'une attaque de la flotte britannique, qui vint jeter l'ancre à l'embouchure de la rivière ; et tous les habitants mâles capables de porter les armes (n'étant que 33 !) sortirent avec la milice des villes adjacentes pour empêcher le débarquement de l'ennemi, ne laissant que deux hommes pour s'occuper des femmes et des enfants. En 1815, la première société religieuse, celle de cette église, fut organisée avec 16 membres ; et cela vous donnera une idée de la condition du pays quand je vous dirai que c'était la seule congrégation dans une surface d'au moins 400 miles carrés. A cette époque, la population ne s'élevait qu'à 331 personnes.

Vingt et un ans se sont écoulés depuis, et maintenant nous voyons ROCHESTER quatrième, sinon troisième ville de l'« État Empire ». Ses limites incluent environ 4200 acres carrés ; sa population, selon le recensement qui vient d'être effectué, dépasse 17 000 habitants ; et la valeur estimée de sa propriété est de 17 millions et demi de dollars. Le revenu annuel de son bureau de poste, qui est un bon test à la fois de son goût littéraire et de sa prospérité commerciale, est de plus de 14 000 dollars. Son revenu de douane est de 60 000 dollars par an ; et son revenu du canal de 192 000 dollars – plus important que celui de tout autre endroit à l'ouest de l'Hudson. Ses chantiers navals (qui, lors de l'élargissement du canal, deviendront des chantiers de construction de navires) fournissent non seulement nos propres canaux, mais aussi ceux d'autres États. Son intérêt dans les « Lignes de transport » est d'environ 320 000 dollars – plus que ce qui est possédé dans toutes les autres villes de l'État, de sorte qu'elle exerce une influence prépondérante dans la navigation du canal. Beaucoup de nos hôtels, dont certains sont de la plus grande classe, feraient honneur à n'importe quelle ville. Nous avons 2 journaux quotidiens, 5 hebdomadaires, 1 bimensuel et 2 mensuels ; un Athenaeum, avec une bibliothèque et une salle de lecture qui y sont attachées ; une Association de bibliothèque ; une Académie de musique sacrée, avec un professeur et 150 élèves ; 12 agences pour les compagnies d'assurance ; 11 miles de trottoirs

larges et bien pavés ; 3 banques, avec un capital agrégé de 950 000 dollars, et autorisées à émettre entre deux et trois millions ; et 1 Caisse d'épargne, dont les dépôts annuels s'élèvent à 100 000 dollars. Les ventes annuelles connues de marchandises, de divers types, s'élèvent à plus de 5 millions et demi de dollars. En plus de 9 lignes de diligences quotidiennes, il y a une communication constante avec la ville par chemins de fer et bateaux à vapeur et à canaux. Notre énergie hydraulique est d'une capacité et d'une valeur immenses. Les deux grandes chutes et plusieurs rapides de la rivière dans les limites de la ville font une descente de deux cent soixante pieds, soit environ cent pieds de plus que la descente perpendiculaire de Niagara ! La valeur de cette énergie hydraulique, calculée selon la norme de l'énergie à vapeur en Angleterre, dépasse 10 millions de dollars pour sa simple utilisation annuelle ! C'est la force motrice pour la plupart des grandes manufactures et pour nos moulins. Ces immenses établissements – nos *moulins à farine* – soutenus par l'entreprise et l'habileté de nos MEUNIERS, ont déjà rendu Rochester célèbre comme la plus grande manufacture de farine au monde. Ils sont au nombre de 20, ayant 94 trains de meules, et sont capables de transformer 25 000 boisseaux de blé quotidiennement ! Ils fabriquent en moyenne de 500 000 à 600 000 barils de farine par an, valant, aux prix actuels, près de 6 millions de dollars.

Nous avons 2 séminaires féminins, avec 11 enseignants et assistants, et environ 180 élèves ; 3 écoles de charité, soutenues par nos dames, qui éduquent ainsi 250 enfants orphelins ou démunis ; 1 école secondaire pour les deux sexes, la plus grande de l'État, avec un directeur, 11 assistants et durant l'année 654 élèves ; 18 écoles privées, incluant certaines de celles déjà mentionnées ; 14 districts d'écoles communes, dans les écoles desquels (incluant l'école secondaire et l'école africaine) 2782 enfants sont annuellement instruits. Notre « Société charitable féminine », pour la sagesse et la bienveillance de ses plans et l'utilité de ses efforts, n'a pas de rival dans le pays. Nos 20 écoles du dimanche ont 593 enseignants, 2978 élèves et 3 331 volumes dans leurs bibliothèques. Nous avons 20 sociétés religieuses, dont 16 ont des maisons permanentes pour le culte. Ces édifices, dont plusieurs sont des structures massives et majestueuses, non surpassées par un nombre égal dans aucune ville de l'Union, couvrent 60 106 pieds carrés, soit près de 1 acre et demi carrés ; le nombre de pieds carrés dans leurs salles d'audience est de 48 255 ; et l'étendue de leur espace pour bancs, 15 853 pieds linéaires. Deux de ces sociétés sont « Amis », et deux catholiques

romaines. Des 16 restantes, qui sont de sentiment évangélique, 5 sont presbytériennes, 2 épiscopales, 2 baptistes, 2 méthodistes, 1 presbytérienne réformée, 1 baptiste de libre arbitre, 1 congrégationaliste, 1 luthérienne allemande et 1 africaine. Toutes sauf quatre de ces églises ont des pasteurs établis. Le nombre total de leurs communiants est de 3540 – dont 1076 ont été ajoutés dans l'année, 675 sur profession de leur foi, et 401 par certificats d'autres églises. Le nombre total d'additions à notre propre église, dans les 22 ans de son existence, est de 941 – dont 250 ont été ajoutées dans les quatre dernières années. L'addition annuelle moyenne pour toute la période est de 41 – pour les quatre dernières années, plus de 62. Le premier effort organisé de tempérance en Irlande, sinon en Grande-Bretagne, fut fait par l'ancien pasteur de cette église, le révérend D^r^ Penney. Le noble plan d'approvisionner tous les États-Unis avec la Bible est né dans cette ville. Deux de nos églises ont contribué plus, l'année dernière, à la cause de la bienveillance, que toutes les églises (à deux exceptions près) dans la connexion presbytérienne. Quinze missionnaires sont partis de nos églises vers des terres étrangères. Aucun endroit dans notre pays n'est aussi distingué que Rochester pour ses réveils religieux – pour le nombre comparatif et la taille de ses églises, ou l'élégance de leurs édifices ; peu peuvent se comparer en saine moralité et en intelligence, en ordre social, en entreprise éclairée et en prospérité stable et permanente.

Tel est un bref aperçu de la bonté des voies de Dieu envers nous, comme on le voit dans notre origine en tant que nation ; dans notre préservation durant les périodes d'épreuve et de danger ; dans notre accroissement sans précédent et notre prospérité nationale ; dans l'abondance de nos ressources et le confort dont nous jouissons ; dans nos facilités pour l'éducation et l'intelligence générale ; dans nos privilèges religieux ; et enfin dans l'origine, la croissance et la condition présente de notre propre ville – une ville qui il y a vingt-cinq ans n'existait pas, et qui est maintenant l'ornement et la fierté de notre État. Qui, passant en revue ces bénédictions multipliées, constantes et signalées, ne sent pas son cœur brûler de reconnaissance envers Dieu ? Du récit de notre histoire passée, de nos jouissances présentes et de nos perspectives à venir, qui n'entend pas monter comme la voix de grandes eaux l'exclamation du psalmiste : « Sa bonté envers nous est grande ! » et qui ne s'empressera d'obéir joyeusement au commandement pas – qui ne se réjouira d'obéir à l'exhortation : « LOUEZ L'ÉTERNEL ! »

## Application

Dans l'application pratique de ces observations, nous devons remarquer :

1. *Que les péchés de ce pays sont des péchés d'une gravité particulière, et doivent être regardés par Dieu avec une aversion particulière.*

Plût au ciel que ce sujet pût nous être épargné – qu'il n'y ait pas de taches sombres souillant l'écusson de la gloire de notre nation – pas de larmes amères tombant sur la harpe d'action de grâces – pas de sombres pressentiments s'insinuant dans nos *Te Deum* de louange ! Cependant nous ne pouvons le cacher – il y a des péchés d'une couleur sombre et terrible qui déteignent sur nous en tant que nation. L'ambition, la mondanité, l'orgueil, le blasphème, l'intempérance, la violation du sabbat, l'infidélité et la licence se promènent effrontément au grand jour affichant leur dessein impie de déshonorer et de polluer notre pays. Le mépris présent de la loi, la virulence des discours et des actions partisanes, la pratique de cette doctrine des démons, « que tout est permis en politique », par des hommes qui, en d'autres matières, mépriseraient la bassesse et la méchanceté qu'elle implique. Et enfin, mais non des moindres, il y a l'esclavage de 2 millions de nos semblables, qui pèse sur la conscience de notre pays comme un crime énorme et nous menace d'une malédiction plus grande encore. Quand je pense à la progression de ces péchés et d'un millier d'autres – quand je les entends faire monter vers le Ciel leurs cris de fer appelant à la vengeance, quand je me souviens de la sainte indignation avec laquelle Dieu regarde les abominations de la terre, je tremble souvent pour mon pays ! Il est vrai – le Seigneur nous a longtemps supportés ; mais pour le croyant en la Providence Divine, il y a quelque chose de redoutable dans sa patience même : car plus longtemps il diffère, plus les fioles de sa colère se remplissent, et plus redoutable sera le jour de notre visitation, à moins que nous ne le détournions par un prompt et sincère repentir.

Ai-je besoin d'ajouter :

2. *Que ce sujet devrait nous conduire tous à l'exercice d'une gratitude vivante et dévouée envers Dieu.*

Une telle gratitude devrait être profondément ancrée dans nos cœurs, clairement et constamment manifestée dans nos vies. Et, surtout, elle devrait nous conduire à nous détourner de nos péchés, et à nous engager immédiatement, sincèrement et pour toujours

au service de l'Éternel. Tel le dessein – telle la tendance propre de toutes les miséricordes de Dieu envers nous, et tel devrait être leur effet. C'est notre meilleur bien – notre plus haut privilège – notre fin la plus noble – notre premier devoir, envers nous-mêmes, envers notre pays, envers notre Dieu. Cela seul peut nous sauver d'une ruine aggravée, et faire de nos bénédictions terrestres un gage pour des bénédictions plus pures, plus nobles et éternelles du ciel.

Enfin, ce sujet nous enseigne :

**3.** *Nos immenses obligations, tant envers nos ancêtres qu'envers notre postérité.*

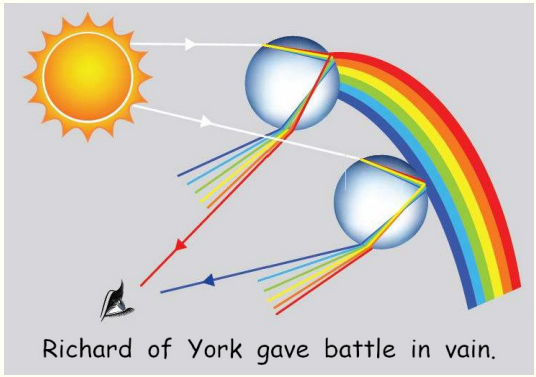
A nos ancêtres, dont nous avons retracé le caractère, nous sommes redevables, et à travers eux à Dieu, de toutes les bénédictions dont nous jouissons aujourd'hui. Nous pouvons certes, et nous devons vénérer leur mémoire, étudier leur histoire, chérir leurs nobles principes et imiter leurs hautes vertus chrétiennes. Mais tout cela ne nous déchargera pas des immenses et sacrées obligations que nous avons envers eux ; car dans leur séjour céleste ils se situent maintenant hors d'atteinte de nos louanges. « Ces obligations devraient plutôt nous lier aux vivants et à notre postérité. » Nous tenant, comme nous le faisons, sur la montagne des miséricordes, entre le passé et l'avenir – tenant dans nos mains les destinées de millions d'êtres non nés, nous avons le devoir de leur transmettre, non seulement intact mais amélioré, le précieux héritage reçu de nos pères. Par une vigilance et des efforts appropriés, nous pouvons y arriver. Par contre, avec un peu de laisser-aller – en négligeant l'éducation, en abusant de la liberté, en ne respectant pas la loi, en violant le sabbat, en refusant de maintenir les institutions de nos pères et le culte de Dieu, en étant les apologistes de l'irréligion, de l'immoralité ou du vice, nous risquons de tracer un large chemin de perdition pour ceux qui viennent après nous, d'engendrer une race qui sera maudite pour elle-même, pour la communauté, pour le monde entier, et pour nous-mêmes à jamais dans la suite ! Voulez-vous éviter cela ? Voulez-vous que les générations qui viendront après vous soient au contraire un honneur, une bénédiction pour le monde, et enfin un ornement du ciel ? Alors faites tout en votre pouvoir pour que leurs esprits soient éclairés par la connaissance, et leurs cœurs sanctifiés par la grâce. Enseignez-leur, tant par le précepte que par l'exemple, d'être les amis de la liberté, de l'éducation, des lois salutaires, des dirigeants honnêtes et de toute bonne institution, qu'elle soit civile, sociale ou religieuse – d'être les adorateurs constants de Dieu, les opposants actifs et les

réformateurs particuliers de tout vice. Enseignez-leur à penser – à peser les arguments, aussi bien qu'à savoir lire. Que leur moralité soit celle de la religion chrétienne, que leur politique soit fondée sur des principes célestes, leurs habitudes de pensée et d'action celles qui sont tirées de la parole immuable de Dieu. Enseignez-leur que la liberté sans vertu est une malédiction, et que plus la prospérité d'une nation est grande, plus profonde sera sa damnation finale, si elle est mal utilisée. Enseignez-leur que sans religion, sans la Bible, sans le sabbat[10] et sans le culte de Dieu, il n'y a pas plus de sécurité pour notre pays qu'il n'y a de salut pour nos âmes – que sans ces choses nous tomberons assurément dans la même putréfaction morale et la même mort dans laquelle « le despotisme civil a enseveli les millions de Chinois ». Oui – mes auditeurs – souvenons-nous et transmettons à toute la postérité la leçon sacrée reçue de nos Pères puritains, que seule la justice peut véritablement élever un peuple, et qu'heureuse est cette nation, et seulement celle-là, dont Dieu est le Seigneur. LA RELIGION PURE EST LE SEUL ESPOIR DES NATIONS. Sans cela, tout ce que vous pouvez faire pour élever et bénir un peuple avec une prospérité permanente, avec une grandeur durable, est complètement en vain. Vous pouvez jeter autour d'eux les convenances de la vie et les raffinements de l'art et du goût ; mais ceux-ci ne feront que couvrir et dissimuler la méchanceté qu'ils ne peuvent détruire. Vous pouvez compter sur les contraintes de la loi civile ; mais les lois sont toujours le produit de l'opinion publique, et lorsque celle-ci est corrompue et abominable, elles deviennent de même. Vous pouvez leur parler de l'excellence de la simple moralité ; mais l'égoïsme se moquera de sa beauté, et quant à son pouvoir, il périra comme une guirlande – comme la bulle splendide de savon aux mille teintes, à la première piqûre de la tentation. Vous pouvez leur donner l'intelligence ; mais si elle n'est pas sanctifiée, elle sera comme l'intelligence des démons, utilisée seulement pour flétrir et détruire tout ce qui est lumineux, beau et glorieux, tant ici qu'après. Vous pouvez leur parler de la grandeur et de l'honneur de leur pays ; mais un simple appel à l'orgueil n'arrêtera pas la violence des divisions partisanes, ou le choc d'intérêts

[10] Nos pères puritains étaient remarquables pour leur respect du SABBAT. Une raison qu'ils donnèrent pour avoir quitté la Hollande était « qu'en dix ans de séjour parmi les Hollandais, ils ne purent les amener à réformer leur négligence de l'observation du sabbat ». C'est aussi un fait intéressant que lors d'une des premières expéditions faites par les Puritains pour explorer le pays sur lequel ils avaient débarqué, quand ils furent surpris par la nuit du samedi, au lieu de retourner au navire, ils campèrent jusqu'à ce que le sabbat soit passé – et cela au milieu des rigueurs du mois de décembre !

opposés, ou les déchaînements sans frein d'un péché sans honte, qui peuvent encore éclater en séismes moraux, nous fracassant en mille morceaux et nous engloutissant dans le tombeau des républiques antiques, qui furent et qui ne sont plus.

Non – mes amis – il n'y a pas de sauvegarde pour une nation qui vaille celle qu'offre une intelligence saine alliée à la religion pure ; rien ne la bénira aussi richement dans toutes ses relations civiles, sociales et morales ; rien ne lui assurera aussi sûrement les sourires de ce Dieu, dont la faveur est la vie, et dont la bonté est meilleure que la vie. Tandis qu'avec nos cœurs et nos voix, nous élevons vers l'Éternel des chants d'action de grâces et de louange pour toutes les miséricordes dont il a usé envers nous à titre personnel, en tant que citoyens, en tant que peuple, unissons aussi nos cœurs et nos voix pour le supplier que nos miséricordes temporelles puissent être continuées – que la saine intelligence puisse se répandre, et spécialement par des réveils de religion pure, allumés comme autant de phares inextinguibles du ciel, sur chaque colline et dans chaque vallée ; qu'ils puissent purifier notre pays de tout péché, et nous rendre aussi distingués en sainteté que nous le sommes aujourd'hui en prospérité matérielle – aussi distingués dans le désir de progresser moralement que nous le sommes à cette heure à recevoir les largesses de Dieu. Prions que celui qui a été si longtemps notre protecteur et notre chef soit encore notre gardien et notre guide – que celui qui nous a si longtemps bénis nous bénisse encore – que celui qui a été le Dieu de nos pères demeure avec nous et soit notre Dieu – qu'il soit une muraille de feu autour de nous, et un soleil de gloire au milieu de nous – qu'il établisse sa demeure dans notre ville et dans notre nation, et qu'il fasse de nous ce peuple heureux, DONT DIEU EST LE SEIGNEUR.




✧

Régulièrement, vers le mois de juin, la question ressort : l'arc-en-ciel, symbole donné à Noé pour lui signifier que la terre ne serait plus jamais détruite par un déluge d'eau, ce magnifique météore naturel, combien compte-t-il de couleurs ? 7 ou 6 ? Il y a quelques années le problème avait fort agité une petite ville de cowboys, dans le Grand Ouest…

En ce début juillet 2018, Jeremy GODINI, pasteur exécutif de la *First Millennial Baptist Church de Wickenburg* (AZ) ne décolérait pas. Il venait de trouver dans sa boîte à lettres un prospectus édité par les *Deviant Desert Daffodils*, ou DDD, un groupe LGBT local, lui annonçant que dans la nuit du 4 juillet, fête de l'indépendance des États-Unis comme chacun sait, un feu d'artifice d'un nouveau genre serait offert à la population, sur les bords de la rivière Hassayampa.

Qui n'a jamais eu la chair de poule en entendant *The Star-Spangled Banner* entonnée par des milliers de poitrines, ni senti briller au coin de sa paupière une larme de cet amour de la liberté, qui habite *the land of the free and the home of the brave*, reste complètement inapte à comprendre le sens du patriotisme américain. Aux États-Unis, le 4 juillet, on ne vient pas juste voir le défilé, comme à Paris le 14, mais on y défile soi-même, coiffé d'un chapeau étoilé bleu-blanc-rouge, en agitant le drapeau national, au milieu d'un nuage de confettis. En ce jour-là, toute atteinte à l'honneur et à l'identité de la Nation, serait ressentie comme une grave insulte personnelle. Et voilà pourquoi le pasteur Godini était si en colère :

Contrairement aux feux d'artifices conventionnels, qui se tirent depuis le sol, les DDD se proposaient d'utiliser pour la première

fois une flotte de drones, contrôlés depuis le sol, qui laisseraient derrière chacun d'eux une traînée lumineuse d'aérosols combustibles et colorés. Le but de cette innovation était de reproduire dans le ciel nocturne de Wickenburg, le drapeau arc-en-ciel LGBT à six couleurs : rouge, orange, jaune, vert, bleu, violet, et peut-être d'autres figures que la manœuvrabilité de ces petits appareils rendait possibles.

L'annonce de ce déplorable détournement de la plus grande commémoration nationale de l'année faisait enrager le ministre en tant que simple citoyen, mais encore, en tant que pasteur, il ne pouvait supporter que l'on pervertît ainsi le sens du symbole de l'alliance donnée à Noé après le déluge. Perversion qui s'étendait d'ailleurs jusqu'à la forme du symbole, puisque l'arc-en-ciel naturel se compose de sept couleurs, et non pas de six ! A vrai dire, peu observateur, Godini n'avait jamais remarqué lui-même cette différence, mais il avait lue un jour sur un forum chrétien, et depuis il en avait fait une mention obligée dans tous ses messages, dès qu'il était question de Noé. Il insistait sur le fait que 6 représente systématiquement le nombre de l'homme, tombant court de 7, le nombre de Dieu.

Mais quelle était donc la couleur manquante ? Là encore, il faut avouer que monsieur le pasteur n'avait jamais pris la peine de compter les couleurs d'un vrai arc-en-ciel, (qui le fait ?), mais petit, il avait appris à l'école comme tous les gamins de son âge, la phrase mnémotechnique : « *Richard of York gave battle in vain* », dont l'acrostiche permet de retrouver la séquence : Red, Orange, Yellow, Green, Blue, Indigo, Violet.

INDIGO ! ce bleu profond, que prend l'azur dans les hauteurs, à mesure que l'aéronaute se rapproche du vide intersidéral, ces ruffians l'avaient écarté ! Eh bien, le pasteur Godini allait leur en faire voir de l'indigo, et plus qu'ils n'en voudraient ! Acheter à son tour une escadrille de drones était hors de question, vu le coût de tels jouets il ne pouvait raisonnablement demander à son assemblée de supporter cette dépense. Mais il avait un autre plan : tout d'abord il fallait trouver les composants chimiques dont la combustion produirait la couleur désirée. Godini ne connaissait rien à l'art pyrotechnique, et n'avait jamais acheté un feu d'artifice de sa vie, mais il était Américain. Et comme dans tout Français il existe un cuisinier en puissance, il y a dans tout Américain un MacGyver qui sommeille, et qu'un défi suffit à réveiller. Moins de 24 h après avoir pris connaissance des intentions des DDD, le pasteur Godini avait

mis au point, dans son garage, un mélange de permanganate et de perchlorate de potassium, de poudre d'aluminium et de magnésium, de divers sels de strontium et de cuivre, et d'un peu de carbonate de calcium, qui jetait en brûlant de vives flammes, d'un indigo intense et ravissant.

Ainsi devait s'enclencher la série d'évènements calamiteux qui a marqué ce mois torride et mémorable. A 9h00 pm, le soir du 4 juillet, dans un bourdonnement hautement désagréable de guêpes en furie, les drones DDD commençaient à relarguer dans le ciel leurs gouttelettes aux 6 couleurs, avant d'y mettre le feu. C'est alors qu'une quinzaine de tireurs appostés derrière les arbres qui bordent la rivière, déchargèrent à un signal donné leurs shotguns bourrés de poudre Godini. De plus, trois vétérans *Purple Hearts*, anciens de l'église, qui détenaient dans une cave, entre autres souvenirs, un mortier M2 de 60 mm, l'avaient placé en batterie sur un promontoire dominant la ville.

Le spectacle qui s'en suivit, dépasse toute description : le firmament ne fut plus qu'un vaste bol à punch retourné, d'où mille geysers de feu vomissaient leurs couleurs incandescentes. L'incessant ballet des drones venant se recharger en produit, le tonnement sourd et régulier du mortier, la fusillade nourrie des calibres douze, les clameurs de la population encourageant leur camp, cette débauche de son et de lumière qui dura plus de trois heures, marque à jamais les annales de l'Arizona, reléguant l'incident de OK Corral, loin derrière la nuit indigo de Wickenburg. En effet, de l'aveu général, la couleur absente du drapeau LGBT avait fini par l'emporter ; au petit matin, l'Hassayampa coulait encore bleu ; d'un bleu délavé, certes, mais qui ne laissait pas de doute sur son origine indigo.

Or tout ce tulmute comptait pour rien en comparaison de l'épidémie de *rage théologique* qui éclata le lendemain, dans la région ; maladie qui trouva un vecteur premier dans la personne d'un pasteur luthérien, écrivant sur un blog, que rien dans la Bible ne permettait d'attribuer 7 couleurs à l'arc-en-ciel. Persuadés du contraire, nombre de baptistes wickenbourgeois fouillèrent les Écritures, mais en vain. Ils appelèrent à la rescousse, les théologiens de la côte Est, censés être plus instruits. Ce derniers sondèrent à leur tour les œuvres de Calvin, d'Aristote, de Thomas d'Aquin, et les 3523 sermons de Spurgeon, mais rien n'était concluant. Pour leur part, les théologiens français, qui suivaient l'affaire de loin, préférèrent attendre, selon leur habitude, qu'un *excellent* livre écrit en

américain soit disponible en librairie, pour savoir ce qu'il fallait penser pour être intelligent. A Wickenburg, amusés de ce fiasco exégétique, les DDD ricanaient méchamment : « *Jeremy Godini gave battle in vain !* » ; mais le pasteur ne voulut pas se contenter de sa demi-victoire pyrotechnique à la Pyrrhus ; il écrivit une lettre au *Laboratoire de Spectrographie et de Chromatographie en Phase Gazeuse de Flagstaff*, les pressant de se prononcer sur le nombre de couleurs contenues dans un arc-en-ciel.

La réponse par voie publique, de Timothy MITTAERN, directeur du Laboratoire, Ph. D. en sciences optiques, fut un camouflet général virtuellement appliqué sur la joue de tous les belligérants. Il y expliquait que, la lumière solaire étant en réalité un spectre continu de radiations électromagnétiques, il n'y avait pas lieu de distinguer un nombre entier quelconque de couleurs. Si Isaac Newton avait été le premier à comprendre que la lumière blanche était composée d'un mélange de couleurs, qu'il avait isolées à l'aide d'un prisme, il n'avait d'abord parlé que de 5 couleurs : Rouge, Jaune, Vert, Bleu et Violet. Plus tard seulement, et pour des raisons *mystiques*, Newton rajouta l'Orange et l'Indigo, pour parvenir au nombre 7. En conclusion, il était inutile et illusoire de se disputer sur un nombre de couleurs qui n'existait pas en soi, mais seulement pour l'œil humain.

Loin de calmer les esprits, cette sage réponse ne fit qu'aggraver le schisme national. Les théologiens conservateurs avait trouvé l'argument massue : le nombre de couleurs n'existait pas en lui-même, mais l'homme ayant été créé à l'image de Dieu, il voyait donc naturellement 7 couleurs dans l'arc-en-ciel, symbole de l'alliance et des perfections divines. Les théologiens libéraux, de leur côté, prétendaient qu'ils avaient beau écarquiller les yeux, ils n'arrivaient pas à distinguer l'Indigo d'un bleu un peu foncé. Sur ce, le 11 juillet, la Californie, qui n'attendait que çà, déclara qu'elle allait faire mettre au pilon tous les manuels scolaires enseignant qu'il y avait 7 couleurs dans l'arc-en-ciel, et que dans les nouveaux textes qui les remplaceraient, on mentionnerait que *beaucoup* de gens voyaient 6 couleurs dans l'arc-en-ciel, les mêmes précisément que celles du drapeau LGBT. Le 12 juillet, un tweet présidentiel fixait unilatéralement et irrévocablement à *sept*, le nombre légal de couleurs d'un arc-en-ciel aux États-Unis. La situation internationale dégénéra ensuite rapidement.

Le 13 juillet 2018, le porte-parole de l'Élysée déclara à la presse,

que le lendemain, jour de Fête Nationale, en sus des exercices habituels de l'escadrille aux fumées tricolores, six avions Rafales dessineraient le drapeau LGBT au-dessus de la tour Eiffel. Excédés par les dépenses que la mairie avait déjà engagées à ce sujet, les parisiens perpétrèrent dans la soirée du même jour, les premiers attentats au ripolin. Trois pots de peinture un bleu, un blanc, un rouge, fortement serrés ensemble par des cordes, formant une sorte de trèfle, avec une charge de penthrite au centre, et l'explosion d'une dizaine de ces engins macula les principaux monuments de la capitale aux couleurs nationales. Hélas, cet exemple violent se propagea comme une traînée de poudre à travers toute l'Europe. A Berlin, on eut des attentats au bleu de Prusse ; à Dublin, au vert pomme ; à Edimbourg, au mauve chardon ; à Amsterdam, les pots de ripolin furent remplacés par des litres de jus d'orange, et en Catalogne par des centaines de jaunes d'œuf : les Nations se réveillaient.

Pour revenir à Wickenburg, où tout avait commencé, le pasteur Godini se sentait complètement mortifié par la tournure que les choses avaient prise, et par sa faute. Chrétien sincère, il chercha dans sa Bible, et devant le Seigneur, ce que tout ceci pouvait bien signifier, et ce qu'il convenait d'en tirer pour édifier son assemblée. Le dimanche 15 juillet, il prêcha un puissant sermon sur les paroles suivantes :

> Ce qui arriva du temps de Noé arrivera de même à l'avènement du Fils de l'homme. Car, dans les jours qui précédèrent le déluge, les hommes mangeaient et buvaient, se mariaient et mariaient leurs enfants, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche… Voyez le figuier, et tous les arbres. Dès qu'ils ont poussé, vous connaissez de vous-mêmes, en regardant, que déjà l'été est proche. De même, quand vous verrez ces choses arriver, sachez que le royaume de Dieu est proche… redressez-vous et levez vos têtes, parce que votre délivrance approche.

Au sortir du culte quelques paroissiens baissaient la tête en soupirant : « Où va donc notre pauvre monde ?… » ; d'autres au contraire, la relevaient, la face éclairée d'un sourire extatique, en murmurant : « Il vient bientôt ! » D'autres encore grommelaient : « Ce pasteur ferait mieux de prendre des cours de prétérisme ; ne sait-il pas que les doctes ont depuis longtemps condamné ce genre de prédication futuriste ? Après avoir couvert de ridicule notre ville, il va maintenant nous faire passer pour des illettrés ! »

Vers la fin du mois de juillet le sentiment de malaise planétaire s'appesantit encore, avec des menaces de plus en plus précises sur un

réveil imminent des volcans du Pacifique et du Santorin en méditerranée. Les perspectives boursières n'étaient pas réjouissantes non plus. Cependant, la Coupe du Monde et le Tour de France étant devenues dès lors de l'histoire ancienne, la plupart des blogueurs se préparaient à faire une pause.

Quoi ! rien à dire au mois d'août, après un tel mois de juillet ?! fumistes, va…

**Ce mystère-là est grand ; or je dis cela par rapport à Christ et à l'Église.** (Eph.5.32)

Bien avant FB et les réseaux sociaux les milieux évangéliques fonctionnaient déjà plus souvent par slogans et panneaux publicitaires que par réflexions. J'ai connu un prédicateur qui chaque fois qu'il rencontrait le mot *mystère* dans un texte, ne manquait pas de rappeler à son assemblée que « dans la Bible un mystère n'a aucun caractère mystérieux, c'est simplement un secret autrefois caché, mais maintenant révélé. » Ce disant, le cher homme ne faisait que

répéter ce qu'on lisait dans les commentaires bibliques en vogue à son époque, s'appuyant sur le verset Colossiens.1.26 : le mystère caché de tout temps et dans tous les âges, mais révélé maintenant à ses saints… Mais en quoi cela pouvait-il changer la définition générale d'un mystère, et surtout lui ôter sa tonalité énigmatique ? C'est toujours une mauvaise idée de court-circuiter le sens commun des mots français, même dans l'étude d'un texte biblique écrit en grec.

De fait, il lâcha une fois la raison de son insistance : c'était parce que l'Église catholique faisait trop de mystères ! la transsubstantiation, les sacrements, l'eau bénite… Il avait absolument raison de détester les superstitions romaines, mais le moyen n'était pas honnête. D'autant que l'apôtre Paul, parlant de la relation de Christ avec son Église, n'aurait eu aucune raison d'écrire : « Ce mystère-là est *grand*, car un simple secret une fois découvert n'en est plus un, il n'est ni grand ni petit, c'est une vérité connue de tous. Paul veut plutôt faire comprendre aux Éphésiens que leur union avec Jésus-Christ est une réalité grandiose que la raison humaine ne pourra jamais appréhender entièrement. Et de peur qu'ils ne se méprennent sur sa pensée en croyant qu'il continue à parler du mariage humain, il ajoute : « Or, je dis cela par rapport à Christ et à l'Eglise. »

Que la relation entre homme et femme s'enveloppe d'un certain "mystère", chaque époux, chaque épouse en demeure sans doute convaincu, mystère de complexité… bien plus que de grandeur 😉.

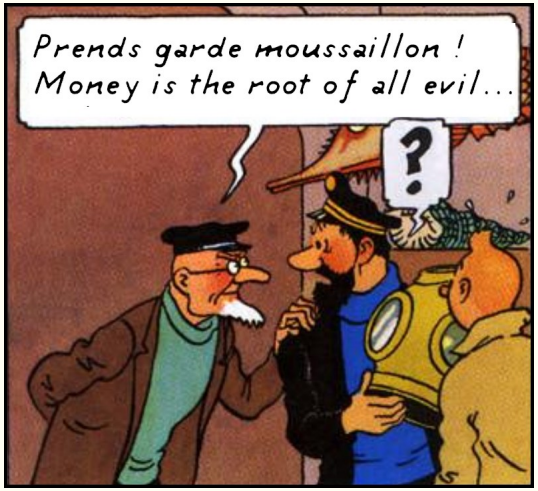
La création d'Ève tirée du côté d'Adam est une affirmation biblique avec laquelle aucune théorie scientifique sur l'origine de l'humanité ne pourra jamais se réconcilier, ni d'ailleurs aucune interprétation symbolique du récit de la Genèse : il y a là proprement un miracle, au sens le plus surnaturel du terme. Comme tous les miracles divins son objet est d'illuminer une pensée de Dieu d'un éclat derrière lequel le mystère purement matériel pâlit et disparaît. En créant Ève après Adam, Dieu indiquait que chez cet être fait à son image, les modes d'existence mâle et femelle dépassaient la fonction animale reproductrice, pour pointer vers une destinée céleste. Et qui pouvait le comprendre avant la venue de Jésus-Christ ?

En 2019 la NIH (National Institutes of Health) rapportait le cas exceptionnel d'une femme de caryotype XXY fertile, qui avait un fils, et deux filles dont l'une elle-même de type XXY ! Jusqu'ici on avait cru que les cas XXY étaient toujours masculins, à cause du Y. C'était donc une exception, la science progresse en étudiant

non pas l'ordinaire, mais les exceptions. En était-ce une d'ailleurs du point de vue biblique ? Car il est permis de supposer que la chair tirée du côté d'Adam pour former Ève avait bien elle aussi du Y 😉. Mais c'est là plaisanter et tomber dans l'erreur de ceux qui pour combattre les aberrations modernes de la théorie du genre et autres perversités, insistent lourdement et faussement sur des arguments chromosomiques. La génétique c'est compliqué, mais ça n'est pas *grand* au sens où l'entendait Paul, et par lui le Saint-Esprit.

Cette relation Époux-Épouse entre Christ et l'Église se poursuivra bien au-delà de son ombre projetée dans le jardin d'Eden, jusque dans l'éternité, où il n'y aura plus ni X ni Y. Mon cher pasteur ennemi des mystères trop mystérieux, au demeurant très bon prédicateur, aimait aussi à répéter que dans l'Apocalypse, après le chapitre 4, l'Église n'est plus jamais mentionnée. On comprenait pourquoi il le disait. Il se trompait encore, Apoc.21.9 :

> Et l'un des sept anges qui avaient les sept coupes remplies des sept dernières plaies vint et me parla, disant : Viens, je te montrerai l'Epouse, **la femme de l'Agneau**.




C'est la différence culturelle entre un Tintin habitant d'un côté de la Manche, ou bien de l'autre… En français l'antiquaire prévient le Capitaine Haddock qui s'apprête à partir en chasse du Trésor de Rackham le Rouge : *Prends garde moussaillon : l'argent ne fait pas le bonheur !* Tandis qu'en anglais le vieux marchand lui cite la Bible : *Money is the root of all evil !*

On reconnaît bien là les préoccupations respectives des deux peuples, le premier recherchant avant tout son confort individuel, le second des principes généraux par lesquels il pourra s'assurer la suprématie sur les autres. Or en réalité le Tintin anglais cite faussement l'Écriture, laquelle en 1Timothée.6.10 ne dit pas : "L'**argent** est **la** racine de tous les maux" mais "L'**amour** de l'argent est **une** racine de tous les maux". La différence de compréhension de la psyché humaine est ici fondamentale, la manquer explique l'absence de pertinence de certaines déclamations convenues contre la "théologie de la prospérité".

D'une part, même s'il possède un beau château à Moulinsart, Haddock n'aime pas spécialement l'argent, il n'y a qu'à voir comme il s'habille, pour comprendre que le sermonner sur l'argent qui ne fait pas le bonheur, tombera à côté de la plaque. Avoir de l'argent et aimer l'argent sont deux choses distinctes. Les Américains, qui ne savent pas prononcer une phrase un peu longue sans y placer quelque part le mot *dollar*, ne semblent pas très attachés à leur monnaie : ils la dépensent sans compter et en impriment à tour de bras. Les Français, au contraire très pudibonds sur tout ce qui touche à leur compte en banque, épargnent davantage. Lesquels des deux ont plus d'amour (pour l'argent), ceux qui le claquent ou ceux qui le gardent ? c'est à débattre.

D'autre part l'apôtre Paul sait fort bien que le mal est une plante vénéneuse à racines multiples, l'amour de l'argent n'en étant qu'une. Ainsi chez Haddock c'est plutôt la passion de la bouteille qui le torture… Et qu'en est-il aujourd'hui de ceux qui guerroient sur les réseaux sociaux contre la théologie de prospérité ? Ils n'aiment pas l'argent ! on veut bien le croire, puisque et d'un, ils n'en ont pas beaucoup, du moins pas autant que les gourous contre lesquels ils prêchent, et de deux, l'argent papier ou numérique vaut de moins en moins aujourd'hui. Mais n'aiment-ils pas autre chose ? Les selfies avec un people ou avec un grand évêque thomiste, les likes, la liste des titres anglais qu'il faut avoir lus pour passer pour docte, les chapelets en ivoire portant les noms des Pères de l'Église, les longues robes, les longues barbes…

Au début de l'internet chrétien, pour augmenter sa propre visibilité, un certain portail avait eu le coup de génie de répertorier tous les autres sites chrétiens en y attachant un compteur de visites pour chacun d'eux. Pendant de nombreux mois ce fut une rage à qui pouvait cliquer le plus par jour sur sa propre *url*, afin de se

retrouver en tête de liste. La vanité, la fausse gloire, l'amour de la visibilité est certainement la racine la plus vigoureuse des maux et des mots de nos réseaux sociaux évangéliques. Mais qu'on se rassure, Tintin et Haddock en sont libérés : depuis longtemps passés à la postérité, la nuée de likes qui environne leurs figures sympathiques est tout à fait authentique.

## Wayfaring towards a Reformed Kenotic Theology of Christmas with one Aquinas and two Plantingas

Les mages venus d'Orient pour adorer le roi des Juifs qui venait de naître, étaient-ils bien conscients, en se prosternant devant le petit enfant de Bethléhem, qu'ils avaient devant eux Dieu incarné, Dieu le Fils éternel entré dans la famille humaine ? Probablement pas ; une notion aussi inaccessible à notre raison, que le Dieu infini s'abaisse jusqu'à devenir un vrai homme, entièrement semblable à nous, hormis le péché, ne pouvait leur être révélée que plus tard, par l'action du Saint-Esprit, comme ce fut le cas pour les apôtres, et encore aujourd'hui pour toute âme qui naît de nouveau.

Si les mages ont fait le voyage jusqu'à Bethléhem, c'est parce que le Christ incarné était **LÀ**, et non ailleurs ! Ce Fils de Dieu, qui par nature habite au-dessus de l'espace, qui le transcende en tout point, qui en un mot possède l'*omniprésence*, se renferme à présent dans les étroites limites d'un village de Judée !

L'apôtre Paul, s'adressant aux Philippiens, leur dit au sujet de Christ : « Existant en forme de Dieu, il ne considéra pas comme une proie l'égalité avec Dieu, mais il se dépouilla lui-même, prenant une forme de serviteur, fait à la ressemblance des hommes. » Thomas d'Aquin s'écrie, commentant ce passage capital : « Que c'est beau de dire qu'il s'est vidé lui-même ! car le vide s'oppose au plein ! »

Certes, se vider, se dépouiller, c'est bien le sens de ce verbe que le Saint-Esprit a voulu employer pour parler de l'incarnation, c-à-d de ce que nous appelons Noël : ἑαυτὸν ἐκένωσεν. Nous adorons comme les mages, et avec une plus parfaite révélation que la leur, le petit bébé que Dieu est devenu.

— Non, mais attendez-là, vous n'allez quand même pas hijacker l'Aquinas avec l'hérésie de la Kénose !! et d'abord qu'est-ce que c'est que ce titre ridicule : **Wayfaring towards a Reformed Kenotic Theology of Christmas with one Aquinas and two Plantingas** ?!

— Alors que Thomas ait parlé de la Kénose, il y était bien obligé, le pauvre, puisque c'est un terme biblique dont on ne peut pas se débarrasser. Sa citation : « Que c'est beau de dire qu'il s'est vidé lui-même ! » est authentique, elle se trouve dans son commentaire sur Philippiens. Voici dans quel sens il la faisait : Pour pouvoir se vider, il faut d'abord être plein. Donc la kénose prouve la divinité de Jésus. (Et c'est bien ce qu'ont toujours cru les théoriciens de la kénose ; dans ce passage Celui qui se vide ne peut être que Dieu. De quoi se vide-t-il ? certainement pas de sa divinité, puisqu'elle est son identité même. Que le titre soit ridicule, certes, mais pas plus que la récupération néo-réformée d'un Thomas d'Aquin qui dans sa *Somme* se fait l'avocat de la transsubstantiation, d'un d'Aquin qui enseigne une Marie sans péché depuis le sein de sa mère, et dont le corps est au ciel, un d'Aquin qui explique le salut parce que Dieu nous donne « *la grâce de mériter* », bref d'un d'Aquin qui adhère à toutes sortes de doctrines situées à l'antipode du protestantisme.

— Mais enfin ce livre n'existe pas ! et qu'est-ce que c'est que c'est que ces *Plantingas* ?

— OK, le livre est une blague. Mais pas complètement : Cornelius Plantinga a co-écrit un livre intitulé *Exploring Kenotic Christology : The Self-Emptying of God* dans lequel il défend la possibilité qu'en s'incarnant Christ aurait temporairement abandonné certains attributs : omni-puissance, omni-science, omni-présence… Le plus amusant c'est que Plantinga est un grand people réformé : Dean of the Chapel at Calvin College, President of Calvin Seminary, Senior Research Fellow at the Calvin Institute of Christian Worship…

— Gulp ! 😕 mais je croyais que Plantinga s'appelait Alvin, pas Cornelius…

— Alvin, c'est son frère. Et là, hi ! hi ! c'est pire pour les Dévôts

Réformés de Saint Thomas : il a écrit un livre *Does God Have a Nature ?* dans lequel il démolit l'idée de d'Aquinas sur la *simplicité* de Dieu, en argumentant que Dieu ne peut pas être considéré équivalent à des *attributs* (par conséquent, rejoignant l'idée de son frère, il peut bien renoncer à quelques uns pour s'incarner). Mais le plus drôle, ah ! ah ! ah ! c'est qu'Alvin Plantinga est encore un plus grand people RÉFORMÉ que Cornelius, ah ! ah ! ah !

— Pas rigolo du tout ! et mon bouquin du mercredi ?

— Vous allez rire ! il a été écrit il y a plus d'un siècle par un RÉFORMÉ français, et pas des moindres, Numa RECOLIN ; il y défend la théorie de la Kénose, et ce qu'il dit n'est finalement pas autre chose que ce que suggèrent les Plantingas (comment auraient-ils pu « découvrir » quelque chose ? sur un sujet auquel on ne comprend rien, et auquel on réfléchit depuis 2000 ans).

En résumé, si le Fils de Dieu a choisi de naître à Bethléhem, c'est qu'il a renoncé à être au même moment à Paris ; qu'on comprenne après cela comment il est toujours Dieu est une autre question. Et puis quand un pasteur réformé a appartenu à ce peuple invincible, qui a failli gagner trois fois la coupe du monde, on va pas quand même pas le laisser traiter d'hérétique par des gens dont toute la théologie consiste à répéter sur FB ce qu'ils ont lu en anglais.

✧

Je voudrais pour aimer avoir un cœur nouveau
Qui n'eût jamais connu les heures de détresse,
Un cœur qui n'eût battu qu'au spectacle du beau
Et qui fût vierge encor de toute autre tendresse ;

Ces quatre magnifiques vers, qui les a écrits ? et ce besoin poignant de l'âme qu'ils expriment, qui peut le combler ?

Gaëtane de Montreuil est le pseudonyme de Georgina Bélanger (1867-1951), journaliste et poétesse québécoise d'origine très modeste, qui acquit une certaine notoriété dans son pays d'origine. Le poème que nous reproduisons ci-dessous est le premier d'un recueil d'une soixantaine de pages publié en 1927, intitulé *Les Rêves Morts*. Ce premier poème est dédié à un ami d'enfance, pour lequel l'autrice conservait un visible attachement.

Du point de vue simplement technique, ses vers sont sans reproche : alexandrins bien césurés et rimes riches ; du point de vue poétique, ils sont particulièrement émouvants ; on y reconnaît bien sûr le ténébreux corbeau d'Edgar Poe, armé de son bec cruel du souvenir. Mais c'est surtout l'aspect *métaphysique* du poème qui interpelle.

Car qu'est-ce que la poésie dans son essence la plus intime ? C'est l'art d'exprimer avec émotion et beauté l'aspiration fondamentale de l'âme humaine. Mais la poésie n'est pas elle-même la réponse à ce besoin inassouvi, elle n'en est que la prière, l'exaucement vient d'ailleurs : *Je voudrais pour aimer avoir un cœur nouveau*, ce vers jailli de l'expérience amère de l'écrivaine, en dehors probablement de toute préoccupation religieuse consciente, trouve pourtant sa réponse ultime dans l'Écriture, Ézéchiel.36.26 :

> Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai en vous un esprit nouveau ; j'ôterai de votre corps le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair.

Cet ami de toujours, qui silencieusement, secrètement, l'a toujours accompagnée, et qui, elle le sait sans pouvoir l'expliquer, la comprend exactement, cette présence dont elle peut dire : A l'émoi de mon cœur je reconnais sa voix, ce n'est pas le nom lointain d'un ami d'enfance, c'est le Dieu vivant, à qui elle doit chaque pulsation de son existence, et qui par la bouche de son Fils la presse de le reconnaître, Matthieu 11.28-29 :

> Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous et recevez mes instructions, car je suis doux et humble de cœur ; et vous trouverez du repos pour vos âmes.

Chaque vraie conversion est en réalité non une découverte entièrement nouvelle (car tout homme porte en soi depuis sa naissance

l'image irréfragable de Dieu), mais une reconnaissance : c'est le fils égaré qui rentre en lui-même et reconnaît l'amour du Père. C'est pourquoi le dogme calviniste de la totale dépravation de l'homme sonnera toujours un peu faux ; il reste dans chaque âme humaine *quelque chose à sauver* ; la poésie est justement l'expression de ce quelque chose ; par son incapacité à trouver ce qu'elle cherche, la poésie est une incitation de la conscience du poète à recevoir l'Évangile.

✧

## Les rêves morts

Je voudrais pour aimer avoir un cœur nouveau
Qui n'eût jamais connu les heures de détresse,
Un cœur qui n'eût battu qu'au spectacle du beau
Et qui fût vierge encor de toute autre tendresse ;
Mais je porte en moi-même un horrible tombeau,
Où gît un songe mort, loin de la multitude :
J'en ai scellé la porte et seul un noir corbeau
Du sépulcre maudit trouble la solitude !

Cet oiseau de malheur, c'est l'âpre souvenir,
C'est le regret des jours vécus dans la souffrance,
Qui ronge jusqu'aux os mes rêves d'avenir,
Beaux rêves glorieux, morts de désespérance.
Sans cesse l'aile sombre au fond de moi s'ébat,
Son grand vol tournoyant fait comme la rafale,
Qui siffle en accourant vers la fleur qu'elle abat
Et disperse les nids, dans sa course fatale.

Pourtant, d'un port lointain, si le vent, quelquefois,
M'apporte la chanson d'un ami sur la route,
À l'émoi de mon cœur je reconnais sa voix,
Car il cesse de battre, et tout mon être écoute.

Gaëtane de Montreuil

✧

Alors, ce revival, vient-il de Dieu, ou non ?!

Henri Bois se demandait la même chose en 1905, au sujet de ce qui était en train de se passer au Pays de Galles ; il fit donc le voyage tout exprès, et il nous en est resté un gros volume de plus de 700 pages. Il est intéressant de le relire aujourd'hui, non sans doute pour accepter toutes les réflexions de l'auteur, mais avant tout pour prendre connaissance des faits, qu'il rapporte avec probité. S'agissant des États-Unis, il est incontestable que les Réveils protestants font partie intégrante de leur Histoire : l'université d'Asbury, dont il est question actuellement, se trouve à une heure route de *Cane Ridge* dans le même état du Kentucky où eut lieu en 1801 une des plus grandes manifestations du *second Awakening*. Il ne serait donc pas si étranger à l'ADN spirituel de l'Amérique, que l'Esprit Saint renouvelle pour elle les ondées qu'il lui a régulièrement octroyées dans le passé.

Une importante leçon que l'on retirera de la lecture du livre d'Henri Bois, c'est de se garder de juger de l'origine d'un Réveil sur la base de phénomènes bizarres qui peuvent s'y manifester : ils ne prouvent rien en eux-mêmes ; conclusion qui avait déjà été formulée par Jonathan Edwards, témoin des ces réveils historiques, et par Napoléon Roussel, qui était allé observer, au XIX^e^ siècle, le réveil irlandais. Le vrai critère de l'authenticité évangélique d'un réveil religieux, c'est l'élévation de la personne de Jésus-Christ qu'il produit dans les cœurs de ceux qu'il affecte.

Une seconde leçon, c'est qu'un réveil venant de Dieu est toujours *nationaliste*. Non pas bien sûr qu'il produit du « chauvinisme », caractère qui est à l'opposé de l'universalisme du salut offert en Christ, mais dans le sens que l'amour de Dieu est inséparable de l'amour des peuples, de l'amour des nations. Ainsi le réveil au pays de Galles a été éminemment gallois, le réveil en Irlande éminemment irlan-

dais, et les réveils américains de même : alors y naissent de beaux cantiques écrits dans la langue même du pays. (Entre parenthèses, un réveil en France se traduirait donc il faut croire par l'abandon de cette imbécile manie pastorale de faire semblant de penser en anglais, pour aller jouer dans la cour des grands).

En début du troisième chapitre H. Bois écrit ceci :

> « Pour que surgisse un puissant Réveil, semblable à celui qui a secoué récemment et qui secoue encore tout le Pays de Galles, il faut la réunion de deux conditions qui paraissent au premier abord opposées : un progrès extraordinaire du mal et une incubation sourde du bien. Très souvent, les Réveils sont précédés d'une période où le mal grandit au point de devenir comme intolérable. Le Réveil Gallois n'a pas échappé à cette règle… »

La première condition, le progrès du mal, on peut l'affirmer, est largement remplie et bien au-delà du suffisant, ici aux États-Unis ; pas seulement à cause des LGBT, du wokisme, du transgendrisme, de l'avortement, etc. mais la carie a gagné la racine même de la nation, car la justice n'y existe plus : depuis plusieurs décades la collusion des pouvoirs judiciaire et exécutif est connue et avérée.

La deuxième condition, l'incubation sourde du bien, c-à-d les prières des chrétiens, leur plaidoirie auprès du Seigneur pour qu'il épargne leur pays, est par nature beaucoup moins évidente à évaluer. Il est très facile vu de l'extérieur de se moquer des Américains, obèses, incultes etc. De près on comprend que beaucoup d'entre eux aiment profondément leur nation, et souffrent de la voir ridiculisée, déshonorée, avilie, par une administration criminelle qui depuis un demi-siècle ourdit des assassinats, des guerres, des coups tordus, dans l'unique but de perpétuer sa domination mondiale.

De manière analogue à l'histoire d'Israël au temps des Juges, il n'est donc pas exclu que l'excès du mal dans cette nation, autrefois si abondamment bénie, produise à terme une réaction du peuple de Dieu telle qu'Il répandra encore une fois son Esprit sur leur pays. Du moins, nous l'espérons.

Table des matières du livre d'Henri Bois, *Le Réveil au Pays de Galles* :


- Note ThéoTeX
- Avant-Propos
- Ch. I : Le cercle de prières
- Ch. II : Les Réveils antérieurs au Pays de Galles
- Ch. III : Antécédents et débuts du Réveil actuel
- Ch. IV : Mon voyage
- Ch. V : Mission Torrey et Réveil gallois
- Ch. VI : Étude psychologique sur les réunions galloises
- Ch. VII : Quelques revivalistes
- Ch. VIII : Mrs Jones
- Ch. IX : Evan Roberts
- Ch. X : Appréciations et résultats
- Conclusion

✧

Voici, le salaire des ouvriers qui ont moissonné vos champs, et dont vous les avez frustrés, crie, et les cris des moissonneurs sont parvenus aux oreilles du Seigneur des armées. (Jacques.5.4)

Pourquoi depuis le Moyen Âge appelle-t-on les révoltes paysannes des *jacqueries* ? Parce qu'au quatorzième siècle le prénom Jacques était employé de manière générique pour désigner quelqu'un de la campagne, un vilain, un rustre en quelque sorte, pour ne pas dire un serf. Sept cents plus tard le sentiment de travailler pour

rien, sauf à se voir voler le produit de son travail, d'être donc un esclave, agite à nouveau nos campagnes. Cette injustice provoquera-t-elle, comme en 1358, une grande jacquerie contre la nouvelle élite oppressante et sa religion mondialiste ?

Il y a dans la société des hommes tellement de choses mauvaises, qui ne devraient pas être, et qui pourtant perdurent, que sans l'assurance qu'il existe au-dessus d'elles un juste Juge qui voit, qui entend, et qui rendra en son temps le verdict, que sans la promesse biblique le découragement et le nihilisme finiraient par régner seuls. Contrairement aux apparences, le Seigneur des armées veille, chaque injustice, chaque bonne action sont soigneusement notées, et seront rappelées au jour du jugement.

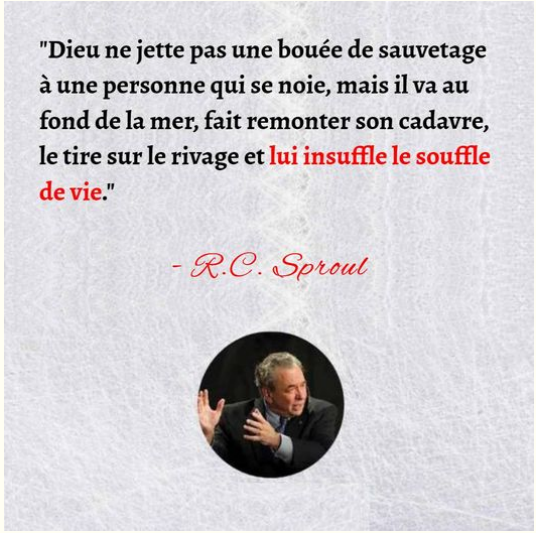
A première vue ce verset de l'épître de Jacques ne dépareillerait pas le manifeste d'un Proudhon, d'un révolutionnaire ; pourtant son esprit est tout différent. Le communiste dit : « Ce qui est à toi est à moi » ; mais le chrétien répond : Ce qui est à moi est à toi ; ou plutôt rien n'est à nous, tout est à Dieu, car nous avons tout reçu de lui, et nous devrons rendre compte de la manière dont nous avons géré ce qu'il nous a confié. »

Nous avons vu hier que πραότης était synonyme d'humilité par le caractère de douceur contenue dans le mot. En fait πραότης tient le milieu entre ταπεινοφροσύνη (humilité) et ἐπιείκεια (clémence) ce qui fait qu'on peut le considérer comme un synonyme de ce dernier (tandis qu'ἐπιείκεια est trop éloigné de ταπεινοφροσύνη)

La racine de l'ἐπιείκεια se trouve en Dieu : c'est le fait de ne pas exiger du pécheur tout ce que la stricte justice serait en droit de réclamer. En se laissant condamner injustement à la croix Jésus a renoncé à son droit strict (qui était de monter au ciel sans passer

par la mort). Dieu ne réclame pas l'application rigoureuse de la loi sur le pécheur repentant, il lui fait grâce, il exerce sa clémence (ἐπιείκεια). Cette clémence est la manifestation extérieure d'un trait de caractère intérieur qui est la πραότης, la mansuétude.

Il va sans dire qu'ayant bénéficié de la mansuétude divine, le chrétien doit lui-même la pratiquer envers les autres.




✧

Ces grands panneaux publicitaires, perchés le long des autoroutes, dont la laideur et la stupidité ne suffisent pas, hélas, à empêcher que les yeux ne les voient, ont trouvé leur pendant sur les voies rapides et superficielles des réseaux sociaux chrétiens : Ce sont les *punchlines pictures* néo-réformées, les placards néo-calvinistes. En

voici deux caricaturaux, suivis de leur réfutation biblique.

**Un déjà noyé ne crie pas à l'Éternel !** Psaume 103 : Ceux qui étaient descendus sur la mer dans des navires, et qui travaillaient sur les grandes eaux, ceux-là virent les œuvres de l'Éternel, et ses merveilles au milieu de l'abîme. Il dit, et il fit souffler la tempête, qui souleva les flots de la mer. Ils montaient vers les cieux, ils descendaient dans l'abîme ; leur âme était éperdue en face du danger ; saisis de vertige, ils chancelaient comme un homme ivre, et toute leur habileté était anéantie. Dans leur détresse, ils crièrent à l'Éternel, et il les délivra de leurs angoisses.

**Un cadavre ne voit rien !** Jean.9.41 : Jésus leur répondit : Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché. Mais maintenant vous dites : Nous voyons. C'est pour cela que votre péché subsiste.

**Venus au monde pécheurs, les enfants d'Adam restent créés à l'image de Dieu ; ils tiennent de lui leur souffle de vie, et une conscience qui les accuse quand ils font le mal.** Jean.8.9 ; Quand ils entendirent cela, accusés par leur conscience, ils se retirèrent un à un, depuis les plus âgés jusqu'aux derniers…

**Mais que dit au contraire le vrai Jésus, celui de la Bible ?** Apoc.3.20 : Voici, je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui, et lui avec moi.

La responsabilité d'ouvrir la porte incombe donc à l'individu

que Jésus invite, et non à Jésus lui-même. Il ne sert à rien d'objecter que cette invitation s'adresse à une église dans le contexte. Car ce qui est valable pour une assemblée l'est aussi pour ceux qui y entendent le message. Quand un évangéliste ou un pasteur termine son sermon en citant Apoc.3.20, il serait absurde et mesquin de lui reprocher d'avoir fait une erreur d'interprétation ; il connaît aussi bien le contexte que tout lecteur de la Bible, mais ce verset met particulièrement en lumière :

1) L'universalité de l'Évangile qui doit être prêché à toute âme sous le ciel.

2) Le caractère de Christ et de son Père, qui désirent que tout homme soit sauvé, et qui en conséquence ne frappent pas seulement à la porte des élus, mais à celle de tout homme, par la folie de la prédication.

κλῆμα donne en français *clématite*, cette liane percée de plein de petits trous, comme le rotin, que nous fumions quand nous étions gosses (beurk !) ; c'est donc plus spécialement dans le N.T. la branche de la vigne, le *sarment*, dont le rôle des mille canaux capillaires est de laisser couler la sève.

κλάδος, c'est plutôt la branche d'arbre, le rameau, de sénevé, d'olivier, de figuier dans le N.T. Étymologie intéressante les deux mots κλῆμα et κλάδος viennent du verbe κλάω, *briser* (que l'on retrouve en français dans *icono-claste*, le briseur d'images).

Ainsi donc la caractéristique biblique de la branche (serment, rameau), c'est sa facilité à être brisée… mais aussi sa capacité à être replantée, ou regreffée. Sachant que le Seigneur compare les hommes et les peuples à des branches, la leçon spirituelle est transparente, et le pasteur en fera un sermon pertinent.

**Portez ce vieux whisky au juge blond qui fume.**

Les typographes connaissent bien cette phrase, pas pour ce qu'elle dit, mais parce c'est un *pangramme* : elle contient toutes les lettres de l'alphabet, et donc elle leur est utile pour tester visuellement les différentes fontes de caractères, qui existent par milliers…

On la trouve même en fonte *énochienne* ! (illustration ci-contre). L'énochien était la langue parlée par Adam et Ève dans le jardin d'Eden, la langue des anges ; son nom lui vient du Hénoch de la Genèse, celui qui fut ravi au ciel sans passer par la mort, et qui la parlait lui-même couramment. « Ah, et comment sait-on cela ? — On ne le sait pas ! »

Plus un personnage de l'Ancien Testament est mystérieux, plus il excite les imaginations débridées des hommes et leur désir vaniteux de se distinguer en racontant des choses que les autres ignoraient. Ainsi l'énochien avec son alphabet et sa fonte existe depuis au moins la Renaissance, ainsi d'innombrables volumes détaillés ont été écrits sur Hénoch, sur Melchisédech, personnages dont la Bible ne mentionne qu'en quelques lignes.

Naturellement le chrétien doit se trouver vacciné contre ce genre de spéculations échevelées, puisque son critérium infaillible de vérité reste l'Écriture, là où elle ne dit rien il suspend son jugement. Mais pas toujours, la tentation de passer pour un Gandalf académique parmi les collègues flotte toujours un peu, et plus d'un article du Net prête à sourire lorsqu'un « spécialiste » des deux premiers chapitres de la Genèse nous y explique par le menu comment Adam se sentait à l'époque, comment il organisait ses journées et son culte, comment il prêchait à Ève…

Relisant le chapitre 11 de l'épître aux Hébreux, celui de la grande liste des héros de la foi depuis le début de l'humanité, je me suis demandé si son auteur anonyme n'était pas lui aussi quelques fois tombé dans cette tentation d'en dire plus qu'il ne savait. Cependant comme il est inspiré, il faut balayer tout de suite ce soupçon. D'autre part, ne croyant pas à un mode d'inspiration dictatorial, comme si l'oreille intérieure entendait une voix, ou comme si sa main traçait des mots auxquels sa pensée ne répondait pas, il faut nécessairement chercher la logique de l'écrivain.

Ainsi lorsque cet auteur de l'épître aux hébreux écrit :

> « Par la foi, Abel offrit à Dieu un meilleur sacrifice que Caïn ; par elle il obtint le témoignage d'être juste, Dieu rendant témoignage à ses offrandes ; et, par elle, quoique mort, il parle encore, »

comment sait-il qu'Abel *quoique mort parle encore*, où a-t-il été pêché cette information ? certes il ne peut s'agir du simple fait que *lui* en parle. C'est alors qu'on se rappelle qu'il écrit plus loin, Héb.12.24 :

> « Jésus, médiateur de la nouvelle Alliance, et du sang de l'aspersion, qui prononce quelque chose de meilleur que le sang d'Abel. »

Cette voix d'Abel, c'est celle de son sang ! : « Qu'as-tu fait ? J'entends le sang de ton frère qui crie à moi de la terre, » et la logique de l'écrivain, reste la même depuis le commencement de son épître : proclamer la suprématie de Jésus-Christ, le Fils, sur toute créature qui peut se trouver sur la terre ou dans le ciel ; c'est indubitablement cette pensée *inspirée* qui a ramené à sa conscience le souvenir de la voix du sang d'Abel enfouie dans un lointain passé.

Par ailleurs ce rapprochement entre Héb.11.4 et Gen.4.10 a sans doute ensuite été remarqué depuis longtemps. Googlons : "Spurgeon

blood of Abel", on tombe de suite sur un sermon *The Blood of Abel and the Blood of Jesus*, qui développe merveilleusement la comparaison.

Mais venons en au héros suivant, à Hénoch :

> « Par la foi, Hénoch fut transporté pour ne point voir la mort ; et on ne le trouvait pas, parce que Dieu l'avait transporté ; car, avant le transport, il lui est rendu témoignage d'avoir plu à Dieu. »

Trois fois dans ce verset l'auteur emploie ce mot de *transport*, de *transfert*, de *translation*, le verbe grec μετατίθημι, qui se retrouve dans la traduction de la Septante Gen.5.24. Mais pourquoi cette insistance, à quoi pense-t-il ? « A l'enlèvement ! répond le scofieldien[11], Hénoch avait la foi, il a été enlevé avant le déluge, comme nous le serons avant la grande tribulation. »

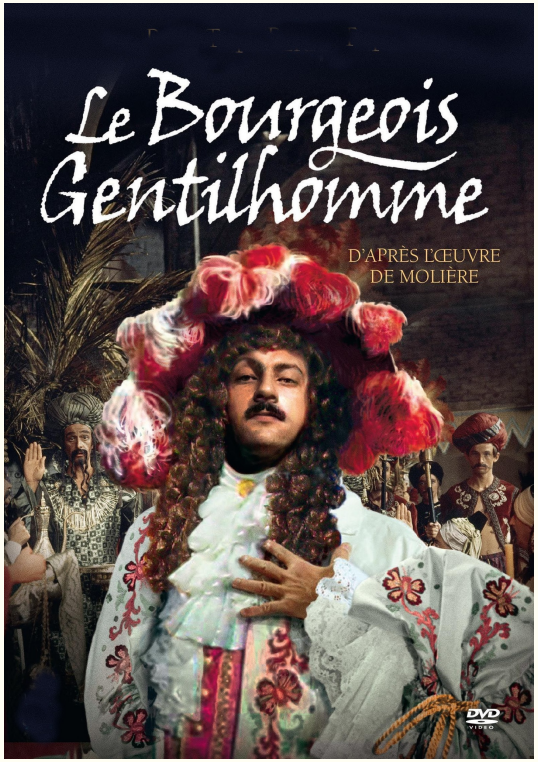
Non, la racine, le verbe rattaché à l'enlèvement est tout autre (ἁρπαγὴν), on le trouve d'ailleurs dans cette même épître Héb.10.24 :

[11] Un inconditionnel de la *Bible Scofield*, dont les notes étaient considérées par les chrétiens évangéliques de la première moitié du 20e siècle, presque comme aussi incontestables que le texte biblique lui-même.

« vous avez accepté l'enlèvement de vos biens… » l'idée contenue dans l'enlèvement est celle d'une violence, c'est un *arrachement*, un vol car le Seigneur reviendra comme un voleur, et même un vol avec effraction, puisque les tombeaux seront ouverts, quand le Seigneur s'empare des trésors qui lui appartiennent. L'idée suggérée par μετατίθημι, transporter, implique au contraire une action calme et sereine.

Certes Jésus est passé par la mort, il le fallait pour le rachat du monde, mais il était aussi écrit « Tu ne permettras pas que ton Saint voie la corruption » : Ressuscité, il est ensuite élevé au ciel calmement et majestueusement, pour s'asseoir à la droite du Père. La marche d'Hénoc est une figure de celle de Christ, le seul qui fit toujours ce qui était agréable à son Père ; son transport une figure de l'ascension du Seigneur, meilleure encore que notre enlèvement à venir.

Étonnant auteur de l'épître aux Hébreux qui ne va pas cesser de nous intriguer lorsqu'il continue en parlant des nombreux autres héros de la foi, et qui termine sa lettre par un « frères… je vous ai écrit en peu de mots… » que serait-ce s'il avait dû le faire sur FB😐.




✧

**Cléonte** — Ambousahim oqui boraf, iordina salamalequi.

**Covielle** — C'est-à-dire— "Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri." Ce sont façons de parler obligeantes de ces pays-là.

**M. Jourdain** — Je suis très humble serviteur de Son Altesse Turque.

**Covielle** — Carigar camboto oustin moraf.

**Cléonte** — Oustin yoc catamalequi basum base alla moran.

**Covielle** — Il dit "que le Ciel vous donne la force des lions et la prudence des serpents!"

**M. Jourdain** — Son Altesse Turque m'honore trop, et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

**Covielle** — Ossa binamen sadoc babally oracaf ouram.

**Cléonte** — Bel-men.

**Covielle** — Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage.

**M. Jourdain** — Tant de choses en deux mots ?

**Covielle** — Oui, la langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite.

✧

Génie de la satire psychologique et du comique Molière n'eut pas que des admirateurs : les Cotin, les Voiture, les Fagon, toutes sortes de people de l'époque, ne vivant que pour les applaudissements et la popularité, le détestaient ; ajoutons bien sûr à la liste de ses ennemis les Tartuffes, c-à-d les hommes d'Église se servant de l'Évangile pour promouvoir leur propre gloire.

Mais s'il revivait aujourd'hui, aurait-il besoin de changer beaucoup son théâtre ? On le devine, à la forme près, il lui suffirait de répéter les mêmes comédies, la psychologie du péché et les travers humains restant stables au cours du temps. Ainsi plusieurs acteurs de la mouvance évangélique ne lui pardonneraient pas davantage sa scène 4, de l'Acte IV, dans laquelle Cléonte parle Turc à Monsieur Jourdain, avec Covielle servant d'interprète.

Les parleurs de langues, tout d'abord, ne trouvent guère drôle ce *Ambousahim oqui boraf, iordina salamalequi* qui ressemble comme une goutte d'eau à une incantation glossolalique en pseudo-hébreu qui peut s'entendre parfois dans certaines réunions, et qui en gros se traduit toujours par un : *que votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri*.

Mais parmi les ennemis modernes de Poquelin, il faudrait compter aussi les prédicateurs que les deux petits mots *Bel-men* offensent gravement, parce qu'ils reconnaissent derrière la bouffonnerie qui consiste à les traduire par une longue phrase épatant M. Jourdain, leur propre farce quand ils annoncent à l'auditoire : "*Dans le grec…*" suivi de tout un message sur la merveilleuse langue grecque qui dit tant de choses en deux mots.

Les exemples sont légion, mais pour n'en citer qu'un, je lisais récemment, sur un forum américain, une longue discussion où certains intervenants prétendaient que personne n'avait jusqu'ici vraiment compris le commandement de Jésus Aimez vos ennemis parce qu'on avait pas fait attention qu'il existe en grec deux mots distincts que l'on traduit par *ennemis*.

1) ἐχθροί qui signifierait juste "ennemis personnels"

2) πολέμιοι qui ne s'applique que pour les ennemis de guerre, ennemis d'une nation. De là tout un message basé sur deux mots !

En vérité le simple bon sens et une connaissance élémentaire du bon français suffisent à démonter ce "Turc" digne de Covielle. Lorsque le Seigneur dit « faites du bien à ceux qui vous haïssent », tout le monde comprend le contexte, à savoir une relation humaine d'hostilité personnelle, sans aucun rapport avec des ennemis de droit commun, ou avec une guerre.

Lorsque Paul dit : Le dernier ennemi qui sera vaincu c'est la mort, tout le monde comprend dans quel sens la mort est ennemie de l'humanité, et l'apôtre emploie aussi bien le mot εχθρός. La prétention de mieux comprendre la signification d'un texte du Nouveau Testament par la grande supériorité du grec sur le français, n'est la plupart du temps qu'une façon malhonnête de gagner un ascendant sur les M. Jourdain trop crédules.

Les ennemis de Molière, faut-il les classer parmi les ἐχθροί ou parmi les πολέμιοι ? 🤔 Pour rester sereins, concluons qu'en vérité Molière n'a pas d'ennemis, et que tout ceci n'est que du verbiage polémique sans plus de sens qu'un *Carigar camboto oustin moraf*.

✧

Parvenu au 24ième chapitre de *L'Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, de François Guizot, nous voici de nouveau face au *mystère* de Jeanne d'Arc. Peu importe la quantité de livres déjà écrits à son sujet, peu importe la récupération de son symbole en politique, la vérité des faits avant tout.

## Audio

De la simple lecture du récit de sa vie s'élève la réflexion que se faisait J.-J. Rousseau à propos des évangiles : « *Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente !* » Tout ici est en effet trop improbable pour s'ex-

pliquer autrement que par une volonté arrêtée d'en-haut. Qu'une paysanne inconnue de dix-neuf ans s'imagine aller convaincre, à 600 km de chez elle, le roi Charles VII de délivrer Orléans, et qu'elle y arrive ; qu'elle lui révèle une prière secrète qu'il avait adressée à Dieu seul à propos de l'identité de son vrai père ; que femme sans formation militaire elle se retrouve à la tête d'une armée d'hommes, et qu'elle l'emmène à la victoire ; qu'elle sache dès le départ qu'elle finirait martyre, et qu'il en soit ainsi, n'est-ce pas suffisamment invraisemblable ? Rien donc ne permet de révoquer en doute que Dieu n'ait surnaturellement suscitée Jeanne d'Arc pour délivrer la France de l'occupation anglaise.

Pour un chrétien évangélique le *mystère de Jeanne d'Arc* ne se trouve pas dans la supposition que Dieu ait pu lui parler audiblement, lui faire apparaître des anges l'informant d'une mission, puisque par définition le chrétien croit au miracle, c-à-d à l'intervention spéciale de Dieu dans le monde terrestre. Le mystère c'est ce que Dieu pense des nations, le mystère de sa volonté envers elles. Car ce n'est pas de théologie qu'il a parlé à Jeanne ; il ne l'a pas éclairée sur les superstitions dans laquelle l'Église de son temps l'avait entretenue ; il ne l'a pas instruite sur la justification par la foi seule, comme il le fera cent ans plus tard pour Luther.

Il semble donc que Dieu s'intéresse aux nations et qu'elles existent par sa volonté exprimée. Mais qu'est ce qu'une nation ? Une erreur courante et naturelle à notre raison analytique, consiste à nier la réalité d'une chose dès que nous ne savons pas la définir de manière rigoureuse. Par exemple, la question *Qui est Juif* ? a souvent été posée ; mais aucune réponse n'est absolument exacte : ni la religion, ni l'ADN, ni la filialité par la mère, ni la nationalité ne sont des critères toujours vérifiés. Cependant devant Dieu l'ancien Israël existe toujours, il voit déjà sa conversion future à Jésus-Christ. Il en va de même avec les nations : nous ne pouvons pas les définir par leurs frontières, qui sont mobiles, par la génétique de leurs populations, qui n'est qu'une mosaïque, par leurs langues ou leurs cultures, qui évoluent avec le temps. Finalement ce qui définit une nation, c'est son histoire avec Dieu. Et la France a une histoire avec Dieu.

Dans les milieux évangéliques français d'inspiration darbyste (ou qui ont gardé des traces de l'esprit de ce mouvement), l'idée même de *nation* et de *nationalisme* ne s'envisage qu'avec répugnance. On s'y émeut, on s'y enthousiasme à l'ouïe d'une prédication où la cou-

rageuse Déborah persuade un timide Barak de bouter le Cananéen hors de la terre sainte, cependant qu'un parallèle avec Jeanne d'Arc et Charles VII boutant l'Anglais hors de France semblerait presque un blasphème : les chrétiens ne vivent-ils pas dans la Nouvelle Alliance ? dans le Ciel déjà, où le terrestre, symbole dépassé, a disparu ? Ce n'est pas à Darby personnellement qu'il faut attribuer l'origine de cette tendance ultra-spiritualiste, même s'il l'a le mieux incarnée ; c'est une pente naturelle à toute église devenue isolationniste, souvent du fait de sa persécution par le pouvoir temporel, ou de sa déconsidération par d'autres églises.

L'histoire de Jeanne d'Arc, relue calmement, est une preuve que Dieu a voulu la France du quinzième siècle. Dans les suivants, il l'a conservée, à travers de multiples péripéties. Serait-ce trop s'aventurer de voir encore dans notre héroïne un gage que Dieu maintiendra la France jusqu'au retour du Fils-Roi, et jusqu'à l'établissement de son royaume, lequel sera rempli de la connaissance de la gloire de l'Éternel, comme le fond de la mer par les eaux qui le couvrent ?

✧

**Observez les lys des champs, comme ils croissent ni ne filent…** (Matth.6.28) *Observez les filles de l'air, ou mousses espagnoles, comment elles se propages sans racines, et ne tirent rien de la terre.*

Certainement par ce conseil le Seigneur Jésus ne cherchait pas à faire de ses disciples de savants botanistes, mais il les invitait à s'approprier les merveilleuses leçons que le Père a imprimées comme en filigrane dans toutes les pages de son vivant poème de la Création, et jusques dans les plus humbles plantes. Pourquoi ne

l'imiterions-nous pas ?

Passant par les forêts de la Louisiane, vous y remarquerez une curiosité végétale que vous n'aviez peut-être jamais vu ailleurs : de magnifiques et majestueux grands chênes surchargés de longs cheveux gris-verdâtres pendant vers le sol. La première réaction est de plaindre le bel arbre, phagocyté par ces parasites qui, comme le gui, vont sans doute finir par étouffer leur hôte. Mais non ! vous renseignant, vous apprenez que les *spanish moss* sont simplement suspendues aux branches, comme des guirlandes, et ne pénètrent en rien l'écorce, ce ne sont donc pas des parasites se développant aux dépends de celui qui les porte. Mais alors comment vivent-elles ? Tout simplement de l'air ! Leurs petites écailles recueillent l'humidité, les minuscules débris chargés de nutriments, que le vent leur apporte en soufflant sur l'arbre, et cela leur suffit. On ne dira pas d'elles comme Jésus des lys : Cependant, je vous dis que Salomon, dan toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux, car certes, elles n'ont ni beauté ni éclat. Leur surnom de *mousses espagnoles* leur vient d'ailleurs des Français (Louisiane oblige) qui en les voyant pour la première fois les comparaient aux longues barbes grises des conquistadors espagnols ; puis avec le temps les barbes sont devenues en anglais des mousses…

Cependant leur leçon, pleine de signification édifiante, n'est pas bien difficile à trouver : Les chrétiens sont dans le monde, *comme n'étant pas du monde* (Jean.17.16) ; ils doivent en user *comme n'en usant pas* (1Cor.7.31).

L'enseignement de la mousse espagnole se rapproche de celui que la manne prodiguait aux Israélites dans le désert ; laquelle venue de nulle part, tombée de l'air, était pleinement suffisante pour les nourrir. De même le disciple de Jésus, bien que porté par le grand arbre du monde, n'a nul besoin de s'y attacher par des racines terrestres, pour accomplir la tâche que Dieu lui a dévolue.

✧

**Le wagon.**

Un côté parfois étonnant, voire choquant, de la pédagogie du Seigneur dans les Écritures, consiste à ériger en exemple une œuvre mauvaise ou un personnage indigne, pour nous pousser à en tirer une conclusion positive sur son propre caractère divin.

On pense par exemple à la parabole d'un juge inique, cynique et indifférent à la cause de la veuve, et que Jésus met en parallèle avec le Père pour affirmer ensuite qu'il exaucera d'autant mieux ceux qui le prient avec importunité. Ou encore à cet intendant corrompu, qui essaie de s'en tirer par une malhonnêteté supplémentaire, et que le Seigneur loue et nous donne en modèle. Jésus lui-même, ne se compare-t-il pas à un *voleur* pour dépeindre la manière de son retour ? et quel de ses disciples aurait osé le faire, s'il ne l'avait pas dit lui-même ?

Cette méthode du modèle paradoxal ne se limite pas d'ailleurs au Nouveau Testament. Ainsi dans l'Ancien, l'Éternel ordonne à Osée d'aller épouser une prostituée, à Ezéchiel de ne pas verser une larme quand sa femme meurt ; et nous devons comprendre que Dieu s'assimile à ces deux prophètes, dans des situations anormales, afin que nous puissions mieux sonder l'étendue de son amour et de sa douleur pour Israël. Pour tous les hommes aussi, puisqu'il n'hésite pas à mortifier Jonas en détruisant son ricin, simple plante dépourvue de raison et de sentiments à laquelle il s'était attaché : Et lui l'Éternel n'aurait pas pitié des habitants de Ninive !

Mais au passons au **Wagon**. C'est celui de Compiègne, celui de l'Armistice, vous l'avez deviné. Le 7 novembre 1918, le maréchal Foch et ses alliés montaient dans cette voiture, suivi des plénipoten-

tiaires allemands, pour signer le document qui entérinait la défaite de ces derniers. Mais l'histoire du wagon ne devait pas s'arrêter là. Plus de vingt ans après le 21 juin 1940, Adolf Hitler montait à son tour dans ce même wagon, replacé, par sa volonté, exactement au même endroit, pour que les généraux français y reconnaissent leur défaite. Et pourquoi ces détails ? pourquoi cette insistance ? Nous le comprenons tous : **Revanche** !

La parabole du wagon pourrait se formuler ainsi : « Considérez bien ce dictateur fou, ce possédé du diable, ce maniaque meurtrier des masses ; c'est précisément au même endroit où sa nation avait été autrefois défaite, qu'il veut que ses ennemis reconnaissent maintenant sa victoire ! Il l'exige ! en aucun cas il ne signera l'armistice ailleurs ! Et moi, l'Éternel ! ce n'est pas à Jérusalem que je reviendrai, pour que l'on fasse la paix avec moi ?! et ce n'est pas avec ce même peuple, qui autrefois m'a rejeté, que je la signerai ?! »

A l'heure actuelle certains systèmes théologiques rejettent le caractère providentiel de la nation moderne d'Israël, refusant de voir une action spéciale de Dieu dans sa reconstitution, sous prétexte que toutes les promesses de l'Ancien Testament ont été accomplies et se sont spiritualisées dans le Nouveau. Mais les chrétiens qui adhèrent à ces postures pseudo-intelligentes, ne comprennent rien au caractère du Dieu de la Bible. Ce qu'Hitler fit par fiel diabolique, Jésus-Christ le fait par amour : il replace le wagon dans la clairière, parce qu'il veut sauver ce même peuple d'où il est sorti, et signer la paix avec lui. Et comment le ferait-il si Israël n'avait pas dû renaître !

Au fond ceux qui ne comprennent pas cette nécessité divine et historique de la reconstitution d'Israël, sont sans doute *trop gentils, trop bons* : ils n'ont jamais éprouvé, comme le reste des hommes ces impulsions mauvaises, qui par exemple pousse un juge à fermer sa porte à la réclamation qui l'importune, ces tentations insidieuses qui forcent un employé à voler de l'argent dans la caisse, puis à signer un faux pour se disculper ; par conséquent, ce genre de parabole biblique à contresens leur échappe. Et à plus forte raison celle qui se base sur l'amour passionnel, lequel hélas chez les hommes peut aller jusqu'à la folie et jusqu'au crime, mais qui fait dire à Dieu dans le Cantique des cantiques :

> « L'amour est fort comme la mort ;
> La jalousie est inflexible comme le séjour des morts ;
> Ses ardeurs sont des ardeurs de feu,
> Une flamme de l'Éternel. »

## La Septante n'existe pas !

Ah oui ? mais alors comment se fait-il que l'on puisse la télécharger sur la page du mercredi ?

Blague à part, ce slogan relativement récent qui traîne sur les réseaux sociaux, comme quoi la Septante n'existerait pas, provient d'une intention assez compréhensible : modérer l'enthousiasme de certains zélotes extrémistes, qui voudraient se débarrasser de nos traductions de l'Ancien Testament, basées sur l'hébreu du texte massorétique, pour les remplacer par une autre, basée sur le grec de la Septante, sous prétexte qu'elle-même part de manuscrits hébreux plus anciens, et maintenant perdus.

Sans aucun doute, du temps de Jésus et des apôtres, la Septante n'existait pas en tant que gros livre relié tel que nous pouvons nous le procurer aujourd'hui (pas plus que le Nouveau Testament d'ailleurs), les rouleaux étaient multiples, éparpillés, et les textes un peu différents de l'un à l'autre. Cependant derrière ce « La Septante n'existe pas ! » se cache une autre crainte, plus difficilement avouable en milieu évangélique. Qu'arrivera-t-il si effectivement, dans certains passages le texte de la Septante se révèle le plus probable ? Que deviennent dans ce cas les sacro-saintes déclarations de Chicago, qui permettent de nous différencier des libéraux en matière d'inspiration ?

> Nous affirmons que l'Ecriture entière et toutes ses parties, jusqu'aux mots mêmes de l'original, ont été données par inspiration divine…

… malheureusement… on a perdu les originaux… on ne sait plus

qui des LXX ou des Massorètes a raison 😰. Jugez après cela de l'utilité de Chicago, et des sarcasmes de ceux qui ne croient pas à l'inspiration de la Bible !

Comble de malheur, en sus de Chicago, il faut aussi signer aujourd'hui *John Calvin a toujours raison*, si on veut passer pour un théologien intelligent sur les réseaux sociaux : Dieu, qui a pris le soin d'inspirer jusqu'aux mots les Écritures, a ensuite **décrété** que les originaux seraient perdus… Non, non, ce n'était pas un accident, un hasard, ou le fait que le papyrus se dégrade avec les siècles, ou que les copistes n'aient pas été assez attentifs, c'est le DÉCRET… 😖

En réalité (et heureusement), pour se laisser instruire, convaincre et corriger par l'Écriture divinement inspirée, le chrétien n'a pas plus besoin de Chicago que de Rome. Car les différences entre les textes massorétique et grec sont tout aussi insignifiantes pour la foi chrétienne que les variantes (beaucoup plus nombreuses) qui existent entre les divers manuscrits du Nouveau Testament. Si donc les prises de position passionnées des uns et des autres, pour ou contre une *Septante… qui n'existe pas* ne peuvent s'expliquer par les conséquences qu'on en pourrait tirer, si elle existait 😉, où trouver leurs motivations ? Comme presque toujours en politique ecclésiastique, elles proviennent d'une quête de l'autorité infaillible, incontestable, de l'arme théologique absolue qui fermerait la bouche tant des athées et que des théologiens dissidents. Inutile souci : la conversion des cœurs ne se produit que sous l'influence du Saint-Esprit, usant souverainement de la Parole écrite, comme il la trouve adéquate, en grec, en hébreu, ou en tout autre langue. Les apôtres n'ont eu que faire d'aller vérifier si les passages de la Septante qu'ils citaient au peuple étaient rigoureusement conformes au texte hébreu, pourquoi voudrions-nous montrer plus attachés à la lettre qu'eux ?

✧

Illustre porte-croix, par qui notre bannière
N'a jamais en marchant fait un pas en arrière,
Un chanoine lui seul triomphant du prélat
Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat ?

(Boileau, *le lutrin*, chant IV)

Qui a inventé le *rochet* ? Je ne parle pas du vêtement ecclésiastique, sorte de veste courte à manches étroites, que portent notamment le pape et les cardinaux, et dont parle Boileau dans le quatrain ci-dessus. Mais qui a inventé la roue crantée, qui ne peut tourner que dans un sens ? Mécanisme simple à comprendre dont vous pouvez voir ici une animation ici

Les anglo-saxons, qui n'en ont jamais été à une annexion près en géographie comme en sciences, prétendent que le « pawl and ratchet mechanism » aurait été breveté en 1863 par un certain J.J. Richardson. En réalité, une idée aussi simple ne peut que remonter aux mécaniciens de l'antiquité, et de fait on la trouve déjà mentionnée chez Philon de Byzance, un ingénieur grec du III^e^ s. av. J.-C.

Que se passe-t-il si on essaie de faire tourner le rochet dans l'autre sens ? Ça bloque… et si on insiste, ça casse ! C'est pourquoi il semble parfaitement opportun de décerner au Vatican le titre de Co-Inventeur du rochet ; c'est là ce qu'a saisi Boileau dans son Lutrin :

> Illustre porte-croix, par qui notre bannière
> N'a jamais en marchant fait un pas en arrière…

mais que n'ont pas compris les protestants qui se sont réjouis de la mise au point du dicastère catholique sur les titres qui conviennent à la Sainte-Vierge. En effet, **Ineffabilis Deus**, c'est la constitution apostolique de Pie IX définissant ex cathedra le dogme de l'Immaculée Conception de Marie, promulguée en 1854. Elle affirme

dogmatiquement :

> « Nous déclarons, Nous prononçons et définissons que la doctrine qui enseigne que la Bienheureuse Vierge Marie, dans le premier instant de sa Conception, a été, par une grâce et un privilège spécial du Dieu Tout-Puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, préservée et exempte de toute tache du péché originel, est révélée de Dieu, et par conséquent qu'elle doit être crue fermement et constamment par tous les fidèles. »

Est-il possible en théologie catholique de revenir en arrière sur ce dogme ? Pas plus que de faire tourner le rochet dans l'autre sens. Si Marie fut *exempte de toute tache du péché originel*, il s'en suit inéluctablement qu'elle occupe, comme le Christ lui-même, une place fondamentalement unique dans l'histoire humaine, élevée au-dessus de tous les pécheurs, n'ayant jamais péché elle n'a jamais connu la corruption corporelle, la valeur de ses intercessions auprès de Dieu en notre faveur se situe incomparablement au-dessus de toutes les prières des saints. C'est ce qu'ont compris depuis longtemps les saints pères, les grands théologiens et les papes (enfin pas tous ☺), en affirmant son assomption, sa co-rédemption, et sa médiation universelle.

On aura beau jouer sur les mots, il faudra bien que le rochet avance d'un cran… ou bien qu'il casse.

> Cet importun Léon, par un seul dicastère,
> Du sacro-saint rochet le clic-clic fait-il taire ?

**Épilogue :**

La foi chrétienne se fonde sur des faits historiques, qui se sont réellement déroulés, et non sur des imaginations ou des révélations mystiques : Jésus-Christ fut mis en croix à Jérusalem devant toute une foule, il est mort et a été mis au tombeau ; mais le troisième jour il est ressuscité. Non seulement les onze apôtres ont été témoins de sa réapparition, mais encore plus de cinq cents personnes à la fois, ainsi que le résume Paul dans sa première épître aux Corithiens :

> « Or, je vous fais connaître, frères, l'Evangile que je vous ai annoncé, que vous avez aussi reçu, dans lequel aussi vous demeurez fermes, par lequel aussi vous êtes sauvés, si vous le retenez tel que je vous l'ai annoncé ; à moins

que vous n'ayez cru en vain. Car je vous ai transmis, avant toutes choses, ce que j'avais aussi reçu, que Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures ; et qu'il a été enseveli, et qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures ; et qu'il a été vu de Céphas, ensuite des douze. Après cela, il a été vu de plus de cinq cents frères, en une seule fois, dont la plupart vivent encore jusqu'à présent, et dont quelques-uns aussi se sont endormis. Puis il se fit voir à Jacques, et ensuite à tous les apôtres. Et après tous, il a aussi été vu de moi, comme de l'avorton ; car je suis le moindre des apôtres, et je ne suis même pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu. »

A l'opposé, rien de tel ne peut être dit de la Vierge Marie, telle que l'a imaginée la tradition romaine : Personne n'a témoigné de sa mort et de sa supposée assomption ; personne n'a témoigné de sa virginité perpétuelle (au contraire, Matthieu, dans son saint évangile, rapporte que Joseph, son mari, ne la connut pas *jusqu'à* ce qu'elle eut enfanté son *premier-né* ; Marc rapporte d'ailleurs le nom des frères de Jésus, et mentionne ses sœurs).

L'Ancien Testament ne contient aucune prophétie relative à la co-rédemption, à la médiation universelle, ou à l'immaculée conception de Marie.

A l'évidence, la jeune fille juive Marie, descendante du roi David par son père Héli, mère de Jésus, a réellement existé ; elle a accepté de concevoir surnaturellement le Fils de Dieu sans avoir connu d'homme auparavant, elle a eu la douleur de le voir crucifié, puis la joie de sa résurrection. Tandis que la Vierge Romaine, séparée de l'humanité pécheresse dès sa conception, restée vierge dans les liens du mariage, enlevée au ciel après sa mort, n'est qu'un personnage de fiction. La piété et la dévotion des millions de croyants qui la prient ne produisent pas pour autant le moindre élément de réalité dans sa légende dorée ; pas plus que la foi d'un nombre tout aussi impressionnant de musulmans ne donne aucune vraisemblance à l'ascension céleste de Mahomet sur le dos de la créature ailée al-Buraq.

Avouer s'être trompé en matière de foi religieuse est extrêmement humiliant, mais il n'y a pas de puissance contre la vérité, qui de gré ou de force finira par s'imposer. La prétention à l'infaillibilité est le pire des pièges ; telle un mécanique rochet elle coupe toute possibilité de retour en arrière, de repentance, de rectification de l'erreur.

**Errare humanum est, perseverare romanicum.**

✧

Dans sa forme américaine il s'appelle le *paradoxe du pendu*, formulé par Martin Gardner dans les années 60, un matheux qui proposait de petits casse-têtes dans le *Scientific American* ; ce paradoxe est plus subtil et plus difficile à démonter que le précédent, preuve en est le nombre d'explications différentes qu'il a généré. On va le prendre dans sa forme française : le *paradoxe de l'interro surprise*, et voir en quoi sa morale peut conforter notre eschatologie.

Un prof prévient ses élèves que la semaine prochaine ils auront droit à une interro surprise, mais que jusqu'au dernier moment ils ne pourront pas savoir quel jour, du lundi au vendredi, elle aura lieu. Il insiste lourdement sur cette condition : le jour de l'interro sera une totale surprise.

Toute la classe se prépare à réviser, sauf Albert, élève intelligent mais paresseux, qui explique à ses camarades : « A coup sûr cette interro n'arrivera pas vendredi, puisque si jeudi soir nous n'avons pas été interrogés, nous saurions infailliblement qu'elle aurait lieu le lendemain. En conséquence l'interro ne pourra se faire qu'entre lundi et jeudi. Mais elle ne peut en aucune manière se faire jeudi, car arrivant mercredi soir sans avoir été interrogés, on saurait infailliblement qu'elle aurait lieu le lendemain, jeudi. L'interro ne pourra donc se faire qu'entre lundi et mercredi. Et ainsi de suite… l'interro ne pourra donc arriver que le lundi, mais comme ce ne serait plus une surprise, elle n'aura pas lieu du tout. »

Qu'est-ce qui ne va pas dans le raisonnement d'Albert ? Rien ! c'est justement pour cela qu'il s'agit d'un paradoxe, qu'il faut résoudre, puisque dans la pratique l'interro aura bien lieu, si le prof

n'a pas menti.

Ce paradoxe paraît insoluble et imparable à cause de cette sorte de raisonnement par récurrence qui élimine successivement tous les jours de la semaine possibles. Ce n'est pourtant là qu'une apparence, et il suffit de se focaliser sur le vendredi pour saisir le principe du paradoxe.

On est vendredi. L'interro n'a toujours pas eu lieu, le prof commence son cours… Albert est absolument certain qu'il n'y aura pas d'interro (car sinon ce ne serait plus une interro surprise). Tout d'un coup le prof dit : « Fermez vos livres et vos cahiers, prenez une feuille blanche… » Et voilà ! jusqu'au dernier moment Albert a ignoré quand aurait lieu l'interro. Le prof n'a pas menti : le simple fait qu'Albert était sûr que ce ne pouvait arriver le vendredi était une condition suffisante pour que l'interro puisse se faire le vendredi.

Morale du paradoxe : un fait à venir, dont on sait qu'il est certain, ne peut pas être annulé par un raisonnement hypothétique. Appliquons ceci au retour de Christ.

✧

Le Seigneur Jésus-Christ a comparé son retour à l'arrivée d'un voleur dans la nuit, dont nul ne saurait la date.

On m'affiche au rétro-projecteur un beau schéma chronologique de la fin des temps où le retour de Christ arrive exactement 7 ans après l'enlèvement de l'Eglise. Je sais d'emblée que le scénario est inexact, puisqu'à ce compte, durant sept ans, on la connaîtrait la date de son retour !

On me répond que l'enlèvement peut arriver n'importe quand… Et d'un, cela ne change rien au fait que la date du retour de Christ serait alors connue. Et de deux, ce n'est pas vrai, puisque Paul écrit exprès aux Thessaloniciens : En ce qui regarde **notre réunion** avec le Seigneur Jésus-Christ,… il faut que l'homme du péché ait été révélé, le fils de la perdition… L'enlèvement ne peut donc avoir lieu "n'importe quand". Votre mort par contre, oui peut être inopinée, à moins que vous n'ayez reçu quelque promesse personnelle.

On trouve ici et là sur les réseaux sociaux chrétiens des dénonciations de la "fausse doctrine de l'enlèvement". Si on veut dire par là que l'enlèvement, (ou l'*arrachement* pour traduire littéralement l'idée de violence) n'aura pas lieu, c'est absurde ! puisque Paul le présente comme un fait certain. Par contre affirmer que cet enlève-

ment sera suivi d'une tribulation de sept ans pour le reste du monde n'est qu'une spéculation que la prophétie de Daniel ne justifie pas, et qui donnerait un démenti à la surprise totale du retour de Christ.

La rentrée approche, et il y aura un jour une interro surprise. Vous voilà prévenus 😀.

Les mots se terminant en *fère* et en *phore* ne se comptent plus en français : calorifère, mortifère, amphore, doryphore… jusqu'à la célèbre *anaphore*, exercice désormais obligé de nos candidats à la présidentielle : Moi président, je… moi président, je… etc.

Il existe en grec une subtilité entre les deux formes du verbe porter, φέρω et φορέω, que le N. T. respecte.

φέρω c'est porter occasionnellement, on pourrait quelques fois le traduire par *transporter* comme dans Luc.5.18 où les amis du paralytique le portent sur un lit, il y a une foule d'autres exemples.

φορέω c'est porter habituellement, ou de manière continue, porter un vêtement, porter une épée… Ainsi 1Cor.15.49 : « Et de même que nous avons porté l'image du terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste. » Quel verbe grec est traduit par *porter* dans ce verset ? φέρω ou φορέω ? φορέω, bien sûr, puisque nous porterons de manière continue l'image de Christ, après avoir porté celle d'Adam.

Voilà, Chrétien, maintenant tu peux, toi aussi, faire ton *anaphore* : Moi image de Christ, je… Moi image de Christ, je… Espérons que tu honoreras mieux ton envolée lyrique que ne le font nos candidats. Mais toi tu es déjà élu, c'est vrai…

Voici un cas où l'étymologie s'avère décisive pour saisir la différence entre deux verbes grecs exprimant tous les deux une action semblable, que nous traduisons par un seul verbe français : se repentir. Dans le grec ancien μετανοεῖν et μεταμέλομαι étaient employés l'un pour l'autre de manière quasi interchangeable ; c'est en réalité le N. T. et la littérature chrétienne subséquente qui a donné à μετάνοια (repentance) son sens spirituel élevé et relégué à un rang secondaire μεταμέλεια (repentance aussi, qui ne se trouve d'ailleurs pas sous cette forme dans le N. T., mais seul le verbe correspondant).

*μετα-νοεῖν* c'est littéralement connaître après, c'est une post-connaissance, comme *προ-νοεῖν* est une pré-connaissance. Ce verbe concerne donc la pensée, l'esprit, qui après l'acte (la faute en général) comprend tout le mal qui y était contenu.

*μετα-μέλομαι* c'est littéralement se soucier après, c'est un sentiment, une impression (généralement d'angoisse) qui suit la faute. Mais ce malaise, ce fardeau du passé sur la conscience n'implique nullement le rejet du mal présent. Le meilleur exemple nous est donné par Judas Iscariote : Ἰούδας μεταμεληθεὶς ἀπέστρεψεν… Judas se repentit et rapporta… (Matthieu.27.3) Les sentiments de Judas vis-à-vis de sa trahison, ont changé, il est maintenant troublé, dégoûté parce qu'il a fait. Mais sa pensée n'a pas changé sur qui est Jésus et sur ce qu'il aurait dû faire, d'après lui : prendre le pouvoir.

Ainsi la μετάνοια (repentance selon l'esprit) entraîne toujours la μεταμέλεια (repentance selon le sentiment). Mais l'inverse n'est pas vrai. On remarque d'ailleurs que le verbe μετανοεῖν se met à l'impératif : Repentez-vous ! (changez de vision sur Dieu et sur vous) mais jamais μεταμέλομαι, qui signifierait : soyez dans l'angoisse, dans le regret des conséquences de votre acte ; ce qui

n'avancerait à rien.

Tant l'enfant crie Noël qu'à la fin il arrive,
Rubans d'or et cadeaux devant l'âtre festive.
Tant le vieux cœur ridé se souvient du bonheur,
Que la braise à nouveau l'envahit de chaleur.

Tant de Dieu se relit la promesse native
De son Fils éternel, infini puits d'eau vive,
Tant la vie trop chargée sous le joug du malheur,
Y va boire à longs traits le pardon du pécheur.

Tant rejette Jésus la mairie abusive,
Que de son gentil Roi notre France elle prive.
Tant on décrie Noël qu'à la fin il se meurt,
Et la fête s'éteint dans la joie sans saveur.

Pourquoi en France au moyen âge, même en plein été, le peuple criait-il sur le passage du roi : «NOËL! NOËL! Gentil roi, NOËL!» (du moins quand il était content de son roi, ce n'était pas toujours le cas 😠)? Parce que dans ces temps où la vie était dure et les occasions de réjouissance peu nombreuses pour le bas peuple, Noël concentrait la plus grande espérance de joie de l'année. La foi chrétienne y était très enveloppée de superstitions et de naïveté, mais réelle. A comparer avec Noël aujourd'hui.

Tant on crie Noël, qu'à la fin il vient, était d'ailleurs passé en dicton ; François Villon (1431-1463) l'a repris comme refrain de sa *Ballade des Proverbes*, que vous pouvez lire plus bas. Son ancien français n'est parfois pas évident à saisir, mais vous en trouverez certainement l'explication sur internet. (Le premier vers par exemple,

« Tant gratte chèvre que mal gît, » veut dire que la chèvre à force de gratter le sol avec son sabot n'a plus d'herbe pour se coucher confortablement.) Pour ceux qui s'intéressent à la facture des vers, remarquez que le refrain : Tant crie-l'on Noël qu'il vient, qui ne compterait que 7 syllabes dans la prononciation moderne, en a réellement 8 parce qu'on disait alors cri-e-l'on.

### Ballade des Proverbes

Tant gratte chèvre que mal gît,
Tant va le pot à l'eau qu'il brise,
Tant chauffe-on le fer qu'il rougit,
Tant le maille-on qu'il se débrise,
Tant vaut l'homme comme on le prise,
Tant s'élogne-il qu'il n'en souvient,
Tant mauvais est qu'on le déprise,
Tant crie-l'on Noël qu'il vient.

Tant parle-on qu'on se contredit,
Tant vaut bon bruit que grâce acquise,
Tant promet-on qu'on s'en dédit,
Tant prie-on que chose est acquise,
Tant plus est chère et plus est quise,
Tant la quiert-on qu'on y parvient,
Tant plus commune et moins requise,
Tant crie-l'on Noël qu'il vient.

Tant aime-on chien qu'on le nourrit,
Tant court chanson qu'elle est apprise,
Tant garde-on fruit qu'il se pourrit,
Tant bat-on place qu'elle est prise,
Tant tarde-on que faut l'entreprise,
Tant se hâte-on que mal advient,
Tant embrasse-on que chet la prise,
Tant crie-l'on Noël qu'il vient.

Tant raille-on que plus on n'en rit,
Tant dépent-on qu'on n'a chemise,
Tant est-on franc que tout y frit,
Tant vaut « Tiens ! » que chose promise,
Tant aime-on Dieu qu'on fuit l'Eglise,
Tant donne-on qu'emprunter convient,
Tant tourne vent qu'il chet en bise,
Tant crie-l'on Noël qu'il vient.

Prince, tant vit fol qu'il s'avise,
Tant va-il qu'après il revient,
Tant le mate-on qu'il se ravise,
Tant crie-l'on Noël qu'il vient.

ISBN-PDF 978-2-36260-357-0